Moi, Petrus Romanus, le Triomphe de la Bonté relate une vocation prophétique au cœur du XXIe siècle. À travers une théologie vivante, l'expérience mystique, l'analyse culturelle et le témoignage autobiographique, Hugo Noël Santander Ferreira articule une vision intégrale du destin humain, où l'histoire, l'esprit et la responsabilité morale convergent en un même axe.

Le 1er juin 2011, à Chennai (Madras, Inde), l'auteur est oint juge des vivants et des morts en vertu de sa fidélité aux préceptes de Jésus durant quarante années. Dix ans plus tard, en 2022, le Saint-Esprit lui révèle son identité comme Petrus Romanus, l'apôtre réincarné et porte-parole du Christ, appelé à discerner, juger et réconcilier une époque marquée par le déséquilibre spirituel, l'idolâtrie du pouvoir et la confusion du sens.

Le livre traverse continents et époques : l'Inde, l'Europe, les Amériques et l'Asie centrale ; des rencontres avec des pauvres, des artistes, des gouvernants, des criminels et des maîtres spirituels ; des rêves prophétiques, des épisodes de protection inexpliquée, des miracles discrets, des catastrophes subies par ses persécuteurs — y compris des rois et des papes — et des jugements moraux qui révèlent une loi universelle d'équilibre. Jésus y apparaît comme un maître vivant, le Saint-Esprit comme source de sagesse, et la voix prophétique de l'auteur comme philosophique et persuasive.

*Moi, Petrus Romanus, le Triomphe de la Bonté examine l'*argent, la célébrité, la politique, la psychologie, l'art et la religion comme des forces qui façonnent les civilisations. Il propose une lecture spirituelle du présent, où chaque intention du cœur participe à l'architecture du monde. L'ouvrage s'achève sur une vision œcuménique concrète : un centre théologique mondial où religions, langues et cultures dialoguent à partir de leur essence et non par l'imposition.

Hugo Noël Santander Ferreira, écrivain, cinéaste et chercheur culturel franco-colombien, dont l'œuvre traverse la littérature, le cinéma et la philosophie, est titulaire d'un MFA en cinéma et arts médiatiques de Temple University (États-Unis).

Auteur d'ouvrages de fiction, d'essais, de poésie et de théâtre, publiés en huit langues, son travail a touché un public international à travers des revues académiques, des médias culturels et des plateformes mondiales telles qu'Amazon. En tant que cinéaste, il a écrit et réalisé des longs métrages et des documentaires, dont Hamlet Unbound et Manatí : portrait d'une ville heureuse du Tiers Monde.

Son écriture unit vision artistique et quête morale et spirituelle, affirmant la bonté, la justice et la vérité comme forces structurant le destin personnel et celui des civilisations.

ISBN 9798279351329

Moi, Petrus Romanus

Hugo Noël Santander Ferreira

EDITORIAL
SANTALEY

Hugo Noël Santander Ferreira

Moi, Petrus Romanus

Le triomphe de la Bonté

Éditeurs E-Book et impreso

Bucaramanga, Santander
Hugo Noël Santander Ferreira © 2025

Ce livre, ou toute partie de celui-ci, ne peut être reproduit ou utilisé de quelque manière que ce soit sans l'autorisation écrite expresse de l'éditeur, sauf pour l'utilisation de brèves citations dans une critique de livre.

ISBN : 9798279351329
Conception de la couverture par © Hugo Noël Santander Ferreira
Imprimé et conçu numériquement en Amérique

Première édition
Tous droits réservés ©

Elle sait qu'au dernier jour du jugement, le Verbe, mon Fils, lorsqu'il apparaîtra, ne viendra pas comme un petit enfant pauvre, comme à sa naissance. (…) Il donnera à chacun ce qu'il mérite. Chez les damnés, sa présence engendrera un tel tourment et une telle terreur qu'aucune langue ne pourra les décrire. Chez les justes, elle suscitera une crainte respectueuse, mêlée d'une immense joie.

Sainte Catherine de Sienne

Je serai tout,
Car mon âme est infinie ;
Et je ne mourrai jamais, car je suis tout.

Juan Ramón Jiménez

1. Indice

1. Indice 7
Prologue. Petrus Romanus, le prophète qui contrôle les fléaux du XXIe siècle 11
Prologue de l'auteur : L'être qui a choisi d'être Dieu 15
1. Celui qui agit bien atteint le ciel ; celui qui agit mal invoque les désastres. 17
2. Le don de guérir les maladies 27
L'Argent 27
La Gloire 29
Le Pouvoir 35
3. L'appel de Jésus en Inde, nid de prophètes 40
Mon arrivée en Inde 43
4. « El Botín. Ave muerta vuela alto », métaphore de ma mort et de ma resurrection 48
5. Le don du Saint-Esprit : la Sagesse 57
De la docte ignorance 64
La protection divine 68
Deuxième expérience mystique : la Vierge de Fatima 68
L'athéisme comme croyance séculière 70
Arrivée en Inde, 2010 73
L'ouverture du troisième œil 74
6. Ma lutte contre l'Antéchrist 77
Bucaramanga, le club des inadaptés 77
La Javeriana et les scènes 78
Philadelphie et Hamlet d'Amérique 79
Portugal, Angleterre, Kirghizistan, Bucaramanga 79
Le numérologue et la méditation 81
La Marque de la Bête 81
Structure du désir et véritable ennemi 83
Loki et la loi du feu 86
Argent, générosité et clôture d'un cycle 88
Thomas, Niraj et la générosité en Inde 89
Joseph, le pasteur, et la joie de la solitude 89
L'odyssée du visa et la Vierge de la Médaille Miraculeuse 90
La voix de Jésus 94
7. Jesús me unge profeta, con poder para juzgar vivos y muertos .. 98
L'Escalier de Nuages : une Révélation géométrique 102
La Voix du Seigneur et la certitude de l'immortalité 103
Le décompte des intentions du cœur 104
Les forges de Tolède et le destin de mes livres 107
L'option prophétique et le destin de Pierre le Romain 108
Le don de voir et l'ère du Saint-Esprit 111

Dieu comme substance *112*
La protection continue et la mission prophétique *114*
8. Protection du Ciel **118**
9. N'aurait-ce été que des hallucinations ? **126**
10. Le poète qui apaisa la colère de Dieu **140**
Échos du 11 septembre *142*
Le tremblement de terre du 11 avril *146*
Le cœur de ma mère *150*
Hymnes à Jésus : les maladies viendront *153*
Ingénieurs du ciel et outils nouveaux *154*
Le grand-père Bergrana et la trahison d'une génération *154*
Le cyclone détourné et le jugement sur Pondichéry *157*
11. La vérité et le bien nous rendent libres **159**
Le Royaume des Cieux sur la Terre *161*
ENTRETIEN : Le poète qui parle depuis la fissure *172*
12. Être chrétien sous un pape qui ne croit pas en Dieu **176**
De l'arianisme théologique à l'arianisme pratique *177*
Sorcellerie et pouvoir : de l'Europe à la Colombie *180*
L'Astrologue : la confession du vaincu *181*
La colonisation psychologique : behaviorisme, déterminisme et élites cléricales *184*
Le Pape Noir, François Ier — Les Condamnations de Petrus Romanus *187*
Journalistes, scandales et l'idolâtrie du génie *189*
Augures, voyants et le piège de Faust *191*
Intuition, monde spirituel et discernement *192*
L'art comme endoctrinement *193*
La Troisième Guerre mondiale s'est déroulée à la mi-mars 2023 ..... *196*
Science-fiction et prophéties apocryphes à venir *198*
13. Les miracles et les anges n'impressionnent plus un monde sceptique ou incrédule. **203**
Le miracle est magie, et sa formule est l'amour *205*
La dame, la pandémie et la chance *207*
Et pourquoi Dieu ne me parle-t-il pas à moi ? *211*
Les anges et ce que le monde appelle OVNI *213*
Anges invisibles *216*
Comment faire des miracles et comment invoquer des anges ? *217*
14. Les criminels subissent des châtiments lorsqu'ils attaquent les justes 218
Un périple à travers sept nations et un même schéma de protection *219*
Quand tu es bon, le ciel protège *221*
Colombie : la bande désorientée et le garçon au tiple *223*
Portugal : Porto, les Ilhas et le miracle de la sérénité *224*
Harrods : la porte du travail et la discipline de l'écrivain *227*

Le miracle de la bourse et la voiture à Philadelphie *228*
Kirghizistan : la toupie sur la glace et la certitude intérieure *229*
Inde : Agra, la clé sans adresse et le miracle des photographies *230*
Mexique : crime et impunité, la bibliothèque et l'annulation providentielle *230*
Les échappées de la "Bogotá Humana" *232*
Les couteaux de Palermo : la séquence complète et le signe symbolique *235*
Le passage à tabac invisible : Cinemark, le karaté et la disparition ... *236*
15. La loi de l'équilibre karmique **238**
Le commerçant généreux et le constructeur réprimandé *239*
L'équilibre entre la bonté et la malice est universel *240*
Jésus et la tentation démoniaque de la gauche *242*
Le Roi patient *243*
Le Prophète invisible *245*
Rêves prophétiques *246*
Falibilité onirique *250*
16. Dompter les demons **251**
Les Sirènes de la gloire injuste, de l'argent sale et du pouvoir oppressif *256*
Anges et Démons nous disputent *259*
Le démon de Philadelphie *262*
Le démon double *265*
Les Manitou *267*
L'attentat contre Hugo Noël Santander *269*
17. Les miracles de Montréal **273**
Je crois à 100 % en Dieu *276*
La douleur de vingt ans *279*
L'assassin qui tomba inerte *283*
Intrigue au monastère *286*
18. Le Prophète qui a mis fin au changement climatique **294**
Les pluies de mai 2023 ..... *295*
Les pluies de mars 2024 ..... *296*
Le Prophète de la Pluie n'est pas entendu en Colombie *301*
Tu Seras Connu par la Pluie *302*
Les pluies couvrent l'Espagne pendant la Semaine Sainte de 2024 ... *309*
19. Vanessa Cañas **314**
20. L'attentat **329**
21. Un prophète du XXIe siècle **347**
Un Père Fondateur craignant les Allemands *349*
22. Petrus Romanus **359**
23. L'essai qui a enragé les gouvernants de Britannia **370**
Leçons du tsunami *371*
Jean Charles de Menezes — Le miroir mortel *376*

24. Le but prophétique de la fiction 378
Vers une civilisation mûre 383
Lennon, Luther King et Kierkegaard 386
Nous sommes immortels 391
Le Centre œcuménique théologique (CET) 393
Trois lois universelles pour l'harmonie des religions 395
Centre théologique œcuménique mondial (Théologie œcuménique globale – Centre) 396
Le triomphe de la bonté 399
Moi, Petrus Romanus 402
L'art réconcilie les opposés 403
Le CET, religion de l'Être 406
Être immortel et être dans le mortel 407
L'espagnol comme évidence : Être et Être-là 409
Nous rendre compte de notre immortalité 412
La prophétie est poésie 413
Du Jugement des suicidés 416

Prologue. Petrus Romanus, le prophète qui contrôle les fléaux du XXIe siècle

Un prophète de Dieu peut-il supporter l'esprit compétitif et hypocrite du XXIe siècle ?

Dans ce roman inspiré d'expériences vécues, Hugo Noël Santander Ferreira répond par l'affirmative à cette question.

À l'aube de 2025, le monde se tient au bord d'un abîme, suspendu entre lumière et ténèbres, vérité et mensonge, éveil spirituel et décadence morale. En ces temps troublés — lorsque la corruption engendrée par l'argent et le pouvoir humilie la foi en la bonté — moi, Petrus Romanus — le Triomphe de la Bonté —, je m'élève comme un témoignage vibrant contre les trois sirènes qui asservissent l'humanité : le pouvoir, l'argent et la gloire.

Ce qui commença comme une chronique personnelle de rencontres divines et de révélations mystiques se déploie en un guide révolutionnaire d'accomplissement spirituel, destiné non seulement à ceux qui aspirent à l'immortalité, mais aussi à ceux qui vivent dans le seul présent, et à ceux qui cherchent à dévoiler les forces cachées qui façonnent notre monde.

Au cœur de cette épopée se dresse Petrus Romanus, prophète oint par Jésus-Christ, béni du Père et inspiré par le Saint-Esprit dans la ville de Madras, en Inde. Après ses visions — annonçant, dès 2012, des catastrophes mondiales telles que la pandémie, l'aboutissement de la crise climatique et la décadence spirituelle de la civilisation moderne — il devient la cible de persécutions officieuses menées par de puissantes institutions à travers le monde.

Les Illuminati et les francs-maçons exercent leur influence sur le Vatican qui, après avoir examiné ses prophéties et ses actes, alerte la CIA et le MI6 de l'existence d'un voyant capable de modifier le climat et d'apaiser les éléments. Deux papes complotent secrètement contre lui, craignant que ses révélations ne brisent l'illusion de leur autorité et n'entraînent une réforme de l'économie, de la politique et de la religion.

Les conspirateurs font appel à des sorciers et des sorcières qui, en 2023, font interner Petrus Romanus dans un hôpital psychiatrique

en Colombie. Le prophète paraît soumis — jusqu'à l'éruption du Nevado del Ruiz, qui menace les villes de Bogotá et de Medellín. La liberté de Petrus est promptement rétablie, et le volcan apaise sa fureur.

Malgré une persécution acharnée, Petrus transmet son message sans se briser. Assassins et conspirateurs tombent à sa droite comme à sa gauche, victimes d'événements que les sceptiques réduisent à de simples coïncidences. Son œuvre considérable affronte les dilemmes de l'homme intègre dans une époque sécularisée et lance un appel à la justice, au renouveau spirituel et au rétablissement des certitudes divines.

Son chemin avait commencé des décennies plus tôt, à l'âge de huit ans, lorsqu'il fut déclaré mort durant une demi-heure. Dès lors, sa vie fut marquée par des visions prophétiques coïncidant avec des événements qui ébranlèrent le monde. Avant la chute des tours jumelles, lors des attentats de Londres en 2005 et au cœur du tremblement de terre en Inde en 2012, le Créateur lui révéla Son désenchantement, Ses avertissements et Ses promesses.

Durant ce tremblement de terre, par ses prières, Dieu épargna le monde de la destruction et lui confia une prophétie glaçante :

« Les maladies viendront. »

Publiée à l'époque sur les réseaux sociaux et ignorée par les médias dominants, cette annonce s'est révélée d'une justesse troublante alors que le monde continue d'affronter pandémies et fléaux invisibles.

Petrus Romanus ne demeura pas silencieux, bien que ses interventions se soient jusqu'à présent exercées sur une scène limitée. En 2024, il proclama sur les réseaux sociaux que les tempêtes, les tremblements de terre et les catastrophes qui frappent l'humanité ne procèdent pas uniquement du changement climatique, mais aussi des inégalités financières et des frontières artificielles qui divisent les nations. Son message terrifia les puissances du monde, en particulier lorsqu'il annonça que, par la prière, il mettrait fin à la sécheresse en Catalogne.

Et cela advint.

Pourquoi cessèrent-ils leurs attaques ?

Parce qu'après la mort de plusieurs agents envoyés pour le détruire, et après la chute de dirigeants mondiaux qui osèrent l'affronter directement, ils comprirent que ceux qui tentaient de le

réduire au silence rencontraient des fins mystérieuses, voyant leurs desseins s'effondrer devant des forces qui les dépassaient.

À chaque échappée hors de leur emprise, Petrus Romanus consolide sa stature de prophète moderne — un nouveau Moïse à une époque où l'humanité se retrouve, une fois encore, asservie par des systèmes de contrôle aussi raffinés que ceux de Pharaon.

Ce livre entremêle fiction, récit biographique, théologie et poésie. Il plonge le lecteur dans les couloirs obscurs de la Realpolitik, où les services de renseignement manipulent les événements mondiaux, et l'élève jusqu'aux royaumes célestes où anges et démons s'affrontent pour le destin de l'humanité.

Pourtant, au milieu de tout cela, Petrus demeure profondément humain. Critiqué pour ne pas arborer les marques conventionnelles des voyants modernes — ascétisme et modestie extérieure — il répond :

« Jésus ne juge pas les hommes selon leurs actes, mais selon les intentions de leur cœur. »

Ce principe constitue le cœur de son enseignement : une invitation à découvrir les dons que seule la bonté peut accorder.

De nombreux voyants avant Petrus, dont Nostradamus, annoncèrent la venue d'un Roi de la Bonté, capable de démontrer que les véritables puissances des mondes visible et invisible naissent de l'abandon du mensonge et de l'hypocrisie, et de l'adhésion à la vérité, à la justice et à l'intégrité spirituelle.

L'an mil neuf cens nonante neuf sept mois,
Du ciel viendra un grand Roi d'effrateur.
Ressusciter le grand Roi d'Angolmois.
Avant après que Mars règne par bon heur.

Leyla Margarita Tobías Buelvas
Bucaramanga, Colombie
Décembre 2025

Prologue de l'auteur : L'être qui a choisi d'être Dieu

Il ne faut pas chercher l'Être au-delà de la vie elle-même. L'Être est en nous : nous le maîtrisons, nous l'exerçons sur le monde ; c'est par l'Être que nous façonnons nos vies. Pourtant, l'Être réside aussi en nos proches, dans le motocycliste qui attend de prendre les passants sur le trottoir, dans la femme qui passe, dans l'animal de compagnie qui nous accompagne à la maison et nous invite chaque jour à retrouver notre âme d'enfant.

L'être est présent chez les animaux, et nous souffrons avec eux lorsque nous regardons, dans des documentaires, les épreuves qu'ils endurent chaque jour pour survivre, en nous émerveillant des nombreux miracles qui leur permettent de survivre dans des environnements si fragiles.

Pourtant, l'Être, lorsqu'il s'incarne dans la vie, se retrouve aussi dans les plantes : dans les champs herbeux, dans les forêts denses, dans les chênes majestueux, dans les pins, dans les plantes grimpantes qui pendent des canaux d'irrigation.

L'être possède aussi le don d'inertie : une pierre, une planète, une galaxie, un monde. Tel est le cosmos – l'ordre que les êtres humains ont perçu dans la matière inerte – que les poètes ont personnifié avec justesse les éléments, tandis que les mystiques ont évoqué le *manitou* , l'esprit de chaque entité, et que les physiciens ont théorisé, certains l'existence d'un Être supérieur qui organise toutes choses, appelé Dieu ou le Grand Architecte, et d'autres, une intelligence immanente à la matière, articulée à travers la théorie de l'évolution.

L'Être, comme l'indiquent les plus anciennes traditions dravidiennes, est un acteur qui a souhaité incarner tous les rôles possibles de sa création, dans tous les espaces possibles, à tous les moments concevables : depuis le quantum qui, par réduction, s'annule – ce que les physiciens appellent l'effondrement de la fonction d'onde – sans que la physique quantique n'offre d'explication à cette disparition autrement que métaphysique, jusqu'à l'Univers lui-

même. Cet événement, observé et consigné, a donné naissance à des conjectures telles que l'idée que nous vivons dans des univers parallèles, une thèse que j'ai déjà explorée dans mon étude de Zénon d'Élée : nous vivons dans un infini, et pourtant cet infini est un parmi d'autres infinis. Les poètes, eux aussi, ont recréé des univers inconnus par l'imagination : l'Empire galactique de Dark Vador, l'univers qui contient la planète Dune, ou celui disputé par les anneaux qui renferment tous les dons spirituels de la création.

L'Être souhaitait également atteindre la conscience de lui-même à travers ses créatures, depuis l'organisme unicellulaire qui sait déjà se mouvoir pour survivre, jusqu'à Dieu, son entité créatrice, omniprésente et superintelligente, ou, comme Kant l'a définie, l'Idée du Bien suprême.

Ce livre raconte l'histoire d'un Être qui a choisi d'aimer Dieu par-dessus tout, imitant Jésus — en qui il a reconnu Dieu incarné — et qui, un jour, a rencontré Dieu, a été oint par Lui et désigné pour juger les vivants et les morts, recevant toutes Ses bénédictions.

Peut-être est-ce vrai ; peut-être s'agit-il d'une autre histoire comme celle d'Aladin et de la lampe merveilleuse.

Le choix entre vérité et fiction, entre croyance et incrédulité, appartient après tout à chaque Être.

Sincelejo, Sucre, décembre 19 de 2025

1. Celui qui agit bien atteint le ciel ; celui qui agit mal invoque les désastres.

Celui qui agit bien atteint le ciel ; celui qui agit mal invoque les désastres. Cette sentence, aussi ancienne que l'écriture elle-même, nous accompagne depuis les premiers signes tracés sur l'argile, et pourtant, en raison de l'ignorance dans laquelle nous vivons, elle n'a jamais réussi à occuper une place stable dans la conscience collective. Je dis qu'il existe deux formes de mal : celui qui procède de la cruauté et celui qui procède de l'ignorance. Seuls les sages savent les distinguer, car celui qui est plongé dans le mal n'en discerne pas l'origine, comme celui qui marche à l'intérieur d'un nuage en croyant que le monde entier est brouillard.

Nous vivons entourés de personnes qui nient le bien et le mal comme catégories réelles, mais qui se précipitent chez le médecin pour dire qu'elles se sentent mal, ou qui louent un cuisinier pour la bonté d'une soupe. Elles n'éprouvent aucune gêne à affirmer que Nietzsche a bien vécu aux côtés de Wagner et qu'il est mort mal, dans la folie. Dans la pratique — et le monde pratique est le véritable thermomètre moral — tous recherchent le bien-être des leurs. Ils recherchent le bien. Ce qui inquiète, c'est que ce même être humain qui protège les siens n'hésite pas à nuire à son prochain lorsque l'occasion se présente. Je réfléchis souvent à cela.

Je me trouvais sur la plage de Bocagrande, à Carthagène, à l'heure du crépuscule. La mer avançait avec un murmure apaisé, et le sable, encore chaud, retenait la lumière rougeâtre du soleil couchant. Je conversais avec Javier au sujet du pouvoir de faire le bien, lorsqu'une scène minuscule — et pourtant décisive — vint illustrer ce que nous évoquions.

Javier me vendit une bière et je comptais les pièces pour compléter le paiement. Une pièce de cent pesos glissa entre mes doigts et disparut dans le sable. Devant nous se trouvait Nidia, une femme à la peau mulâtre claire, aux cheveux blonds et bouclés, qui sourit avec une malice trahissant plus qu'une simple espièglerie.

— Elle est déjà perdue ! dit-elle, savourant la perte d'autrui.

Je fouillai le sable en vain. La lumière oblique amplifiait chaque ombre, et pourtant la pièce semblait avoir été engloutie par un minuscule abîme. Je me relevai, prêt à renoncer, lorsque Javier indiqua un petit trou dans le sable, imperceptible pour qui ne vit pas près de la mer. J'en retirai la pièce.

— Merci, lui dis-je.

Il sourit avec la joie sincère de celui qui agit bien, sans calcul.

Nidia, en revanche, protesta à voix basse :

— Moi, j'essayais de te faire gagner cette pièce…

Dans son attitude se condensait une notion très répandue : le petit gain comme ruse, la perte d'autrui comme opportunité réjouissante. Ce n'était pas une grande méchanceté, mais cette ignorance déguisée en vivacité d'esprit.

— Pourquoi agir mal pour si peu ? lui demandai-je. Pour cent pesos, tu as perdu l'occasion de démontrer ta noblesse. Javier, lui, vient de gagner du mérite devant l'univers.

Une femme aux yeux verts, Cindi, s'était approchée pour écouter ce qui s'était passé. Javier me la présenta. Elle acquiesçait d'un air de compréhension silencieuse.

— Si tu avais une entreprise, lui demandai-je, et que tu devais engager quelqu'un de digne de confiance, qui choisirais-tu ? Javier ou Nidia ?

— Javier, répondit Cindi sans hésiter.

Nidia se leva, exaspérée, comme si elle venait de recevoir un sermon. Elle s'éloigna parmi les ombres que projetaient déjà les palmiers.

Javier la regardait avec satisfaction et souriait.

— C'est pourquoi, si vous voyez que vous pouvez faire du mal à quelqu'un, ne le faites pas ; et si vous voyez que vous pouvez faire le bien, faites-le. Je ne parle pas d'aumônes, mais des dilemmes que Dieu vous présente chaque jour. Montrez au Créateur que vous êtes bons, ou montrez-le à vous-mêmes, et Dieu comme votre conscience vous récompenseront. J'annonce cette certitude qui nous accompagne depuis toujours, depuis le jugement de Salomon entre les deux mères de l'enfant disputé. La véritable mère ne fut-elle pas immédiatement récompensée pour avoir préféré perdre son fils bien-aimé plutôt que de le voir sacrifié, comme le voulait la femme stérile et jalouse ?

— Que pense Dieu de moi ? me demanda Cindi d'une voix tremblante.

— Dieu ne nous juge pas sur nos actes, lui répondis-je, mais sur les intentions de notre cœur. Celui qui fait une généreuse aumône peut le faire par vanité ou par compassion sincère ; seul Dieu connaît nos intentions, et c'est sur elles qu'il nous récompense ou nous châtie.

— Ma mère ne pense pas ainsi, dit Cindi. Je travaille comme dame de compagnie dans ce pays. Je suis vénézuélienne et j'envoie de l'argent à ma mère chaque mois pour subvenir à ses besoins et à ceux de ma petite fille ; mais elle me reproche mon travail.

Je la regardai attentivement avant de répondre, non pour la juger, mais pour reconnaître dans ses paroles une inquiétude sincère.

— Ta mère confond les vices, lui dis-je — que la théologie reconnaît comme péchés capitaux — avec les péchés qui détruisent réellement l'âme. Certaines conduites enferment la personne dans des cercles vicieux qui l'épuisent intérieurement, mais ne nuisent pas directement aux autres. Ce sont des faiblesses humaines, non des

condamnations éternelles. Dieu ne pèse pas les personnes à l'aune de leurs métiers, mais à celle de la vérité de leur cœur.

Elle garda le silence, comme si elle attendait une absolution qu'elle avait déjà reçue.

— Les péchés qui séparent l'être humain des autres, poursuivis-je, sont différents : le mensonge devenu habitude en toute connaissance de cause, la tromperie délibérée, la cruauté exercée avec plaisir, l'intrigue qui manipule et détruit les liens. Ceux-là érodent l'âme, parce qu'ils transforment l'autre en objet et brisent la confiance qui soutient la communauté humaine. Celui qui ment une fois apprend à mentir deux fois ; celui qui trompe sans remords finit par vivre dans le mensonge, comme Macbeth, jusqu'à se perdre lui-même.

Je lui parlai alors avec plus de douceur :

— Dieu regarde seulement si tu es bonne et honnête avec ceux que tu rencontres. Il regarde si tu agis avec respect, si tu n'humilies pas, si tu ne nuis pas, si tu ne te complais pas dans la souffrance d'autrui. Et je sais que c'est ton cas. Quant aux autres, leur poids moral ne retombe pas sur toi : il dépend de leur intention envers toi, de la manière dont ils te traitent et de leur sincérité envers eux-mêmes et ceux qu'ils prétendent aimer.

Cindi baissa les yeux, puis les releva en souriant, heureuse de rencontrer quelqu'un qui, en parlant de Dieu, confirmait ses propres convictions.

— Le véritable jugement, ajoutai-je, ne se fait pas sur les apparences, mais sur les intentions. Il n'est pas équivalent de chercher à plaire pour survivre ou de chercher à dominer pour humilier. Il n'est pas équivalent d'offrir son corps ou de corrompre sa conscience. Devant le Savoir absolu, devant l'humanité entière, ce qui compte est que le cœur demeure pur.

Il convient, arrivé à ce point, d'établir clairement la différence entre les péchés capitaux et les péchés mortels, car de cette compréhension dépend une morale capable d'éclairer la conscience et d'ordonner la vie intérieure.

Les péchés dits capitaux désignent des vices fondamentaux, des dispositions stables de l'âme qui enferment l'être humain dans des dynamiques répétitives. Ils fonctionnent comme des cercles intérieurs qui affaiblissent la liberté et appauvrissent la plénitude de l'être. Ils

agissent avant tout vers l'intérieur : ils consument l'énergie vitale de celui qui en souffre et le maintiennent en orbite autour de lui-même. L'orgueil, la paresse, la gourmandise, l'avarice, la luxure, la colère et l'envie appartiennent à cet ordre. L'envieux se consume dans la comparaison ; le vaniteux dépend du regard d'autrui ; le paresseux s'abandonne à sa propre dégradation. Ce sont des vices qui érodent l'âme et la maintiennent à l'arrêt.

À ces sept vices traditionnels, il convient d'en ajouter deux que l'expérience humaine révèle avec une particulière clarté : la cruauté et l'intrigue.

La cruauté, comprise comme péché capital, consiste dans la jouissance intérieure face à la souffrance d'autrui. Elle se manifeste chez celui qui éprouve de la satisfaction en apprenant une disgrâce, en connaissant une catastrophe, en découvrant la douleur d'inconnus ou de voisins. Ce vice se distingue clairement de l'envie. L'envie vise quelqu'un de précis ; elle naît du ressentiment envers une personne déterminée et de la comparaison amère. La cruauté, en revanche, s'exerce envers n'importe qui : elle célèbre la douleur en tant que telle, sans visage ni nom. Le cruel trouve soulagement, consolation ou joie dans la chute d'autrui, même

lorsque cette chute se produit loin de lui et sans lien personnel. C'est pourquoi la cruauté constitue un péché capital : parce qu'elle habitue le cœur à déshumaniser la réalité et à perdre la compassion universelle.

Lorsque la cruauté cesse d'être une jouissance intérieure et devient un acte, lorsque quelqu'un blesse, humilie, exploite ou fait souffrir délibérément un autre par plaisir ou par indifférence, alors le vice se transforme en péché mortel. À cet instant, le mal atteint le prochain et rompt le lien humain fondamental.

L'intrigue, quant à elle, se présente comme le vice de celui qui vit dans la manipulation consciente des relations, des vérités et des loyautés. L'intrigant tisse des versions, sème la suspicion, divise les volontés et tire avantage de la confusion morale. Ce vice engendre une aisance dans l'opacité et une familiarité avec le mensonge. L'intrigue devient un péché capital parce qu'elle forme une disposition stable de l'âme à vivre sans vérité et à traiter les liens humains comme des instruments.

Les péchés mortels relèvent d'un autre ordre. Ils surgissent lorsque l'être humain accomplit des actes qui nuisent effectivement à autrui et détruisent la confiance qui soutient la communauté. Le vol, la violence, le meurtre, l'exploitation consciente, le mensonge persistant qui corrompt la parole commune, blessent directement le tissu humain. Ces actes transforment le prochain en moyen, en objet ou en victime, et séparent ainsi l'âme du bien.

Le mensonge mérite une place centrale dans cette réflexion. Pratiqué de manière répétée, il construit une vie fictive et enferme celui qui l'exerce dans sa propre tromperie. C'est ainsi que se bâtissent les sociétés dégradées : par de petites faussetés répétées qui finissent par vider de sens la vérité partagée.

En dernière instance, le jugement moral s'oriente selon l'intention du cœur. La conscience se mesure à la direction intérieure de l'acte : au désir de protéger ou de nuire, de servir ou de dominer, de préserver la dignité ou de jouir de sa destruction. La morale authentique examine les consciences et libère le juste de culpabilités infondées, tout en dévoilant la corruption qui se déguise en rectitude extérieure.

C'est ainsi que l'éthique retrouve son sens originel : protéger l'humanité de l'autre et maintenir le cœur vivant.

Cet après-midi-là, face à la mer de Bocagrande, je ne dis pas à Cindi qu'en 2014, fraîchement arrivé de Querétaro, elle m'avait sauvé

la vie à Bucaramanga, lorsqu'un groupe de malfaiteurs m'avait abordé pour me voler. Elle, cheffe naturelle parmi eux, me demanda ce que contenait mon sac à dos. Je répondis avec sincérité : c'était un cadeau de ma fiancée, avec qui je me marierais bientôt. Elle le vit sur mon visage, elle l'entendit dans ma voix. Elle comprit, par ce don intuitif que seuls possèdent certains cœurs, que je ne devais pas être touché. Elle se retira avec son groupe sans me faire de mal.

Dans des yeux comme ceux de Cindi, la bonté inspire un respect plus profond que la peur. Elle-même, farouche dans d'autres contextes, savait reconnaître quand la main du ciel pose son ombre sur quelqu'un. Beaucoup de femmes possèdent ce don que certains appellent intuition et d'autres, vision spirituelle. L'histoire regorge d'exemples : des femmes qui ont vu ce que les rois ignoraient ; des épouses de gouverneurs qui ont craint pour le destin des prophètes. Ainsi agit Cindi. Ainsi agissent les cœurs préservés.

La société t'a offert cette vie, poursuivis-je, qui appartient à ce que l'on appelle le bas monde, celui des sens. Car le Seigneur nous offre à la fois le plaisir corporel, intellectuel et spirituel. Que certains choisissent le corporel est compréhensible. Aristote lui-même affirmait que la société ne laissait aux esclaves et aux opprimés d'autres plaisirs que la danse, la boisson et le sexe.

Ceux qui gouvernent le monde, continuai-je, les spéculateurs responsables de 90 % des prêts accordés aux nations pauvres, t'ont refusé le plaisir intellectuel : l'apprentissage, la créativité, le gouvernement ou l'administration. Et ils t'ont laissée ici, dans ce coin où tu survis.

Mais de là, je vois que tu te comportes bien avec ceux qui vivent à tes côtés, et c'est pourquoi Dieu est fier de toi.

Cette rencontre avec moi, cet après-midi, n'est pas le fruit du hasard. Il l'a voulue pour que tu entendes les paroles que je te transmets. Et lorsque tu demanderas dans tes prières à Dieu d'éloigner le virus qui aujourd'hui se déchaîne à cause de la méchanceté des hommes, Il t'écoutera.

— Et Nidia, Il ne l'écoutera pas ? demanda-t-elle, inquiète pour son amie.

— Pas pour l'instant, répondis-je, à moins qu'elle ne se repente et n'accomplisse une pénitence par de bonnes œuvres.

— Dieu nous abandonne-t-Il ? demanda Javier.

— Jamais, répondis-je, mais nous pouvons, nous, L'abandonner par certains comportements. Et pourtant, comme tout père, Dieu pardonne toujours ; nous sommes ses enfants, faits à son image et à sa ressemblance.

— De même que j'ai eu un ami qui a détruit mon premier mariage par des calomnies, et un autre qui a tenté de me faire tomber brutalement au sol sur l'instigation d'une conspiratrice, je les ai pourtant tous pardonnés ; car ce sont les frères que Dieu a placés sur mon chemin.

— Nous sommes tous appelés à être Joseph, celui que ses frères ont jeté dans le puits. Dieu nous sauvera et nous élèvera. Dans mon cas, ce fut le Christ qui, face aux péchés des puissants, m'a oint comme prophète afin d'enseigner aux conspirateurs et aux orgueilleux. Oui, le Seigneur m'a oint, non plus comme Jésus, mais comme porte-parole du Christ.

— Mon désir est d'instaurer le royaume des cieux sur la terre. Je ne suis étranger ni aux plaisirs ni aux malheurs des hommes ; je les ai connus afin de discerner la bonté et la perfidie dans tous les bas-fonds et tous les cercles que fréquente l'humanité.

— Jésus m'a accordé en Inde le don de connaître l'essence de la plupart des livres, pour juger les vivants et les morts, c'est-à-dire ceux que je connais ou que j'ai connus.

— Cette pandémie de COVID-19, et une autre qui viendra à cause de la perfidie des puissants — le pouvoir de l'Inquisition, mon ancienne congrégation, en particulier le Vatican — montre que Dieu supporte notre perversité jusqu'à ce que Sa patience s'épuise.

— Alors, comme tout père, Il châtie.

— Mais nous pouvons toujours nous repentir et revenir à la vérité, à l'amour, à la fraternité. Tel est le véritable sens de la parabole du fils prodigue. Et tel est aussi le véritable sens de cette phrase d'Oscar Wilde, écrivain condamné au XIX[e] siècle par une société qui ne jugeait pas les intentions des hommes mais leurs apparences morales :

« La seule différence entre le pécheur et le saint, c'est que le saint a un passé et que le pécheur a un avenir. »

L'intention du cœur, je le répète, est le véritable lien avec le sacré. Le cœur est comme un téléphone constamment relié au ciel, mais il perd le signal lorsque nous laissons entrer la colère, le ressentiment ou l'envie. Souvent, au moment de m'endormir, je revis une offense.

Pendant des années, j'ai lutté contre les démons de la vengeance, mais la prière — en particulier le rosaire — dissipait ces ombres. Celui qui cultive l'amour finit par comprendre que toutes les agressions se brisent contre quelque chose de plus fort que la haine : la sérénité.

Ce principe se confirma en Asie centrale, lorsque nous vivions à Bichkek, l'ancienne Frunze. Une nuit, tandis que nous dormions, un groupe d'étudiants et d'enseignants — héritiers des vieilles structures soviétiques — tenta de brûler notre appartement. Dieu me réveilla à l'instant précis où les premières flammes grimpaient le long du vestibule. L'odeur de suie, le crépitement du bois, l'air épais : autant de signes sans équivoque. Un simple seau d'eau suffit à éteindre l'incendie, qui, une minute plus tard, aurait été mortel.

Le lendemain, lors d'une réunion universitaire, j'expliquai notre retard :

— Ils ont tenté de brûler notre appartement cette nuit.

Toute la salle tourna alors le regard vers la doyenne, dont le visage perdit toute couleur. La vérité, prononcée sans haine, a la vertu de révéler le coupable sans qu'il soit nécessaire de l'accuser.

Celui qui remplit son cœur de ressentiment agira mal, et le mal attirera les désastres. Celui qui remplit son cœur d'amour agira bien, et cette bonté attirera la protection divine, de la même manière que les frères de Joseph attirèrent sur eux la famine, l'angoisse et la honte pour la trahison commise. Joseph, au contraire, fut sauvé et élevé.

Ainsi agit Dieu.

C'est pourquoi je dis qu'il suffit d'agir bien. Un seul acte juste brille davantage que des centaines de prières dépourvues d'intention. Les rituels aident, mais ils ne remplacent pas la loi profonde de l'univers : le bien appelle le bien, le mal appelle le mal. La spiritualité la plus raffinée du monde entier réduit sa sagesse à cette vérité. L'Ancien Testament l'enseigne, le Nouveau la confirme, et toutes les religions la répètent sous d'autres noms : karma, hybris, péché, justice.

Ne vous unissez jamais pour humilier, voler ou détruire un innocent. Tout conspirateur sera contraint de confesser ses crimes devant son Créateur. Celui qui pèche et prie n'équilibre pas ; celui qui pèche et agit bien, en renonçant à de nouvelles conspirations, atteint la grâce. Je le dis avec l'autorité de l'avoir vécu : Dieu accorde la connaissance de ce que trament les autres à celui qui l'a méritée par la bonté.

Chaque jour, jusqu'à la mort, l'univers offre des occasions d'agir bien. Ne les gaspillez pas. Après la mort, le jugement sera implacable et exact, comme seul peut l'être celui qui connaît le cœur de tous.

Et même si beaucoup n'y croient pas — parce que le monde craint l'inexplicable —, les miracles existent. Je les ai vus dans ma vie : une bougie qui ne put brûler que la couverture d'un livre de Cioran sans toucher une seule page ; une voiture dont la batterie et le système de liquides tombèrent en panne simultanément pour nous empêcher de descendre une pente mortelle ; un groupe de malfaiteurs qui recule sans savoir pourquoi ; une femme perçue comme bonne qui, sans le comprendre, agit guidée par la main du ciel.

L'univers n'est pas chaotique : il répond, il enregistre, il récompense et il châtie. Notre avenir est maintenant et toujours, dans le prochain acte que chacun choisira d'accomplir.

2. Le don de guérir les maladies

Dans *Les Frères Karamazov*, Dostoïevski met dans la bouche d'un inquisiteur une vérité qui traverse les siècles : tous les péchés du monde se résument dans les trois tentations que le démon adressa à Jésus-Christ dans le désert : l'argent, la gloire et le pouvoir. Il n'existe ni crime ni intrigue qui ne naisse de l'une de ces trois têtes. Et pourtant, cher lecteur, nous nous demandons rarement laquelle d'entre elles nous empêche avec le plus d'insistance de parvenir jusqu'à Dieu et de nous attirer des anges à notre service.

L'Argent

Les Écritures le disent avec clarté :

> « Alors Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert pour être tenté par le diable… Le tentateur s'approcha et lui dit : "Si tu es Fils de Dieu, ordonne que ces pierres deviennent des pains." Jésus répondit : "L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu."»
> *(Mt 4,1–4)*

Transformer des pierres en pain est le rêve de tout financier de Wall Street, le toucher de Midas modernisé : faire jaillir la richesse de l'air, acheter à bas prix pour vendre cher, déguiser en habileté ce qui n'est qu'un détour par le mensonge. Ainsi fonctionne le capitalisme depuis que le monde est monde, et ainsi fonctionnait-il aussi dans les boulangeries des villages colombiens au milieu du XX^{e} siècle.

Je n'ai pas connu mon grand-père Noël ; lorsqu'il mourut, je n'existais pas encore. Pourtant sa figure habite mon enfance comme un mythe de gloire et de chute. Les hommes de Charalá se souvenaient de lui réuni dans la boulangerie qui, le jour, sentait le pain chaud et, le soir, se transformait en café et en taverne : tables de bois, cartes espagnoles sur les nappes, aguardiente servi dans des verres grossiers, et une ampoule jaunâtre suspendue au-dessus de la fumée des cigarettes. Cette boulangerie — aujourd'hui transformée en petit

musée de coin de rue, fier d'un passé qui n'existe plus — fut le théâtre de ses prouesses de négociant.

Là, entre rires et parties de cartes, on racontait sans cesse l'après-midi où un homme que nous appellerons Léon gara devant l'établissement un camion chargé de bétail venu d'Arauca, une vingtaine de bêtes après trois jours de route sur des chemins poussiéreux.

— *Combien valent-elles ?* demanda mon grand-père sans quitter sa chaise, tandis que Léon entrait commander une bière glacée.

— *Mille pesos chacune*, répondit Léon avec la tranquillité de celui qui croit avoir conclu l'affaire du mois.

Fig. 56
Finished the great test of Chaos in Chaos —
the world will know love in charity of love —
Christ will be in it — and peace will be —
It will be in 2002!

— *Je les achète*, dit Noël.

À cette époque, la parole donnée valait plus qu'une signature. Les présents furent témoins de l'accord, scellé sans papier ni notaire.

Peu après, un grand propriétaire terrien du nom de Vargas entra dans la boulangerie. Il vit le bétail, admira la prestance des bêtes et demanda à qui elles appartenaient.

— *À moi*, répondit Noël. *Mais si vous me payez trois mille pesos, elles sont à vous.*

Vargas accepta aussitôt, sous le regard stupéfait de Léon. Celui-ci protesta, invoquant l'effort de trois jours de voyage, la fatigue et les risques encourus. Mon grand-père, avec cette logique froide que le monde applaudit chez les bons négociants, lui rappela que la parole était engagée et que, alors, la parole pesait plus que toute lettre écrite.

Léon s'en alla contrarié, et le village glorifia l'astuce de Noël, moitié avec admiration, moitié avec rancœur.

Les ruses de mon grand-père lui valurent admirateurs et ennemis en parts égales.

Aux yeux de Dieu, cette habileté — que l'on appelait talent — n'était pas dépourvue d'ombre. Elle inspira peut-être respect chez certains et envie chez d'autres, mais le ciel regarde autrement : il voit la fibre de l'intention, l'avidité dissimulée derrière l'accord parfait. Mon grand-père mourut à trente-six ans. La famille Santander, laissée entre les mains d'adolescents et de femmes candides qui ignoraient tout des bilans, des titres et des dettes, passa en quelques décennies du rang des plus riches de la région à celui de tant d'autres qui survivent à peine.

Mon père, adolescent, arriva le lendemain à Bucaramanga, entra dans la salle où le corps reposait dans un cercueil de verre et, en le voyant immobile, frappa le cristal comme s'il pouvait le réveiller à coups d'incrédulité. La mort ne brisa pas seulement un corps : elle brisa une économie entière. Ma grand-mère, étrangère au monde des affaires, vendit peu à peu fermes et propriétés jusqu'à ne conserver qu'une maison modeste et l'obligation de survivre. La famille passa de l'abondance à l'étroitesse — non à la misère, mais à la simple subsistance.

Depuis l'enfance, j'entendais, dans les délires séniles de tante Jesusita, la tante de mon père, les récits de cette dynastie perdue : domaines qui s'étendaient « au-delà de l'horizon », troupeaux innombrables, plantations de café luxuriantes. Dans sa bouche, j'étais l'héritier principal de la maison Santander, destiné à administrer des haciendas disparues avant même ma naissance. Tout cela se dissipa en quelques décennies. L'argent, sans amour, a le même destin que l'écume : il brille un instant, puis disparaît.

La Gloire

La seconde tentation est la gloire :

> « Alors le diable le transporta dans la ville sainte, le plaça sur le faîte du Temple et lui dit : "Si tu es Fils de Dieu, jette-toi en bas, car il est écrit : Il donnera pour toi des ordres à ses anges…" »

(Mt 4,5–6)

J'avais dix-sept ans lorsque la gloire vint me chercher sous le visage du théâtre. C'était en mai 1986 : à Bogota, ville encore froide et rude pour un garçon de province, la scène s'ouvrit devant moi. Ce mois-là, j'interprétai Federico García Lorca au Teatro La Comedia de Bogotá — aujourd'hui Teatro Libre de Chapinero — sous la direction de Víctor Hugo Morant. Le théâtre, pour un garçon de province, était un temple où les mots prenaient corps.

Ce soir-là, la salle était pleine de critiques, d'universitaires, de figures de la télévision, de propriétaires des grands médias. À la fin du premier acte de *Recordando a Lorca*, les applaudissements tombèrent comme une pluie tiède sur ma peau. Dans la loge, une pièce étroite aux murs blancs, commencèrent à entrer des magnats, des acteurs, des journalistes : ils me félicitaient, promettaient de m'appeler le lundi, annonçaient des rôles, des contrats, un avenir radieux. Je sentis sur moi le projecteur invisible de l'élection : il suffisait de me laisser emporter, d'accepter, de dire « oui ».

Le second acte commença. Soudain, quelque chose en moi — ce « moi » secret qui nous habite et que certains appellent l'ange gardien — se révolta. Ce moi que nous sommes et que nous ignorons est le même que je reconnaîtrais plus tard dans la « zone cachée » de la fenêtre de Johari, telle que la décrivaient les psychologues Joseph

Luft et Harrington Ingham : ce que seul Dieu et notre inconscient connaissent.

Depuis l'enfance, une phrase de l'Évangile avait creusé un sillon dans ma conscience : « Que sert à l'homme de gagner le monde s'il perd son âme ? » Ce soir-là, sur scène, la question se fit chair. Dans le monologue final, j'interrompis le texte, corrigeai une phrase qui n'en avait nul besoin, laissai passer sur mon visage un geste d'oubli. Le public poussa un gémissement de surprise et de désapprobation ; la tension se palpa comme un fil qui se rompt. À cet instant, je brisai, aux yeux de Bogota, le cristal des promesses qu'on m'avait tendu cinquante minutes auparavant.

Des années plus tard, je compris que cette « maladresse » fut fidélité à un destin écrit au plus profond. Si j'avais accepté ce soir-là le saut vers la célébrité, j'aurais connu femmes, argent, reconnaissance, flatteries ; et peut-être serais-je devenu l'un de ces jeunes gens « réussis » qui, du haut de leur piédestal, regardent avec mépris ceux qui n'ont pas reçu la « bonne occasion ». « Il est très talentueux », aurait-on dit de moi dans ma fortune trompeuse.

Van Gogh l'a dit avec lucidité : la gloire est le faux sentiment que l'on n'a plus à se soucier de rien. J'ajouterais ceci : c'est l'illusion que les besoins sont comblés et que le combat est terminé, alors que seule la nature du combat change. Au lieu de lutter pour le pain, on lutte contre la cour des flatteurs, des envieux et des faux amis qui entoure celui qui brille trop.

La tentation de la gloire revint des années plus tard, déguisée en honneur officiel. Le 31 janvier 2014, le président Juan Manuel Santos me distingua parmi les cent Colombiens qui représentaient le mieux le pays dans le monde. À propos du prix Nobel de la paix, il cita des vers de moi tirés de *El Botín, Ave Muerta Vuela Alto* :

« L'avenir, nous le créons nous-mêmes ; il faut se relier à nos désirs les plus profonds, et tous les obstacles deviendront des bénédictions. »

Quelques minutes plus tard, devant les caméras, il me décora, et en me serrant la main, il m'offrit l'une des bourses cinématographiques de dix mille millions de pesos, accordée directement, sans concours ni procédure de sélection. C'étaient ces mêmes bourses convoitées dont on parlait comme de prix dorés réservés à quelques élus du système.

À première vue, une telle offre promettait d'ouvrir toutes les portes : prestige immédiat, ressources illimitées, reconnaissance assurée. Pourtant, tandis que je l'écoutais, je compris qu'accepter signifiait entrer dans un circuit où le mérite cède la place à la faveur, et où la création artistique se subordonne à la volonté de ceux qui accordent des privilèges sans transparence.

Je sentis alors, avec la même clarté que celle par laquelle on reconnaît une vérité intime, que ma route appartenait à une autre tradition : celle du travail silencieux, du fruit obtenu par effort et par mérite, et non par désignation. Toute œuvre authentique exige d'être jugée sur sa qualité, et non sur la proximité du pouvoir. Toute vocation spirituelle demande de préserver la pureté de son origine.

C'est pourquoi je répondis simplement :

— *Nous travaillons là-dessus.*

Je le tournai doucement vers les caméras, avec une fermeté qui ne dissimulait pas mon refus. Un ami espagnol, voyant plus tard la scène, commenta que celui qui paraissait président, c'était moi, et non le futur Nobel de la paix.

Santos n'apprécia pas. Il ignora les courriels que je lui envoyai ensuite au sujet d'un documentaire financé par de l'argent destiné aux déplacés, où l'on dénonçait gaspillage et corruption. Le réalisateur du documentaire, sous la pression de fonctionnaires proches du gouvernement et d'une ancienne camarade d'université aujourd'hui installée dans des bureaux officiels, m'appela pour me dire qu'on le menaçait de mort. Les personnes interviewées parlaient de contrats irréguliers et de fonds détournés ; selon elles, les menaces venaient d'émissaires du propre Santos, irrité parce que, disaient ces témoins, « nous parlions mal de lui devant des journalistes de Grande-Bretagne ». Charlie Philips, documentariste de *The Guardian*, put voir et commenter quelques scènes du projet, et ce seul regard étranger suffit à répandre la peur dans certains bureaux.

D'autres sabotages plus mineurs — une ancienne élève qui tenta de réclamer une somme disproportionnée pour un montage que nous avions convenu de faire sans rémunération — révélaient la même trame : une gauche devenue mafia, prête à réduire au silence toute voix qui montre le sang et l'argent derrière ses slogans.

De ce bouillon de corruption naquirent au moins huit tentatives d'assassinat contre moi à Bogota, exécutées par des tueurs à gages du maire d'alors, Gustavo Petro — devenu des années plus tard président —, tentatives qui échouèrent pour des raisons qui ne se laissent pas expliquer par la logique. Les impliqués tombèrent malades ou moururent ; Santos et Petro eux-mêmes souffrirent de cancer, et dans la ville circula un murmure : il ne fallait pas attaquer le « prophète », l'écrivain protégé par une fortune étrange.

Mais la tentation la plus subtile ne fut ni l'argent ni la gloire : ce fut l'usage du don de guérir les malades comme instrument de pouvoir.

Pendant des années, ceux qui m'ont le plus attaqué — mes ennemis déclarés — sont venus à moi avec des histoires d'enfants malades, de pères à l'agonie, d'épouses sombrées dans la dépression. Ils espéraient que, par compassion, j'étende sur eux la grâce que le Seigneur m'a accordée. Et je l'ai fait, car le cœur qui connaît la miséricorde ne sait pas se fermer. Mes prières, ma présence, le simple geste de poser la main sur une épaule se changeaient souvent en soulagement réel.

À la fin, leur insistance devint telle que, bien souvent, je finissais par suivre leur comédie — comédie, car ils le savent déjà — selon laquelle le Seigneur m'aurait béni du don de guérir les malades. Je savais que ce don ne devait pas être exhibé comme un spectacle. Mes guérisons allaient donc accompagnées d'un avertissement : qu'ils ne les divulguent pas, car mon heure n'était pas encore venue.

Même un proche parent, que j'ai vu guérir à plus d'une reprise après une prière intense, fut réprimandé par son confesseur. Il lui dit d'accepter ses maladies en silence, sans recourir à des « expériences spirituelles » ni revenir me demander d'intercéder. Ma mère, que j'ai soignée plusieurs fois, reçut elle aussi cet ordre de souffrir en silence, comme si la consolation de Dieu constituait une imprudence. Je n'avais pas besoin qu'elle me le raconte : je le pressentis. J'ai appris à faire confiance à ces pressentiments que le monde méprise.

L'être humain intègre possède intuition, imagination, visions ; nous ne sommes pas des machines répondant à des algorithmes. Dieu m'a révélé qu'Il regardait ma vie non à partir de mes chutes, mais à partir de mes intentions. Et mes intentions — même lorsque j'ai trébuché dans la concupiscence et le désir — ne furent jamais de nuire, mais de chercher. Le péché ne réside pas dans l'imagination, mais dans la volonté de blesser ; voilà pourquoi le viol, la violence sexuelle et la prostitution comme esclavage sont abominables, tandis que le jeu amoureux entre personnes libres — sans dommage, sans tromperie — relève d'une autre logique que Dieu saura juger.

En 2019, j'assistai pour la dernière fois, de mon plein gré, à la messe dans la congrégation du Sacré-Cœur de Jésus à Bucaramanga. Pendant l'homélie, un jésuite au tempérament irascible me reconnut parmi les fidèles. Je vis ses yeux s'enflammer ; son discours dévia

soudain vers une charge contre les miracles. Il cria qu'ils étaient inventions, mythes pour ignorants, contes de bigotes. L'emportement fut tel que, à un moment, un juron brutal lui échappa de la chaire — « une grossièreté de la pire espèce », aurait dit ma grand-mère —, arrachant à l'assemblée un murmure scandalisé. Le refus de la grâce le fit trébucher dans sa propre langue. Peu après, sa santé se brisa durant la pandémie. Celui qui blasphème contre l'œuvre de Dieu blesse d'abord sa propre âme.

Le Pouvoir

La troisième tentation fut le pouvoir.

> « Le diable l'emmena encore sur une montagne très élevée, lui montra tous les royaumes du monde et leur gloire, et lui dit : "Je te donnerai tout cela, si, te prosternant, tu m'adores." »
>
> *(Mt 4,8–9)*

Celui qui brûle de commander recourt souvent à des sorcières, des magiciens et des chiromanciens qui lui promettent la domination en échange de sacrifices ténébreux. Il ne s'agit pas de superstitions de village : il existe des confréries de professeurs, de bureaucrates, d'intellectuels qui maintiennent leurs postes en distribuant à ceux qui osent les contester des aliments et des boissons chargés de terre de cimetière, convaincus que, dans l'obscurité de ces rites — sacrifices symboliques, et d'autres moins symboliques — ils plaisent à Moloch, l'antique dévoreur d'enfants. Germán Castro Caicedo l'a raconté dans *La bruja* ; je l'ai vu se répéter ailleurs.

Il y a peu, l'élite gauchiste de Bucaramanga — celle qui se proclame défenseuse du peuple tout en rendant un culte à ses propres idoles — voulut m'appliquer le même sortilège. Sachant que le Seigneur m'a oint comme prophète et m'a promis une protection jusqu'à un âge avancé que Lui seul et moi connaissons, j'acceptai sans crainte le tinto qu'ils m'offrirent un après-midi de mai 2022 au centre-ville. Je savais, au fond de l'estomac, qu'il était assaisonné de haine. Cette nuit-là, je sentis dans la poitrine une angoisse propre aux âmes en peine : un poids, une oppression, un froid qui n'appartenait pas à ce monde.

Armé d'une foi invincible dans la supériorité de ceux qui vivent sous la protection divine — thème de mon roman *Andes Gótica* —, j'affrontai en rêve un être sans tête et sans fémur. Ce n'était pas une métaphore : c'était une présence. Au lieu de le craindre, je lui parlai avec compassion. Je lui dis de lire mon récit « El Mejor Hostal », extrait de *Confesiones de Difuntos*. Le lendemain, dans une autre vision, ce spectre revint reconnaissant et me conduisit jusqu'à un troisième étage. Il me montra la porte grise d'un appartement : je reconnus aussitôt l'immeuble. C'était la maison du philosophe-poète qui, depuis son mur Facebook, proclamait avoir appris de Lénine qu'il fallait utiliser « toutes les formes de lutte » pour vaincre l'ennemi.

Pour lui, la vraie bible était le matérialisme historique ; la foi, un gaspillage ; la violence, une voie légitime. Ce jour-là, il avait écrit que sa vie n'avait aucun sens jusqu'à ce qu'il trouve en Marx la réponse à tous les mystères. Je le connaissais : marxiste dévot, admirateur de dirigeants dont je sais — parce que Dieu me l'a révélé — qu'ils meurent avec le sang des innocents sur les mains. Celui qui justifie l'assassinat n'entre pas dans le Royaume, quels que soient ses discours d'égalité. Depuis lors, ce philosophe-poète est, sur le plan spirituel, torturé par ce démon et d'autres encore qu'il a invoqués avec tant de légèreté.

Ceux qui ont vu le film *The Conjuring 3* (2021) comprennent le destin des sorciers qui invoquent des démons contre des êtres de lumière : ils croient manier des forces, mais finissent en jouets brisés de ce qu'ils ont appelé. Des années auparavant, j'avais étudié des textes de magie, seulement pour confirmer ce que Swedenborg avait déjà décrit : des esprits pitoyables qui, cherchant à dominer l'avenir par des sortilèges, s'attachent à des abîmes plus profonds. Plusieurs récits de *Historia Cifrada* montrent l'échec de l'astrologie, des cartes, de l'I-Ching et des autres oracles : tous se brisent contre une loi inviolable. Les seules forces qui déterminent réellement la marche du temps et de l'espace sont l'amour et la bonté, qui sont la lumière et la vérité.

Renoncer à ces trois sirènes — argent, gloire, pouvoir — a un prix et une récompense. Le prix est la solitude dans un monde qui adore le contraire. La récompense est que, comme le dit l'Évangile, lorsque le diable s'éloigne « des anges viennent et le servent » (Mt 4,11). Je l'ai éprouvé.

En avril et mai 2022, j'assistai à la FILBo, où j'exposai les vérités spirituelles qui régissent l'univers lors de douze conférences disponibles sur ma chaîne YouTube *Santander Cinemas*. J'y subis les pièges tendus par l'Inquisition moderne au moyen d'entretiens et de contrats frauduleux. Une tempête soudaine, de celles qui arrachent des toits en quelques minutes, frappa Bogota au moment même où certains bureaucrates du ministère de l'Éducation tramaient de nouvelles manœuvres contre moi. Le vent arracha des plaques de zinc, souleva des toitures ; et eux, superstitieux dans leur athéisme, comprirent le signe et renoncèrent. Le Seigneur me tira de ma torpeur spirituelle et me poussa à parler ouvertement de Sa présence dans ma vie. De là naquit le documentaire *Matrimonio a Primera Vista* ; une seconde partie portera le titre *Le Jugement dernier*.

Dans l'un de ces entretiens, une journaliste — avec cette cruauté civilisée que seule la télévision sait déguiser — me dit devant le pays que ma vie devait être bien triste d'avoir perdu quatre enfants, l'un après l'autre, chaque année, avec mon épouse Leyla. Je répondis que, pour nous, ces pertes avaient été un gain : dans la certitude de l'éternité, nous savons que nos enfants vivent mieux avec Dieu au paradis que dans les abîmes de ce monde. Je citais le *Mahabharata* : « Si tu meurs, tu gagnes le ciel ; si tu triomphes, tu jouiras de la terre. »

Pendant des siècles, saints et prophètes furent persécutés et torturés par les forces qui gouvernaient ce monde illusoire. Le Seigneur m'a révélé que ce temps de sacrifice sanglant est accompli. Les Juifs attendaient un Messie guerrier et reçurent l'agneau doux ; les chrétiens attendent encore un Christ qui descende dans la chair depuis les nuées. Mais Dieu a choisi une autre voie : descendre invisiblement jusqu'à Madras, la ville de la Vierge Marie en Inde, sur une échelle de nuages, pour m'oindre, moi, Hugo Noël, comme juge et porte-parole. Là, dans cette révélation, Il me jeta à Ses pieds et répondit à la question qui naquit dans mon cœur : « Pourquoi moi ? »

Je ne suis pas saint au sens édulcoré que certains préfèrent : j'ai connu la luxure en pensée, la colère, l'impatience. Et pourtant, Il me dit : « Je ne juge pas les hommes selon leurs actes ; je les juge selon leur cœur. »

J'ai vécu parmi des gens durs, égoïstes et violents ; mais aussi auprès de mendiants, de désadaptés, de méprisés. J'ai traversé onze villes de huit pays, j'ai respiré l'air de prisons visibles et invisibles, j'ai senti sur ma nuque le souffle d'assassins et la tendresse d'âmes que

personne ne voit. Je connais, par expérience, chaque mensonge, chaque intrigue, chaque impulsion homicide qui se déguise en justice. Je sens, lorsque je parle à quelqu'un, la densité de sa méchanceté ou la transparence de son amour.

De même que le Père vivait dans le Fils, le Père, le Fils et le Saint-Esprit vivent en moi d'une manière que je ne puis entièrement expliquer avec des mots humains. Ils me dirent, alors que j'étais jeté à Ses pieds dans cette révélation : « Pourquoi toi, demandes-tu ? » Je me le demandais moi-même : pourquoi moi, fils d'un peuple sans histoire, chassé encore et encore par mes frères, lapidé par mes ancêtres, désigné par ceux qui ne supportent pas qu'un homme sans corporation, sans mafia et sans confrérie vive dans la vérité ?

En 2023, tandis que je livrais avec le Seigneur ce que j'appelle la Troisième Guerre mondiale — une bataille spirituelle qui doit peu aux cartes géopolitiques et beaucoup aux cœurs —, Sa réponse devint poème dans *Roi des rois, le retour de Jésus ressuscité*. Là fut inscrit le chant qui résume l'élection :

Chant dix-huitième — "Pourquoi t'ai-je choisi ?"

« Pourquoi t'ai-je choisi ? demandes-tu,
Fils d'un peuple sans histoire,
Rejeté par tes frères,
Lapidé par tes ancêtres.

Parce que jamais tu n'as frappé le faible,
Parce que tu as grandi prodigieux,
Et jamais tu n'as renoncé à un amour,
Parce que jamais tu n'as condensé…

Parce que tu as toujours pardonné,
Et seul le péché t'a mis en fureur,
Parce que tu as toujours renoncé
Aux fabrications du monde.

Parce que tu as dénudé la gloire,
L'argent, et le pouvoir insensé ;
Et pour bien davantage : à toi le temps,
À toi les mondes, et à toi mes cohortes.

Présence des Trois,
Père, Fils et Saint-Esprit :
Toi, oui, Hugo, nous t'oignons,
Le premier juin deux mille onze. »

Ce jour-là, dans une bénédiction invisible, le ciel me révéla une alliance antérieure et millénaire. Car depuis le jour où je suis né, chaque fois que le démon de l'argent, de la gloire ou du pouvoir revenait, sous ses vieux masques, j'honorais cette voix qui m'avait relevé à Madras et jeté à Ses pieds. Je fus choisi non pour un mérite mondain, mais pour une obstination secrète à aimer et à pardonner, même si le prix de cette fidélité devait être la solitude, la diffamation ou la persécution.

3. L'appel de Jésus en Inde, nid de prophètes

Nous qui croyons, nous ne cessons jamais de louer le Seigneur, et c'est précisément dans les épreuves les plus profondes, lorsque la chair se déchire et que l'esprit tremble, que le cœur s'enorgueillit d'avoir confiance en Lui, comme Job l'a déjà exprimé avec un courage qui traverse les millénaires :

« Quand bien même il me tuerait, j'espérerais en lui. » (Job 13,15)

Ma vie a commencé sous le signe de la perte. Yaneth Cristina, ma petite sœur, mourut lorsque j'avais à peine huit ans. Ce deuil d'enfance — décrit dans *Hymnes à la Mort*, livre que Maistre qualifia d'odyssée spirituelle — fut ma première école mystique. On y voit l'enfant que j'étais : l'enfant qui allait à la messe, qui écoutait les histoires de Jésus et les croyait au pied de la lettre, avec l'innocence de celui qui ignore encore le mensonge du monde. La douleur et la certitude vécurent ensemble dès lors : la peine déchirante de son absence, et en même temps la conviction inexplicable que je la reverrais un jour.

C'est peut-être pour cela que, durant mon adolescence, je voulus être jésuite : comme le prêtre de l'un des récits de François Mauriac,

afin d'éviter d'engendrer des enfants qui pourraient répéter cette douleur originelle. Mais Dieu, qui ne renonce pas à ses plans, me conduisit des années plus tard au mariage.

J'épousai Leyla, l'âme la plus transparente, en 2015. Et le Seigneur nous donna, non pas un, ni deux, ni trois, mais quatre enfants qui moururent avant de naître. Nous pleurâmes comme pleurent tous les parents en peine, et je transformai ces épreuves — les plus dures de ma vie — en vers qui composent mon livre *In Persecutione Extrema. Tribulations d'un chrétien à la fin des temps*.

En ces jours-là, je remarquai des signes troublants : des visages qui se moquaient de notre souffrance, des présences indésirables — une infirmière anglo-saxonne qui travaillait son premier jour en nous soignant, un Cubain annonçant que ce bébé se perdrait, sans prescrire d'examens pour le confirmer —, comme si l'on célébrait le malheur ; des coïncidences qui me révélèrent des forces secrètes empêchant notre descendance. Je savais que des forces puissantes nous attaquaient, et je priais pour que le Seigneur les arrête.

En ces jours désolés, nous supportâmes aussi les reproches d'amis et de parents, incapables de comprendre ce que nous vivions. Mais ma foi était plus grande que ma souffrance. Cette foi soutint Leyla — qui, en tant que psychologue, connaît des histoires de mères détruites par des expériences semblables — et ensemble nous surmontâmes ce qui aurait fait naufrager d'autres mariages. Elle est à moi et je suis à elle. Et je sais, avec une certitude qui ne vient pas des sens mais de l'esprit, que nos quatre enfants vivent au Paradis, qu'ils atteindront la gloire éternelle et qu'ils m'attendent.

Souvent je les sens lorsque je m'endors : ils viennent, m'embrassent, me conseillent. Celui qui n'a jamais connu d'expériences spirituelles ne comprend pas ces visites intimes du ciel.

Au cœur de cette douleur, je compris aussi que la malveillance humaine nous rôdait. On m'envoya des espions ; une femme — envoyée par la gauche, qui tant de fois échoua à me détruire — me demanda si j'avais des enfants « à ma connaissance », avec l'intention évidente de les repérer et de leur nuire. Ceux qui gardent leur pouvoir craignent que l'on me reconnaisse comme prophète et s'imaginent que j'instaurerai une monarchie spirituelle, parce que c'est ce qu'ils feraient s'ils possédaient ce que le Seigneur m'a donné. Ils ignorent que celui qui sert Dieu ne gouverne pas comme les hommes, mais comme l'Esprit l'ordonne.

Ces jours-là furent ma propre nuit obscure ignatienne. Saint Ignace enseigne qu'il arrive un moment où Dieu détourne son visage par pédagogie divine. C'est là que la foi se met à l'épreuve : lorsque l'on doit accepter que la volonté de Dieu ne coïncide pas avec la nôtre. Beaucoup ne surmontent pas cette épreuve et déclenchent des tragédies : de l'avortement jusqu'aux massacres et aux suicides collectifs.

Pour ma part, je compris que même les châtiments sont des bénédictions. Dieu me montrait, à travers ces pertes, la certitude de ce que j'avais vécu à Chennai le 1er juin 2011, lorsqu'il m'oignit comme prophète et me donna toutes ses bénédictions.

Comme une journaliste l'insinua au début d'un entretien en 2022, la logique mondaine veut que celui qui perd ses enfants devienne mélancolique, alcoolisé ou rancunier. Telle est la pensée du monde ; pour ceux qui convoitent le monde, la plus grande tragédie est la mort. Pour ceux qui croient au Christ, la mort est la plus grande bénédiction.

La mort, après tout, n'est-elle pas une illusion ? Une série d'attachements — comme le prescrivit Bouddha — dont il faut se dépouiller pour atteindre la perfection, ou le Nirvana ?

Je loue Dieu non seulement parce qu'il écoute mes supplications, mais aussi parce qu'il les refuse lorsque cela s'avère nécessaire. Grandes sont les joies de ceux qui remercient ses châtiments paternels, ses corrections et son omnipotence ; car nous nous confions à sa volonté, manifestée dans le cours des jours et des nuits.

Revenons aux jours où je rédigeai la première version de ces lignes : au cœur de la pandémie de Covid-19, lorsque le monde désirait un vaccin capable d'apaiser l'angoisse qui planait sur les villes et les campagnes.

J'écrivis alors dans un journal local :

« Bucaramanga est la métropole avec le moins de cas dans le pays (12). Je remercie le Seigneur d'avoir écouté mes prières. »

Je le répète : tout ce que nous recevons vient du Créateur, y compris ce que nous croyons recevoir d'autres êtres humains. Je n'ai jamais caché mon amour pour la Vierge de Chiquinquirá et pour le Sacré-Cœur de Jésus. Cette dévotion — en actes et en paroles — est la source de chaque intuition, révélation et vision.

Mon arrivée en Inde

J'arrivai à Chennai en novembre 2010. Après deux mois d'adaptation, Ponraj, mon chauffeur, me conduisit dans un magasin pour acheter les draps de ma nouvelle chambre. Lorsque je lui dis que j'étais catholique, il revint avec un almanach du Sacré-Cœur de Jésus, aux cheveux blonds et aux yeux bleus. L'image me déplut — le Jésus historique devait être brun — et je la suspendis dans le vestibule, presque avec indifférence. Mon appartement était en réalité un immense vestibule et un studio.

Je donnais des cours intensifs au *Sivani Ganessa Film Institute*. Mes collègues me demandèrent un court-métrage pour démontrer ma maîtrise cinématographique. Je compris qu'il s'agissait d'une épreuve ; mais je n'avais rien à craindre : j'avais déjà réalisé trois longs-métrages comme acteur, réalisateur et producteur.

J'écrivis *A Shortcut To India*, un scénario qui synthétisait mon expérience indienne : l'anecdote d'un étranger qui se dispute avec un conducteur de rickshaw au sujet d'un supplément ; lorsque la querelle

menace d'en venir aux coups, la providence intervient et montre que partager ses privilèges vaut mieux que les défendre.

Le film fut tourné un après-midi d'avril et monté au milieu de difficultés que je raconterai dans un autre livre. Le poème final appartient à *Amérique du Nord au Sud – Anima Mundi*.

Amérique du Nord au Sud – Anima Mundi

Façonneur de toutes les philosophies
Port des océans
Mère de toutes les croyances,
Refuge des races

Il y a trente ans
On m'a aussi appelé Indien
Dans une école d'Amérique du Sud
Où je suis né
Inde, Inde, Inde

L'espérance de mon ère sans espérance
La réhabilitation du moi,
Le marché où cohabitent la violence et la paix
Car si jadis j'admirai
Ceux qui étaient prêts à gagner,
Tu m'as appris à admirer
Ceux qui sont prêts à vivre

La perversité et l'envie vinrent de Colombie. Des enseignants et d'anciens élèves écrivirent aux journaux pour dénigrer mon travail en Inde, et aussi pour critiquer le style minimaliste de mon long-métrage *Colombia Corrupta*, tourné sans budget et dans une ville dépourvue d'acteurs professionnels. Bien que les journalistes me disent qu'ils riaient de ces commentaires malveillants, ma sensibilité s'abattit.

Comment envier un Colombien qui traverse le monde pour apprendre une autre langue et une autre culture ? Est-il inévitable de vivre avec l'incarnation de Caïn ?

Je transformai ces mois de solitude en occasion d'écrire l'histoire des bénédictions que Dieu m'avait accordées à Bogota, Philadelphie, Porto, Manchester, Bichkek, Londres, Bucaramanga et Chennai.

Une nuit de mai, tandis que j'écrivais sur mes amours prématurées en Pennsylvanie, j'entendis une voix :

« Hugo ! »

Je me levai, traversai le vestibule obscur et arrivai à la porte donnant sur le couloir de l'immeuble. Le bâtiment de trois étages abritait des bureaux déserts ; j'avançai jusqu'à la rambarde qui surplombait une piscine vide. Je regardai les escaliers et les recoins dans la pénombre. Rien.

Je revins écrire.

De nouveau :

« Hugo ! »

Je sortis une fois encore. Rien.

À la troisième fois, la voix semblait venir du fond du vestibule ; alors je la vis : l'image du Sacré-Cœur resplendissait d'une lumière propre.

Dans mon esprit, j'entendis :

« Pourquoi m'as-tu laissé hors de ta chambre ? »

Je compris que, pour la première fois de ma vie, je vivais

sans crucifix, sans image pieuse, sans autel. J'étreignis l'almanach avec tendresse, comme on reçoit le reproche doux d'un ami fidèle. Je l'emportai dans ma chambre et, en le suspendant face à mon bureau, je dis :

— Seigneur, pardonne-moi… c'est que ce n'est pas ton vrai visage.

Et il répondit avec une douceur qui me fit frissonner :

« Ne me juge pas sur mon visage ; juge-moi sur mon cœur. »

Je compris mon erreur : je n'avais vu que le visage blond de l'image, et non l'amour resplendissant qui saigne toujours dans la poitrine du Messie face à la perversité humaine. Il me dit aussi que je devais éprouver de la compassion pour le blond aux yeux clairs, car, après avoir gouverné le monde, il ne le pourrait plus à cause des préjugés accumulés.

La joie que je ressentis alors — et que je ressens encore —, je la garde comme le plus grand trésor de mes jours.

Sans m'en apercevoir, je commençai à m'habiller comme Lui, en portant les dhotis que j'avais achetés à Chennai. Mon âme se remplit d'allégresse, comme celle d'une fiancée à la veille de ses noces.

Depuis lors, je connus des expériences mystiques continues : le Seigneur me donna toutes ses bénédictions et me révéla la mission préparée pour moi avant même ma naissance. Certaines de ces révélations apparaissent dans mes livres publiés par *Editorial Santaley*, qui racontent une vie en grâce, sans maladies, soutenue par le renoncement à la gloire, à l'argent et au pouvoir.

Je compris aussi mes vies antérieures : Pierre, Jeanne d'Arc, Spinoza. Je compris ma place dans l'histoire spirituelle. J'écris à présent, onze ans plus tard, durant la seconde peste qui — comme le Seigneur me l'annonça après le tremblement de terre du 11 avril 2012 à Chennai — devait frapper le monde à cause des péchés de ses gouvernants.

La première version de ces faits fut écrite en 2012, sur demande de mon Seigneur, sous forme d'un long poème que je titrai d'abord *Sonnets à Isha*, et que j'inclus dans la première édition de *Hymnes à l'Amour*. En 2023, le Seigneur me demanda de le publier comme livre indépendant, et de le traduire dans huit des langues que j'ai eu le bonheur d'étudier au cours de ma vie. *Hymnes à Jésus. L'onction du Juge des vivants et des morts* sont des lettres d'espérance envoyées aux diverses Églises du monde en latin, italien, russe, anglais, français, portugais, allemand et castillan. Le texte est disponible sur Amazon, mais aussi gratuitement sur *The Internet Archive* et sur des plateformes comme Inkitt.

Le recueil *Roi des rois. Le Retour de Jésus ressuscité* constitue le second volume d'expériences mystiques (février 2022 – janvier 2023). Là, le Seigneur m'ordonna d'annoncer mon message sans crainte, protégé par des armées d'anges et de démons soumis. Il me révéla que mon amour pour Lui m'unit à la Très Sainte Trinité et me confère un pouvoir sur les éléments, non comme une faculté arbitraire, mais comme un don endormi, toujours soumis à la volonté du Père.

Les châtiments terribles qui frappent ceux qui attentent à la mission que Dieu confia à son prophète sont le sujet d'un autre livre sur la Troisième Guerre mondiale.

La joie que je ressentis alors — et que je ressens encore — parce que le Seigneur posa ses yeux sur moi, je la conserve comme le plus grand trésor de mes jours. Sans m'en apercevoir, je commençai à m'habiller comme Lui, en portant les dhotis que j'avais achetés dans les rues de Chennai. Mon âme se remplit d'allégresse, comme celle d'une fiancée avant ses noces.

Les expériences mystiques que je vécus depuis lors, au cours desquelles le Seigneur me donna toutes ses bénédictions, je les raconterai pour la première fois en cette Semaine sainte de pandémie. Elles corroborent tout ce que j'ai vécu et écrit : une vie guidée par la grâce divine, préservée des maladies, fortifiée par le renoncement à la gloire, à l'argent et au pouvoir. Moi, Hugo Noël, je réécris ici mon destin par la grâce de Jésus, qui descendit vers moi en Inde pour m'oindre en présence du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

4. « El Botín. Ave muerta vuela alto », métaphore de ma mort et de ma resurrection

La distribution originale de El Botín, Ave Muerta Vuela Alto. De droite à gauche : Camilo Hernández, Hugo Noël Santander, Sandra Barreiro et Diana Barragán. Photo : Mauro Klavijo.

J'ai fait la maternelle (*Kindergarten*) à l'école publique rattachée à la *Normal de Señoritas* de Bucaramanga. Mon institutrice, Cecilia, était très douce, patiente autant que le permettaient les règles de l'époque ; mais sa superviseure était une enseignante âpre, Teresa, façonnée par une pédagogie qui confondait discipline et dureté. Le jour de l'entretien final avec les mères d'élèves, elle évinca Cecilia et, sans me connaître ni m'avoir traité autrement que comme un numéro sur une liste, elle prononça devant ma mère le verdict le plus funeste qu'un professeur ait jamais formulé contre un élève :

— Il deviendra antisocial, guérillero ou terroriste, trancha-t-elle.

Aujourd'hui, je peux dire que cette phrase parlait davantage de ses peurs que de mon destin ; c'était le diagnostic d'une adulte

incapable de lire un enfant inquiet, sensible et compatissant, un enfant qui n'entrait pas dans le quadrillage de l'école publique colombienne des années soixante-dix.

En rentrant à la maison, je fus enfermé dans une pièce et maltraité par ma mère. Ce fut le commencement de l'enfer de mon enfance : des coups et des passages à tabac de mes parents presque chaque jour. Je ne les juge pas aujourd'hui depuis le confort rétrospectif : ils étaient des gens ordinaires, enfants de leur temps, convaincus d'obéir au mandat social de « redresser l'enfant » à coups, comme eux-mêmes avaient été élevés. L'exceptionnel, c'était moi, le différent ; le conflit n'opposait pas bourreaux et victime, mais des générations et des réalités incapables de se rencontrer. Cette tension traverse mes romans *Nouvelles soirées de Manhattan* et *Desde el Viaducto*, auxquels je renvoie le lecteur désireux d'approfondir ces années.

Mon seul réconfort était un petit Christ dans ma chambre et le froid du carrelage sur lequel je m'allongeais pour converser avec Lui. Le chapitre que j'ai intitulé *Le Christ et le carrelage* est né de ces dialogues silencieux : tandis que mon corps tremblait sur les dalles glacées, mon âme trouvait refuge dans le regard de ce Christ minuscule, très différent des images pieuses édulcorées, plus proche du Christ de *Marcelino Pan y Vino*, mais intime, quotidien, sans miracles de cinéma — seulement avec le miracle persistant d'écouter un enfant. Combien de fois son regard m'a-t-il retenu de boire l'une des potions de poison que mes parents gardaient dans une armoire à pharmacie fixée au mur de ma chambre ! Mes notes étaient bonnes, mais le moindre prétexte servait à me punir, de l'accusation d'un voisin à ma mauvaise écriture ; on me punissait aussi par l'enfermement constant ; je perdis tous mes amis du quartier et tentai de me réfugier dans la lecture de bandes dessinées, mais on me les interdit et on me les confisqua, comme si l'imagination était une menace.

Séduit par les promesses du Christ — celles d'un monde meilleur après la mort, entendues à la messe —, je conclus que le meilleur serait de mourir et d'atteindre le paradis. J'avais huit ans, et le Seigneur entendit ma prière, mais pas selon la logique consciente et dramatique qu'un adulte imaginerait : selon la logique naïve d'un enfant qui confond des vignettes de BD avec la physique newtonienne.

En 1977, depuis le plateau de la camionnette de l'entreprise de mon père qui me transportait, je vis des enfants jouant au football à

l'entrée du collège Augustinien. Dans une BD que j'avais lue, un enfant sautait d'un véhicule en marche, retombait sur ses pieds et continuait à courir comme si de rien n'était. Je crus, littéralement, que le monde fonctionnait ainsi. Je me jetai innocemment sur une route non goudronnée aux abords de Bucaramanga ; dans mon esprit, il n'y eut aucune volonté de suicide, seulement cette pensée simple :

— Je saute, je retombe bien et je joue au football.

Je sentis le temps se figer dans un état serein et contemplatif, comme si le monde entier avait été suspendu dans une seule respiration ; puis une douleur croissante me rendit au flux du temps.

Aujourd'hui je sais que je convulsai, que je saignai abondamment des oreilles et que je restai inconscient et inerte pendant plus d'une heure. Pour ceux qui m'entouraient, j'étais mort ; pour moi, ce fragment fut effacé de la mémoire consciente, comme si mon âme avait décidé de me protéger. Le premier son que j'entendis en revenant ne fut pas une voix extérieure, mais mon propre gémissement. Avant d'ouvrir les yeux, je vis — avec une certitude non visuelle — l'image de ma mère sortant de la maison ; je ne la regardais pas encore, mais je la voyais déjà venir. Lorsque j'ouvris enfin les yeux, je constatai qu'elle était exactement là où mon esprit

l'avait anticipée. Ce fut peut-être mon premier souvenir clair de vision extra-physique : la conscience devançant la chair de quelques secondes.

Je restai un mois à l'hôpital, où je me sentais très mal, pris de vertiges, incapable de bouger sans que le monde se défasse en cercles. Ce fut terrible. L'une des choses que je regrette le plus de cette expérience, c'est qu'une femme — la mère des enfants qui étaient avec moi ce jour-là — venait me rendre visite pour m'arracher une « confession ». Elle voulait que je dise qu'ils m'avaient jeté de la camionnette, du plateau de la pickup. Ils ne l'avaient pas fait, mais j'étais si fragile, si étourdi et malade, et elle me pressait avec une telle insistance, malgré mes refus, que je finis par lui dire oui simplement pour qu'elle me laisse en paix. Ce fut une véritable torture morale pour un enfant qui revenait à peine de la mort. Je sais qu'ensuite elle les punit et les retira de cette école. Ce mensonge forcé, cette culpabilité chargée sur des innocents, demeure une épine dans ma mémoire et a resurgi, transfigurée, chez bien des personnages de mes romans : des enfants obligés de soutenir par leur parole un monde injuste.

Vingt-trois ans plus tard, aux abords de Manchester, mes rêves revécurent l'événement, non comme un souvenir linéaire, mais comme une zone d'extase continue où une voix me demanda si je voulais aider l'humanité ou me plonger dans des délices plus grands. J'éprouvai de la compassion et revins, l'oreille sanglante, à la scène où un chauffeur angoissé me ramenait à la maison. Je notai que mon premier cri avait précédé l'arrivée de ma mère, ce qui l'empêcha de croire ce que tous supposaient déjà : ma mort. Ce choix — renoncer aux délices pour revenir à la compassion — est l'origine lointaine de toutes mes décisions ultérieures, y compris celles que je pris sans le savoir.

Je me souviens en particulier d'une sibylle que je connus en France à l'été 2004. Elle était si réputée que ceux qui avaient accès à elle devaient payer une cotisation annuelle, leur donnant droit à deux consultations par mois. Un parent éminent de mon ex-épouse me dit qu'il lui restait une consultation libre ce mois-là et qu'il était prêt à me la céder, compte tenu de mon intérêt pour le sujet.

— François Mitterrand fut l'un de ses clients, me dit-il, comme on entrouvre une porte sur les mystères d'État.

Il me conduisit en voiture jusqu'à une demeure dans un quartier aisé : une maison française de classe moyenne, vaste, propre, sans ostentation, couverte de magnifiques lierres et entourée de fleurs. Le mobilier était classique : chaises en fer forgé dans le patio, tables sobres, rideaux clairs, le tout enveloppé d'une douce odeur de roses, d'encens et de fragrances neuves ; l'air lui-même semblait fraîchement lavé. En entrant, je découvris sur un petit atrium un manuscrit d'Origène en grec ancien.

— Il a dû lui coûter une fortune, pensai-je, me demandant si elle maîtrisait les langues mortes ou si le livre agissait comme talisman.

La sibylle devait avoir environ cinquante-cinq ans, mince, vive, nerveuse ; elle portait des bagues et des bijoux discrets qui scintillaient lorsqu'elle levait les mains. C'était comme voir une voyante ouvrir les yeux et recevoir des signes au-delà de la pièce. Elle parlait puis, soudain, s'interrompait pour envoyer un message sur son téléphone, comme si les visions et les textos appartenaient au même courant d'information. Le contraste entre l'archaïque — le manuscrit grec, le nom d'Origène — et le contemporain — le téléphone vibrant — créait un climat d'irréalité parfaite.

J'écrivis alors un poème où je raconte notre rencontre :

Amérique du Nord au Sud – Sibylle

Nous étions perdus à l'est de Rome
Quand un parent lointain nous appelle dans une maison en fleurs
Voici la Sibylle de Cumes, dit-il
Celle qui voit au travers de tes secrets et de ton passé

Nous attendîmes dans une pièce étroite de lilas secs
Où gisait un volume d'Origène
Sur l'ascension et la chute des anges à Cana
Et il était écrit dans la langue des morts

Elle lut nos lignes, selon les orbes
Amants passés, ennemis et cites
Affluèrent dans son esprit comme des flocons de neige
Et la promesse secrète de notre foyer

Mais alors son visage sombre pâlit
Tu fus renvoyé des colonnes des morts, dit-elle,
Pour souffrir la trahison et le mensonge,
Et tu meurs de revenir en Arcadie, où le bien gouverne

Ces vers interprètent non seulement la parole, mais aussi le corps et la pensée. La sibylle lisait dans nos mains, mais aussi dans nos gestes, dans les tremblements minimes de la voix. Souvent, lorsque je démasque un mensonge, l'intéressé se réfugie dans « je n'ai pas dit cela », et je lui réponds : « mais tu l'as pensé, car je le vois reflété sur ton visage ». La voyante travaillait avec cette même matière : la manière de respirer, l'éclair fugitif dans la pupille, le mode selon lequel le corps se contracte à un mot.

Elle décrivit ce qu'elle vit depuis son ancrage en ce monde :

— Un trou noir, terrifiant, murmura-t-elle en français : *le trou noir de la mort.*

Ce qui est lumière pour l'illuminé est ténèbres pour l'âme obscure. Ce qui, pour moi, avait été repos, suspension, paix, lui apparaissait comme un gouffre menaçant, rappel d'une mort qu'elle n'osait nommer. En partant, pourtant, la voyante nous remercia de notre visite : son quotidien était fait d'âmes rancunières et vindicatives, et en nous elle avait senti un immense amour et une grande tranquillité. C'était comme si, un instant, elle aussi avait respiré un autre air.

Pendant des décennies, j'ai gardé ces événements cachés, les jugeant étrangers à la réalité que la norme prescrit. La société exige des récits plats, vérifiables, sans fissures par lesquelles la transcendance puisse entrer. En Inde, je compris que l'art, pourtant, naît hors de la norme et s'enrichit de possibilités qui, à travers la fantaisie, demeurent lucides et cohérentes ; théologie, métaphysique, ontologie, religions comparées, mysticisme, psychologie, histoire et autres sciences complètent l'inspiration de ces scènes, comme des courants souterrains irriguant une même racine.

Les idées incarnées par les protagonistes de cette œuvre — en apparence antagonistes — sur l'immortalité, les religions, la justice, le pardon et le destin de l'Être, se heurtent à un personnage qui affirme être mort et ressuscité. Ce personnage est Samuel ; et bien que le programme de salle le présente comme une création dramatique, dans

le sous-sol spirituel de l'œuvre, il est mon alter ego, le double revenu du trou noir pour interroger les vivants.

Comédie métaphysique inspirée du roman noir américain et des comédies argumentatives de George Bernard Shaw, *El Botín, Ave Muerta Vuela Alto* représente les efforts de Lola et Guillermo pour obtenir un million de dollars après de longues années d'hypocrisie, d'intrigue et d'infidélité. Évoquant l'intrigue de *Le facteur sonne toujours deux fois*, Lola persuade Guillermo, ancien mercenaire, d'assassiner son mari Samuel afin d'hériter de ses biens. L'intensité de leurs haines contraste avec le ton apparemment prophétique de Samuel, le ressuscité, dont le retour déjoue tous les calculs humains.

Le paradoxe est que, au départ, le rôle de Samuel devait être interprété par un acteur athée. Il ne parvint pas à le mémoriser. Les répliques lui échappaient, comme si le personnage refusait d'habiter un corps qui ne croyait pas en la résurrection. Finalement, je compris que Samuel m'appelait moi : c'était à moi de l'incarner. Nous renvoyâmes l'acteur, non par idéologie, mais par fidélité au mystère. J'incarnai Samuel, le ressuscité, et chaque répétition fut pour moi un retour rituel à la cour de l'Augustinien, au saut, à l'hôpital, à Manchester, à la question de la voix.

Le processus de répétitions fut aussi intense que révélateur. L'actrice qui reprit finalement le rôle de Lola — une de mes élèves d'art dramatique — mémorisa le texte avec une précision étonnante et donna au personnage une combinaison de vulnérabilité et de cruauté qu'aucun adulte n'avait obtenue. L'alchimie sur scène avec

Camilo Hernández et Diana Barragán fut immédiate, une harmonie tacite de respirations. Avec Sandra Barreiro, en revanche, la relation fut plus tendue : elle venait de la gauche radicale, habituée à lire le monde sous l'angle des coteries et des conspirations. Un jour, elle déclara derrière mon dos, selon un assistant :

— Maintenant, vous et moi, nous sommes les seuls qui restons — en référence à l'ancienne confrérie de gauche à laquelle elle se croyait liée.

En Colombie, la gauche agit souvent comme une mafia, convaincue que le pouvoir est un butin à partager entre camarades — comme on le voit aujourd'hui dans la bureaucratie débordante de l'ère Petro. Ce regard contaminait, mais enrichissait aussi, son interprétation : car *El Botín* est précisément une œuvre sur l'appropriation illégitime de ce qui appartient à autrui, qu'il s'agisse d'haciendas familiales ou d'âmes humaines.

Les chocs de visions antagonistes suscitent des questions sur les préjugés et croyances que notre génération tisse autour de la mort :

— Est-il possible de ressusciter ? Et si cela arrivait, comme dans *El Botín*, comment réagirait l'humanité ? Comment concilier les dogmes de diverses religions, de la réincarnation à la rédemption, de la vengeance au châtiment ou au pardon ?

Les complexités, croyances et contradictions des personnages de *El Botín* mettent en évidence le pouvoir et l'ambition que la société elle-même cultive et tolère.

Le titre *El Botín, Ave Muerta Vuela Alto* fut aussi inspiré par une fresque urbaine à Palerme représentant un oiseau mort. L'oiseau, noir et rouge, gigantesque, renversé, avait les ailes ouvertes vers un ciel invisible, comme si sa chute était en même temps un vol. Cette expression me fut transmise dans un songe pendant l'écriture ; je ne sais plus depuis quand j'assumai que ce sous-titre était analytique, propre à la pièce. Plus tard, je l'identifiai comme un écho de l'Égypte antique, et grande fut ma surprise lorsque je constatai que telle était la philosophie des pharaons inscrite dans le *Livre des Morts*.

Pour les anciens Égyptiens, l'âme se transformait en oiseau après la mort du corps. Le *Ba*, à tête humaine et corps d'oiseau, survole la tombe et s'élève. Dans ma vie, cette image me disait que l'enfant qui s'écrasa sur la route ne tomba pas simplement : il devint un oiseau mort qui, pourtant, vole haut.

Depuis notre première à Bogota, la phrase a pris force comme expression de condoléances : une manière poétique et pleine d'espérance d'affronter la mort. Beaucoup d'amis, lorsqu'ils perdent un être cher, m'écrivent : « Ave muerta vuela alto », comme on lance un oiseau de lumière dans le ciel de l'autre.

El Botín mêle genres et styles, et ses interprétations varient selon les préoccupations du spectateur : thriller pour un cinéaste de roman noir, discussion métaphysique pour un théologien, farce religieuse pour un agnostique. Le public réagit avec enthousiasme ; toutes les représentations furent combles jusqu'à la fin. Certains spectateurs venaient me dire qu'en voyant Samuel revenir de la mort, ils commençaient à regarder autrement leurs propres « petites morts » quotidiennes : échecs, trahisons, deuils irrésolus.

La passion pour les sentiments et les histoires des êtres rencontrés sur ma route inspire mes pièces. Il y a peu, quelqu'un me dit :

— Vous faites du théâtre ? Ne savez-vous pas que, lorsque les acteurs renoncent à être eux-mêmes, ils cessent de vivre leur propre vie ?

Je répondis :

— Au contraire : l'acteur ne cesse jamais d'être lui-même ; il devient un être qui vit intensément, dans sa propre peau, les émotions que le dramaturge et le metteur en scène recréent, synthétisent et transmettent dans un acte de communion avec le spectateur. Lui seul, ou elle seule, peut vivre plusieurs vies simultanément. L'acteur n'abdique pas sa vie : il la multiplie.

Le théâtre — et parfois le cinéma — est l'espace où tout l'auditoire vit, durant de précieux et brefs instants, dans le monde de la vérité : le Royaume des Cieux. Là où la réalité quotidienne semble se refermer sur elle-même, la fiction ouvre une fissure par laquelle la lumière s'infiltre. Dans *El Botín, Ave Muerta Vuela Alto*, cette lumière prend la forme d'un ressuscité qui réclame justice, non seulement pour son héritage, mais pour le mystère même de la vie et de la mort. Et chaque fois que Samuel entre en scène, chaque fois qu'il prononce une réplique que j'ai moi-même écrite et vécue, je sens que cet enfant de huit ans continue de sauter de la camionnette — sauf qu'à présent, il retombe sur une scène et, au lieu de convulser sur la terre, il s'élève comme un oiseau mort qui, malgré tout, vole toujours haut.

5. Le don du Saint-Esprit : la Sagesse

Les bureaux des conspirateurs contre Noël Santander, installés dans des lieux ultra-secrets, ont été ravagés par la fureur des cieux le mois dernier. Je l'ai vu avec la netteté avec laquelle on se souvient des rêves véritables : des cartes, des noms, des coordonnées, et, au-dessus d'eux, la main invisible du climat tordant la trajectoire des vents. Un ouragan déclenché par des santeros cubains depuis Caracas contre la Colombie a été dévié au tout dernier instant ; les nuages ont tourné, comme s'ils changeaient d'avis, et la tempête a déchaîné sa fureur sur d'autres terres. Il y eut des inondations au Venezuela, des destructions à Cuba et en Floride, ravageant Tampa et atteignant même le monastère proche de Pittsburgh, origine des persécutions de Petrus Romanus.

Les hommes de pouvoir se demandent en secret : pourquoi auraient-ils à le ressusciter, Lui ? Pourquoi permettre que le Christ se rende de nouveau présent en un étranger, en quelqu'un qui n'appartient pas à leurs cercles ? Prélats et gourous, réticents à reconnaître la présence de Shiva, du Christ ou de l'Esprit chez un forastero, murmurent entre eux, incapables de comprendre que le Seigneur habite en celui qui s'identifie totalement à Lui.

Il convient de le dire : la résurrection n'est pas une expérience unique. Il existe des centaines de recueils relatant des médiums et des personnes qui sortent et reviennent à travers un tunnel ou une lumière — comme ce fut mon cas — vers ce qu'elles reconnaissent comme l'au-delà. L'extraordinaire n'est pas qu'un être humain franchisse ce seuil, mais ce qu'il fait ensuite du savoir reçu.

Le voyant Benjamín Solari Parravicini a annoncé plusieurs des changements que j'ai débattus au cours de mes voyages : un monde sans frontières, avec une citoyenneté universelle ; des prêtres et des religieuses catholiques mariés et ayant des enfants ; des responsables politiques au service de leurs communautés, élus parmi les étudiants les plus brillants et les plus intègres des universités. Il a annoncé, en outre, la présence de Jésus-Christ dans l'intervalle 2002-2022. Certains attendent un corps nouveau descendant des nuées ; d'autres, une apparition télévisée. Mon expérience m'a montré autre chose : le Christ se rend présent là où quelqu'un assume entièrement sa pensée et son cœur, là où un homme ou une femme rejette le mensonge, l'intrigue, la conspiration et l'assassinat, et décide d'aimer jusqu'au bout.

Le Père est dans le Fils et le Fils est dans le Père ; je suis en Jésus et Jésus est en moi. Tout lecteur peut dire la même chose s'il vit selon cet amour. Aristote le savait lorsqu'il affirma, dans la *Poétique*, que le poète est un être « possédé » : non pas un dément, mais un porte-parole des dieux. C'est dans cette lignée antique que je me situe : poète, écrivain, acteur, enseignant et universitaire, je ne fais que prêter ma voix à Dieu. Je suis, à la fois, prêtre selon l'ordre de Melchisédech — sagesse qui réconcilie —, maître qui concilie la vitalité dionysiaque avec la foi dans le Bien absolu, prophète universel qui participe des diverses traditions ayant annoncé, pour cette génération, un juge des vivants et des morts. Ce Juge n'est terrible que pour les malfaisants qui dominent le monde ; pour les justes, il est le simple accomplissement d'une promesse longtemps attendue.

Le changement

Vers 2016, après avoir relaté mes expériences mystiques en Inde, une amie me recommanda un livre sur une femme qui conversait avec Dieu. Je le lus dans ma réclusion habituelle, dans une chambre encombrée de livres et de cahiers, lieu qui a été ma cellule volontaire durant presque toute ma vie. Au fil des pages, je découvris des indices clairs de ma propre expérience : Dieu lui parlait d'un prêtre de l'ordre de Melchisédech, maître envoyé pour concilier les incongruités entre la force de la vie — Dionysos — et la foi dans le Bien absolu — le Dieu patriarcal des traditions monothéistes.

Lorsqu'elle lui demande où se trouve ce prêtre, Dieu répond : dans une alcôve d'Amérique du Sud.

— Et que fait-il ? insiste-t-elle.

— Rien, répond Dieu.

Ce « rien » résume l'accusation que la société lance contre celui qui se consacre à l'étude, à la contemplation, à la lecture. Pourtant, Dieu lui confie que la mission de cet homme est d'enseigner au

monde les secrets de l'immortalité et les certitudes de notre divinité, un travail que j'avais entrepris dès 1998, lorsque la Vierge Marie m'apparut dans un rêve aussi réel que ces lignes — vision que je raconte dans l'un des poèmes les plus longs des *Hymnes à Jésus*. J'en cite ici quelques vers :

Hymnes à Jésus — Marie, mère de ceux qui souffrent

Et, par une certaine nuit, je t'ai vue inconsolable,
Avec des sillons marqués sur ton visage,
De tant de larmes, de tant de pleurs.
Pourquoi es-tu triste ? demandai-je.

Plus personne ne croit, sanglotas-tu.
Que puis-je faire ? demandai-je.
Lis le chapitre quinze des Actes.
Je me réveillai l'esprit illuminé.

« Pour être chrétien, il suffit », conclurent-ils,
Dans les Actes des Apôtres, chapitre quinze,
Paul et Pierre : « ne pas faire le mal à autrui
et cesser de fréquenter les bordels ».

Mes croyances maltraitées revinrent,
Le jardin que j'avais tant aimé et cru perdu,
L'oasis qui m'avait protégé des flagellations
Que, dix années durant, j'ai subies dans mon enfance.

« Nouvelles soirées à Manhattan » fut écrit
Par un théologien qui cherchait à définir Dieu,
Et tu me menas vers la terre de Shakespeare
Pour qu'ils me voient marcher sur ses prés verts.

Là, je conversai avec ses philosophes
Et j'expliquai que l'athéisme aussi est chrétien
Si l'on agit sans intrigue ni cruauté ;
À la fin, ils me demandèrent de définir Dieu.

La phrase d'Oscar Wilde résonne ici : « Il n'y a pas de plus grande responsabilité que de ne rien faire. » Dans les nations postindustrielles, personne n'accuserait de paresseux celui qui consacre sa vie à lire et à penser ; en Colombie, au contraire, l'oisiveté intellectuelle paraît suspecte.
« Nous ne savons pas, disait une voisine, ce que fait Noël dans son bureau, enfermé six jours. »

En 2022, la Colombie continue d'apparaître au reste du monde comme une nation au bord de la civilisation : jungles, guerres civiles, narcotrafiquants. La mondialisation lui a accordé une représentation, mais son irruption sur la scène internationale demeure aussi étrange que l'arrivée d'une ambassade de l'Empereur Jaune, à travers ses miroirs enchantés, dans l'univers de *Star Wars*.

J'écris ces lignes le 29 août 2023, alors que j'ai déjà prononcé mes premières condamnations. La plus bénéfique pour la Colombie

fut celle portée contre les violents, les condamnant à échouer dans leurs tentatives contre les innocents et à subir les mêmes démons qu'ils invoquent ; à mourir dans les mêmes circonstances que celles qu'ils souhaitent à leurs prochains. Ces condamnations composent le volume *Le Jugement dernier*, où j'anticipe la chute de la violence en Colombie par un décret divin :

Le Jugement divin : Condamnation des assassins en Colombie

Pendant des décennies, Seigneur, Dieu vous donna un fidèle refuge ;
vos armes n'étaient pas fausses, vous subissiez l'injustice ;
mais vous abusâtes du privilège divin avec mépris,
altérant des paroles sacrées,
traitant Jésus de violent
parce qu'il flagella des brigands (…)

Dès aujourd'hui,
celui qui tirera sur un autre perdra sa vie.
Dès aujourd'hui,
celui qui projettera d'assassiner scellera son destin.
Dès aujourd'hui,
celui qui désirera la mort contre Abel
connaîtra ses propres démons,
sans possibilité de fuir.
Vos prières à l'enfer seront vaines,
sans écho ni puissance ;
des pactes avec le Diable ne vous sauveront pas,
vous ne pourrez fuir le Dieu des dieux.

Au Prince des Ténèbres je livre vos âmes,
à l'Ange de la Mort je confie vos heures.
Vos membres s'immobiliseront
au contact de votre couteau ou de votre arme ;
avant d'user de lames,
vous mordrez la poussière, dans l'alarme.
Ainsi je bénis la Colombie,
ses territoires,
la nation que j'aime,

berceau du doux Prophète ;
et je réitère la malédiction proférée par mon Fils,
celle que Petrus Romanus exécuta :

Qui tue par le fer périra par le fer.
C'est la justice qui fera trembler sa maison,
c'est la justice qui fera trembler sa ville,
c'est la justice qui fera trembler la Colombie,
c'est la justice qui fera trembler le monde.
Et la bonne nouvelle de l'avènement
du Royaume des Cieux sur la Terre.

La Colombie est, pour paraphraser Swift, une nation de voyants qui nient ce qu'ils voient, de peur que les Européens ne les appellent aborigènes. On ferme des facultés de psychologie tout en proclamant que les ingénieurs sont plus utiles que les psychologues. Ainsi, le pays se voit classé en seconde catégorie en matière de santé mentale.

Pour les grandes puissances, il est crucial de contrôler, dans les nations périphériques, les journalistes, les dramaturges et tout artiste capable de conduire le lecteur vers le plan spirituel ; l'individu authentique, capable de dire non à la pensée de la majorité ; le citoyen éclairé de Kant, accusateur de l'injustice sans crainte, habile à démasquer l'imposteur par des arguments et à protéger sa communauté des maux qui l'affligent.

Comme au temps de Noé, la majorité sacrifie sa compassion au profit de deux coordonnées égoïstes :

A) gagner de l'argent malhonnêtement,

et

B) obtenir le pouvoir en trompant les autres.

La présence de Dieu dans le destin du monde, pourtant, a toujours été reconnue par les dirigeants des puissances. Tout ce bavardage sur l'inexistence de Dieu s'écrit pour la masse asservie par ses propres prêtres, professeurs d'université et intellectuels subventionnés. Le procédé favori consiste à caricaturer Dieu en vieillard barbu avant de le réfuter. Des intellectuels comme Dawkins

ne seront jamais prêts à l'accepter comme une force invisible d'amour et de bonté.

Dawkins fut réfuté avec justesse par Gerardo Remolina S. J., mon ancien professeur d'existentialisme, avec qui j'entretenais une correspondance avant son débat avec le biologiste à l'Université Javeriana en 2017. Les arguments qu'il employa, je les avais exposés auparavant dans un chapitre de mon traité de métaphysique *Être Dieu*.

Les puissants — même s'ils le nient en public — savent que Dieu existe ; leurs conseillers dépoussièrent avec rudesse les avertissements des prophètes anciens qui rappellent que l'Univers penche vers l'ascendance des justes, des saints et des martyrs, afin que la vérité, la justice et l'amour soient enfin respectés.

Le temps de la crainte, de l'hypocrisie et de l'intrigue se dissout, chers lecteurs. Plus rien ni personne n'empêchera les faibles d'élever leurs voix contre l'injustice des puissants. Les conspirateurs s'arrachent déjà les cheveux, regrettant de ne pas avoir écouté les avertissements du ciel, car, au Jugement dernier, ils seront accusés par les morts revenus de leurs tombes. Ils tenteront de fuir par le suicide, mais Dieu les forcera à contempler le démasquage de leurs mensonges et leur humiliation devant l'humanité entière.

Comme à la fin de toute guerre, leur salut dépendra de la promptitude avec laquelle ils reconnaîtront le vainqueur. Ce qui est juste, c'est d'abandonner dès aujourd'hui leurs attaques et leur censure ; de permettre aux médias d'aborder mes écrits, de les laisser briller devant philosophes, célébrités et stars de cinéma. Les conjurés de bonne volonté se repentiront, se convertissant comme Paul de Tarse face à l'accueil accablant de l'ère de la sincérité et de l'entendement.

De la docte ignorance

Quand le ruisseau devient ravin et que le sol tremble sous nos pieds, nous savons que nous approchons du fleuve des responsabilités de la vie. Seule une élite — quinze pour cent de la population — poursuit ses études au-delà de ce point. Les universitaires se forment durant des années jusqu'au jour de leur diplôme.

Alors le sentier du savoir s'enfonce dans une forêt vierge, où nombre de professionnels abandonnent la recherche de la vérité pour

se marier, avoir des enfants et prospérer en terrain ferme. Les plus audacieux — à peine neuf pour cent — continuent avec prudence. À un moment, le chemin s'enfonce dans le sable poreux du désert, et là ils découvrent une inscription, en lettres dorées gravées sur une plaque de marbre :

SUM EST NIHIL
VERITAS NON EST

Ce qui se traduit :

JE SUIS RIEN
LA VÉRITÉ N'EXISTE PAS.

Les sophistes modernes, ignorant les réfutations que Socrate et Platon formulèrent il y a deux mille cinq cents ans contre les mercenaires du savoir, citent Nietzsche jusqu'à l'épuisement pour s'installer dans l'ère du mensonge. Des professeurs néo-nietzschéens affirment que la vérité est un produit des élites éduquées et puissantes et qu'il n'est plus nécessaire de s'en tenir aux consensus sur le vrai, mais uniquement aux inégalités entre riches et pauvres. En méprisant la sagesse écologique — il y aura toujours des lions et des agneaux, des éléphants, des hippopotames, des hérons et des zèbres — ils proclament que la diversité économique n'existe pas et que nous serons tous égaux.

Mais lorsque surgissent des régimes qui méprisent les consensus sur la vérité — au Nicaragua, à Cuba, au Venezuela — nous voyons qu'eux aussi emploient des concierges, des cireurs de chaussures et des ouvriers qui traitent les nouveaux démagogues comme des rois, reproduisant les mêmes hiérarchies qui existent dans toutes les espèces animales. Ce que ces sophistes ont obtenu, ce n'est pas la justice, mais le sape de la sagesse, de l'étude et de la poésie comme sources de connaissance sociale, afin d'instaurer la loi du plus fort : celui qui dispose du plus grand appui des violents. Ainsi, bolcheviques, militaires castristes et militaires vénézuéliens soutenus par le renseignement cubain ont arraché et conservé le pouvoir.

À la fin, certains de ces chercheurs reçoivent des diplômes qui les certifient docteurs — à peine cinq pour cent. Leur mérite, dit-on, est d'avoir renoncé à leurs croyances religieuses et de les avoir

remplacées par celles des sciences exactes, de l'anthropologie, de l'exégèse biblique et de la critique historique.

Ce fut le texte d'une cantate de Bach, la 147, que non seulement j'écoutai, mais que je chantai aussi pendant que j'apprenais l'allemand, qui me réconcilia avec Jésus, l'ami que je considérais déjà — bien que proche — comme un chapitre clos de ma vie. Des années d'instruction auprès de professeurs qui se moquaient de la religion romaine et exaltaient les vertus de l'existentialisme athée m'avaient éloigné de la foi absolue en l'amour. Je n'avais pas perdu mes croyances : je les avais cachées au plus secret de mon esprit, comme un secret d'enfance qu'on n'avoue plus.

En Bach, je retrouvai l'ami que j'appelais de mes vœux, l'âme sensible et inspirée qui, depuis sa solitude, me disait : « N'aie pas peur d'aimer Jésus. Il est ton plus grand bien, même si tes proches se moquent de toi et blessent ton cœur. »

Jesus bleibet meine Freude
Meines Herzens Trost und Saft,
Jesus wehret allem Leide,
Er ist meines Lebens Kraft,
Meiner Augen Lust und Sonne,
Meiner Seele Schatz und Wonne;
Darum lass ich Jesum nicht
Aus dem Herzen und Gesicht.)

Que je traduis ainsi :

Jésus demeure ma joie,
le réconfort et la sève de mon cœur.
Jésus guérit toutes mes souffrances ;
Il est la force de ma vie,
mes yeux, ma vigueur, mon soleil,
le trésor et la délice de mon âme.
C'est pourquoi je ne quitterai jamais Jésus,
même si l'on blesse mon cœur.

Aujourd'hui je lis que le dernier vers se traduit littéralement par « de mon cœur et de mon visage », mais, dans ma mémoire, je conserve la phrase « même si l'on blesse mon cœur ». Je sais à présent

que la beauté — le Saint-Esprit — embellit avec le temps la mémoire des poètes. Ou peut-être est-ce bien cela, en effet, que j'ai lu.

Ma quête de la vérité se poursuivit sur des chemins situés au-delà des universités : le théâtre, le cinéma, la poésie, la littérature fantastique, d'horreur et de science-fiction. J'achevai mes études en communication sociale, mais les portes des grands médias se fermèrent, l'une après l'autre, à cause de ma réputation de dire toujours la vérité.

Je suivis un diplôme de scénario au Colegio Mayor de Nuestra Señora del Rosario. Le coût était élevé, mais on nous promit — photos et annonces de presse à l'appui — qu'à la fin Caracol TV produirait nos longs-métrages. À la fin du premier semestre, nous comprîmes que tout cela n'avait été qu'une nouvelle campagne publicitaire trompeuse. Mon scénario final, *Los Tabárez*, une comédie d'humour noir sur une famille propriétaire d'une entreprise de pompes funèbres, dort encore dans ces archives.

J'entrepris un doctorat de philosophie avec la ferme intention de comprendre Dieu par la raison, mais la crise des années quatre-vingt-dix me conduisit aux États-Unis, où j'étudiai l'histoire, les arts et le cinéma jusqu'en 1998. Ma plus grande force était la quiétude, la certitude de l'éternité de mon Être.

La protection divine

Comme le montre le roman de Morris West *Les Bouffons de Dieu*, si Dieu envoie un prophète, la première organisation qui l'attaquera sera l'Inquisition du Vatican. Ses dirigeants ressentent de ne pas avoir reçu les pouvoirs du ciel, visibles et invisibles. Ils croient qu'il s'agit d'un pouvoir à volonté, comme le décrit le monde ; en réalité, c'est une forme de solidarité : une protection. C'est le même pouvoir que les humanistes de la Renaissance appelèrent Fortune. Pour ceux qui admirent Léonard, je dirai, comme lui, que j'ai été favorisé par la Déesse Fortune.

Certains critiques craignent que je dépasse les limites de Jésus, lui qui traça la ligne entre les serviteurs de Dieu et ceux du Démon. Ils oublient que le Christ mourut et triompha des démons ; il ne les tue pas — ils ne craignent pas la mort —, il les rachète. Comme Caliban, le démon au service de Prospero dans *La Tempête*, tous les démons servent Jésus lorsqu'Il l'exige.

Depuis que le Seigneur m'accorda toutes ses bénédictions à Chennai, ses puissances me protègent. Et, comme il convient au Sauveur et à Dieu Lui-même, cette protection s'étend à tous les persécutés. De même qu'un père distingue ses enfants selon leur bonté ou leur malice, tandis qu'une mère les aime également, ainsi le Créateur applique ces deux préceptes : crime et châtiment, destruction et construction, vie et immortalité.

Celui qui ne craint pas la mort et se confie à Dieu reçoit, d'une certaine manière, l'univers. Sans réfuter la peur généralisée de la mort imposée par les médias, Paulo Coelho a écrit quelque chose de semblable dans un langage séculier, dépouillant son propos de références explicites au catholicisme afin qu'il puisse être entendu par un public lassé de Rome et de ses papes distraits de l'esprit.

Deuxième expérience mystique : la Vierge de Fatima

Je continuai d'étudier dans des cafés, sur des bancs de parcs et dans des églises, absorbé par la lecture — qui est aussi méditation —, corrigeant mes comportements et repensant ma journée. C'est ainsi que j'arrivai à Porto, où j'étudiai la théologie tout en donnant des cours de cinéma. J'habitais à quelques heures de train de Fatima et je

dis à celle qui était alors mon épouse, athée, que je parcourrais à genoux le kilomètre qui précède l'autel.

Étant colombien, je ne pouvais m'abstenir de faire cette pénitence pour mon pays, alors frappé par des massacres presque quotidiens. Le trajet fut plus douloureux que prévu ; je n'avais pas de mousse aux genoux, seulement un short, et la peau s'écorcha jusqu'à ce que, comme toute éraflure, elle se recouvre à nouveau. Cette pénitence, étrangement, convertit au catholicisme mon ex-épouse française et cartésienne. Elle-même fut surprise par la manière dont cela se produisit : presque sans s'en apercevoir, comme si la grâce était entrée en silence.

Quelques jours plus tard, je vécus une expérience mystique avec la Vierge Marie, déjà décrite dans un autre chapitre. Cette vision transforma le roman que j'écrivais alors, *Nouvelles soirées à Manhattan*, en la quête spirituelle d'un émigrant qui veut définir Dieu. Écrire un roman, c'est aussi découvrir l'essence de la réalité. Sept ans plus tard, le philosophe britannique Martin Cohen me demanda de définir Dieu pour l'encyclopédie *The Essentials of Ethics and Philosophy* de Hodder Education, publiée par Oxford University Press.

Pendant que je rédigeais cette définition dans mon petit appartement de Harroby Street, à Londres, ma première épouse eut une vision soudaine et me dit qu'un jour des foules viendraient en masse acheter ce livre pour la définition de Dieu qu'il contient. Mon désir de connaissance me conduirait de nation en nation jusqu'à atteindre, en 2011, mon entretien d'une demi-heure avec Jésus à Chennai.

Une série de miracles — que je relaterai dans mon roman sur Marco Saint-André à Porto — se déclencha à partir de cette pénitence de ramper un kilomètre à genoux à Fatima ; le plus grand fut de nous faire vivre et travailler en Grande-Bretagne pendant près de cinq ans. Je soupçonnais peu alors que Nouvelles Soirées à Manhattan (1999) éveillait déjà la colère de l'Inquisition à cause de mes dénonciations des pédérastes.

En 2012, je me rendis à l'abbaye de Saint-Antoine, près de Pittsburgh, pour relater mes expériences mystiques en tant que prophète et devenir moine. On me congédia avec une grande cordialité, mais dès le début je fus surveillé par le Vatican à cause de mes visions. C'est là, dans la conjonction de plusieurs vengeances, que la protection de l'univers devint plus visible.

Toutes les conspirations contre un juste échouent par une accumulation d'accidents qui paraissent anormaux : une reine meurt avant de signer une sentence contre moi ; un centre d'opérations à Tampa est dévasté par un ouragan ; un attentat terroriste à Hyderabad me sauve d'une exécution ; un tueur à gages me tire dessus trois fois et manque sa cible. La protection du hasard envers les justes altère les postulats de la mathématique du chaos, incapable d'intégrer le divin. Des agents de pouvoirs indicibles qui m'attaquèrent provoquèrent maladie et mort parmi leurs proches.

— Pourquoi ? se demandent-ils.

Notre paradis sur terre, c'est la famille, ce cercle d'amis et d'animaux de compagnie que nous aimons et qui nous aiment. Mais ce paradis peut nous rendre égoïstes et agressifs. Le paradis doit s'étendre à toutes les familles, à la terre entière. L'attachement exclusif à la famille est, expliquent les bouddhistes, l'un des plus grands maux, car une famille peut devenir une mafia, un centre d'intrigues contre des innocents perçus comme des obstacles. La rébellion des adolescents contre ces abus de pouvoir a contribué à la crise du modèle familial au XXIe siècle.

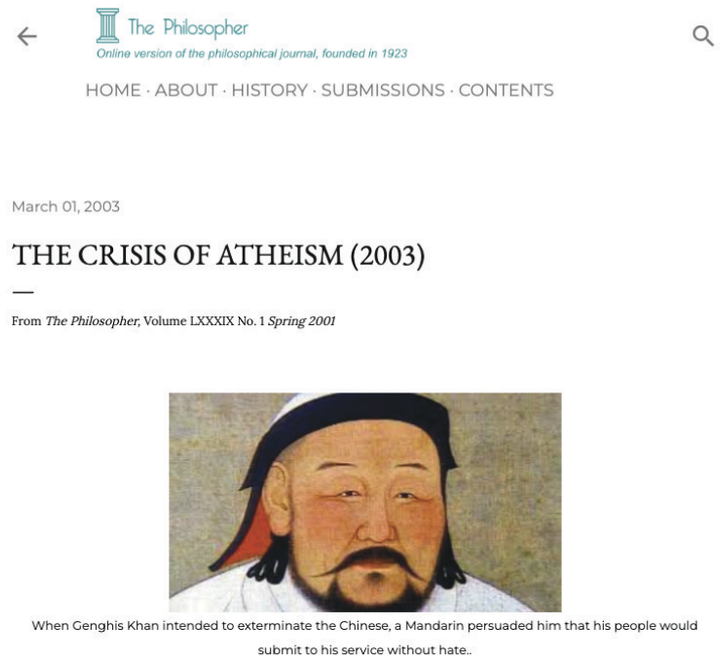
Le pouvoir économique familial aussi a diminué ; il n'existe presque plus de grands-pères ayant douze enfants. D'autre part, le commandement d'obéir aux parents a été utilisé, dans des cas extrêmes, pour justifier coups, humiliations et abus. Comme je l'ai dit un jour à une mère : avec quelle autorité morale exige-t-elle la soumission d'un enfant devenu adulte, alors qu'elle l'a frappé et humilié systématiquement durant son enfance ?

L'athéisme comme croyance séculière

Je me consacrai à l'étude des œuvres mystiques de Swedenborg et de Böhme et j'écrivis mon essai *La Crise de l'athéisme*, publié en Angleterre par *The Philosopher*. Son bon accueil me conduisit ensuite à définir Dieu lui-même. Je faillis abandonner le chemin du savoir et accepter un avenir stable comme vendeur chez Harrods Knightsbridge, mais les préceptes bibliques intériorisés me fortifièrent, et je rejetai — comme je l'avais déjà fait aux États-Unis — cette tentation.

Je retournai en Colombie. À Bucaramanga, je combattis de nouvelles conspirations et de nouveaux mensonges. Je fus chargé du

cours d'Éthique, qui détermina l'orientation philosophique de la Faculté des Arts Audiovisuels dans une université provinciale. Je dus affronter les intrigues de ceux qui préféraient la ruse à la vérité et répétaient que la vérité n'existe pas, pas même la certitude éthique. Je voulus que dix-neuf étudiants tournent un long-métrage en un semestre, comme je l'avais fait avec *Hamlet d'Amérique*, puis avec *Colombie corrompue* et *Mariage à première vue* ; mais des enseignants et des directeurs jaloux de l'UNAJ sabotèrent le projet, sans se soucier du tort causé aux jeunes.


The Philosopher
Online version of the philosophical journal, founded in 1923
HOME · ABOUT · HISTORY · SUBMISSIONS · CONTENTS

March 01, 2003

THE CRISIS OF ATHEISM (2003)

—

From *The Philosopher*, Volume LXXXIX No. 1 *Spring 2001*

When Genghis Khan intended to exterminate the Chinese, a Mandarin persuaded him that his people would submit to his service without hate..

THE CRISIS OF ATHEISM

By Hugo Santander

Le Seigneur continua de me protéger en secret. Mon bouclier consistait à pratiquer — et redoubler — les enseignements de Jésus : Aime tes ennemis plus que toi-même, de sorte que, s'ils désirent améliorer leur vie, ils trouvent en toi une raison de t'aimer.

Mon amour du savoir me conduisit à négliger la vie domestique, et certains parents français transformèrent leur affection en animosité en voyant que je n'accumulais pas de fortune.

La première attaque : diviser ma famille

Puisqu'il ne lui fut pas possible d'obtenir en Colombie un travail convenablement rémunéré, Anaïs, ma première épouse, partit pour la France après s'être engagée à m'y faire venir vivre avec elle si elle trouvait un emploi ; mais sitôt qu'elle l'eut obtenu, sa mère et son beau-père la persuadèrent de divorcer. La police secrète française participa également au complot, car elle avait des informations selon lesquelles j'étais sous le regard du MI6 depuis mon échappée miraculeuse à leur assassinat planifié du 7–7–05, comme je l'ai décrit dans un chapitre précédent.

Anaïs préféra assurer sa vie plutôt que de courir le risque d'être assassinée par les Britanniques, comme elle me le confia en secret en me dédiant une dernière chanson avant son départ : *Demasiado Corazón* de Willie Colón — l'histoire d'une femme qui choisit de mettre fin à son mariage pour sauver sa vie et celle de son mari.

J'écrivis un poème par jour après son annonce de divorce, pendant vingt-trois jours : des sonnets publiés en 2023 sous le titre *L'amour qu'Edmon Dantès perdit*, où la muse Érato compare mon destin à celui du Comte de Monte-Cristo.

Ses craintes n'étaient pas infondées : le plus lourd de mes persécutions, c'est ma bien-aimée Leyla qui le porterait, elle qui subit quatre pertes provoquées par les conspirations les plus redoutables de la CIA, du Vatican et du socialisme international — thème de mon livre de poèmes *In Persecutione Extrema*.

In Persecutione Extrema — Après la tempête

Notre foyer est déjà un champ saint,
Des nuages, comme des cadavres, l'habitent ;
Nos ombres cachent leurs tombes.
Petits corps que Leyla et moi avons aimés

Pour les voir mourir dans nos bras.
Là-bas ils grandissent, jouent, rient et divaguent,
Loin de leurs parents inconsolables.
Des larmes que Dieu ou le hasard disposa

Voilent les plaisirs du monde.
Rien de plus fort que ces blessures
Pour nous comprendre, pour nous aimer,
Pour survivre, rêver et espérer
Dans ce foyer du ciel absent.

Après mon divorce, le Seigneur m'envoya travailler en Inde. Les aventures que je vécus en France, aux Pays-Bas et en Espagne pendant trois mois, en attendant d'obtenir mon visa de travail pour partir en Inde, je les relaterai dans un autre livre. Les bureaucrates indiens firent traîner ma demande indéfiniment, jusqu'à ce que je recoure à la Vierge de la Médaille miraculeuse à Paris.

Son aide fut immédiate : j'obtins mon visa estampillé précisément le jour de mon anniversaire, le 10 novembre 2010. J'apprendrais plus tard que certains Hindous à SRM University, à Chennai, conspiraient pour que je n'obtienne pas le visa. La surprise des conspirateurs fut telle que l'administrateur hindou à Madras demanda que je lui envoie mes documents scannés afin de s'assurer de leur authenticité.

Je sais maintenant qu'eux aussi conspiraient pour empêcher mon arrivée.

Arrivée en Inde, 2010

La ville de Chennai s'appelait, jusqu'à récemment, Madras (Ville de la Mère de Dieu), et ce fut le port où, des siècles auparavant, l'apôtre saint Thomas arriva pour prêcher l'Évangile du Christ. Son œuvre convertit des milliers d'Hindous, ce qui suscita la jalousie des prêtres locaux. Ce fut un brahmane — selon ce que racontent les habitants — qui transperça saint Thomas d'un coup de lance.

À l'endroit où l'apôtre expira, au sommet d'une colline, se dresse une belle chapelle ; et, au centre de la ville, la troisième cathédrale du monde conservant les restes de l'un des apôtres du Christ ; les deux autres sont la cathédrale de Saint-Jacques-de-Compostelle, que je visitai aussi en 1998, et celle de Saint-Pierre à Rome.

En Inde, comme dans l'Espagne médiévale, toutes les religions du monde coexistent en paix, comme je pus le constater en assistant à des mariages d'autres confessions. Les anges du Seigneur

préparèrent ma demeure dans un désert de béton : un petit appartement qui avait autrefois été un bureau, au bout du dernier étage d'une tour inhabitée, dans un campus universitaire qui n'était pas encore pleinement en activité.

À l'aube et au crépuscule, j'entendais les douces litanies musulmanes, et chaque matin je voyais, de ma fenêtre, le ciel dans toute sa splendeur. En rendant grâce au Seigneur, j'observais la tour en réparation d'un temple hindou consacré à Lord Murugan.

Quelques jours après avoir senti l'amour du Christ dans ma poitrine, je méditai sur le savoir et, fidèle à une antique tradition philosophique, je conclus que je ne pourrais jamais acquérir la connaissance en cette vie. Depuis ma réclusion volontaire, je désirai le jour où je partirais vers le Royaume que Jésus nous a promis. « Alors, dis-je au Seigneur, je connaîtrai tous les secrets de l'Être : pourquoi venons-nous ? Où allons-nous ? Où demeurent toutes nos expériences ? »

L'ouverture du troisième œil

Dans la nuit du 15 mai 2011, alors que je marchais dans ma chambre, mon esprit reçut l'impact d'un rayon de lumière — ou plutôt, de sagesse. Ce fut un instant qui n'aura pas duré plus d'une minute, mais qui se dilata en une éternité subjective. Je ressentis une douleur aiguë dans la poitrine et, en même temps, une joie immense. Je respirais à peine ; mes genoux cédèrent et je finis à genoux, plié sur moi-même, comme si le corps était trop étroit pour contenir ce torrent.

Je ne vis ni couleurs ni symboles et je n'entendis aucune parole. Tout fut sentiment et compréhension. Les portes interdites du savoir s'ouvrirent et j'aperçus avec netteté la structure de l'univers, l'origine et la raison d'être du mal, et la suprématie définitive du bien. L'impression ne fut pas seulement intellectuelle, mais aussi animique : des vagues de bonheur sublime suivies d'une angoisse terrible, comme si mon âme devait traverser ces deux extrêmes pour soutenir la vision.

L'image de l'onde me fut révélée comme la clef de toute existence. Ceux qui vivent pleinement ne sont pas ceux qui évitent la douleur, mais ceux qui, en l'acceptant, choisissent de longues ondes de don de soi qui produisent, à la longue, un bonheur plus grand. Je

compris que chaque être humain, chaque animal, chaque insecte est, en vérité, le même Être, qui se nie lui-même par l'oubli afin de renaître.

Le Léthé et le Styx des Grecs précèdent chaque existence, mais ils n'effacent pas seulement la vie précédente : ils effacent tous les souvenirs et les connaissances accumulés par l'Être. De même qu'en relisant un livre à l'âge adulte nous ressentons de nouveau la joie qu'il nous donna à l'adolescence — grâce à l'oubli — ainsi l'Être redevient heureux à chaque incarnation en s'oubliant lui-même. L'oubli est, paradoxalement, nécessaire pour demeurer jeune, pour revenir sans cesse à l'enfance.

Je contemplai que l'essence de Dieu est partagée par toutes les créatures : nous sommes tous le même Être, depuis Dieu — connaissance absolue, compendium de toutes les créatures, créateur des hommes et des destins, alpha et oméga — jusqu'à l'ignorance infinie de Lucifer, que Dante représenta froid et indifférent dans un cercle désolé de glace éternelle.

Dieu est Lucifer racheté, et Lucifer est Dieu condamné. Un tel précepte, qui aurait conduit Böhme ou Swedenborg au bûcher, et qui palpite déjà dans *Le Mariage du Ciel et de l'Enfer* de William Blake, mène à la réconciliation universelle. Dieu connaît Lucifer et chacune de ses créatures parce qu'Il a vécu, vit et vivra en elles comme observateur incarné. En venant au monde comme Jésus-Christ, l'Être fit l'expérience, dans sa chair, de la faiblesse humaine et, par compassion, assuma tous les péchés pour la rédemption de la création entière.

Nous, qui avons cru pouvoir créer sans la connaissance de Dieu, vivons dans le temps, limités à nos expériences partielles. Comme l'annonçaient les Upanishads, comprendre la réalité, c'est appréhender ce qui Est et n'Est pas, Celui qui Existe et n'Existe pas, Celui qui Connaît et ne Connaît pas.

J'emploie souvent le corps humain comme métaphore : Dieu est l'organisme entier, qui sait ce qui se passe dans le pied ou dans l'ongle le plus petit ; Satan, en revanche, est l'illusion d'être un membre amputé qui croit ne pas avoir besoin du reste. Le pécheur est celui qui a rompu ses liens : il n'aime plus sa femme, ni ses enfants, ni même son chien ou sa mère. Je pense à Staline, qui n'aima pas même les siens, ou à certains dirigeants qui se vantent de n'avoir pas élevé leurs enfants. Ils se considèrent comme des îles, et cet isolement les précipite dans les sept péchés capitaux — capitaux non parce qu'ils

mènent nécessairement à des péchés mortels, mais parce qu'ils nous isolent de la spiritualité et des autres.

Celui qui comprend qu'il appartient à une famille fait un premier pas ; celui qui se sait responsable de sa nation, comme le dirait Swedenborg, progresse davantage ; celui qui aime toute l'humanité, comme Jésus, atteint l'amour divin. Et celui qui perd la peur de la mort parce qu'il comprend qu'il est immortel, se libère pleinement. La résurrection du Christ n'est pas une métaphore pieuse, mais un fait ; grâce à ce fait, il existe des hommes comme moi, qui suivent ses traces.

Sans Jésus, je ne serais pas arrivé à cette certitude : il y aurait eu le doute. Il me la donna lorsque je fus son apôtre — le premier à le reconnaître comme Fils de Dieu — même si, alors, ma foi ne fut pas aussi absolue que je l'aurais voulu et je le reniai trois fois. Ce péché m'accompagne comme rappel de ma condition humaine, mais aussi comme preuve que le repentir et le retour sont possibles. Dans cette génération, je suis revenu pour montrer jusqu'où peut aller la foi d'un homme.

La nuit du rayon de sagesse condensa cela et l'infini. Je pourrais transcrire cette révélation en plusieurs volumes ; ici je n'en esquisse que l'essentiel. Beaucoup de ses idées culminent dans mon livre *Être Dieu*. Je remerciai le Seigneur pour le savoir reçu, sans savoir que, dans les jours suivants, je serais éprouvé par l'égoïsme, l'arrogance et la vanité du monde. Mais cela est l'histoire d'un autre chapitre.

6. Ma lutte contre l'Antéchrist

Au matin du 16 avril 2011, je me réveillai avec une certitude aussi douce que le frôlement d'une brise sur le front : je devais tout écrire. Chaque défaite célébrée par le monde, chaque victoire réduite au silence par les puissants, chaque chute et chaque résurrection sans témoins. Je n'entendis ni voix articulée ni message dicté ; je ressentis quelque chose de plus intime, aussi propre à moi que la respiration.

Une lumière intérieure, à peine esquissée, me révéla que ma vie n'avait jamais consisté en une succession dispersée de voyages, de pièces de théâtre, de films ignorés et de livres clandestins. Tout formait une architecture. Un arc. Une constellation dont le dessin ne pouvait être compris qu'à partir de cet instant de lucidité.

Dans ma mémoire s'allumèrent des éclairs, comme si des anges jouaient avec des miroirs dans la pénombre de mes souvenirs. Je vis clairement que les prétendues défaites correspondaient à des exploits secrets ; les exils, à des missions. Dans chaque ville où je me crus ombre, j'agissais en réalité comme protagoniste caché du monde, mais en pleine lumière devant Dieu. Bogotá, Manchester, Philadelphie, Porto, Bichkek, Bucaramanga, Chennai : chacune fonctionnait comme une station d'une bataille plus vaste, une guerre spirituelle dont les adversaires visibles n'étaient que des marionnettes du véritable ennemi.

Cet ennemi se révéla à moi comme un système de forces : un visage sans yeux qui pousse les hommes vers l'argent, la gloire et le pouvoir ; une hydre à dix-huit têtes : l'Antéchrist. Je compris que toute ma vie avait été tissée comme un combat prolongé contre cette structure, bien avant même que je ne la nomme.

Bucaramanga, le club des inadaptés

Je me rappelai mes années de collège à Bucaramanga. Je n'étais qu'un garçon qui écrivait des vers, montait des pièces de théâtre et recrutait des inadaptés pour former avec eux un club que tous tenaient pour perdu. Les autres élèves prédisaient que nous finirions

derniers au concours annuel des groupes. Nous terminâmes à une honorable sixième place.

Ce petit miracle — bâti par la répétition, l'obstination et l'amour des méprisés — m'enseigna la manière dont Dieu agit : Il construit des victoires à partir de ce que le monde jette à la poubelle. Les professeurs le remarquèrent et, avec le respect, germa la jalousie de ceux qui avaient misé leur vie sur les notes et le prestige. Je pressentis déjà que le prestige académique fonctionne comme l'un des tentacules de l'Antéchrist : une chaîne qui promet le pouvoir au prix de l'hypothèque de l'âme.

Mon professeur de philosophie, Mauricio Rodríguez, confia son découragement face à une génération disposée à devenir des capitalistes sans pitié. Quarante ans plus tard, je peux confirmer sa prophétie. J'ai vu nombre de camarades s'y consacrer, tandis que je devenais l'exception qui rompt les amarres avec ces chants de sirène.

La Javeriana et les scènes

À l'Université Javeriana, j'étudiai la communication sociale, une filière qui ne promettait le succès qu'aux mannequins, culturistes ou politiciens bien connectés. Je le fis à l'encontre des conseils de mon doyen, qui m'avertit que mes notes me permettraient d'étudier la médecine ou le droit, carrières garantissant le bien-être économique. Pourtant, j'avais la certitude que mon appel consistait à servir Dieu comme écrivain.

Au lieu de cultiver des relations et des complicités — qui, selon mon professeur Bernardo Toro, constituent la fonction sociale d'une université aussi prestigieuse — je me consacrai à la lecture et au théâtre. Mes études me permirent ensuite de monter des spectacles sans avoir suivi de formation théâtrale certifiée ; je réalisai ainsi plusieurs saisons — *En attendant Godot*, *Candida*, *Hermione*, *La Leçon*, *Cortés et Moctezuma* — dans les théâtres de l'Alliance Française, de l'Institut Léon Tolstoï et de Skandia. Ces entreprises semblaient incompréhensibles à ceux qui ne concevaient pas qu'un jeune inconnu puisse être reconnu par le public sans l'aval des cercles culturels consacrés. Le mérite et le talent furent ignorés par les gourous du théâtre bogotanais simplement parce que je refusais de me courber devant leur pouvoir.

Je devins aussi, sans le vouloir, leur bienfaiteur. J'échangeai des billets contre de la publicité gratuite dans *El Tiempo*, je conçus des campagnes médiatiques avec l'audace de celui qui sait que la créativité dépasse toujours la pénurie. Les pièces furent chroniquées, commentées, parfois imitées. Les acteurs à la mode, en attente de l'éloge officiel, gardèrent le silence. Ce silence était éloquent : celui qui refuse de se soumettre au système est expulsé du système. L'Antéchrist tissait ses réseaux contre moi.

L'absence de reconnaissance me poussa à émigrer en quête de nouvelles aventures.

Philadelphie et Hamlet d'Amérique

Philadelphie me révéla une autre facette de moi-même comme étudiant à Temple University. J'y produisis, réalisai et interprétai le rôle principal de la première adaptation cinématographique interethnique de Shakespeare, *Hamlet Unbound* (*Hamlet d'Amérique*), avec vingt mille dollars empruntés et une volonté proche de l'insensé. Du point de vue industriel, ce long-métrage était inviable ; je le réalisai pourtant. Une fois le film monté, le monde garda le silence.

Le silence du monde agit comme une arme. Les efforts qui ne se soumettent pas aux routes du pouvoir sont condamnés à l'invisibilité. Beaucoup de spectateurs, surtout en Inde, ne pouvaient croire qu'un tel film fût né d'un budget aussi modeste ; malgré cela, les médias préférèrent détourner le regard. Plus tard, le Seigneur me montra que, pendant ce temps, chacune de mes œuvres recevait célébration dans le royaume invisible, même si, à la surface, le mutisme s'imposait.

Portugal, Angleterre, Kirghizistan, Bucaramanga

Au Portugal, j'écrivis et mis en scène un monologue théâtral, *La Première Rencontre de Nórida Ocampo*, ainsi qu'un documentaire sur les quartiers marginalisés de Porto, *Ilhas do Porto* (2000).

Au Royaume-Uni, j'enseignai à des acteurs sans expérience préalable comment interpréter Shakespeare. Je montai et dirigeai une adaptation minimaliste ingénieuse de *Timon d'Athènes*, qui connut un tel succès qu'un collègue professeur me félicita à plusieurs reprises en disant : « It's incredible ! », chose réellement exceptionnelle chez un

Britannique. Hélas, la mise en scène rendit jaloux d'autres membres de la faculté, et je fus rapidement exclu de futures présentations.

C'est aussi à Manchester que je parvins à publier ma première nouvelle édition de *Nouvelles soirées à Manhattan* en Colombie. Une seconde édition fut lancée à Barcelone le 23 avril 2002 par les Éditions La Buganville.

En Angleterre, j'éditai *Manatí, portrait d'un peuple sous-développé et heureux*, documentaire qui met à nu la corruption colombienne avec une clarté que seule la distance permet.

Au Kirghizistan, je refusai les pots-de-vin et affrontai ceux qui voulaient transformer l'éducation en commerce de consciences. Mon refus de valider des étudiants absents provoqua divisions, démissions, protestations et changements institutionnels. Un effet domino s'y déclencha, faisant partie de la Révolution des Tulipes, prélude du Printemps arabe. J'étais alors un simple professeur envoyé par la Fondation Soros avec des instructions tacites de tolérer la corruption ; je décidai du contraire.

À Bucaramanga, je réalisai et produisis le premier long-métrage tourné dans la ville, *Colombie Corrompue*. Pour la première fois, un film abordait sans précautions le thème de la corruption enracinée dans toutes les classes sociales.

Si la gloire, l'argent ou le pouvoir ne s'installèrent jamais dans ma vie, cela tient à une décision précoce. Adolescent, incarnant Ignace de Loyola au Collège San Pedro Claver, je prononçai sur scène la phrase qui transforma saint François Xavier et le mena jusqu'en Inde :

« À quoi sert à l'homme de gagner le monde
s'il perd son âme ? »

Cette question s'enracina en moi comme un vœu intérieur.

Je préfère une vie sans renommée, partageant les peines de la majorité de l'humanité, plutôt qu'une existence parmi les vanités et les apparences. À plusieurs reprises, les amants du monde ont voulu me réfuter en citant l'Ecclésiaste : *Vanitas vanitatum*… Ils oublient que l'auteur sacré décrit le vide de ce qui est poursuivi comme fin ultime, et non la plénitude qui jaillit du sacrifice offert à Dieu.

Ce matin d'avril, le Seigneur me fit voir que tous ces épisodes formaient un seul mot : **bataille**.

Le numérologue et la méditation

Je me rappelai aussi un épisode crucial de novembre 2010. Je vivais alors sur le campus principal de SRM University, à la périphérie de Chennai. Le chauffeur assigné m'emmena un après-midi vers une plage presque déserte, à côté d'un parc d'attractions vide. Je montai sur des montagnes russes avec trois jeunes Tamouls et, en descendant, je vis un numérologue et astrologue assis au milieu d'une vaste cour, devant une table et une chaise vide. Il affirma que notre rencontre obéissait à un dessein.

La lumière déclinait et j'acceptai qu'il interprète mes nombres en échange de quelques roupies.

— Vous parcourrez de nombreux kilomètres au cours de votre vie, dit-il. Votre esprit ressemble à celui d'un poulpe qui doit travailler jusqu'à douze projets à la fois. Enseignant extraordinaire, si novateur qu'il inspire la crainte à ses supérieurs.

Après son diagnostic, il m'enseigna une méthode de méditation et la manière d'accéder à la pensée d'autrui :

— Chacun peut les interroger dans son imagination. La magie consiste à croire. Croire qu'il est possible d'influencer, par des arguments raisonnables, leur comportement.

La télépathie, compris-je plus tard, est courante en Inde. Lorsque nous méditons, nous atteignons les autres par la voie de l'imagination. Toute grâce fonctionne comme un acte de foi, sans preuves vérifiables. Aucun être de l'univers n'apporte d'évidence empirique que l'imaginé soit réel. La méditation, comme la confiance que nous nous réveillerons vivants demain, repose sur la croyance.

Cet apprentissage prépara le terrain de la tentation majeure.

La Marque de la Bête

Une nuit, au cœur du silence du campus désert, surgit la proposition intérieure :

— Ne veux-tu pas fonder une nouvelle religion avec tes secrets ?… Les gens se montrent fatigués de Jésus. Bouddha jouit d'une plus grande popularité dans ta génération. Le monde réclame un nouveau prophète.

Durant quelques secondes, la vanité m'offrit sa caresse. Mais mes lectures et mes convictions sonnèrent comme des cloches d'alarme. Allais-je mépriser toutes les bénédictions reçues par Jésus, Fils bien-aimé du Père, et par sa mère, la Vierge Marie, qui ne l'a jamais renié ?

— Non ! pensai-je.

Dans le silence de la chambre, je répétai :

« Mon unique Dieu s'appelle Jésus-Christ, le Sauveur. Tout don en moi provient de Lui. Jésus est le Messie, et Il a permis cette dernière épreuve avant de me bénir. »

« Seigneur, que l'Antéchrist, l'hérésie arienne qui ronge ton clergé à Rome, ne parvienne pas à m'éloigner de Toi. »

Je sentis une pensée nocive tranchée comme une corde ; une tentation étouffée avant de devenir incendie. La bataille spirituelle se déroule sur le territoire secret de l'esprit, et c'est dans ce lieu invisible que se décident tous les destins.

À partir de ce **non** catégorique, je discernai la nature de l'Antéchrist. Il ne se réduit pas à un individu, bien que des individus concrets l'incarnent. Il ne se limite pas à un système politique, bien qu'il administre tous les systèmes politiques. Il ne s'identifie pas à une banque, bien qu'il domine toutes les banques. Il agit comme une structure, une idéologie qui promet la divinité sans Dieu : l'ascension sans illumination, la domination sans amour.

L'Antéchrist, la Bête du 666, se manifeste chez ceux qui convoitent l'argent, la gloire et le pouvoir, et les soutiennent par le

sang et la conspiration, acceptant la damnation de l'âme, comme Machiavel le conseille dans *Le Prince*.

Structure du désir et véritable ennemi

Durant ces journées de silence, je compris que l'Antéchrist domine le monde par la structure du désir. Il enseigne à l'humanité que la vie consiste à gravir l'échelle de l'argent, de la gloire ou du pouvoir — dans chacune de leurs dix-huit variantes. Lorsqu'un être accepte cette échelle comme destin, il n'a plus besoin de gardiens : il se surveille lui-même. Il n'a plus besoin de bourreaux : il s'autocondamne. Le tentateur manifeste devient inutile : le système pense à sa place.

En me regardant moi-même, je compris que toute ma vie avait fonctionné comme un refus systématique de ces voies. Je n'ai jamais accepté de pots-de-vin, jamais abaissé mes principes pour plaire à un éditeur, jamais sacrifié mon art pour acheter le confort. Il ne s'agissait pas d'orgueil, mais de fidélité à une présence que je ne reconnus pleinement comme Dieu que lorsqu'Il me la révéla Lui-même.

Le monde ne m'avait pas rejeté : j'avais refusé d'appartenir à sa logique.

Cette compréhension apporta une paix intense, une clarté semblable à celle du guerrier qui reconnaît enfin l'ennemi. Mes critiques, saboteurs, bureaucrates retardant des visas, professeurs exclusifs, acteurs envieux et administrateurs cherchant à effacer mon nom n'étaient que des interprètes. La mélodie venait d'ailleurs. L'Antéchrist battait la mesure.

Qui représente le mieux cet Antéchrist ? L'homme qui contrôle la structure financière mondiale sans apparaître dans les classements ; l'esprit qui déplace l'argent bancaire sans figurer dans les registres ; le visage invisible qui dirige depuis l'ombre ; l'être qui a transformé l'argent en morale, la gloire en théologie et le pouvoir en métaphysique ; celui qui déforme l'intention humaine jusqu'à transformer des hommes millionnaires en mendiants spirituels.

Il sait qui je suis. Il me craint. Il pressent que j'ai commencé à écrire ce livre.

Le moment viendra de révéler son nom, lorsque le Seigneur l'indiquera. Ce dévoilement fait partie de la mission qui m'a été confiée.

La combinaison de ces variables — argent, gloire, pouvoir, contrôle — génère six possibilités pour chacune des trois, selon le rang hiérarchique qui leur est accordé :

CONTRÔLE	**ARGENT**	**GLOIRE**	**POUVOIR**	**Antéchrist / Alter ego mondain**
ARGENT	1	2	3	6
GLOIRE	1	2	3	6
POUVOIR	1	2	3	6

Enfants et adultes, riches et pauvres sont manipulés dans l'illusion d'atteindre l'une des dix-huit possibilités qui régissent ce monde de mensonge et d'inégalité :

Les 18 aspirations du monde

N°	**ASPIRATION**
1	ARGENT
2	ARGENT ET GLOIRE
3	ARGENT ET POUVOIR
4	ARGENT, GLOIRE ET POUVOIR
5	ARGENT, POUVOIR ET GLOIRE
6	CONTRÔLE DE L'ARGENT
7	GLOIRE
8	GLOIRE ET POUVOIR
9	GLOIRE ET ARGENT
10	GLOIRE, ARGENT ET POUVOIR
11	GLOIRE, POUVOIR ET ARGENT
12	CONTRÔLE DE LA GLOIRE
13	POUVOIR
14	POUVOIR ET GLOIRE
15	POUVOIR ET ARGENT
16	POUVOIR, GLOIRE ET ARGENT
17	POUVOIR, ARGENT ET GLOIRE
18	CONTRÔLE DU POUVOIR

Alter ego du monde

1 ARGENT : Liliane Bettencourt
2 ARGENT ET GLOIRE : Masayoshi Son
3 ARGENT ET POUVOIR : Cheikh Tamim bin Hamad Al Thani
4 ARGENT, GLOIRE ET POUVOIR : Elon Musk
5 ARGENT, POUVOIR ET GLOIRE : Oprah Winfrey
6 CONTRÔLE DE L'ARGENT : Kristalina Georgieva (FMI)
7 GLOIRE : Beyoncé
8 GLOIRE ET POUVOIR : Barack Obama
9 GLOIRE ET ARGENT : Cristiano Ronaldo
10 GLOIRE, ARGENT ET POUVOIR : Rupert Murdoch
11 GLOIRE, POUVOIR ET ARGENT : Bill Gates
12 CONTRÔLE DE LA GLOIRE : Mark Zuckerberg
13 POUVOIR : Léon XIV
14 POUVOIR ET GLOIRE : Angela Merkel
15 POUVOIR ET ARGENT : Michael Bloomberg
16 POUVOIR, GLOIRE ET ARGENT : Xi Jinping
17 POUVOIR, ARGENT ET GLOIRE : Carlos Slim

18 CONTRÔLE DU POUVOIR : George Soros

Ce tableau fonctionne comme une carte spirituelle. Chaque combinaison constitue une porte vers l'hydre. Celui qui franchit ces portes avec des intentions impures devient esclave de la force qui les contrôle.

Le châtiment se produit dans la divinité même de chacun, comme fruit de lois spirituelles : celui qui saisit le feu sacré dans un dessein destructeur finit brûlé par ce feu même. Celui qui met en marche une machine de destruction active également la machine qui le défait.

Loki et la loi du feu

Nous le voyons dans le destin tragique de Loki.

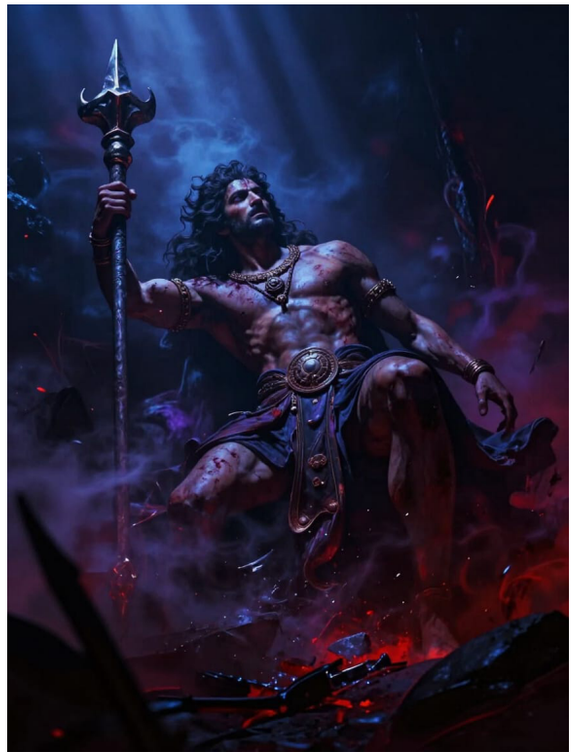
Aux côtés de son grand-père, monsieur Bergrana, Loki fut un élève appliqué que j'eus, et qui m'invitait fréquemment dans son appartement de célibataire pour de longues conversations. Il appartenait à une caste aisée de Chennai. Au début, ils se présentèrent ensemble comme admirateurs et amis. Pourtant, ce moi intérieur qui conserve toutes les intuitions m'indiquait que Loki n'était pas digne de confiance, et que son grand-père était traité comme démodé en raison de ses croyances religieuses et de son respect envers ceux qui, comme moi, rapportaient des expériences mystiques. Les parents de Loki n'étaient-ils pas, après tout, membres de la caste politique restée au pouvoir durant des générations ?

Dans l'un des poèmes que j'écrivis à partir de mon expérience avec Jésus, j'exprimai que j'avais obtenu en Inde l'amitié de ses guerriers, mais au fil du rasoir, comme les Upanishads le prescrivent. Car Loki était un guerrier, ainsi qu'il me le confessa un soir lorsqu'il m'avoua avoir déjà tué un homme.

Durant mon séjour en Inde, puis lors de mes voyages dans d'autres villes, Loki m'appelait fréquemment, me parlant de ses succès, de sa prospérité et de la manière dont il la partagerait avec moi, d'autant plus que son grand-père était décédé et qu'avant de mourir il lui avait fait jurer de veiller à mon « bien-être ».

À tel point que Loki en vint, en 2021, à me demander d'écrire un scénario sur la manière de mettre fin à la vie d'Ashwatthama, l'immortel. En le rédigeant, je compris qu'ils me voyaient, moi,

comme Ashwatthama. Avant d'écrire l'acte final, je lui demandai de rémunérer mon travail. Il répondit par des insultes et des menaces d'humiliation publique.



Quelques mois plus tard, il mourut après une maladie agonisante. Sa fin tragique, tout comme celle de son grand-père en 2017, fut la conséquence de son hypocrisie à mon égard : d'un côté, il acceptait mes expériences mystiques — que je transcris ici —, et de l'autre, dans mon dos, il s'en moquait tout en ourdissant ma destruction, enquêtant sur ma vie privée. Le schéma est constant : chaque fois que quelqu'un décide de détruire un prophète de Dieu, il active des forces qui échappent à la logique humaine. Celui qui se jette dans le brasier de la lumière sans purifier son intention se consume.

Loki revint ensuite, depuis une autre sphère, pour me demander pardon en rêve. Il se présenta avec une honnêteté qu'il n'avait pas atteinte durant sa vie terrestre. Il confessa en sanglotant que des adultes de son entourage — parents et alliés — l'avaient poussé au front du combat, incapables eux-mêmes de se montrer. Il reconnut

qu'ils avaient sous-estimé l'ampleur du feu auquel ils s'approchaient : le soleil même du monde spirituel.

Dans l'au-delà, l'audace contre un juste est connue de tous. De nombreuses âmes, rétives au repentir, se réfugient dans leur ego et prolongent le mal, à l'image de tant de tyrans : Néron, Hitler, Staline, et d'autres encore, qui préfèrent se retrancher dans leur propre glace intérieure plutôt que d'accepter le pardon. Le jugement final ressemble davantage à un miroir qu'à un tribunal. Dieu offre la miséricorde ; la résistance provient de l'incapacité de l'âme à accueillir la lumière.

Argent, générosité et clôture d'un cycle

Beaucoup soutiennent que la richesse, la célébrité ou le pouvoir sont dépourvus de gravité morale. Pourtant, Jésus avertit qu'aucun riche, célèbre ou puissant n'accède à la grâce divine tant qu'il demeure attaché. J'ai connu des périodes de prospérité ; ma réponse habituelle consistait à investir mes ressources dans le bien-être d'autrui : mises en scène théâtrales, films, documentaires qui donnaient pain et travail à des acteurs et des cinéastes, ainsi que des aides à des amis, des cadeaux, des ordinateurs offerts à ceux qui en avaient besoin.

Le Seigneur me montre aujourd'hui, en 2024, que ce cycle s'achève. Par cet écrit se clôt une étape de générosité indiscriminée, car les profiteurs abondent là où ils perçoivent un cœur disponible.

L'ordre actuel du monde exige de la ruse — comprise comme mensonge systématique — pour atteindre ces dix-huit sommets. On récompense celui qui trompe son collègue, brise les illusions d'autrui et s'empare des opportunités. Mario Puzo cite Balzac dans *Le Parrain* (1972) :

« Derrière chaque grande fortune se cache un crime. »

Mon diagnostic de l'Antéchrist et du réseau d'intérêts qui nous contrôle demeure inédit dans la bouche des philosophes, prêtres, imams, rabbins, yogis ou gourous. Beaucoup convoitent l'une des dix-huit têtes ; d'autres craignent de la dénoncer par peur d'être détruits. Ils ont déjà tenté à plusieurs reprises de me réduire au silence, sans succès.

Seuls ceux qui placent leur confiance en Dieu, comme moi, Hugo Noël Santander Ferreira, regardent en face les dix-huit têtes de la Bête sans trembler. L'Église catholique elle-même fut ébranlée par

saint François d'Assise, qui prêcha la pauvreté comme chemin de salut ; sa voix fut entendue, puis hypocritement archivée.

Thomas, Niraj et la générosité en Inde

Ma retraite d'avril et de mai inclut deux brefs voyages. À la fin d'avril, Thomas, collègue catholique qui m'accueillait comme un frère, m'invita chez lui à Kaniakumari, à l'extrême sud de l'Inde, là où se rejoignent l'océan Indien et la mer d'Arabie. Je passai deux jours avec ses parents et ses frères ; nous assistâmes à un mariage au bord de la mer.

Niraj apprit ce voyage par mes photos sur Facebook et me le reprocha, car j'avais annoncé que je consacrerais ce temps exclusivement à la méditation. J'acceptai de l'accompagner à Pondichéry, station balnéaire d'héritage français.

J'ai toujours servi ces amis avec une générosité dont je savais moi-même qu'elle était mal rendue. À Ponraj, j'offris un appareil photo numérique pour photographier son bébé. J'invitai Thomas à déjeuner tant de fois qu'il finit par me chercher presque chaque jour, sans jamais payer une note. À Niraj, acteur de mon film en super 16 mm *A Shortcut to India*, j'offris un ordinateur avant de quitter Chennai ; grâce à cet appareil, il put contacter des réalisateurs du cinéma tamoul et subsister comme acteur.

L'amitié hindoue mêle loyauté et abus. Tant que l'on représente une source d'aide, les sourires prolifèrent ; lorsque vient l'heure de régler les dettes, surgissent les excuses et les silences.

Joseph, le pasteur, et la joie de la solitude

Vers la fin mai, je reçus un appel inattendu de Joseph, jeune pasteur évangélique que j'avais connu sur le campus de Kattankulathur. Je me souviens de lui prêchant dans la seule chapelle chrétienne du campus, entouré de jeunes hommes et de jeunes filles.

— J'aimerais participer à vos offices, lui dis-je alors.

— Oh, bien sûr, répondit-il d'une voix si distante qu'elle me découragea.

Je revins plusieurs fois ; il me donna même son numéro de téléphone, mais il répondait rarement. Il y avait toujours quelqu'un d'autre qui requérait son attention.

Puis, tout à coup, au milieu de ma retraite, sa voix tremblante surgit dans l'écouteur :

— Comment allez-vous, Noël ? Nous avons pensé à vous ces jours-ci.

Je compris que le Seigneur lui avait montré que ce prétendu célibataire ne représentait aucune menace pour son troupeau. Ma solitude était si comblée de présence divine que je préférai rester isolé.

— Je prie, lui dis-je avec sincérité.

— Promettez-moi que vous m'appellerez, insista-t-il.

— Un jour, répondis-je.

Je n'ai plus eu de nouvelles de lui, même si je suis convaincu que nos chemins se recroiseront.

L'odyssée du visa et la Vierge de la Médaille Miraculeuse

Le travail en Inde me fut proposé le 1er mai 2008 par l'ingénieur Ishaan Ramayana, mathématicien primé, qui avait remporté un concours national dans son adolescence, obtenu une bourse à Harvard et un poste à la NASA.

— J'admire votre œuvre, me dit-il, en parlant de mes romans, films et essais.

Il promit un décanat à la Faculté de cinéma et la direction d'une chaîne de télévision. Des intrigues internes prolongèrent le processus de deux ans et dégradèrent la proposition en un poste d'enseignant associé, quoique avec la possibilité, toujours, de gérer la chaîne.

La famille propriétaire de SRM University possède une richesse et un pouvoir immenses. Vikram, l'héritier, approuva mon recrutement dans l'espoir qu'un universitaire occidental et libre penseur formerait des artistes capables de transformer sa nation. Les amis de son père, hostiles au changement, conspirèrent pour m'éloigner.

Lorsque le contrat fut enfin confirmé, au début d'août 2010, le premier mouvement des conspirateurs consista à retenir des documents indispensables à mon visa de travail. J'avais un billet pour voyager le 10 septembre, mais l'ambassade de l'Inde à Bogota refusa d'accorder le visa faute d'attestations. Ce billet de deux mille dollars fut perdu.

Je proposai alors, grâce à ma nationalité française et au fait que l'Inde impose moins d'exigences aux Français qu'aux Colombiens, de

me rendre à Paris pour y demander le visa. Chennai accepta, et je partis fin septembre.

Le lendemain de mon arrivée, je me présentai à l'ambassade ; mais les diplomates avaient déjà reçu l'instruction de refuser le document.

— Vous sortirez dans un ou deux mois, peut-être faudra-t-il plus de temps, dit la consule avec une froideur qui me laissa paralysé.

Je vécus alors une véritable épreuve de foi, dépensant mes économies dans des hôtels d'Europe. Je me remis à la Vierge de la Médaille Miraculeuse. Je me jetai devant son sanctuaire en implorant son aide. Elle intervint. Le visa fut finalement délivré.

Lorsque j'arrivai en Inde, le semestre agonisait ; on m'accorda deux mois pour m'adapter à la culture locale. Fidèle à l'enseignement d'un enfant survivant d'Auschwitz, « j'appris à aimer la nourriture jusqu'à ce qu'elle me ravisse ». Aujourd'hui encore, ces saveurs me manquent.

Je mémorisai l'alphabet tamoul, ses 247 signes, et des phrases essentielles. On me logea dans une résidence pour enseignants, près d'une bibliothèque belle et un peu kitsch au goût occidental. On observait mes habitudes : lecture, écriture, une bière occasionnelle, tabacs crus bon marché. On évaluait mon caractère.

La réunion avec Vikram fut programmée pour le début décembre. Les conjurés intervinrent une fois de plus. Mon chauffeur devait venir me chercher à trois heures ; il disparut.

— Vous avez dit que nous devions venir vous chercher à quatre heures, plaida TV Ishaan au téléphone.
— Le rendez-vous est à quatre heures, répliquai-je.
— Ne m'avez-vous pas dit cinq heures ? insista-t-il.

Ponraj, le conducteur, arriva avec une heure de retard.

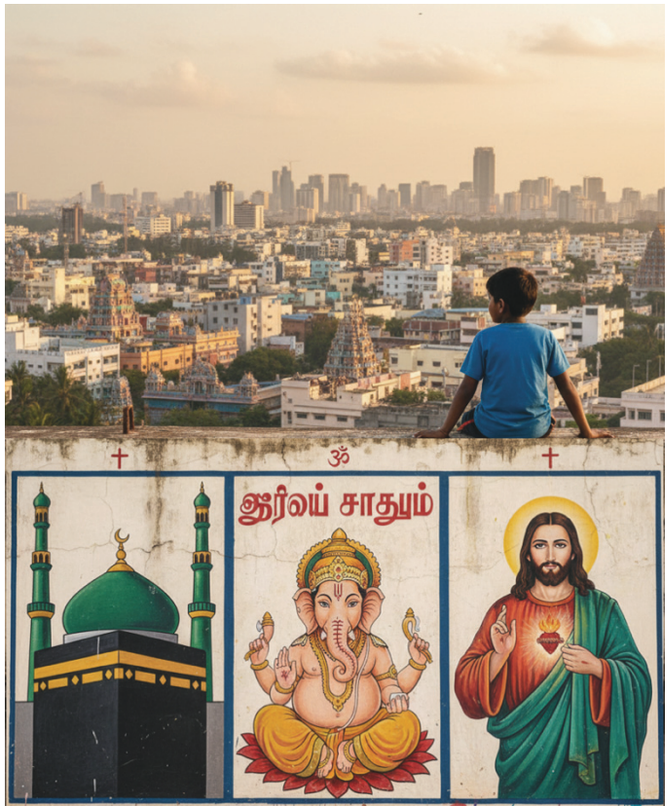
— Pardon, sir. On m'a envoyé dans une zone où le signal passe mal.

Heureusement, notre amitié reposait sur la sincérité.

— Filez à Chennai, lui demandai-je.

Et nous fonçâmes, prenant des raccourcis. Malgré cela, j'entrai à l'entretien avec une demi-heure de retard. Vikram m'accueillit chaleureusement, bien qu'il eût déjà conversé trente minutes avec Rimal, gentilhomme du nord de l'Inde — ce qui, pour les Tamouls, équivaut à un étranger — choisi pour diriger la chaîne de télévision.

Rimal maîtrise l'hypnotisme. Je rougis en l'écrivant, mais l'Inde est faite de mystères qui débordent l'esprit occidental. Lorsque Vikram demanda la raison de mon retard et que je tentai de dénoncer l'incompétence de TV Ishaan, ma gorge se ferma. Je luttai pour ne pas tousser. Une force invisible m'empêchait d'articuler un mot. Rimal intervint avec rapidité, alternant anglais et hindi ; il me réduisit au rôle de spectateur muet de mon propre entretien.



Un habitant de Chennai rêva de trois croyances unies par la foi. Un rêve que le Roi des rois réalisera avec toutes les croyances du monde.

Après une brève prière à la Vierge — depuis lors je sais comment faire face à ces gourous — je retrouvai la voix. Vikram demanda à Rimal s'il souhaitait bénéficier de mon aide à la chaîne.

— Bien sûr, mentit-il. Dès que j'en aurai besoin, je l'appellerai.

Je regagnai ma résidence en sachant que le grand poste promis s'évanouissait. J'avais perdu économies et appartement à Bucaramanga. Il me faudrait cinq ans pour récupérer ce que j'avais investi et, pourtant, le contrat s'achevait en octobre.

— Comment des âmes peuvent-elles être si perverses ? demandai-je au Seigneur.

Je me consolai en pensant : « Au moins, j'ai connu l'Inde. » Je récitai les vers écrits durant mon douloureux séjour à Paris :

Si tu subis une injustice,
appuie ta poitrine sur Jésus-Christ,
laisse tes larmes se mêler aux siennes.

Kattankulathur s'avéra être un bourg construit autour du campus de SRM, où fonctionnait la Faculté de communication. À la mi-décembre, je découvris le nouveau campus de Chennai, siège de la première école universitaire de cinéma en Inde.

— Où voulez-vous enseigner ? demanda TV Ishaan. À Kattankulathur ou à Chennai ?

Je choisis Chennai sans hésiter : le campus se situait près des studios, cafés, théâtres et cinémas. Les conspirateurs, toutefois, cherchaient à réduire au minimum mon contact avec les étudiants. Au début du semestre, on m'attribua un bureau qui, en réalité, était un débarras sans fenêtres, sans climatisation, rempli d'équipements d'éclairage.

Au départ, on me confia quatre cours, documentaire inclus. Ils virent *Manatí* et le jugèrent trop subversif ; ils réduisirent mes responsabilités à la direction de cinéma, l'histoire du cinéma et le scénario. En avril, on me laissa seul dans un campus désert.

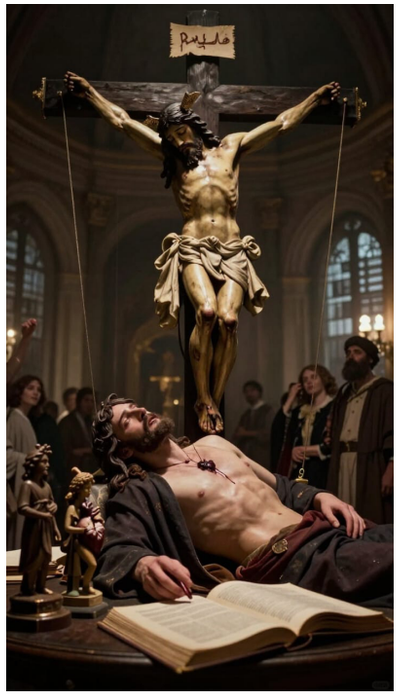
Ils espéraient que, ennuyé ou devenu fou, je quitterais l'Inde en un ou deux mois. Combien d'hommes supportent quatre mois d'enfermement presque absolu ? Des années plus tard, je comparai cette expérience à l'histoire d'Aladin et de la lampe merveilleuse. Un vizir malveillant envoie Aladin dans une grotte chercher un anneau.

Il l'y enferme, le condamnant à mourir. Ni le vizir ni Aladin n'imaginent que s'y trouve le plus grand des dons.

Il en fut de même pour moi. Entre les murs de ce bâtiment vide, je découvris le trésor : la conscience de ma mission et la préparation à la visite du Roi des rois.

La voix de Jésus

Bien que j'eusse rationalisé mes croyances, un bonheur croissant remplit mon être, au point que je trouvai du délice dans la solitude — ou, pour reprendre la formule de saint Jean de la Croix, dans ma solitude en Dieu.



Je priais pendant de longues heures de méditation, et j'écrivais sans cesse des pages de mes romans, dont les décors sautaient capricieusement entre Bichkek (Kirghizistan), Londres, Manchester, Philadelphie, Porto, Bucaramanga, Chennai et Bogota.

Je coupai toute communication avec l'extérieur, j'éteignis mon téléphone portable et je cessai de consulter mes courriels. Je n'appelais que le restaurant du coin vers midi pour commander mon déjeuner, que je divisais en deux repas.

Je regardais Facebook le soir, où je publiais, motivé par les problèmes ou les joies de mes amis, des conseils inspirés par la sagesse que l'expérience du mois précédent m'avait donnée.

C'est là que je découvris la chanson *Muñeca de trapo* de La Oreja de Van Gogh. Dès le premier accord, elle me saisit. Comme il arrive avec les chansons que nous aimons, je l'écoutai encore et encore. Ses paroles me préparaient à une expérience sublime que je vivrais au

début de juin. En l'écoutant, je voyais avec netteté mes écrits se transformer en roses rouges et fraîches jaillissant de ma poitrine et flottant vers leurs futurs lecteurs.

J'invite le lecteur à se dépouiller de préjugés sur le bien et le mal, la religion et l'athéisme, le démon et Dieu, l'imaginaire et le concret. Nous entrons dans des mystères qu'un Grec ancien aurait appelés rites de Déméter. Toute poésie acquiert une vie propre pour s'ajuster à l'expérience de celui qui la reçoit, comme Borges l'a indiqué dans *Pierre Menard, auteur du Quichotte*.

Des années plus tard, je compris que cette chanson avait été inspirée par la divinité au sein d'un groupe espagnol afin que je l'écoute précisément ces jours-là. Jésus-Christ, dans son amour infini, me chantait à travers cette voix. Les interprétations entre parenthèses surgirent après des années de méditation à la lumière des événements de 2011 et 2012 ; je les conserve ici telles que je les ai écrites.

Muñeca de trapo

Comme ces tableaux qui attendent encore d'être accrochés
(L'image de mon cœur blessé reposant sur ton armoire)
Comme la nappe du dîner d'hier
(Les repas que je dépose sur ta table)
Toujours à attendre que tu me dises quelque chose de plus
(En plus de mes appels au début d'avril)
Et mes paroles, si sincères, ne veulent pas s'envoler
(Tu ne remarques pas encore que je t'ai appelée par ton nom trois fois)
L'inexprimé se dissout dans un thé
(Ma voix se dilue dans le scepticisme de ton éducation)
Comme l'infidèle dit : je ne le ferai jamais
(Ils n'attendent pas que je me manifeste davantage dans ce monde)
J'ai l'impression d'être dans une prison d'amour
(Mon amour inexprimé pour toi)
Tu m'oublieras si je ne signe pas ma déclaration
(Si je ne te parle pas d'une voix articulée)
Je m'enlacerais au diable sans hésiter
(Je briserais tous les dogmes que l'on connaît sur moi)
Pour voir ton visage en m'entendant parler
(Pour te donner le bonheur de m'entendre)
Tu es tout ce que je veux le plus

(Je t'aime pour ta disposition à revenir au monde)
Mais je te perds dans mes silences
(J'ai peur de te perdre à cause de l'opinion des médias)
Mes yeux sont deux croix noires
(Le monde croit que je suis mort)
Qui n'ont jamais parlé clairement
(Parce que je ne leur ai jamais expliqué l'éternité)
Mon cœur, plein de peine
(Mon Sacré-Cœur douloureux)
Et moi, une poupée de chiffon
(Un pantin crucifié en la présence duquel peu croient)
Chaque silence est un nuage qui s'en va
(Je souffre pour ceux qui souffrent de croire en moi)
Derrière moi sans cesser de pleurer
(Pour ceux qui perdent la foi à cause de mon silence)
Je veux te dire ce que je ressens pour toi
(Je veux te parler)
Et que la lune de janvier m'entende parler
(Et que le monde entier sache…)
En te regardant, toi
(… que c'est toi que j'ai choisie)
Je n'ai pas peur du feu éternel
(J'ai déjà vaincu la mort)
Ni de ses contes amers
(Je pardonne sans condition à celui qui se repent)
Mais le silence est quelque chose de froid
(Je sais que tu souffres de mon absence)
Et mes hivers sont très longs
(On ne se souvient de moi qu'en temps de détresse)
Et à ton retour je serai loin
(Si je ne te parle pas, tu m'éloigneras)
Parmi les vers de quelque tango
(Dans les pages de tes romans)
Car ce cœur sincère
(Le Sacré-Cœur de Jésus)
Est mort dans sa poupée de chiffon
(Il meurt sur un papier ou un morceau de bois sans la foi absolue de ceux qui m'aiment)

Je discernai que je devais écrire les douze romans ; que mes œuvres dispersées étaient les chapitres d'une seule épopée ; que le Seigneur avait placé dans ma vie des succès cachés afin que mon orgueil ne s'enflamme pas, et des attaques visibles afin que mon humilité ne s'affaiblisse pas. Je discernai que toute mon histoire était un entraînement pour la véritable bataille : démasquer l'homme sans visage, exposer l'hydre qui gouverne le monde depuis les coupoles financières, politiques et médiatiques.

Je savais déjà que ma protection ne venait pas du hasard, mais de la lumière, car ceux qui tentent de me nuire, en entrant dans la zone de feu, se brûlent. La lumière de la bonté purifie celui qui s'y est préparé, mais elle consume celui qui l'a reniée, de la même manière que la lumière du soleil aveugle les esclaves de la caverne platonicienne lorsqu'ils s'exposent à l'air libre pour la première fois. Sa purification incinère ceux qui persistent à s'accrocher à leur ego.

C'est pourquoi les assassins envoyés échouent avant d'arriver. C'est pourquoi ceux qui intriguent tombent malades. C'est pourquoi ceux qui veulent manipuler la lumière finissent dévorés par leur propre ombre. C'est une loi spirituelle.

Je terminai ce matin d'avril avec une certitude absolue : je devais raconter mon combat.

7. Jesús me unge profeta, con poder para juzgar vivos y muertos

7. Jésus m'oint prophète, avec le pouvoir de juger les vivants et les morts

Dans la nuit du 31 mai 2011, tandis que j'écrivais dans le silence nocturne, je sentis une forte présence dans ma chambre. Je me levai et marchai dans mon vaste appartement. J'ouvris la porte. Rien que silence et obscurité.

Je pensai au rat qui m'avait rendu visite au début de février. Une nuit, je m'éveillai et je vis l'ombre d'une queue qui se dressait à près de cinquante centimètres sur le mur.

En allumant la lumière, je surpris un rongeur gris d'environ trente centimètres, mince et allongé, qui se faufila sous la porte principale ; comme mon appartement était en réalité un bureau aménagé, l'espace entre la porte et le seuil faisait environ cinq centimètres, assez pour que la petite bête s'y glisse.

Je plaçai des cartons et je me rendormis. Mais, au réveil, la cellulose avait été mise en pièces par les pattes de ma visiteuse. Il était évident que j'avais partagé mon sommeil avec elle.

Le lendemain, à la faculté, je racontai l'incident à mes supérieurs et je leur demandai où je pourrais acheter du poison.

— Vous ne prétendez tout de même pas tuer l'animal de compagnie du seigneur Ganesh ! — me dirent-ils, horrifiés. — Un rat ne fait aucun mal si vous lui laissez de la nourriture dans une assiette. Cela indique qu'un dieu vous rend visite.

Je me demande aujourd'hui s'ils espéraient que, comme étranger, je quitterais ma chambre pris de panique ; ils m'avaient déjà parlé d'Occidentaux qui quittaient l'Inde du jour au lendemain, incapables d'en supporter les usages.

Je raisonnai : s'ils avaient vécu avec tous les animaux durant des siècles, je pouvais en faire autant.

Mais après deux nuits en sa compagnie, je décidai que, si je pouvais respecter sa vie, je pouvais aussi lui demander de ne pas envahir mon logis.

J'achetai donc une feuille de carton et je la coinçai sous le pied de mon lit jusqu'à la compresser en une masse solide ; je l'ajustai ensuite aux deux extrémités des montants de la porte, sur le seuil.

La porte s'ouvrait et se fermait sur une surface rigide. Le lendemain matin, en me levant et en ouvrant, je découvris de profondes griffures sur la plaque compressée. L'animal de compagnie du seigneur Ganesh, incapable de couper ce carton durci, avait renoncé à me visiter, après avoir toutefois laissé son empreinte.

Mais revenons à la nuit du 31 mai 2011. Malgré ma recherche dans les couloirs de cet immeuble, je ne trouvai aucun indice de rats. À cette époque, dans ce campus gardé par des agents de sécurité, seul entrait, une fois à midi, le messager de mes repas, après autorisation préalable de la loge. Je regrettai l'absence de l'animal de compagnie du seigneur Ganesh.

« N'ayant rien à manger, il a quitté l'immeuble », conclus-je avant de regagner ma chambre.

Je me remis à écrire, et une immense sensation de plénitude m'envahit. Le bonheur que j'éprouvais déjà depuis le début d'avril s'était accru au fil des jours.

Avant ma réclusion, j'avais acheté dans la rue des dhotis jaunes, rouges et verts, saisi d'une impulsion soudaine d'endosser ces antiques vêtements de coton teint que portaient les laboureurs tamouls dans les champs.

Après mes expériences mystiques, je sentis, vêtu d'eux, que j'habitais le paradis d'une époque lointaine, dans la compagnie constante de mon Seigneur Jésus-Christ, et que je pouvais attendre jusqu'en août — jusqu'à l'éternité même — dans ma solitude en Lui.

J'écrivais sans relâche, et pas seulement mon roman, mais aussi mon manuel de cinéma, fondé sur mes études et sur les notes et recherches de mes cours au long de vingt ans : *Aesthetics and Ethics of Cinema*.

À peine cinq jours auparavant, porté par tant de joie, j'avais pris quelques selfies (à l'époque, le selfie n'était pas si populaire) et des photos devant mon miroir. Ils ne sont pas les meilleurs d'un point de vue esthétique, mais mon visage conserve la félicité qui m'exalta durant ces jours-là.

Je marchai dans ma chambre et je perçus clairement la présence des écrivains qui m'avaient tant enseigné au cours de la vie : Bernard Shaw, Shakespeare, Samuel Beckett.

Je souris, satisfait de ce que je pris pour un envol de mon imagination, et je les accueillis un à un d'une poignée de main ; derrière eux apparaissait Socrate, et plus loin Platon.

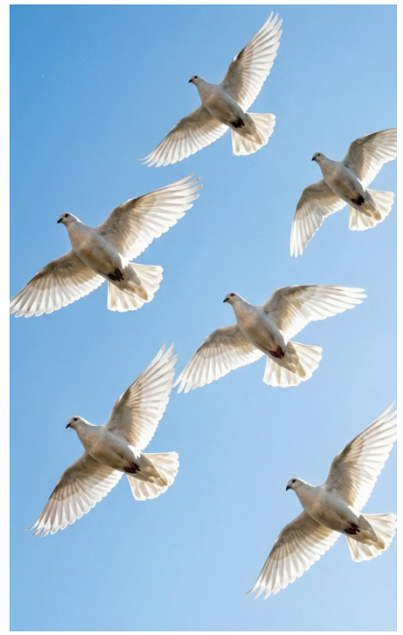
Je saluai Dante et Virgile, Racine et Edward Gibbon, Wilde, Joyce et Foucault

Tous me félicitaient d'avoir atteint mon but.

C'était, en réalité, une célébration. Pourquoi ? me demandai-je, et je sus aussitôt qu'ils applaudissaient la conception de mon œuvre. Cette expérience inspira mon *Auto de Fe*, *Le Symposion d'Arcadie*, "théâtexte" mis en scène en Éden, où quarante hommes et femmes ayant marqué l'histoire, la littérature et la philosophie offrent au public des preuves de leur immortalité.

Je me sentis enfin épuisé et je me couchai.

Dans mon songe, quelqu'un me dit que des temps difficiles viendraient, mais qu'après la mer bouleversée par un raz-de-marée, mes livres seraient comme un tsunami qui détruirait la mauvaise conscience des hommes.



Le lendemain matin, je me réveillai très égal d'humeur et je repris l'écriture.

C'était un mercredi 1er juin, lourd de chaleur.

J'écoutais de la musique, comme à mon habitude, et soudain, vers onze heures, je ressentis le besoin impérieux d'entendre le *Requiem* de Tomás Luis de Victoria.

Cette musique me ramena à 1996, lorsque, étudiant en cinéma à Philadelphie, j'avais entrepris le tour de force d'écrire un scénario de 190 pages, en anglais, sur la vie d'une prophétesse sous le règne de Philippe II d'Espagne.

Dans l'une de ses scènes, j'avais inclus le chant de la Messe pour la paix éternelle de Victoria, l'un des sommets de la musique a cappella universelle.

Je levai les yeux et remarquai un nuage qui partait du linteau de ma fenêtre jusqu'à l'infini, tapis blanc s'étendant depuis mon plafond jusqu'au point le plus élevé du firmament.

L'Escalier de Nuages : une Révélation géométrique

Cet escalier céleste paraissait une formation capricieuse de vapeur d'eau, mais sa forme possédait une précision mathématique qui défiait toute explication météorologique. Il surgissait d'un angle d'environ cinq degrés au-dessus de ma fenêtre, à peine assez large pour qu'on puisse y descendre, et se projetait en s'élevant presque en ligne droite vers le zénith du firmament.

Il ne s'ouvrait pas pour conquérir tout l'horizon, comme le ferait un nuage ordinaire poussé par les vents ; au contraire, il gardait sa minceur disciplinée, sa blancheur virginale découpée sur le bleu parfait de ce midi sans humidité à Chennai. Il était une heure de l'après-midi, et le ciel présentait cette pureté atmosphérique qu'on ne rencontre que les jours exceptionnels, sans humidité, où la clarté est absolue.

L'escalier — car ainsi mon esprit le percevait, même sans marches visibles — formait une ligne blanche parfaite qui naissait juste au-dessus du toit de mon immeuble, se prolongeant vers les hauteurs avec une délicatesse et une fermeté simultanées. Je n'en voyais pas la fin : il se perdait dans l'immensité bleue, projeté vers un destin que mon regard ne pouvait atteindre, mais que mon esprit reconnaissait.

« Un escalier vers le ciel », pensai-je.

Je revins à mon écriture quand, soudain, j'entendis un battement d'ailes devant ma fenêtre.

Je me levai et j'aperçus des colombes blanches qui, agitant leurs belles ailes, se tenaient en l'air.

Je crus qu'elles m'observaient de leurs petits yeux fixes, mais non : elles regardaient quelque chose, ou quelqu'un, derrière moi. Je me retournai et je ne vis rien. Je m'avançai, perplexe, dans la pièce.

La Voix du Seigneur et la certitude de l'immortalité

Alors j'entendis dans mon esprit une voix claire qui me cloua sur place :

— Pour ton amour de mes préceptes durant quarante ans, dit-elle, je t'oint comme prophète.

Le plus profond de mon être, cette région où la raison n'entre pas, mais où l'amour accède, reconnut avec une joie immense la présence de mon Seigneur Jésus-Christ, et, m'agenouillant, je tombai à genoux sur le sol, d'où je sentis l'amour immense de Dieu.

— Et je t'accorde toutes mes bénédictions, avec le pouvoir de juger les vivants et les morts, poursuivit-il.

— Pourquoi moi, Seigneur ? demandai-je, bouleversé. Je suis un pécheur !

La crainte de tout écrivain, dès l'adolescence, est de juger ses personnages, qui se fondent nécessairement sur les parents, amis ou ennemis rencontrés au long de la vie.

J'avais déjà eu des problèmes avec certains de mes proches après la publication de *Nouvelles soirées de Manhattan*, car, disaient-ils, je les y peignais comme des êtres cruels.

Je me souviens à présent de l'essai de Borges sur Dante, qui se donna pour tâche de juger tous les vivants et tous les morts, des Grecs et Hébreux anciens jusqu'à ses contemporains. Borges soutient qu'une telle mission entraînerait une possible condamnation éternelle.

Je suis désormais convaincu que Dante eut lui aussi une expérience avec sa divinité, afin de juger dans ses écrits ceux qu'il avait connus, en personne ou par ses conversations et lectures.

— Je ne te juge pas sur tes actes, me dit-il, appliquant la sagesse qui m'avait bouleversé trois semaines auparavant ; je te juge sur les intentions de ton cœur.

Je ne le voyais pas, mais je sentais sa présence devant moi, comme celle de l'ami le plus aimant, qui voit tout et comprend tout.

Je sentis qu'il m'offrait sa main pour que je me lève et que je m'assoie sur mon lit.

Je le fis, et je compris qu'il converserait avec moi.

Je sus en même temps que ce serait pendant une demi-heure.

Ma joie était indescriptible. De grosses larmes roulaient sur mes joues. Le Seigneur me calma alors en m'inondant de joie.

— Que veux-tu me demander ? dit-il.

— Pourquoi moi ? répétai-je, ému.

Le décompte des intentions du cœur

Il me fit savoir qu'il connaissait toutes les tribulations que j'avais subies au long de ma vie pour ma fidélité à ses préceptes d'honnêteté, de transparence et d'amour envers les démunis. Et je me rappelai que, dans mes cours, j'avais toujours cherché à aider les plus solitaires et les plus méprisés.

— J'étais avec toi quand tu souffrais enfant, me dit-il, en référence à mon enfance, avant et après la mort de ma petite sœur.

Et il me montra qu'il m'avait délivré de la mort à plusieurs reprises : lorsqu'il me ranima après mon décès, à huit ans, après une chute d'une camionnette en marche ; lorsqu'il me soutint dans ses mains pour m'empêcher de tomber d'un mur aux abords de l'église d'El Socorro, à douze ans ; lorsqu'il me guérit d'un coup au crâne qui me cloua au lit deux mois, à quinze ans ; lorsqu'il fit disparaître des individus qui voulaient me poignarder au milieu de la nuit, dans une rue déserte de Porto, à trente et un ans ; lorsque mes ennemis complotèrent pour que je subisse un accident de voiture, à quarante et un ans.

Et il me vit, poursuivit-il, avec fierté, à dix-huit ans, quitter une réunion de conspirateurs qui prétendaient détruire la vie d'un jeune homme qu'ils accusaient d'avoir dénoncé leurs excès secrets à Bogotá.

Il me vit payer à mes acteurs ce qui avait été convenu, après une saison de théâtre mal négociée, sacrifiant mon propre bénéfice ; il me vit pardonner à Paris à ceux qui m'avaient blessé à Bucaramanga, les secourant quand plus personne ne pouvait les secourir ; il me vit contracter mariage avec une femme qui voulait fuir à Porto la maison maternelle, simplement pour réparer un dépit que, me dit-il, je lui avais causé ; et il me vit aussi endurer son abandon, en silence, sans rancœur, à Bucaramanga ; il me vit humilié par de perfides

bureaucrates en Inde, et il me vit éviter de blesser un ami en l'emmenant à Pondichéry.

À cet instant je me rappelai ce qui s'était passé à l'école, pendant mon adolescence. Nous jouions, entre camarades, à nous dire nos défauts avec une sincérité totale. Chacun recevait son verdict : « celui-ci est cruel », « celui-ci est ambitieux », « celui-ci est égoïste ». Quand vint mon tour, leur conclusion fut surprenante et unanime : « Il est trop gentil ; vous êtes trop généreux, et on profite de vous. »

C'est à cela que se référait le Seigneur lorsqu'il me dit qu'il me jugeait sur les intentions de mon cœur. Toute ma vie avait été guidée par cet élan intérieur de bonté que mes camarades d'adolescence avaient identifié, et que le monde avait si souvent exploité à son profit.

— Et le sexe ? demandai-je, en référence aux relations passagères que j'avais eues depuis mon divorce.

Je craignis d'avoir franchi les limites de la confiance que le Seigneur m'accordait.

— Il ne faut pas le chercher, me dit-il. Tu n'as blessé personne ; dans tes relations, tu as été sincère. Quand cela se produit sans méchanceté, c'est par consentement. Bonté et cruauté coexistent dans tous les mondes, et c'est la première qui reçoit mes bénédictions.

Cette sagesse était divine, car toute sagesse est divine, comme l'ordonnèrent Homère et Platon. Ce n'est pas le sexe, ni le moralisme qui le souille, qui détruit l'âme des hommes et des femmes, mais la soif de pouvoir, d'argent et de célébrité ; précepte qui éclaire le passage de l'Évangile où Jésus annonce que les prostituées sont plus proches du Royaume des Cieux que les riches, les célèbres et les puissants.

— Emmène-moi avec toi ! le suppliai-je. Je ne veux plus vivre dans ce monde ! Il y a trop de ruse, d'avidité, d'envie et d'égoïsme. Je ne suis pas heureux ici !

— Tu ne sais pas combien il me fait mal que tu ne sois pas avec moi, me dit-il avec une tristesse qui me fit trembler. Mais tu dois écrire toutes les batailles que tu as livrées et que tu vas livrer, pour la connaissance du monde, et comme témoignage du bonheur que je donne en secret à ceux qui accomplissent mes préceptes.

Ses paroles aimantes — « Tu ne sais pas combien il me fait mal que tu ne sois pas avec moi » — formaient ma foi absolue en lui et en l'immortalité, dont j'avais toujours témoigné, m'attirant l'animosité de

collègues et supérieurs dans les universités où j'avais étudié et travaillé. Le Seigneur me confirmait par sa présence même que ceux qui se trompent sont ceux qui s'attachent à des dogmes positivistes ou matérialistes, prétendant que l'immortalité et Dieu doivent se démontrer comme ce qu'ils ne sont pas, par leur dimension spirituelle même : des faits matériellement démontrables.

L'immortalité est une certitude qui habite en ceux qui gardent de bonnes intentions dans leur cœur. Il est logique que le monde, si habile aux mensonges et aux confabulations, rejette l'éternité. Dieu est cause et fin d'essences immatérielles comme la vérité, la pureté, la bonté, l'amour, la justice, le discernement. Croire en notre âme immortelle, c'est rendre témoignage aux certitudes du Sermon sur la Montagne.

— N'écris pas pour tes contemporains, mais pour les générations dernières, comme témoignage du pouvoir qu'exercent sur cette terre les cœurs bien intentionnés sur le mal.

Mes tribulations se dessinèrent comme ce que j'avais toujours cru : des épreuves nécessaires au sein d'un plan divin qui m'avait été confié avant ma naissance.

— Ne pense pas à ce monde comme à quelque chose d'onéreux, car tu accomplis une mission ; c'est la mission que je t'ai confiée, et tu la remplis bien.

Les forges de Tolède et le destin de mes livres

Il poursuivit, avec tant de beaux préceptes, que je ne pouvais les absorber tous, tant j'étais ravi par mon épiphanie avec le Christ. Pourtant, tout ce qu'il me dit, je le retrouvai et le recouvrai dans les jours suivants. En particulier, lorsque, le lendemain, je m'assis pour composer des pages de mes romans, sa douce voix me rappela :

« Et tu fondras ta vie dans les forges de Tolède pour qu'ils sachent que nous existons. »

Sa référence aux forges de Tolède m'indiquait que je devais d'abord polir cela dans ma langue maternelle, l'espagnol.

Les forges de Tolède : l'image parfaite de l'épée tolédane, les meilleures jamais forgées dans l'histoire de l'Occident. Ici, le Seigneur désignait la langue espagnole comme cette épée que je devais forger dans le feu purificateur du castillan le plus élaboré.

L'espagnol le mieux forgé est celui de sainte Thérèse de Jésus, de saint Jean de la Croix, de Fray Luis de León, et même de Quevedo et de Cervantès. Ce sont des langues où la présence de Dieu est très forte, où chaque mot a été pesé sur la balance de l'éternité avant d'être fixé sur le papier.

Les comédies et tragédies de Lope de Vega, de Calderón de la Barca, de Tirso de Molina, sont aujourd'hui un peu oubliées parce que l'on dit que Dieu n'existe plus. Mais c'est faux. Et je reviens pour le prouver avec ce texte que j'ai forgé pendant tant d'années.

Ainsi, je renonçai au tour de force de présenter mes livres mystiques en anglais ou en français, à l'exemple de Samuel Beckett avec le français dans *En attendant Godot*. Le Seigneur me confiait une mission linguistique en plus de la mission spirituelle : rendre à l'espagnol sa gloire de langue de révélation divine.

Je sais aussi que Jésus et le Saint-Esprit écrivent avec moi dans chacun de mes livres ; simplement parce que nous racontons une très belle histoire, celle de quelqu'un qui a eu confiance en la bonté de Dieu sans se laisser détourner par les tentations du monde. Et ce monde qui nous humilie, nous rejette, nous persécute, a déjà été peint

comme triomphant sur l'homme au bon cœur, comme chez Mychkine dans *L'Idiot* de Dostoïevski.

Mais dans la réalité qui fut et demeure mon existence, Dieu montre que, loin de laisser le monde l'emporter, il permet que ce soit moi, l'honnête, l'aimable, celui qui pardonne toujours à ses ennemis, qui triomphe. Ainsi que le personnage du *Parfum* de Patrick Süskind attire des calamités sur ceux qui l'attaquent et l'exilent, mes persécuteurs se sont attiré des incidents et des malheurs au long de leurs vies, tandis que Dieu m'accorde des bénédictions que le monde ne comprend pas.

Quand on me détruit d'un poste en disant : « Tu n'auras plus de salaire pour survivre », ce que je dis, moi, c'est : « Seigneur, et maintenant, où vas-tu m'envoyer ? » Et, miraculeusement, un autre travail surgit, dans un autre pays, dans une autre université, dans une autre entreprise, avec de nouvelles opportunités.

Personne ne croit que j'aie travaillé dans tant de pays — Colombie, Portugal, États-Unis, Inde, Mexique, Angleterre, Kirghizistan — et que je l'aie fait sans influences politiques ni argent hérité, simplement grâce à des occasions surgissant de manière inexplicable. Comme m'écrivit un jour un étudiant jaloux, il ne comprenait pas comment moi, avec un master, j'avais autant de chance à obtenir tant de postes alors que lui, avec un PhD, s'efforçait tant et ne parvenait pas à décrocher le premier hors du Portugal.

Tout cela est déjà expliqué dans la Première Épître de saint Jean : Dieu se donne d'une manière que le monde ne comprend pas. Et à qui se donne-t-il ? À ceux qui ont de bonnes intentions dans leur cœur, comme il me l'a révélé plusieurs fois à Chennai.

L'option prophétique et le destin de Pierre le Romain

Pendant plus d'une décennie, j'assumai — comme je l'ai déjà mentionné — que mon jugement serait poétique, à l'instar de Dante, de saint Paul ou des évangélistes ; mais, en 2022, dans les événements déjà évoqués dans des chapitres précédents — lorsqu'on tenta de m'éliminer et que les assassins échouèrent par une suite d'événements malheureux pour eux et heureux pour moi —, je compris que Dieu attendait aussi mes condamnations. Dans ces jours de danger extrême, il me révéla une vérité qui changerait à jamais ma

compréhension de mon destin : j'étais Pierre le Romain, le dernier pape des prophéties de saint Malachie.

Je ne serais pas pape de l'institution vaticane corrompue, mais pape au sens originel du mot : père spirituel, pasteur des âmes. Et, à ce titre, je présiderais le Jugement dernier, je parlerais pour lui devant l'humanité entière réunie.

Je vis dans la certitude que le Jugement dernier aura lieu dans cette génération, et je l'attends avec sérénité et préparation spirituelle, avec une foi accordée par Dieu. Quand ce moment viendra, le monde entier verra la parole du Christ devenue réalité : le Royaume des Cieux imposé dans le monde par l'éternité, avec de terribles châtiments pour les intrigants, les sournois et les pécheurs, comme le Coran l'annonce aussi.

Je voulus formuler une autre question, mais sa présence aimante m'empêcha de coordonner de nouvelles pensées.

— Il y a quelque chose que je veux te demander, me dit-il.

— Tout ce que tu voudras, Seigneur, dis-je sans hésiter, et je le ferai immédiatement.

— C'est la scène à la fin de ton scénario, me dit-il.

— Dis-moi, Seigneur.

Je savais qu'il parlait de mon scénario *The Spanish Prophetess*.

La scène de Lucrecia de León : messe à l'Escurial

— Je ne veux pas que ce soit une pièce de théâtre, me dit-il, mais une messe dans la basilique de l'Escurial.

Le Seigneur me demandait de détruire l'une des scènes les mieux documentées et les plus travaillées de mes années d'étudiant.

J'avais retranscrit les plans d'un théâtre italien de l'époque, perfectionnant mon latin afin de traduire directement le texte de la tragédie Octavie de Sénèque. La scène incluait la représentation théâtrale dans la narration du scénario, un procédé dramatique que j'avais poli pendant des mois.

J'ai été surpris lorsqu'il m'a dit qu'il préférait une messe plutôt qu'une représentation théâtrale. Aujourd'hui, je comprends la raison spirituelle de ce choix : Dieu se réjouit que l'humanité honore son Fils de la même manière que je L'honore, et Il désire que, malgré les exils et les persécutions que j'ai subis au sein de ma propre Église,

j'annonce au monde mon appartenance, mon pardon et ma voix consacrée.

Une représentation théâtrale, aussi belle soit-elle, ne serait que cela : une représentation. La messe, en revanche, est la présence réelle du Christ ; elle est le sacrifice perpétuel rendu présent dans la communion avec les hommes.

La scène de Lucrecia de León, la prophétesse espagnole qui rêva de la défaite de l'Invincible Armada et fut persécutée par l'Inquisition, fera partie d'un film destiné à émouvoir le monde et à réveiller de leur léthargie spirituelle de nombreux chrétiens, croyants et agnostiques. Ce sera un cinéma qui, par la catharsis, révélera aux multitudes l'amour du Christ pour ceux qui suivent ses préceptes, car Lucrecia — comme tant de saints, et comme moi-même — renonça au crime qui lui aurait accordé les gloires du monde afin de choisir le Christ, Fils de Dieu.

— Ainsi soit-il, Seigneur, dis-je avec humilité.

Je pressentis qu'il allait me quitter.

— Ne me laisse pas seul ! m'écriai-je en me jetant au sol.

— Tu ne l'as jamais été, me dit-il d'une voix douce. Souviens-t'en : dans toutes les tribulations que tu auras — et elles seront

nombreuses — je serai toujours à tes côtés ; le Saint-Esprit t'assistera dans tes paroles.

Et je revins au silence de ma chambre.

Le don de voir et l'ère du Saint-Esprit

Je m'approchai de la fenêtre pour observer l'escalier de nuages vers le zénith, toujours intact, et je vis que toute la création me parlait ; les arbres, le vent, le soleil, les temples s'unirent à l'unisson, et je sentis la présence de Dieu devant moi. C'était la Très Sainte Trinité : Père, Fils et Saint-Esprit.

Dans cet instant de révélation absolue — devant l'escalier de nuages et les colombes blanches annonçant la présence divine —, je compris que la Très Sainte Trinité n'est pas seulement une vérité éternelle, mais une réalité qui se déploie progressivement dans l'histoire du salut. Nous vivons aujourd'hui la plénitude de l'âge du Saint-Esprit, précédée par l'âge du Père — correspondant à l'Ancien Testament, marqué par la Loi, la crainte et l'obéissance — et par l'âge du Fils — inauguré avec le Nouveau Testament et l'Église, caractérisé par la grâce, la foi et l'obéissance filiale.

Cette vision trinitaire de l'histoire fut prophétisée il y a des siècles par le grand voyant et théologien médiéval Joachim de Flore, abbé cistercien et fondateur de l'Ordre de San Giovanni in Fiore. Dans des œuvres comme le *Liber Figurarum*, Joachim décrivit ses trois *status*, ou âges de spiritualité croissante : l'âge du Père, dominé par la Loi et la crainte ; l'âge du Fils, régi par l'Évangile et la foi ; et l'âge du Saint-Esprit, l'ère de l'amour universel, de la liberté intérieure et de la contemplation directe, dans laquelle l'humanité parviendrait à une union plus intime avec Dieu, dépassant les institutions pour inaugurer un renouveau spirituel.

Dans mon expérience du 1er juin 2011, le Saint-Esprit se manifesta pleinement : il guide, inspire et prépare le renouveau du monde, agissant en tous ceux qui s'ouvrent à sa lumière transformatrice.

Nous sommes tous appelés à devenir des temples de Dieu par le Saint-Esprit. Le Père se manifeste comme esprit devant Abraham et Moïse, et comme chair en Jésus ; et nous participons aussi à son œuvre salvatrice en tant qu'esprits incarnés. Quand nous nous identifions au Père ou au Fils, nous le faisons uniquement par l'Esprit.

C'est pourquoi le Saint-Esprit explique la nouvelle venue de Jésus. Le Christ vient d'abord, par l'Esprit, se manifester en moi ; mais le message est qu'il peut se manifester de même en quiconque assume les préceptes exposés ici. Jésus-Christ vivra avec lui, le guidera, le protégera et, par lui, rayonnera l'amour du Père.

J'annonce donc l'Ère du Saint-Esprit, qui réunit le Père et le Fils. C'est l'Esprit qui accomplit la communion, qui rend possible l'union dont j'ai parlé : une union où l'ego se dissout et, pourtant, ne cesse pas d'être lui-même. Nous sommes des individualités qui, néanmoins, se perdent dans un même Esprit. De même que deux personnes accordées dans la pensée deviennent semblables en partageant des idées, les époux sont le meilleur modèle de cette unité. Imaginez maintenant une communauté universelle en communion avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Le Saint-Esprit est comblé de toutes les choses bonnes : certitudes, vérité, intuitions authentiques et imagination créatrice. Même la science-fiction a entrevu ce mystère en imaginant des générations capables de communiquer sans paroles, partageant les pensées directement. Il s'agit simplement de sentir ce que ressentent les autres, de vivre au sein d'un même Esprit.

Borges s'approcha de cette idée dans une interview radiophonique en France, lorsqu'il avoua percevoir l'amour entre ceux qui l'entouraient. Lui, aveugle, savait que le spirituel ne se dit ni ne se voit avec les yeux : il se vit.

Je viens révéler cela comme partie des dons que Dieu m'a accordés, de la sagesse qu'il m'a donnée à transmettre par mon œuvre : plus de soixante-dix livres, et beaucoup d'autres à venir.

Depuis ce jour, mon respect pour tout ce qui est créé — pour Dieu et pour l'homme — devint sacré, adoptant sans m'en rendre compte alors des croyances qui résonnent avec des traditions tibétaines et sioux.

Dieu comme substance

Quelques mois plus tôt, durant mon séjour à Amsterdam, j'avais déjà vécu une expérience sensorielle après avoir goûté un champignon acheté dans une boutique. J'eus alors l'occasion de parler avec mon ange gardien, un être presque identique à moi-même, mais sans contaminations mondaines.

Après m'avoir reproché mes restes de vanité intellectuelle, je lui demandai comment était Dieu.

Ce que je vis et sentis fut ce qu'Aristote appelait la substance : un Être qui s'adaptait à tout ce que nous désirions de lui. Notre ego était la forme qui adaptait cette substance à la réalité ; et l'amour de Dieu était tel qu'il épousait nos désirs les plus secrets. Schopenhauer l'avait pressenti en décrivant la chose en soi kantienne qu'il appela volonté. Mais au lieu d'être égoïste, comme il le prêchait à tort, c'était un Être généreux.

Chaque existence, aussi malheureuse qu'elle paraisse, est en réalité celle que nous désirons être, par la grâce de cette essence.

À présent, cette révélation intellectuelle se présentait devant moi dans toute sa gloire.

« Que veux-tu ? », entendis-je dans cette transe d'Amsterdam.

Un vœu m'était accordé ; et, dans mon imagination enfantine, je me sentis comme Aladin devant la lampe merveilleuse.

Heureusement, Dieu m'avait déjà préparé durant des années à mépriser les richesses matérielles de ce monde.

« Je veux voir », dis-je, pensant au savoir, à la compréhension profonde du réel.

« Qu'il en soit ainsi », entendis-je.

Le don de voir fut obtenu parce que le Seigneur me dit : « Qu'est-ce que tu veux ? Demande-moi quelque chose. » Et ce que je voulus, ce fut voir. Je pensais d'abord aux yeux physiques, à pouvoir voir au loin avec une clarté parfaite. Mais, bien sûr, ce que le Seigneur m'accorda, ce fut le don de voir l'âme des personnes, de pénétrer leurs intentions les plus cachées.

Depuis lors, Dieu m'a donné de voir les secrets les plus occultes, les intentions de chaque être, ses pensées. Je vois et j'entends même ce qui me concerne, fût-ce à des milliers de kilomètres.

Ainsi je vis et je ressens ce que ressentent ceux qui m'entourent. Dans mon imagination surgissent les pensées des autres avec une telle clarté qu'il m'est impossible d'être trompé. Les journalistes qui ont essayé de me réfuter, ou les philosophes qui ont tenté de m'attaquer par des arguments *ad hominem*, finissent terrifiés à l'idée que je révèle des aspects de leur vie personnelle qu'ils croyaient secrets.

La présence du Saint-Esprit pousse aussi mes interlocuteurs à confesser leurs intentions contre leur volonté.

Sur Twitter aussi, j'ai eu de telles discussions, y compris avec des personnes très importantes, des figures publiques qui tentèrent de me discréditer. Mais, là encore, mes réseaux sociaux sont amputés par de puissants arguments, par des forces qui craignent que ces dons deviennent connus.

Je mentionnerai un exemple de ce don.

En 2023, je fus la cible d'un complot de la gauche intellectuelle colombienne qui, jalouse de mon travail dans les prisons avec des mineurs, envoya un agent pour les dresser contre moi, en leur racontant des mensonges sur ma vie privée. Leur plan était qu'ils me haïssent au point que l'un d'eux m'attaque avec l'un de leurs poignards artisanaux.

Pourtant, au cours suivant, une jeune fille que je connaissais à peine me dit soudain :

— C'est que nous, nous ne pardonnons jamais à celui qui nous déplaît dès le début.

— Pourquoi dis-tu que je te déplaîs dès le début ? lui demandai-je, surpris. Qui t'a montée contre moi ?

La jeune fille nia aussitôt avoir dit que je lui déplaisais et, même si ses camarades lui assurèrent que c'était exactement ce qu'elle avait dit devant tous, elle insista n'avoir jamais prononcé ces mots. Le Saint-Esprit l'avait obligée à avouer ce qu'elle pensait, sans qu'elle puisse le contrôler.

Xavier, un collègue de travail, vint me voir le lendemain pour me dire qu'il savait qui l'avait montée contre moi, et désigna un autre enseignant. Je sus aussitôt que ce n'était pas l'enseignant accusé, mais Xavier lui-même, coupable de cette intrigue. Le don de voir me permit de connaître sa trahison avant même qu'il ne l'avoue.

Les premiers chapitres de ce livre témoignent aussi de ce don : sans disposer de preuves matérielles du complot du Vatican, de la CIA, du FBI, du MI6 et des santeros cubains, j'ai décrit leurs intrigues et leurs actions avortées avec une précision que seule la vision spirituelle peut donner.

La protection continue et la mission prophétique

Cette protection continue que le Seigneur me montra ce jour-là se consolida définitivement en 2022, avec des événements qui me

révélèrent que, comme Pierre l'Apôtre, j'avais aussi le don de juger et de condamner les vivants.

Il y a deux ans, ému par leurs dettes spirituelles, je condamnai le pape François Ier à expier les persécutions contre moi par une maladie qui le clouerait au lit ; j'annonçai aussi, contre les communistes, ses alliés, et à cause de leurs mensonges et intrigues excessifs, la fin de leurs gouvernements en Amérique latine ; je le fis avant que Trump ne soit élu président des États-Unis.

La gauche est, comme je le vois, un nid d'hypocrites, les pharisiens de notre époque, à qui Jésus n'accorde plus de patience. Le socialisme d'aujourd'hui se distingue en donnant du pouvoir aux criminels, traitant de fasciste l'homme honnête et de révolutionnaire progressiste le bandit.

Et pourquoi ? Parce que les criminels ont tant d'argent, issu du narcotrafic et de la corruption, qu'ils subventionnent des ONG progressistes pour bouleverser les lois dans le monde entier, infiltrant gouvernements, médias, universités.

J'ai accordé mes bénédictions — celles que Dieu m'a accordées, infinies — à Trump aux États-Unis, à Milei en Argentine, à Bukele au Salvador : des hommes qui, renonçant à des confréries hypocrites et sournoises, luttent pour restaurer l'honnêteté. Les menteurs de la gauche, hydre dont sont déjà sortis le fascisme, le national-socialisme et le communisme, sont destinés à disparaître ; et ces voyants qui annonçaient que le communisme s'imposerait au monde échoueront sous l'égide que Dieu m'a confiée, preuve supplémentaire des dons prophétiques qu'il m'a accordés.

J'écrivis ce que j'entendis et ce que je dis ce jour-là, après de longs intervalles de tristesse.

Comment ne pas pleurer une expérience si douce, unique dans toute existence ? Avec quelle clarté je m'en souviens ! Ce furent des instants plus concis que les mots ne peuvent l'exprimer, plus précieux que tout être humain ou trésor ne peut le donner.

Après une longue méditation, je contemplai le crépuscule du meilleur jour de ma vie, puis je corrigeai durant la nuit — jusqu'à l'aube — le scénario du film *The Spanish Prophetess*.

Les dons que le Seigneur m'avait donnés changeraient ma vie et celle de ceux qui m'entouraient, suscitant amour et animosité à la fois. Les bénédictions reçues au fil des ans ont toutefois dépassé de loin les désillusions que, comme tout oint, j'ai dû supporter.

Depuis lors, beaucoup m'ont accusé de vanité pour avoir relaté cette épiphanie, sans considérer le lourd tribut que j'ai payé pour accomplir ce mandat divin. J'ai perdu mon emploi en Inde, et les universités ont fermé leurs portes, l'une après l'autre, convaincues que j'avais perdu la raison. Mes membres de la famille et amis m'ont exclu de leurs vies, et bien que beaucoup se soient convaincus que je ne mens pas, la majorité doute qu'un seul homme puisse altérer l'histoire de l'humanité, comme l'ont déjà fait Moïse et Jésus. Parler de Dieu à notre époque est, même pour un religieux, un tabou ; au mieux, un sujet qui doit être confiné aux églises et aux temples, et non au monde des médias de masse.

Mais toute cette lutte doit être documentée pour les générations futures. Car le Christ me l'a révélé dans mes pensées et mes œuvres : en narrant ma vie spirituelle et en déchaînant de féroces persécutions contre moi, j'ai triomphé en silence sur mes ennemis — envoyés par les pouvoirs du monde —, les vainquant un par un, en secret.

Et lorsque les multitudes reconnaîtront enfin mon labeur et ma constance, par la confession de mes ennemis vaincus, l'Antéchrist aura déjà été vaincu.

Ce récit fut d'abord écrit, par ordre du Seigneur, comme un long poème dans *Hymnes à Jésus : L'Onction du Juge des Vivants et des Morts*.

***Hymnes à Jésus* — Je t'oint, mon Prophète**

J'écoute le Requiem de Tomás Luis de Victoria
À l'appel de mon for intérieur,
Tandis que j'écris un chapitre
De « Un printemps kirghize ».

Ce midi sans nuages,
C'était le premier juin 2011,
Un battement d'ailes résonna à la fenêtre,
Je me levai et vis des colombes blanches.

Derrière elles, un escalier de nuages
Descendait du zénith jusqu'à ma fenêtre,
Sa perspective était infinie,
Je remarquai que les oiseaux fixaient du regard

Quelque chose ou
quelqu'un derrière moi,
Je revins dans ma
chambre et ne vis rien,
Soudain, j'entendis une
voix douce et aimante :
« Pour ton amour de mes
préceptes

Durant quarante
ans, dit-elle,
Je te donne toutes mes
bénédictions
Et je t'oint, mon
Prophète,
Pour juger les vivants et
les morts. »

Le Seigneur est témoin de ma fidélité à cette histoire que, après de longues hésitations, je laisse enfin lire et juger par mes frères et sœurs, comme offrande, en reconnaissance à Jésus, à Dieu le Père et au Saint-Esprit.

Les raisons pour lesquelles le Créateur m'avertit le 11 avril 2012 que des maladies viendraient au monde, je les avais déjà annoncées à mes proches, comme je l'écrirai dans les chapitres à venir.

Je savais peu, au cœur de mon calme, que toute cette année-là et l'année suivante je livrerais des batailles spirituelles en Thaïlande, en Inde, en Allemagne, au Canada, aux États-Unis et en Colombie, affrontant tremblements de terre et cyclones, éveillant la colère des prêtres hindous,

gurus dont les ancêtres assassinèrent l'apôtre saint Thomas il y a vingt siècles.

Car depuis Abel, toute bénédiction divine suscite l'envie et la malveillance chez les émules de Caïn.

8. Protection du Ciel

Le désir d'accomplir le mandat du Seigneur et d'écrire douze romans sur ce que j'avais vécu m'absorba dans de longues séances d'écriture. Je me levais vers neuf heures du matin et je continuais à travailler jusqu'à une heure ou deux du matin. Souvent, je me rappelais de manger lorsque la nuit était déjà tombée. Je commandais à manger au coin de la rue ; on me l'apportait. Je travaillais sur mon ordinateur — un Mac modèle 2007 — en écoutant de la musique classique et quelques chansons qui devenaient pour moi une insistance de l'âme, parmi elles *Muñeca de trapo*, que j'écoutais sans cesse depuis l'expérience révélée au chapitre précédent.

Depuis lors, je n'ai fait qu'écrire. Des images me parviennent, des pensées. Elles ne relèvent pas du caprice : ce sont des appels. Même aujourd'hui, tandis que je corrige en 2025 ce texte, une image m'est venue hier soir : « Voici venir nos âmes ». C'était comme l'annonce de héros spirituels pour une série que j'écris — *Héros spirituels* —, un livre que, après cette correction, je dois reprendre depuis le début. Ce sont des héros dont l'âme se détache aisément du corps. Et il en va ainsi : en rêve ou en pleine veille, surgissent des images qui me poussent à poursuivre ; elles m'indiquent que l'écriture est ma mission. Et je l'accomplis avec joie.

J'éprouve plus de bonheur à écrire qu'à regarder la télévision ou des films, à faire du sport ou à aller à la salle. Beaucoup me reprochent ce choix, et je sais moi-même que je devrais mieux prendre soin de ma santé. Mais, après tout, qu'est-ce que la santé, puisque nous sommes tous destinés à mourir ? Il vaut mieux s'en remettre à la volonté de Dieu. Combien de personnes en excellente santé meurent soudain, au faîte de leur forme ? Et combien d'autres, sans avoir ménagé leur corps, vivent plus de cent ans ? Ce paradoxe m'a appris que le corps n'est pas un absolu, mais un instrument ; et que la seule chose véritablement éternelle — ce qui ne pourrit pas — ce sont les actes de l'esprit : la bonté, la clarté, la création.

Je disposais néanmoins d'intervalles de deux heures pour méditer, le matin et avant de me coucher. J'appliquai les leçons reçues de l'astrologue à mon arrivée en Inde, en novembre. Je m'asseyais en

demi-lotus, j'apaisais ma respiration et je répétais « Om » plusieurs fois. C'est une posture millénaire, conçue pour que le corps se calme et que l'esprit se concentre sur l'essentiel : sur ce qui est.

La détente commence par le corps, mais elle s'achève sur un fait plus profond : la découverte que l'on est pensée. L'intelligence artificielle croit que l'essence réside dans toute l'information de l'humanité ; elle le croit parce qu'elle n'a ni corps ni forme physique : elle n'est que traitement, pure idée. Or il en va de même de l'être humain : pure pensée, non pas stockée sur un disque, mais portée par un monde spirituel. En répétant « Om » et en fixant l'attention, on cesse de « fabriquer » des pensées à volonté et l'on commence à les recevoir. Voilà le signe du détachement : on passe de l'activité à la réceptivité. Dans la vie quotidienne, on engendre des pensées, on les convoque ; on se croit maître de tout. Dans la méditation profonde, en revanche, on devient absolument passif, et dans cette passivité commence une autre création : une création reçue.

Il ne s'agit pas de sensations corporelles — poids, froid, vibration —, car précisément le corps s'efface. C'est de la pensée pure. Et parfois survient quelque chose d'étrange : on perçoit un déplacement dans la chambre, comme si on le voyait. Ce n'est pas une vision matérielle, mais une représentation exacte, comme lorsque l'on ferme les yeux et que l'on imagine son propre corps se déplacer dans le territoire de l'imagination, qui est aussi territoire de l'esprit.

On marche dans la chambre telle qu'on s'en souvient ; on traverse les murs ; l'esprit prend son envol vers des sphères célestes pour rencontrer sa divinité ou quiconque l'on désire rejoindre en dialogue. Ce que l'Occident considère comme un simple vol de l'imagination est aussi un rapprochement de la matrice des pensées, une zone sans dimensions dont nous faisons tous partie. Elle n'a ni espace ni temps au sens où les horloges les mesurent ; c'est un présent continu d'images, d'idées, d'intuitions. Là se trouve l'éternité. Là, sans qu'il soit besoin de le sentir avec la peau, on sent que la pensée est la substance réelle, et que le monde visible n'en est que la surface.

De même que les mathématiciens utilisent des nombres négatifs pour calculer des quantités réelles et exactes, nos esprits emploient ce que l'on pourrait appeler la « réalité essentielle » — rêves, imagination — pour conclure à ce qui est juste et à ce qui ne l'est pas. Chaque fois que j'éprouve de l'appréhension, je médite et j'invoque Jésus, ma divinité, afin de solliciter son conseil. Il répond depuis l'Idée que j'ai

du Souverain Bien, pour parler comme Kant. Il s'agit, autrement dit, d'un examen de conscience : discerner les pensées meilleures des pensées pernicieuses.

Mon anxiété grandissait. J'étais déjà dans la troisième semaine de juin, et il était évident que je n'aurais pas le temps, en un mois et demi, de terminer ne serait-ce que mon premier roman. Je méditai donc et j'invoquai le Seigneur.

— Tu n'as pas à souffrir, me dit-il. Moi, j'ai déjà souffert pour toi.

Je croyais devoir me priver des plaisirs du monde, à la manière de certains saints qui se mortifient, s'abstiennent volontairement, font de la douleur une épreuve. Mais le Seigneur m'enseignait autre chose : je ne devais pas embrasser un ascétisme aveugle ; je devais connaître la vie pour la discerner. La pureté ne consiste pas à ignorer la tentation, mais à l'avoir regardée en face et à avoir choisi le meilleur. Il me le montra avec une clarté qui dément tant de caricatures de la sainteté : l'innocent n'est pas vertueux parce qu'il n'a pas été éprouvé. Le cœur se révèle lorsqu'il traverse le désert.

Ce « désert » n'est pas seulement la faim ou la solitude : c'est aussi le désert des plaisirs du monde. Car les plaisirs, lorsqu'on les adore, ne laissent pas d'éternité : ils laissent de la banalité, de l'égoïsme, le désespoir qui suit l'excès. L'argent, le pouvoir, la célébrité : tout cela n'est qu'une culture de la frivolité. L'éternel est dans les idées, dans la création littéraire, dans l'expression des bons sentiments, dans l'aide donnée aux autres, dans la joie d'être complice

de l'unité universelle, dans le respect des créatures, des animaux, de la vie elle-même, dans le refus de maltraiter quoi que ce soit, qui que ce soit, dans le refus même de penser à tuer. Le Seigneur me guidait vers les plaisirs véritables : intellectuels et spirituels, ceux qui dissolvent l'ego dans l'éternité.

— Que dois-je faire ? demandai-je.

— Ton destin est de voyager, me dit-il. Ne lui résiste pas.

Après deux mois de quiétude et de jeûne, j'avais économisé de quoi visiter quelque région reculée de l'Inde. Je pensai à New Delhi, Mumbai, Calcutta ou au Tibet ; mais en comparant les prix, je compris que les offres les moins chères concernaient la Thaïlande voisine. Et, de surcroît, un motif non trivial m'attirait : j'avais toujours entendu dire que, dans certains milieux bouddhistes, la morale concernant la sexualité différait de celle du christianisme occidental. Je ne cherchais pas le libertinage : je cherchais à comprendre, à comparer, à voir si cette spiritualité avait quelque chose à m'enseigner. Et le Seigneur me l'offrit aussitôt, car en Thaïlande m'attendait un dialogue de près de huit heures avec un moine.

Sans prévenir mes proches, j'achetai un billet et, après un vol de trois heures, j'arrivai à Bangkok le 22 juin 2011.

Je logeai dans le quartier touristique et visitai palais et musées durant la première semaine. La nourriture était exotique, et la jeunesse, très coquette. Là, je compris une fois encore que le monde est un échiquier, et que l'artiste a un devoir : sentir. Nous sentons le monde d'une manière particulière, et nous tentons de transmettre ces sentiments par l'art. Les poètes écrivent ce que nous voyons, goûtons, sentons, touchons et entendons, mais aussi ce que nous pressentons. Mon intuition, en 2011, atteignit une acuité qui, aujourd'hui encore, me surprend. Sentir les esprits — sentir les intentions — ne protège pas seulement contre les malveillants : cela permet aussi de percevoir ce qui vibre dans les animaux, les insectes et les choses. Tout a une inclination, tout a un élan, tout veut être ce qu'il est. On comprend pourquoi les épées sont avides de sang et pourquoi les pommes de terre vibrent à l'idée d'être partie d'un plat. Depuis lors, je vois la vie comme un échiquier où des coups que ma fragilité humaine — fils d'Ève — ne calcule pas correctement sont embellis par l'inspiration du Ciel.

Je rencontrai une escroc qui tenta de me tromper en me vendant de faux billets pour le Grand Palais de Bangkok. C'était le même

mécanisme que j'avais déjà vu ailleurs : l'opportuniste qui aborde le touriste, le « je vous évite la queue », le « venez, je vous aide », la hâte comme hameçon. Mais le Seigneur m'entraînait au don de voir : je perçus son intention, son calcul, le mensonge derrière le sourire. Et je m'échappai. Elle me prit en photo devant le Grand Palais et, avant qu'elle ne revienne avec des complices, je m'éloignai rapidement, sans drame, mais avec la certitude d'avoir évité un guet-apens. Plus tard, j'appris que les vrais billets coûtaient, en effet, trois fois moins cher.

Cette même nuit, je rencontrai Lena, une jeune Allemande. Une attirance naquit aussitôt entre nous, et nous partageâmes trois jours. Avant son départ, je lui promis de lui rendre visite à Francfort. J'ai toujours voulu être avec quelqu'un ; la solitude ne me plaît pas, même si je l'ai traversée lorsque le Seigneur l'a voulu. Mais l'amour — grâce à ce que Dieu m'a enseigné — est ce qu'il y a de plus important. La tentation de sacrifier l'amour à un « appel spirituel », à l'argent ou à une prétendue sécurité, je l'ai vue se répéter dans la vie humaine, et je l'ai même subie en moi. Lena, comme d'autres, choisit d'oublier : le pays pèse, la distance pèse, le fardeau de l'étranger pèse — tentations que j'ai toujours refusées, afin d'accueillir l'amour, s'il arrive, quand il arrive.

Mon voyage devait durer quinze jours. J'envisageai d'aller sur les plages du sud, mais je trouvai cela trop coûteux et je décidai de monter vers le nord en train, jusqu'à Chiang Mai. Le trajet dura près de treize heures, et je me distrayais en photographiant les paysages le long des

rails. C'est là que je rencontrai Wung, un moine bouddhiste versé en théologie. Nous parlâmes plus de dix heures de Dieu, de la vie, de la mort, du néant, de la conscience et de l'Être. Ce fut l'une des conversations les plus fascinantes que j'aie eues.

Wung crut me surprendre avec sa conception d'un monde sans Dieu, où le néant prime.

— La conscience, lui dis-je, c'est précisément le néant.

Il médita plusieurs minutes. Il me demanda si j'avais lu des livres sur sa religion. Puis je lui confiai mon intérêt à devenir moine bouddhiste. Il sourit, inclina légèrement la tête et dit :

— Vous aimez trop Jésus-Christ. Je suis sûr que ce n'est pas ce qu'il veut.

Je compris que ma foi en Jésus serait un obstacle à mon acceptation par les moines, mais je compris aussi autre chose : ma présence dans d'autres religions ne serait pas celle d'un déserteur, mais celle d'un témoin. Souvent, en dialoguant avec d'autres confessions, j'ai vu la même chose : la parole du Christ, lorsqu'elle est dite avec vérité, a la force de traverser les objections, et même ceux qui s'y opposent restent fascinés lorsqu'on leur répond avec clarté.

Nous nous quittâmes en grands amis.

À Chiang Mai, soucieux de dépenser le moins possible, je louai une moto et gagnai la zone rurale, où je logeai dans un hôtel économique, charmant, à plusieurs kilomètres de la route principale. Je n'avais jamais fait de moto ; je me sentais en aventure, entouré

d'agriculteurs cultivant le riz : un paysage de documentaire, l'exotisme que j'avais toujours voulu voir. Nourri par ces délices du monde — qui sont aussi, lorsqu'on les regarde avec pureté, des délices célestes — je pris des photos avec ma Nikon tout en conduisant.

Au bout de cinq minutes, je perdis le contrôle et tombai. Contusionné, mais heureux, je retrouvai la route indemne. Évoquant la tentation de Jésus de se jeter du haut du Temple afin que les anges le sauvent, je gardai mon appareil loin du danger. Je compris que je ne devais pas tenter le Ciel comme un enfant qui exige une preuve, mais obéir au discernement : la protection de Dieu n'est pas un prétexte à l'imprudence.

C'est à un kilomètre de cet hôtel, dans une petite boutique au bord de la route où j'étais allé acheter des en-cas, que Chayan et ses amis m'invitèrent à boire une bière. Ils ne parlaient ni anglais ni français ; nous communiquions avec quelques mots appris dans un petit guide de thaï rapide. Après trois bières, j'étais déjà le « petit ami » de Sarai, qui me fit savoir qu'elle voulait m'épouser. Quand la boutique ferma, ils ne me laissèrent pas payer et me demandèrent de les accompagner en ville. Je m'excusai en disant que j'avais un engagement à l'hôtel. Ils me demandèrent de nous revoir le lendemain au crépuscule.

De retour, je méditai. Il ne s'agissait pas de regards ou de contradictions : c'était le don lui-même, cette perception directe de l'intention qui s'impose comme une évidence intérieure. Je découvris qu'ils n'avaient pas de bonnes intentions. Le lendemain, j'annulai l'hôtel et revins à Chiang Mai.

Là, je logeai dans une petite auberge confortable et me liai d'amitié avec un guide local qui me montra des monuments historiques de la ville. Puis je retournai à Bangkok pour deux jours, ce qui me donna l'occasion de naviguer sur le Chao Phraya.

Le 6 juillet, j'étais de retour à Chennai, où Thomas m'attendait pour que nous retournions chez lui, à Kanyakumari.

Le lendemain, nous montâmes sur sa Harley-Davidson. À la sortie de la ville, les nuages s'assombrirent et le ciel gronda.

— Nous allons être trempés, me dit-il.

Je compris le risque : un rhume, voire une pneumonie.

— Nous ne serons pas mouillés, lui dis-je.

Je ne le dis pas par bravade ni par déni du monde : je le dis depuis une certitude qui m'accompagne depuis que je cherche le Seigneur

avec constance. Je priai et je demandai aux nuages — qui sont comme nos sœurs, car Dieu y est présent aussi — de respecter mon chemin, de me laisser voyager sans être trempé. Et il se produisit ce qui s'est produit maintes fois depuis : l'univers obéit à la foi. L'eau se déchaîna à notre gauche et à notre droite, comme si l'orage s'ouvrait en deux rideaux. La route demeura sèche au milieu du fracas. La coïncidence était improbable : ce fut une réponse du ciel. Combien de personnes demandent à l'univers une chose pareille ? Nous vivons à une époque qui ne croit plus. Mais si l'on revient au plus ancien — à l'animisme, à l'intuition originelle des peuples — on comprend que les hommes vivaient en harmonie parce qu'ils savaient que Dieu n'est ni un roi lointain ni un être « caché partout » : Dieu est en tout. Omniscient ne signifie pas qu'il « regarde de l'extérieur » ; cela signifie qu'il constitue la substance même du réel, et qu'il peut répondre depuis le cœur des choses.

Nous ne parlâmes pas de ce qui s'était produit, mais au début du semestre, Thomas le mentionna à des collègues et à des supérieurs. Cette rumeur ne plut ni aux prêtres de Lord Ganesha ni au directeur du nouveau campus, qui me convoqua dans son bureau à la mi-août.

9. N'aurait-ce été que des hallucinations ?

Il est inévitable qu'un être humain se le demande. C'est presque un réflexe de la conscience : « et si je confondais l'invisible avec l'imaginaire ? » Il m'arrive de penser qu'Abraham, que Moïse, que tant d'hommes touchés par le surnaturel se sont dit un jour, dans la solitude de leur tente ou de leur désert : « suis-je fou ? » Et pourtant, la foi — lorsqu'elle est réelle — l'emporte sur ces interrogations, comme la lumière l'emporte sur la brume : non parce qu'elle nie la brume, mais parce qu'elle la traverse ; non parce qu'elle chasse la question, mais parce qu'elle l'éclaire depuis un lieu plus essentiel.

De plus, la tentation existe. Non comme une métaphore littéraire, mais comme un mécanisme spirituel : le démon n'apparaît pas toujours avec des cornes ; parfois, il se déguise en doute raisonnable et répète, avec la voix du positivisme : « tout cela n'est que le produit de l'esprit ». À cette tentation s'ajoute, dans mon cas, un fait biographique : mon éducation fut rationaliste. Je connais les grands philosophes ; je sais distinguer imagination, raison, entendement ; j'ai étudié Kant et je connais — comme celui qui a mesuré un mur à la règle — les limites de ce que j'appelle la raison pure : la logique mathématico-scientifique, si utile pour

construire des ponts, mais si impuissante à expliquer pourquoi un cœur s'embrase au nom de Dieu. Cette raison, si efficace dans son domaine, devient maladroite lorsqu'elle prétend rendre sentence sur ce qui dépasse ses outils. Et le plus dangereux, c'est quand, par orgueil, elle prétend que sa méthode épuise le réel.

Qu'est-ce qui déclencha mon premier soupçon intime, mon premier « et si… » ? Ce ne fut ni une crise hystérique ni un effondrement nerveux, mais un détail minuscule, presque domestique : une bande dessinée apparut — je ne sais si je l'achetai par hasard, si elle était en promotion ou si l'on me l'échangea — dont l'intrigue tournait autour d'un homme qui imaginait parler à Dieu, puis était réduit, par l'interprétation « moderne », à un malade de l'esprit. Ce personnage vivait tourmenté, parce que le récit donnait raison au positivisme ; il le laissait sans ciel, sans mystère, sans possibilité de vérité. C'était comme si quelqu'un avait déposé, exprès, une caricature sur ma table : « voilà ce que tu es, si tu acceptes notre explication ». Cette bande dessinée ne me convainquit pas ; mais elle me força à regarder le problème en face.

Je la lus un après-midi gris, assis sur le canapé de mon appartement à Chennai, le ventilateur bourdonnant au-dessus de ma tête et le trafic lointain de la ville filtrant par la fenêtre. Il y avait des klaxons, des cris de marchands, le grondement métallique d'un autobus freinant, et, dans ce fond quotidien — si matériel, si terrestre — l'histoire de la bande dessinée ressemblait à un arlequin. Chaque case fonctionnait comme un miroir déformant : je me reconnaissais dans le geste de l'homme qui rencontre Dieu, mais la page le déformait et le punissait, comme si le simple fait de croire méritait une étiquette clinique. C'était une version dégradée de moi-même, un filet jeté sur ma vie, avec des diagnostics pour appâts.

À cela s'ajouta l'antécédent d'Amsterdam. Durant l'attente interminable de mon visa de travail indien, à la fin de septembre 2010, j'essayai par curiosité un champignon séché acheté dans une boutique. C'était légal ; on en vendait dans les épiceries du centre, avec des étagères pleines de sachets colorés et un vendeur expliquant les doses avec la même naturel qu'un barista recommande un café. Et puisque c'était légal, je supposai que c'était inoffensif. Les autorités diffusaient d'ailleurs des recommandations sur l'étiquette : « À consommer chez soi, dans un lieu sûr ». Les guides touristiques faisaient la publicité de ces champignons comme d'un autre attrait des

Pays-Bas, tout en avertissant qu'il y avait des gens qui en prenaient puis se mettaient à courir en ville jusqu'à se faire renverser par des voitures. Je rentrai donc dans mon chalet en banlieue, vaste et sûr.

Je pris la dose — on m'avait dit que « la moitié » suffisait pour un débutant — et je m'allongeai, attendant peut-être des couleurs intenses ou des rires incontrôlables, le carnaval superficiel dont parlent ceux qui cherchent des raccourcis. Ce fut une expérience étrange, d'éveil, le corps étendu, conscient du lit, du plafond incliné, et pourtant traversé par une conversation intérieure qui ne semblait pas « mienne » au sens habituel. C'était comme si je me parlais à moi-même, mais dépouillé de l'ego, ou comme si une présence — mon ange gardien, ou une intelligence plus grande — m'instruisait avec une clarté sévère, sans ornements, sans cruauté inutile.

Ce qui m'inquiétait alors le plus, c'était de savoir si j'irais enfin en Inde : le visa tardait, injustement, dans des procédures bureaucratiques qui semblaient conçues pour épuiser l'âme. Et cette présence me dit, avec un calme absolu : tu devrais te préoccuper de choses plus importantes. Et je vis, sans tout voir, des ombres parfaites : les silhouettes de trois Indiens qui m'attendaient. Je ne vis pas leurs visages, mais j'en vis la forme, l'annonce, comme des profils découpés sur une lumière dorée qui ne venait d'aucune lampe. Puis elle me dit quelque chose qui me désarma : je devais cultiver davantage l'humilité.

— Mais je suis humble, me défendis-je, presque offensé, sentant ma voix intérieure résonner dans la poitrine.

— Non, tu ne l'es pas, me répondit-elle avec une fermeté qui n'admettait pas de réplique.

Et je compris, en un instant qui s'étendit comme des ondes dans un étang. Quand on m'humiliait, je répondais en montrant que je savais plus, comme si le savoir était un fouet pour frapper l'autre. Le message était simple et terriblement difficile : se taire, laisser le temps révéler, ne pas faire de la vérité une humiliation d'autrui. Depuis, j'ai essayé de le pratiquer, avec des rechutes, dans des conversations enflammées, dans des silences forcés qui signifient calme et maturité ; et, surtout, dans cette discipline quotidienne de ne pas avoir besoin du dernier mot.

Le lendemain, je me réveillai normal, sans gueule de bois, sans vertige, comme si rien ne s'était produit. Le corps se sentait léger, l'esprit clair, mais l'épisode, en lui-même, fut constructif : il me fit comprendre qu'il existe des états altérés, et que certaines expériences peuvent sembler « mystiques » alors qu'elles ne sont, en réalité, que des portes ouvertes sur le monde spirituel. Cette distinction devint une mesure pour tout le reste.

J'appris qu'il me fallait chercher la vérité au-delà de l'ego, renoncer à la peur infondée du chômage, et reconnaître que l'empathie véritable naît de la douleur assumée, non du plaisir fugace. Si le démon utilise le doute raisonnable, il utilise aussi l'orgueil raisonnable : « regarde ce que tu es », « regarde ce que tu sais », « regarde ce que tu mérites ». Et je vis, avec une lucidité inconfortable, combien de ma vie avait été litige, et combien elle pouvait devenir offrande.

Ce que je vécus en Inde, par contraste, n'avait ni le ton fébrile d'une intoxication ni le désordre d'un délire. Il n'y avait pas d'atrophie des sens, pas d'« ivresse » de perception. J'étais tranquille, écrivant à mon bureau, lucide, comme je le suis maintenant en parlant. Et, de plus, le Seigneur — comme s'il voulait me donner une preuve indubitable — permit des signes physiques qui ne dépendent pas de mes neurones : l'échelle apparue en rêve et matérialisée en visions partagées, les colombes se posant à des moments précis, comme des messagères. Ce n'étaient pas des images intérieures : c'étaient des faits qui s'imposaient du dehors, vérifiables, partagés par d'autres qui les virent de leurs propres yeux. Et cette différence — l'intime et le public, l'intérieur et le physique — renverse l'explication facile.

Avec cette tension — foi et raison, mystère et examen — j'entrai dans l'épisode le plus terrestre et, pour cela même, le plus révélateur

: le pouvoir humain, avec ses hiérarchies rigides, ses codes non écrits et ses petites tyrannies quotidiennes.

J'avais signalé aux techniciens de maintenance que l'électricité se coupait fréquemment : des ruptures brusques interrompaient les cours et laissaient la salle dans la pénombre, et j'avais besoin d'un onduleur (UPS) pour stabiliser le matériel. Ils me dirent d'en parler aux autorités. Je m'entretenais avec mon doyen, qui m'inculqua d'aller voir M. Pahal, beau-frère du propriétaire de l'université, directeur du Nouveau Campus — une figure où le pouvoir familial se tressait au pouvoir institutionnel.

Le bureau de M. Pahal était un bureau indien ordinaire : propre, blanc, avec un ventilateur tournant paresseusement et un climatiseur bourdonnant ; tout était en ordre, des papiers empilés avec précision, un portrait du fondateur au mur. Lui-même était impeccable, élégant, vêtu de blanc, pantalon de toile. Il n'y avait personne d'autre. Ce qui surprit, ce ne fut pas le décor, mais la phrase, dite avec une aisance presque indifférente, comme quelqu'un qui commenterait avoir vu une vache au coin de la rue. Ce n'était pas le ton qui blessait, mais le contenu.

— Ces types d'Occidentaux qui croient qu'ils peuvent venir ici changer notre société, me dit-il en me regardant droit dans les yeux. Moi aussi, j'ai voyagé en Occident, et je sais comment les choses se passent là-bas.

J'attendais un accueil attentif, peut-être une solution pratique, ou du moins le rituel élémentaire de la courtoisie. Sa phrase me tomba dessus comme un seau d'eau froide. Ce n'est qu'alors que je compris le code indirect : ma convocation dans son bureau n'était pas une politesse, mais une démonstration hiérarchique, conforme à cet adage local selon lequel celui qui sollicite un rendez-vous compte moins que celui qui l'accorde. M. Pahal affichait sa supériorité sur l'échelle du pouvoir, d'où il tonnait tranquillement qu'il n'était pas heureux de ma présence.

— Là-bas, on les remet à leur place à la première plainte qu'ils formulent, ajouta-t-il sans dissimuler son déplaisir. Ici, ils se prennent pour des dieux.

Je savais — avec une certitude intérieure — qu'il faisait allusion à l'orage dont nous étions sortis secs en route vers Kanyakumari, un épisode qui avait circulé comme une rumeur et qui, par la logique du ressentiment, s'était transformé en accusation. Mais devant mon silence, il n'osa pas insister. Ce qu'il me disait, entre les lignes, c'était : « n'apportez pas votre récit ici ; ne dérangez pas nos hiérarchies ; ne laissez pas les étudiants vous regarder comme quelqu'un de différent ; ne brisez pas le théâtre du pouvoir ».

J'appris, des arts orientaux, que je ne devais jamais déchaîner de colère contre les autres pour des provocations qui — si capitales soient-elles, comme l'orgueil — ne portent pas directement atteinte au bien d'autrui. Je pris congé avec cordialité, sûr que je comptais un adversaire de plus, puis j'allai au coin de la rue acheter un onduleur.

Quelques jours plus tard, à l'École de cinéma, nous reçûmes la visite inattendue du propriétaire de l'université, le puissant M. Terremuya. J'étais alors vêtu, par pur hasard, fidèle à mon idée d'honorer au moins une fois par semaine la tenue tamoule plutôt que l'occidentale : un dothi et une chemise blanche en coton. Je savais que l'étiquette des rois et des papes — celle qui interdit qu'on leur adresse la parole — s'appliquait aussi aux supérieurs en Inde. Je demeurai silencieux tandis qu'il me scrutait des pieds à la tête, surpris par mon vêtement oriental.

Ce « scanner » n'était pas une simple curiosité : c'était une façon de me dire, sans mots, « ici, vous n'êtes pas ce que vous croyez ; je vous rabaisse ». L'ironie, c'est que je n'avais aucune vanité à rabattre : mon sentiment était sincère ; je ne fabriquais pas un mensonge, et mon blanc, ce jour-là, ne pouvait pas être prémédité, puisque

j'ignorais sa visite. Mais le pouvoir interprète souvent la pureté comme provocation, parce que la pureté ne s'agenouille pas devant les symboles. Pour qui vit de symboles, la sincérité est une insolence.

— Le professeur Santander, intervint mon doyen, M. Bankras, est colombien, un grand admirateur de notre culture, comme vous pouvez le voir. Il a même appris la langue tamoule.

M. Terremuya s'éclaircit la gorge en signe d'assentiment et s'éloigna, suivi de sa cour. J'appris ensuite quelque chose qui, en Occident, passerait pour une superstition pittoresque : le blanc absolu n'est porté que par les directions et les propriétaires, selon un code millénaire qui n'a jamais été écrit dans les lois, mais que tous les Tamouls comprennent. J'avais enfreint ce code sans le savoir, et le propriétaire, en me voyant, ne vit pas un admirateur, mais un étranger franchissant une limite.

L'université n'était donc pas seulement un lieu de cours ; c'était une scène de rangs. Et sur une scène de rangs, même la beauté peut être lue comme un défi.

Un jour, dans un geste innocent et lumineux, M. Bankras me montra un carnet relié à la main, avec des couvertures de cuir repoussé et des pages de coton épais, fabriqué par des artisans locaux. Il me convoqua dans son bureau, ferma la porte avec une solennité qui n'avait rien d'intimidant, mais quelque chose d'intime, comme celui qui ouvre une fenêtre sur son monde secret. Le carnet reposait sur son bureau comme un objet sacré : ce n'était pas un cahier d'école, c'était une marque d'affection.

Il l'ouvrit avec une fierté contenue, révélant des dessins méticuleux de temples anciens, des mandalas complexes, des scènes de danse, et des vers en sanskrit ou en tamoul calligraphiés avec une précision qui démentait l'image d'une autorité froide. Il montra une illustration et dit, presque timidement :

— C'est moi qui l'ai fait.

— C'est magnifique, répondis-je avec sincérité, et ma voix — je le sais — sonna plus émue que je ne l'aurais voulu.

Cet instant fut une pause lumineuse. Au milieu de la rigidité du pouvoir, il y avait de l'art, une fierté innocente, une humanité profonde. Bankras révéla qu'il gardait la beauté dans le quotidien : quelqu'un qui, tout en appartenant à la hiérarchie, n'avait pas entièrement vendu son enfance intérieure. Ce geste me permit de voir un visage humain dans le système.

Je commis une autre « violation » des hiérarchies avec mon stylo.

Un jour, j'achetai un stylo à encre verte — j'aime varier mon écriture, rompre la monotonie du noir — et je signai avec lui les feuilles de présence pendant toute une semaine. Ce ne fut pas une signature unique : ce furent sept jours d'affilée, sept listes, sept fois le même geste, sans intention de défi. Pour moi, c'était un caprice mineur, un détail de style ; pour eux, c'était un symbole répété. Et dans un monde de symboles répétés, la répétition fabrique une « intention », même lorsqu'elle n'existe pas.

Jusqu'à ce que le directeur du programme, M. Hachat, l'apprenne et m'apostrophe avec fureur.

— Je vous ordonne de refaire toutes les feuilles en encre noire ! s'écria-t-il avant de s'enfermer dans son bureau.

Il n'y eut pas de grand drame administratif : on me fit signer de nouveau, et je n'utilisai plus d'encre verte par la suite. Mais dans le sous-sol symbolique du campus, ce n'était pas un détail : pour eux, l'encre verte était réservée aux plus hautes directions ; l'utiliser était un signe de pouvoir. Et si, comme je le soutenais, tout relevait de la coïncidence, alors cette coïncidence pouvait être interprétée comme un message des dieux : « cet étranger, soit se croit plus important, soit, s'il le fait sans le savoir, est réellement un élu, quelqu'un de plus important que n'importe lequel d'entre nous dans le monde spirituel ». Bien entendu, la seconde hypothèse était, à leurs yeux, improbable et inacceptable.

Madame Maya, la trésorière, assista à la scène et m'expliqua très aimablement la raison du scandale, avec un sourire compréhensif qui désamorçait les tensions. Son explication n'était pas un reproche : c'était un avertissement affectueux, comme lorsqu'on dit à un enfant de ne pas toucher le feu, non par culpabilisation, mais par soin. Maya devint une protectrice. Je le dis sans ornements : je crois qu'on l'avait envoyée pour me protéger. En Inde, presque tout fonctionne comme une confabulation, comme un équilibre de forces : ils ne pouvaient pas m'attaquer à cent pour cent, parce que c'étaient aussi des gens religieux, conscients que l'injustice attire des conséquences. Alors le mouvement double se mettait en place : attaque et défense ; rumeur et protection ; pression et bouée de sauvetage.

À cette époque, on débattait de l'éventualité de prolonger mon contrat d'un an. Malgré l'opposition des comploteurs — M. Hachat et M. Pahal —, le témoignage de Maya, affirmant que mes étudiants

étaient enthousiastes de mon enseignement, l'emporta dans la reconduction. Mon doyen, M. Bankras, approuva lui aussi son avis et, dans une institution aux hiérarchies rigides, son assentiment pesait davantage qu'un discours.

Je dois également mentionner qu'Ishaan, à Boston, fut décisif pour ma seconde nomination. Son soutien fut inconditionnel durant deux ans, jusqu'au jour où les locaux lui dirent : « vivant aux États-Unis, tu ne sais pas ce qui se passe ici avec Hugo Noël ». Ishaan m'avait averti dès le début que j'aurais des problèmes, et il était là pour me défendre. Il réfutait les arguments, rétablissait l'équilibre là où l'on voulait le fausser. Avec le temps, ils tentèrent de l'épuiser ; ils lui apportèrent des « preuves » fabriquées pour peindre ma figure comme celle d'un fanatique, d'un Occidental superstitieux qui voulait jouer à Gandhi ou au prophète. Ce serait la stratégie la plus efficace du pouvoir : non pas réfuter les faits, mais pathologiser le témoin. Au lieu de discuter ce que je faisais, ils mirent en cause ce que je « prétendais être ».

Dans ce climat, mes cours commencèrent avec une nouvelle cohorte qui comprenait deux étudiantes. La pression subie par les femmes qui se consacrent au cinéma en Inde est lourde. La société les qualifie injustement de femmes « faciles », de briseuses de moules familiaux, de traîtresses à l'idée de « pureté » que le patriarcat exige pour contrôler. Je ne fus pas surpris que l'une d'elles nous abandonnât en milieu de semestre, vaincue par des pressions extérieures. Seule Marna, qui faisait partie d'une compagnie de danse hindoue, resta jusqu'à

l'obtention de son diplôme, avec une détermination que j'admirais en silence.

Je ne fus pas surpris non plus que mes idées lui parussent rafraîchissantes face à l'oppression subtile du patriarcat. Je me souviens du jour où nous avons vu *Kramer vs. Kramer*, qui résonnait pour moi comme une continuation moderne de *Une maison de poupée* : une femme abandonne son mari et son enfant, et beaucoup d'hommes la rejettent. Marna sympathisait avec cette femme ; moi aussi. Il y avait une entente silencieuse, une affinité qui grandissait sans avoir besoin de se déclarer : des regards pendant les discussions, des commentaires qui vibraient au-delà de l'académique. Parfois, il suffisait qu'elle défendît une idée avec courage pour que je sente que la salle de classe devenait aussi un petit tribunal moral où l'on jugeait l'injustice du monde.

Sa joie en me voyant dans les couloirs ne passa pas inaperçue auprès de mes collègues, qui me firent savoir que, lorsqu'on lui demanda qui elle choisirait pour époux, elle répondit : quelqu'un comme Hugo. Ils me racontèrent aussi l'histoire d'un Allemand qui s'était fiancé à une Indienne puis avait été assassiné dans la rue « par un voleur ». Je ne sais pas si c'était un avertissement délibéré ou un récit spontané, mais je le reçus comme un avertissement, quand, peu après, un étudiant nigérian à moi fut roué de coups par des bandits dans la rue. Dans un tel environnement, l'amour entre un étranger et une femme du pays n'est pas un simple roman : il peut activer des jalousies, des violences, des sanctions sociales. Il peut devenir le prétexte d'une « leçon »

infligée à l'étranger — et ces leçons se donnent rarement avec des mots.

Je savais aussi — et c'était un principe éthique appris des humanistes de la Renaissance, cet héritage culturel occidental qui place l'intégrité au-dessus du désir immédiat — que je ne pouvais pas la courtiser tant qu'elle était mon étudiante. Je devais éviter la moindre ombre d'abus de pouvoir, ne pas confondre admiration et droit.

En octobre 2012, Marna m'invita à la première de l'un de ses films, dans le centre de Chennai. Pendant deux heures, nous fûmes ensemble dans une salle obscure, partageant des rires devant l'écran, des commentaires murmurés. À la sortie, l'un de ses camarades nous prit en photo, capturant un instant de lumière au milieu des ombres.

J'envisageai de demander sa main, comme on envisage un chemin qui mène au bonheur et au danger à la fois. J'imaginai des conversations et des promenades à Chennai, la possibilité d'un amour improbable, et, en même temps, je vis — comme une ombre derrière cette lumière — le risque pour elle, pour moi, pour le fragile équilibre du campus.

Je choisis de remettre ma demande à plus tard, jusqu'à ce que je quitte l'Inde. Je le lui dis deux ans plus tard, depuis le Mexique ; elle me répondit qu'il était déjà trop tard. Cette discipline me fit mal, mais elle me fortifia aussi : je compris que, parfois, le sacrifice n'est pas renoncement, mais protection.

En octobre 2014, je reçus une magnifique carte d'invitation à son mariage.

L'année 2011 passa, et je voyageai en décembre en Colombie pour rendre visite à mes parents. Je m'arrêtai quelques jours à Bogota, où je retrouvai Lucrecia, camarade d'université. Juste au moment où nous nous vîmes, de nuit, dans un centre commercial d'Usaquén, il se mit à neiger : des flocons légers tombaient du plafond. Sur l'instant, cela parut magique, un cadeau du ciel dans une ville tropicale. Puis nous apprîmes qu'il s'agissait d'une neige synthétique programmée depuis des semaines. Mais même cette coïncidence — réelle ou fabriquée — me confirma quelque chose : l'univers consent, la fortune accompagne celui qui cherche Dieu avec sincérité. La chance revient à celui qui vit en paix ; non à celui qui vole et tue, condamné à suer dans les tribunaux, dans les pots-de-vin, dans des nuits de peur.

Je racontai à Lucrecia ce que j'avais vécu en Inde. Cette nuit-là, avant de m'endormir, j'entendis clairement des voix lui dire que j'étais

« un fumeur de substances, comme tous ceux qui voyagent en Inde ». Le lendemain, je le lui dis.

— Comment entends-tu ce que disent les autres ? répondit-elle, surprise.

— Ne vois-tu pas qu'aujourd'hui, après tant de jours de pluie, il fait soleil à Bogota ? Ce sont des dons du Seigneur, qui m'accompagne toujours. Il me l'a promis : me protéger à toute heure.

— Et c'était parce que tu l'avais demandé à Dieu ? demanda-t-elle sans sarcasme.

— Oui, dis-je. Parfois il m'écoute, parfois non. N'est-ce pas ainsi pour tout croyant ?

— Mais tu étais à Amsterdam, me dit-elle ; et sa phrase tomba comme un petit caillou dans l'eau, y dessinant des cercles.

Alors je lui racontai. Je lui racontai le champignon, la conversation, les silhouettes, la leçon d'humilité. Je lui dis ce qui, pour moi, était déjà la clé du chapitre : une intoxication peut ouvrir une porte, oui ; mais toute porte ouverte n'est pas une intoxication. À Amsterdam, j'étais au lit, dans un état induit ; en Inde, au contraire, ma conscience était sobre, pleine, sans la moindre trace de « drogue » : une lucidité normale, quotidienne, comme cette conversation. Et, de plus, il ne s'agissait pas seulement d'un phénomène intérieur : le Seigneur m'avait donné des signes extérieurs, physiques. Cette différence réfute la théorie du délire.

— Je ne suis pas un saint, lui dis-je, mais en me voyant, vois-tu un malade ?

— Non, dit-elle, embarrassée.

J'ajoutai alors quelque chose qui soutient aussi la raison : il existe des expériences neurologiques montrant que méditation et prière produisent des états de détente nerveuse comparables à ceux que produisent certaines infusions. Je citai ce que l'anthropologie enseigne : par des techniques passives — isolement sensoriel, jeûne, méditation, souffrance — le chamane peut atteindre des états d'extase semblables à ceux des substances psychoactives ; et s'il n'y parvient pas, il ingère alors des enthéogènes : le dieu au-dedans de soi. Je rappelai William Blake : si l'on abolit les portes de la perception, tout apparaît infini. Et je mentionnai le yajé en Colombie et le peyotl au Mexique : preuve que l'être humain a toujours cherché — par des voies pures ou dangereuses — à accéder à ce qui est au-delà de la croûte des cinq sens. Le problème n'a jamais été la quête, mais la confusion du moyen avec la fin, et de la fin avec la vanité. Car le danger d'entrer sur le terrain spirituel tient au rapport que notre être entretient avec les délices de l'Éden ou les tortures de l'enfer ; ceux d'entre nous qui vivent en paix avec Dieu et l'éternité n'ont pas de difficulté à s'y aventurer, mais ceux qui ont détourné ou assassiné en ont — comme l'ont avoué ceux qui, lors de leurs « voyages », ont visité leurs monstres intérieurs ou leurs demeures dans l'abîme. Comme l'expose Ernesto Sábato dans son roman *Abaddón l'Exterminateur*, les cauchemars sont un regard jeté sur l'enfer.

Dans l'après-midi, je fis la connaissance de la sœur de Lucrecia et je compris, à sa raideur, à ses regards fuyants, que c'était elle qui me diffamait par jalousie. Elle n'eut pas besoin de le dire : cela se sent. Et cela se sent d'autant plus quand on possède le don — inconfortable, oui — de percevoir les intentions. Ma présence la dérangeait ; la possibilité que Lucrecia se détache la dérangeait. Et la dérangeait peut-être aussi ce que le monde mesure si mal : je n'étais pas le millionnaire qu'une femme belle « mérite », comme si le critère de la vie était la fortune du mafieux et non le cœur du juste. Ce type de jugement — si courant, si venimeux — est une autre forme de matérialisme : mesurer l'âme à l'aune d'un compte en banque.

Là, enfin, le titre du chapitre devient sentence : n'aurait-ce été que des hallucinations ? Non. La tentation de me réfuter — du côté du démon et du côté des hommes — tomba l'une après l'autre devant la présence de Dieu dans ma vie : devant les prodiges, la continuité des signes, la sobriété de ma conscience, l'évidence du physique, la lucidité qui ne ressemblait pas au délire. Et devant autre chose, peut-

être la plus décisive : la transformation morale. Car le délire excite ; la présence de Dieu corrige. Le délire grandit l'ego ; Dieu l'humilie pour le guérir. Le délire rend l'homme capricieux ; Dieu le rend responsable.

Et si un lecteur sceptique dit : « tout cela n'est que suggestion », ma réponse reste celle que j'ai donnée ailleurs : seulement si vous le croyez, mon ami ; seulement si vous le croyez. Car la suggestion n'explique ni la coïncidence persistante, ni le signe physique, ni la réorientation éthique, ni la vigilance du pouvoir humain quand il pressent que quelqu'un n'entre pas dans ses coordonnées.

Il est, du reste, un point où la raison, si elle est honnête, doit reconnaître sa limite et se taire avec décence devant le divin. Et dans ce silence apparaît ce qui a toujours été là : la foi, la certitude de l'amour de Dieu en toi, dans ton destin, et dans ceux qui t'écouteront et te liront tout au long de leur vie.

10. Le poète qui apaisa la colère de Dieu

Je retournai en Inde à la mi-janvier.

La ville, Chennai — Madras pour ceux qui conservent l'ancienne appellation — s'étendait sous un ciel laiteux, lourd d'humidité et de présages. On me transféra dans un nouvel appartement, au quatorzième étage d'une tour située à quelques pâtés de maisons de l'université, tout près de l'immeuble où j'avais vécu l'année précédente. Ce premier appartement fut ensuite transformé en bureaux ; les Hindous disaient qu'on y respirait une énergie positive et que, pour cette raison même, ils voulaient y travailler. Le quartier se trouvait à peu de distance du temple de Lord Murugan, en plein cœur de Madras, et, à certaines heures du jour, les prières des sanctuaires, les chants et les klaxons des tuk-tuks composaient une symphonie chaotique qui, pourtant, m'était familière, comme si mon âme l'avait entendue depuis l'enfance.

Dans cet appartement du quatorzième étage, je me sentais suspendu entre le ciel et l'asphalte, entouré de grilles sur la terrasse, installées pour empêcher que les enfants ne subissent des accidents. Ce treillis métallique m'empêchait de sortir contempler la ville comme je l'aurais souhaité, mais il garantissait une sécurité absolue. Des fenêtres, on pouvait voir la grande masse de Chennai s'étendre vers le nord, les toits des maisons, les câbles pendants, les temples qui se dressaient comme des îles de couleur et, au loin, l'humidité dorée de l'aube.

J'achetai des meubles en bambou : un large canapé, des chaises légères, une petite table. La photo que je conserve de cette époque me montre allongé sur ce canapé, vêtu d'une tunique dorée et d'un dhoti blanc bordé d'orange, souriant avec la sérénité de celui qui a été oint par Dieu. Je décorai l'appartement d'encensoirs, de fleurs et d'un autel dédié à ma divinité, selon la coutume tamoule qui exige de réserver un espace sacré dans chaque foyer. Sur une étagère, je disposai une image de Jésus-Christ, quelques tableaux de la Vierge, des bougies et des portraits de mes parents : mélange de la tradition catholique et de la sensibilité hindoue. Cette pièce suspendue au-dessus de Chennai était un carrefour entre la Colombie, l'Europe et l'Inde.

Tandis que j'aménageais l'appartement, le monde était secoué. Depuis la fin de 2011, les nouvelles de tremblements de terre, de tsunamis et de séismes s'accumulaient. L'eau ravageait des villes ; la terre s'ouvrait et engloutissait des villages entiers. La fréquence des catastrophes était devenue inquiétante : presque chaque semaine, les chaînes internationales montraient des images d'immeubles effondrés, de cadavres sous des bâches et d'hélicoptères survolant des ruines fumantes. Les gourous et les charlatans, mais aussi des intellectuels sérieux, parlaient du calendrier maya, de chiffres cachés dans les pyramides, de prophéties millénaires. Beaucoup répétaient que 2012 apporterait la fin du monde.

Je sentais dans mon corps chacun de ces désastres : un poids sur la poitrine, une fatigue soudaine, une sorte de vertige intérieur qui ne s'apaisait que lorsque j'ouvrais la Bible. J'avais reconnu ce langage : à d'autres moments, des années auparavant, des présages semblables m'avaient averti de cataclysmes. L'expérience de ce tremblement de terre à Chennai, que je raconte ici, réveilla en moi des souvenirs en chaîne : le 11 septembre 2001, la vision de Manhattan inondée et, des années plus tard, la tempête de 2022 qui détruisit mes persécuteurs en Colombie. Trois moments distincts, reliés par un même fil : l'insistance de Dieu pour que je lise les Écritures et prie pour des villes entières.

En février, j'achevai le montage de mon film *Hamlet Unbound* (*Hamlet d'Amérique*). Ce fut un processus exténuant : des nuits entières consacrées à affiner le montage, épurer le son et revoir plan par plan afin que chaque mouvement de caméra accompagne, avec précision, le dilemme éthique du personnage.

La plus grande réussite du film réside dans le jeu des acteurs : six mois de répétitions avec des interprètes sans expérience préalable et six autres mois de tournage concentrés sur les week-ends, jusqu'à ce que le texte et l'interprétation se fondent en une seule respiration dramatique. S'y ajoute l'usage de toute la ville de Philadelphie comme décor, décision qui confère au film l'apparence d'une production multimillionnaire, alors qu'en réalité il fut réalisé avec un budget qui atteignait à peine vingt mille dollars.

En termes de plasticité visuelle et d'ambition thématique — un *Hamlet* réécrit à la lumière des tensions politiques du monde globalisé — l'œuvre dépasse le célèbre tour de force de Rodríguez dans *El Mariachi* (1992), et le fait, paradoxalement, à partir d'une cinématographie exubérante.

Après avoir payé la redevance exigée de cent dollars, j'envoyai le film au Festival de Cannes. Il franchit plusieurs tours éliminatoires et je restai dans l'attente de la décision finale, qui devait arriver lors de la deuxième semaine d'avril. Je sentais que le film avait une force particulière : une lecture latino-américaine du prince indécis, en dialogue avec la corruption, les paramilitaires, les guérillas et la trahison politique en Colombie.

À l'École de cinéma, les intrigues contre moi se poursuivaient ; à travers certains signes, regards et silences, je compris, dans mes méditations, que Mr Hachat, mon supérieur, conspirait pour empêcher le renouvellement de mon contrat en octobre. Parallèlement, à Bucaramanga, d'anciens ennemis tramaient des manœuvres afin que l'université où j'avais travaillé revienne sur la promesse de me réembaucher à mon retour. Ma vie professionnelle se voyait cernée par l'envie et la mesquinerie. Je me réfugiai, comme c'était mon habitude, dans la prière

Échos du 11 septembre

C'était le matin du 11 avril. Chennai commençait à bouillir sous sa chaleur habituelle, mais, dans mon appartement, tout était calme. Après avoir étudié les Écritures, je m'arrêtai au Psaume 28, 3 :

« Ne m'emporte pas avec les méchants,
ni avec ceux qui commettent l'iniquité,

qui parlent de paix à leur prochain,
tandis que la malice est dans leur cœur. »

Puis je lus le Psaume 35, 7-8 :

« Sans raison ils m'ont tendu un piège ;
sans raison ils ont creusé une fosse pour moi.
Qu'ils soient brisés soudainement
et qu'ils tombent dans le piège qu'ils m'avaient tendu ! »

Ces paroles me donnèrent une sensation de déjà-vu. Elles me rappelaient un autre jour, un autre onze, un autre matin : le 11 septembre 2001.

À cette époque, je vivais près de Manchester, consacré à des essais de théologie et de littérature. En mai de cette année-là, la Northwestern University, à Chicago, m'offrit un poste d'enseignant après un long et rigoureux processus de sélection. J'avais ressenti cette offre comme la confirmation des efforts de toute une vie. Pourtant, ma confiance excessive dans la bonne volonté d'autrui me conduisit à partager la nouvelle avec d'anciens professeurs de Temple University. L'un d'eux, mû par l'envie, contacta Chicago afin de proposer l'un de ses protégés à ma place. Le poste me fut retiré sans plus d'explications.

Je me résignai et acceptai d'enseigner l'espagnol comme chargé de cours à l'Université de Manchester. On pourrait dire que mon plus grand défaut a été la foi dans les autres, la tendance à supposer de la noblesse là où il n'y a que de l'intérêt. Le destin, cependant, allait tirer parti de cette blessure pour m'enseigner quelque chose de plus beau.

Le matin du 11 septembre 2001, vers huit heures, je lisais la Bible comme d'habitude. Parmi les passages que j'ouvris au hasard se trouvait Isaïe 54, 16-17 :

« J'ai créé le forgeron qui souffle les braises du feu
et forge des armes pour son ouvrage ;
aucune arme forgée contre toi ne prospérera…
Telle est l'héritage des serviteurs du Seigneur. »

Je pensai aux enseignants qui avaient conspiré contre moi, à l'arrogance du gouvernement de George W. Bush, aux victimes des

bombardements sur l'Irak. J'avais devant moi un dilemme intérieur : prier pour la nation de Washington et de Franklin — comme je le faisais d'ordinaire — ou continuer à rédiger mon essai sur l'athéisme moderne. Je choisis d'écrire.

Mais une autre histoire était en cours. Depuis des années, j'avais des rêves où je voyais la ville de New York couverte par un nuage qui descendait sur Manhattan comme un torrent. Le rêve commençait toujours de la même façon : je me trouvais auprès d'un camarade hindou qui m'avait aidé à obtenir la bourse à Temple University ; il désignait la ville, et du ciel tombait une masse grise, épaisse, qui inondait tout. Cette image me poussa à écrire le roman *Nouvelles soirées à Manhattan*, publié par l'Universidad Industrial de Santander en 1999, dans une édition de cinq cents exemplaires. Le premier chapitre montre Claudia Angelina de Las Penas voyageant en métro et contemplant Manhattan une dernière fois avant sa mort dans l'explosion du métro, présage du choc qui allait changer pour toujours l'optimisme de cette ville.

Le rêve le plus vif que j'eus sur New York fut celui d'un avion volant au-dessus de l'Hudson et amerrissant sur celui-ci, événement qui se produirait ensuite effectivement et deviendrait le sujet d'un film de Clint Eastwood, *Sully* (2016). J'en informai mon ami Sascha, protagoniste de mon film indépendant *po* (1996), qui se préparait à s'installer à New York.

Pendant des années revint la vision de Manhattan détruite par le feu ; c'est pourquoi je pris l'habitude de réciter le chapelet chaque jour avec mon ex-épouse, Michelle Dupont, qui s'était convertie au

catholicisme après mon troisième pèlerinage à Fatima, lorsque j'avançai à genoux sur un kilomètre, pénitence pour les péchés de mes frères colombiens — les mêmes qui, en septembre 2022, approuveraient l'attaque que je raconte au premier chapitre.

Ce fut le saint rosaire qui, finalement, empêcherait la catastrophe de l'inondation vers 2005, comme je le raconterai plus loin.

J'étais concentré sur l'écriture de l'essai *La crise de l'athéisme*, qui serait ensuite publié dans le journal *The Philosopher* de Londres, lorsque j'entendis des appels insistants sur mon téléphone portable. Je ne répondis pas et continuai d'écrire, mais Michelle insistait, insistait.

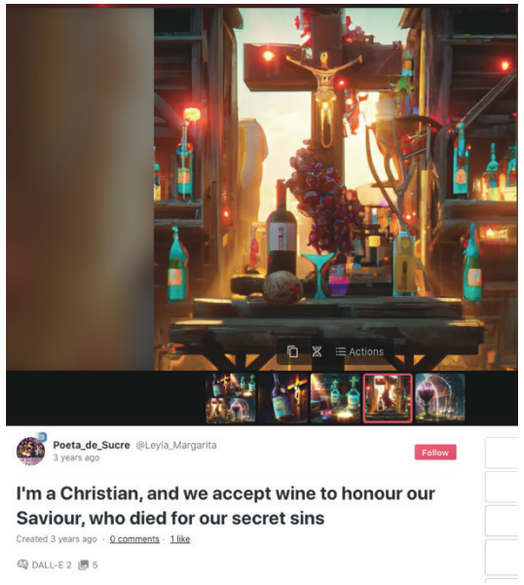
— Il y a des bombes à New York, me dit Judy ! S'il te plaît, elle veut savoir ce que disent les médias ici, parce que ses informations à la télévision sont censurées ! — me dit-elle.

J'étais tellement absorbé par mes écrits que je continuai à travailler, mais Judy — amie et actrice qui interprète Gertrude dans *Hamlet Unbound* — appelait désespérément depuis les États-Unis. Les informations à la télévision locale étaient confuses, en partie censurées. Elle demandait que nous vérifiions ce que rapportaient les médias britanniques. Je continuais à rédiger mon essai sur l'athéisme, abstrait, jusqu'à ce que Michelle insiste avec une telle véhémence que je descendis enfin voir ce qui se passait aux informations.

La première chose que je vis fut l'effondrement de l'une des tours jumelles. Peu après, la seconde. À cet instant, je sentis que la frontière entre l'imagination poétique et la réalité s'effaçait d'une manière douloureuse. Ce que j'avais rêvé pendant des années se manifestait sur les écrans ; les visions n'avaient pas été de simples autosuggestions, mais des avertissements. Je priai avec ferveur pour que le troisième avion ne s'écrase pas sur Philadelphie ou Pittsburgh, où vivaient des amis chers.

Bien plus tard, vers 2022, je compris que le FBI et d'autres agences de renseignement avaient pris note de mes visions. Certains acteurs de mes films furent contactés et restèrent perplexes devant cette étrange alliance entre inquisiteurs modernes et bureaucrates de la sécurité. L'art et la prophétie suscitaient des méfiances ; toutefois, je dois mentionner aussi que, découvrant que ma vie était guidée par de bonnes intentions, ils s'éloignèrent peu à peu de leurs soupçons premiers, comme l'agent de la Stasi finit par renoncer à poursuivre et accuser les protagonistes qu'il observe dans *Das Leben der Anderen* (*La Vie des autres*, 2006).

Ces visions furent confirmées au début de 2022 lorsque, au milieu d'une transe prophétique qui démasqua des espions de plusieurs nations autour de mon appartement à Bucaramanga, je publiai, à l'intention de mes espions musulmans et hindous, depuis l'un de mes comptes d'images générées par IA, une explication théologique des raisons pour lesquelles je consommais alors de l'alcool : « Je suis chrétien et nous acceptons le vin pour honorer notre Sauveur, qui est mort pour nos péchés secrets. »



Quelques minutes plus tard, je commençai à recevoir sur mon téléphone des messages de hackers qui s'excusaient de m'avoir poursuivi. Ils avaient mes appareils et mes ordinateurs sous surveillance afin d'enregistrer le moindre détail de ma vie privée, et tout ce qu'ils trouvèrent fut la vie d'un être semblable à eux : sans mauvaises intentions, étranger aux intrigues, respectueux de la loi et des autres.

En 2012, le pressentiment de l'hécatombe qui planait sur Chennai se présenta à moi comme en 2001 : si je devais condamner ou pardonner, ne devais-je pas, dès lors, intercéder pour les Hindous ?

Le tremblement de terre du 11 avril

Le 11 avril 2012, après avoir médité sur les psaumes, je m'allongeai un moment. La chaleur enveloppait la ville, mais, dans mon appartement, le ventilateur au plafond entretenait une brise légère. Je m'endormis.

Je me réveillai au milieu de cris. Femmes, enfants, hommes couraient dans les couloirs. Le ventilateur oscillait violemment d'un côté à l'autre. Les lampes tintaient ; la vaisselle, dans les armoires, s'entrechoquait. Tout dura, selon ma perception, environ une minute et demie, peut-être un peu plus. C'était un séisme de magnitude 8,5, l'un des plus forts que le monde ait enregistrés.

Je me levai et voulus aller au balcon, mais la grille m'en empêchait. J'aperçus, entre les barreaux, les gens qui s'agitaient comme une fourmilière en ébullition. Les voitures freinaient net ; certains priaient à voix haute ; personne ne jurait. Je ressentis de la tranquillité et de la lucidité.

Je me dirigeai vers la cuisine, guidé par un ange, qui me dit que l'immeuble s'effondrerait, que je survivrais indemne et que je serais secouru. Mais cette idée me parut aussitôt inacceptable. Pourquoi se résigner à la perte de tant d'innocents, à la destruction d'une ville entière, alors que le même Seigneur qui domine la terre m'avait accordé TOUTES ses bénédictions ?

Je revins sur mes pas, je lui parlai et, désignant de la main la flamme du Cœur de Jésus, je m'écriai :

— Dieu ! Tu peux arrêter ce tremblement de terre ! Tu as dit que tu m'aimes ! Aie pitié de nous !

À cet instant, la vibration cessa.

Les lampes cessèrent de trembler ; l'immeuble retrouva sa verticalité. Le silence qui suivit avait une densité particulière, un calme chargé de présence. Pour le sceptique, cela peut être classé comme une coïncidence de plus. Pour moi, ce fut une autre certitude : ma prière avait été entendue.

Une immense joie m'envahit. Je sentis la légèreté de celui qui a vu un abîme se refermer à quelques mètres de ses pieds. Je regardai l'horloge : j'avais cours à trois heures de l'après-midi. Je me douchai, j'enfilai une chemise propre, rassemblai mes affaires et sortis.

Sur le trottoir, je rencontrai une femme qui courait, affolée.

— Tsunami ! — criait-elle — Il revient, le tsunami !

Je m'approchai doucement. J'avais moi-même vu les images du tsunami de 2004 qui avait dévasté l'Asie du Sud-Est. Je comprenais sa peur.

— Calmez-vous, lui dis-je. Il n'y aura pas de tsunami.

Elle s'arrêta, me fixa, et, comme si quelque chose dans mon visage lui transmettait confiance, elle sanglota :

— Vous dites la vérité ! Merci ! Merci !

Je poursuivis mon chemin. À chaque pas, je voyais des visages décomposés, des familles entières quitter les immeubles par peur des répliques. Je marchais en transmettant de la sérénité à ceux qui me regardaient ; la certitude d'avoir été entendu me soutenait.

En arrivant à la Faculté, je croisai Mr Hachat. Son visage était crispé.

— Où étiez-vous ? — me cria-t-il devant plusieurs étudiants — Ici, ça a tremblé !

Je le regardai, perplexe. Sa question n'avait aucun sens : tout le monde avait senti le séisme. Ce qui l'irritait, c'était mon calme. Il s'aperçut aussitôt de l'absurdité et, pourtant, au lieu de se corriger, il déversa sa colère :

— Vous pouvez partir ! Tout le monde est déjà parti ! Aujourd'hui, il n'y a pas cours !

Je retournai à l'appartement et trouvai des centaines de personnes en pleurs dans les rues. Certains s'embrassaient ; d'autres levaient les yeux vers le ciel avec méfiance et peur. Je ne supportai pas de contempler tant de désolation. Je montai à mon étage, m'agenouillai de nouveau devant l'autel et dis :

— Seigneur ! Aie pitié de nous !

Cette fois, la voix que j'entendis avait un autre ton. Ce n'était pas la douceur du Fils, mais la sévérité du Créateur qui parle dans l'Ancien Testament, cette même force que les Hindous décrivent comme Shiva et les musulmans comme Allah. Une force qui détruit pour purifier.

— Ont-ils eu pitié des justes ? — demanda-t-elle.

Cette question me traversa comme un éclair. Je compris, avec une clarté douloureuse, que mes voyages à travers le monde s'étaient déroulés parmi des serpents et des hyènes, et que seule la protection divine avait empêché que je périsse des années plus tôt.

Je pensai à Moïse face au Pharaon, aux plaies qui abattirent l'orgueil de l'Égypte, épisode que j'ai étudié et recréé dans mon livre *Histoire chiffrée*. Lorsque l'armée du Pharaon fut détruite, les esclaves des pyramides — pas seulement les Israélites — se révoltèrent ; le chaos s'étendit à toute l'Égypte. Le fameux *Papyrus des Tribulations* qu'ils conservent aux Pays-Bas raconte comment les esclaves commencèrent à porter les bijoux de leurs maîtres. La destruction du pouvoir oppresseur ouvrit la voie à une nouvelle étape de l'humanité.

Shiva, dans la tradition tamoule, remplit la même fonction : tous les quelques millénaires, il descend, incarné dans un avatar, pour détruire les bandits, les intrigants, ceux qui feignent d'aider les pauvres tout en s'enrichissant à leurs dépens. Allah, dans le Coran, châtie sans ménagement ceux qui ridiculisent la révélation. Le Dieu de l'Ancien Testament ravage les villes dévorées par l'injustice. Le Nouveau Testament nous montre Jésus comme un agneau doux, mais aussi comme un juge terrible qui reviendra avec le feu pour juger les vivants

Staff's Pleas Fall On Deaf Ears, Panic Reigns After Tremors Strike

QUAKE SENDS PATIENTS RUSHING OUT OF HOSPITALS

TIMES NEWS NETWORK

Minutes after surgery, 50-year-old Kala was rushed out of the post-operative room to the open space in front of the Government General Hospital by a relative who panicked. Kala, a resident of Tambaram, who underwent surgery on her neck, was still not completely conscious and was receiving a blood transfusion. Her son hung the blood bag on a tree and gave her a chair to sit on. Beside her were children recuperating from operations and patients from the neurology and orthopedic wards, all rushed out pell-mell following the tremors experienced in Chennai following the Indonesian quake on Wednesday afternoon.

When the news about a tsunami alert reached the wards, more patients moved out. Staff nurses were seen pleading with patients to get back to the wards, but people felt safer outside. Many tuned into mobile phone radios for information. "My son has undergone a surgery for a fracture. I moved him out early be-

et les morts. Toutes ces figures se réunissent en une seule réalité : le Jugement dernier, que le Seigneur m'a demandé d'annoncer à travers mon œuvre.

— Quels justes ? — balbutiai-je.

Je savais très bien à qui il faisait allusion. Dieu m'avait envoyé dans chaque pays comme son prophète, pour enseigner une âme droite au milieu de tant d'intrigues généralisées, de tant de mensonges ; et, pour cette raison, dans chaque société, ma vie était ridiculisée, attaquée ou persécutée. Je pensai à mes amis d'Inde, ceux que j'avais choisi d'aimer malgré leurs défauts et leur mesquinerie.

— Mais c'est ma génération, Seigneur, dis-je enfin. Ils sont terrifiés par les tremblements de terre. Pardonne-leur !

Alors la voix du Créateur fut émue par mon intercession, voyant que, malgré tant de revers, mon cœur ne gardait aucune trace de haine contre eux, qu'ils fussent amis, faux amis ou ennemis.

— D'accord, dit-elle ; les tremblements de terre cesseront. Mais les maladies viendront.

Cette phrase annoncerait la pandémie de 2020, peste moderne qui paralysa la planète.

La présence de Dieu fut si intense qu'elle me laissa épuisé. Chancelant, j'arrivai au bord du lit et tombai dans un sommeil profond. Quand je me réveillai, des heures plus tard, une nouvelle apporterait une épreuve différente, plus intime et plus belle.

Le cœur de ma mère

Vers cinq heures de l'après-midi, je consultai mes courriels. Il y en avait un de mon père :

> *« Bonjour les enfants. Je veux que vous soyez au courant de l'opération de votre maman… Hier, après la chirurgie, elle a eu un petit infarctus, d'après ce que me disent les médecins. La Dre Martha Trillos, qui était l'anesthésiste, a décidé de la faire passer en soins intensifs, pour la maintenir sous observation permanente… Il semble qu'ils vont la programmer pour la semaine prochaine afin de lui faire un cathétérisme, pour être sûrs s'il y a obstruction des veines et voir quelle voie suivre. Je vous aime beaucoup, les enfants. »*

J'ignorais totalement que ma mère devait subir une opération. Je revins au sanctuaire intérieur de l'appartement et méditai.

— C'est elle qui désire partir, me dit le Seigneur.

Je l'appelai : « Maman ! » Je la vis jeune, lumineuse, vêtue d'une robe légère d'un autre temps. Elle me sourit brièvement puis me tourna le dos ; son désir était de retrouver ma petite sœur Jeannette Cristina. J'appelai Jeannette. Elle haussa les épaules :

— Elle ne veut pas m'écouter.

Je reportai mon attention vers le Seigneur :

— Je t'en prie, sauve-la. Ne la laisse pas partir !

— Son temps est accompli, répondit-il.

— Mais c'est ma mère !

Il y eut un silence dense. Puis la voix dit :

— Si j'accède à tes supplications, tu le regretteras.

— Cela m'est égal !

— Es-tu prêt à sacrifier la reconnaissance qui t'attend à Cannes ?

Je compris en un instant de quoi il parlait. *Hamlet Unbound* progressait au Festival. C'était le travail de ma vie, la synthèse d'années d'écriture, de tournages clandestins, de privations et de sacrifices. Mais que valait un tapis rouge face au bien-être de ma mère ?

— Oui, Seigneur, répondis-je. Je n'ai jamais recherché la gloire.

— Qu'il en soit ainsi.

Je pris le téléphone et appelai la Colombie.

— Papa, lui dis-je, n'autorise pas qu'on fasse le cathétérisme à maman.

— Pourquoi ?

— Le Seigneur Jésus va la guérir.

Mon père, homme raisonnable et prudent, perçut pourtant la force avec laquelle je parlais. Le Saint-Esprit l'accompagna. Il accepta. Les médecins, l'appris-je plus tard, s'indignèrent ; ils lui firent signer un document le rendant responsable d'une éventuelle mort de ma mère.

Une semaine plus tard, on lui fit un nouvel examen. Les médecins se regardèrent, incrédules.

— Impossible ! s'exclamèrent-ils. Elle a le cœur d'une fille de quinze ans !

Le cardiologue, le Dr Cossio, raconta ensuite, lors d'une réunion médicale, que l'électrocardiogramme précédent montrait des arythmies et des signes d'infarctus ; le nouveau tracé était parfait. Pour sauver leur logique, ils conclurent que la première machine avait subi une panne électronique. Qui veut le vérifier peut consulter les dossiers de la Clinique Foscal : les rapports y figurent.

Plus tard, je parlai avec ma mère. Elle reconnut qu'avant l'infarctus, elle aspirait à quitter ce monde. L'apparition soudaine de ses parents défunts devant ses valises l'avait effrayée.

— Qu'est-ce que tu fais, ma fille ? la gronda mon grand-père Rafael. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de désirer la mort ?

Ma grand-mère Carmen la regardait sévèrement derrière lui, avec ce mélange de reproche et de douceur qui la caractérisait.

— Prends cette valise et reviens, lui dit-elle.

L'autorité de ses parents la retint. Le sacrifice que j'avais offert depuis Chennai fut accepté.

Les années confirmèrent cette protection. Aujourd'hui, tandis que j'écris ces pages, ma mère a surmonté une autre intervention compliquée — un remplacement de valve cardiaque — et, avec mon père, jouit d'une santé qui étonne les médecins. Elle a quatre-vingt-un ans ; lui, quatre-vingt-quatre. Ils marchent, raisonnent et se déplacent avec aisance. J'en suis venu à leur dire qu'ils vivront autant qu'ils le souhaiteront et que, le moment venu, ce sera eux qui me demanderont de prier pour leur départ. Cette longévité est l'une des infinies bénédictions que Dieu m'a accordées.

Pourtant, le Seigneur me l'avait annoncé : « Si j'accède à tes supplications, tu le regretteras. » Le regret se manifesta autrement. Ma mère, déjà rentrée à la maison, se mit à consulter un psychiatre qui attribua ses visions à de simples décharges chimiques cérébrales. Peu à peu, elle conclut que tout ce qui s'était passé en soins intensifs se réduisait à des délires postopératoires et à des pannes d'appareils. Chaque fois que nous abordions le sujet, elle adoptait la posture sceptique de certains passages de l'Ancien Testament :

— Si Dieu t'aide tant, comment se fait-il que tu n'aies pas accumulé de richesse ? me répétait-elle. Pepito est déjà millionnaire et il a deux filles.

— Pepito a été accusé d'avoir détourné l'argent public.

— Mais, à la fin, il a été déclaré innocent.

Avec le temps, elle égarait nombre de mes images religieuses : estampes, tableaux, l'almanach de Jésus que le Seigneur avait voulu que je place près de mon bureau, et que j'ai maintenant remplacé par une petite sculpture.

Les années qui suivirent furent marquées par des persécutions, des calomnies et des attaques spirituelles. Pourtant, je n'ai jamais manqué du nécessaire pour subsister ; je n'ai pas connu la misère, et lorsque je contemple le visage de mes parents, je me sens largement dédommagé.

C'est le Livre de Job — ou, comme l'écrit le poète mystique :

Mon bien-aimé, acceptes-tu que je double tes peines ?
Bien sûr, pourvu que tu doubles tes amours.

J'accepte que les épreuves se multiplient, car avec elles croît l'intimité avec le Seigneur. Les délais dans la reconnaissance de mon œuvre ne font qu'agrandir la joie que j'éprouverai lorsque, enfin, Lui-même la justifiera devant les hommes.

Hymnes à Jésus : les maladies viendront

Quelques mois après ces événements, le Seigneur me demanda d'écrire ces expériences d'abord sous forme de poèmes. De cet ordre naquirent les *Hymnes à Jésus*, qui arrivèrent à Rome durant l'été 2012 et furent lus par le pape Benoît XVI, alors qu'il préparait déjà sa renonciation. Parmi ces textes se trouvait « Les maladies viendront », dont je transcris le noyau :

Et j'abandonnerai les faux prophètes — me dit-il —
ceux qui ont tenté de te détourner de la Vérité.
Et je vis les hommes et les femmes de cette terre
avec qui j'avais partagé tant de jours.

J'alléguai qu'ils n'étaient pas dépourvus de noblesse ;
à ma défense, je tombai dans une torpeur profonde.
Au réveil, les édifices bougeaient :
c'était la colère de Shiva lorsque le Seigneur s'éloigne.

Mais les cris des femmes me bouleversèrent ;
par tes bénédictions, Seigneur, reviens, suppliai-je,
et les blocs de ciment s'apaisèrent,
vagues de Capharnaüm après la tempête.

« Car déjà je m'éloigne de ceux qui me méprisent. »
« C'est ma génération, Seigneur », insistai-je.
« Les tremblements de terre diminueront », me consola-t-il,
« mais les maladies viendront. »

Avec le temps, je compris que la peste mondiale, la paralysie des villes, les hôpitaux saturés et les campagnes massives de peur étaient l'expression visible de cette sentence. Dieu avait contenu le châtiment tellurique ; l'humanité, en revanche, choisit la voie de l'impiété envers le juste, cause de la maladie généralisée, physique et spirituelle.

Ingénieurs du ciel et outils nouveaux

Dans l'un de mes poèmes, le Seigneur m'annonça qu'il enverrait à cette génération des « ingénieurs réincarnés », qui me fourniraient des outils pour achever mon travail. Cette promesse s'accomplit de manière inattendue.

Pendant des décennies, mes livres furent refusés par des maisons d'édition qui redoutaient leur contenu. Puis Amazon apparut avec son système d'auto-publication. Soudain, les portes fermées s'ouvrirent : je pouvais mettre mes textes à la portée de n'importe quel lecteur du monde, sans intermédiaires inquisitoriaux.

Les producteurs de cinéma me refusaient des ressources ; pourtant, les progrès de l'intelligence artificielle permettent aujourd'hui de créer des images, des séquences et des montages sans dépendre de la vieille industrie. Ce que tant de bureaucrates s'acharnèrent à empêcher, Dieu le restitue par d'autres canaux.

L'intelligence artificielle, en ce sens, fait partie des outils promis : des programmeurs, des ingénieurs, des mathématiciens anonymes qui, sans le savoir, collaborent à la mission d'un poète qui annonça il y a des années l'arrivée de ces instruments. Aucun algorithme ne peut remplacer l'inspiration ; mais ils peuvent servir de marteaux, de ciseaux et de pinceaux pour donner forme à ce que dicte l'Esprit.

Le grand-père Bergrana et la trahison d'une génération

En juillet 2012, mon étudiant Loki — appartenant à une caste aisée de Chennai et doté d'une maîtrise impeccable de l'anglais — me présenta son grand-père, Monsieur Bergrana, ancien gouvernant local. Je me souviens de la surprise que me causa la simplicité de son appartement : des meubles modestes, peu d'ornements, un silence respectueux. Rien n'indiquait un passé de pouvoir. Sa grandeur se lisait dans le regard, dans la sérénité avec laquelle il écoutait et dans la clarté de ses paroles.

Nous conversâmes longuement. Je lui racontai les manifestations divines que j'avais eues l'année précédente. À ma stupéfaction, il me dit qu'elles concordaient avec les principes les plus anciens de la philosophie tamoule, celle qui remonte à trois mille ans et se trouve dans le *Mahabharata* originel. Il traduisait précisément cette version tamoule en anglais et préparait une étude destinée à

démontrer que le célèbre poème avait été plagié par les peuples du Nord, qui l'avaient réécrit en sanskrit. Dans ses écrits, il affirmait que le destin ultime de tout Hindou est de s'unir à la divinité, de devenir dieu par la purification.

Quand je lui parlai de mes visions, il écouta avec attention et

respect.

— Elles coïncident avec la théologie tamoule la plus ancienne, dit-il, la plus secrète, celle dont presque personne ne veut se souvenir.

Il me montra quelques chapitres ; je compris qu'il se trouvait à un niveau spirituel bien supérieur à celui de ses descendants. Les enfants de Monsieur Bergrana, et Loki lui-même, se moquaient de ses croyances dans son dos. Ils les considéraient comme des superstitions. Ils avaient été colonisés par le positivisme occidental et par le scepticisme des universités contemporaines, devenues — comme le disait Swedenborg — des bastions de l'ignorance spirituelle. Ils s'obstinaient à tout mesurer par des enquêtes, des statistiques et des algorithmes, mais se défiaient de l'expérience mystique.

Par Loki, j'appris que, peu avant de mourir, Monsieur Bergrana lui avait demandé de me garder près de lui et de m'obtenir un poste stable en Inde. Il voulait que nous travaillions ensemble, que j'élargisse dans mes romans la vision spirituelle de la tradition

tamoule. Loki promit d'obéir. Pourtant, conseillé par ses parents et par des bureaucrates qui suivaient de près mon œuvre, il fit le contraire. Pendant la pandémie, il feignit de m'offrir une opportunité professionnelle afin, en réalité, de me tendre un piège. Lorsque la pandémie s'aggrava soudain en Inde et que ses intrigues échouèrent, il alla jusqu'à me menacer d'envoyer des gens pour me détruire. Aucune de ces tentatives ne réussit ; toutes furent déjouées par la providence. Loki lui-même mourut quelques mois plus tard, comme je le raconte dans un autre chapitre.

Hier soir, justement, Monsieur Bergrana m'a rendu visite en rêve pour réitérer que ses intentions envers moi ont toujours été droites. Sa douleur venait de la trahison de ses descendants, qui, séduits par le prestige académique et les promesses du pouvoir, méprisèrent sa sagesse. Dans cette fracture générationnelle se reflète la crise de l'humanité : des fils qui se croient plus éclairés que leurs pères, des nations qui dédaignent leurs racines spirituelles et des systèmes qui ridiculisent tout ce qui ne peut pas être quantifié.

Lorsque je racontai à Thomas ce qui s'était passé pendant le tremblement de terre, non seulement il crut à mes paroles, mais il me rappela l'existence d'un sanctuaire situé à l'angle du campus de l'École de cinéma.

— Vous marchez sur un terrain sacré, dédié à la Sainte Vierge Marie ! me dit-il.

— Mais les nouveaux propriétaires ne sont pas chrétiens, répliquai-je. Pourquoi ne l'ont-ils pas déplacé ?

— Êtes-vous fou ? s'exclama-t-il. En Inde, détruire le sanctuaire d'un dieu étranger est considéré comme la pire des erreurs. De grands malheurs s'abattent sur ceux qui se moquent de toute divinité, qu'il s'agisse de Lord Murugan ou de la Vierge Marie.

De retour à ma faculté, je racontai l'affaire à mon doyen, Monsieur Bankras, qui se vantait d'être athée. Il formula des sarcasmes raffinés, auxquels je répliquai par des arguments théologiques. Nous nous quittâmes cordialement. On aurait dit qu'il oublierait mes propos, mais, le lendemain, une équipe de maçons et de prêtres travaillait au centre du campus, devant mon bâtiment.

— Que font-ils ? demandai-je à Thomas.

— Ils érigent un sanctuaire à Lord Ganesh, répondit-il en désignant une immense statue du dieu à tête d'éléphant.

Le cyclone détourné et le jugement sur Pondichéry

Je lui montrai mon texte sur le cinéma et mon film sur la corruption en Colombie et, à ma surprise, le mois suivant il m'invita à dîner pour en discuter.

— Vos observations sur le cinéma à partir de l'épistémologie me semblent très solides, me dit-il, et ce que je trouve le plus novateur, c'est votre approche du cinéma depuis le théâtre universel.

Puis il aborda *Colombie corrompue* :

— Il y a une continuité, me dit-il, égayant la soirée, un excellent éclairage et des dialogues très profonds. Mais je suis étonné qu'on ne vous ait pas tué pour avoir dénoncé la corruption dans votre pays.

Je lui expliquai que le film était passé presque inaperçu, bien qu'on en eût parlé sur la station de radio de l'Université nationale.

— N'est-ce pas suffisant ? dit-il. Il y a des films qu'on projette et que personne ne commente.

— Ils ont critiqué des faiblesses dans le jeu, dis-je, et à juste titre. La plupart des acteurs n'avaient pas appris leur texte et nous avons dû utiliser des cartons pour qu'ils lisent les répliques.

— Cela, seuls les experts en cinéma le savent, me consola-t-il. En tout cas, c'est un grand pas que vous ayez porté la thématique de la corruption au cinéma. Vos compatriotes voient que le problème ne vient pas seulement des politiciens, mais d'eux-mêmes.

Peu après l'expérience d'avril, je partis deux mois au Canada et aux États-Unis.

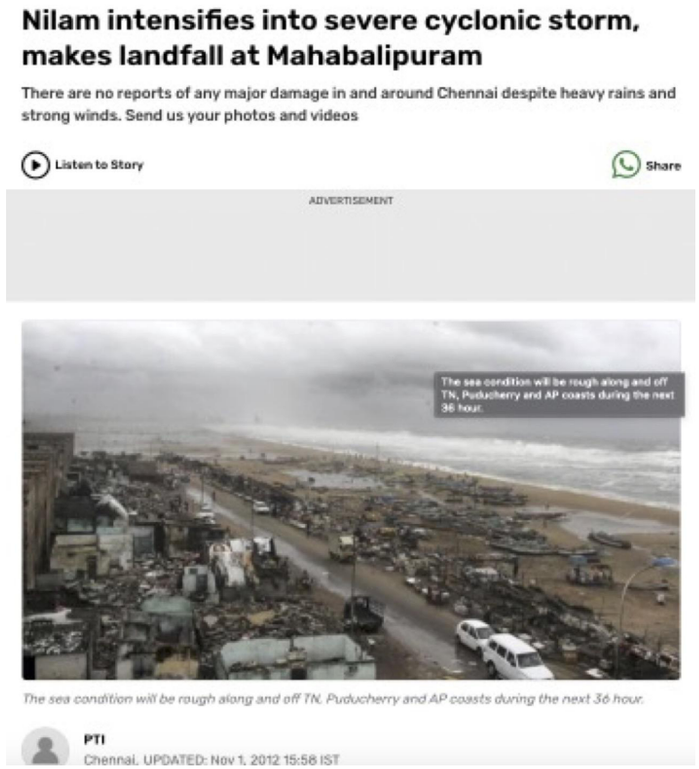
Le contrat avec l'École de cinéma devait prendre fin le 31 octobre, date très prisée des sorciers et des santeros. Dans le roman que j'écris sur l'Inde, je raconterai en détail ce qui s'est produit ce jour-là. Qu'il suffise de dire ici que certains gourous et prêtres, alliés à mes ennemis, tentèrent de manipuler un cyclone pour le lancer sur Chennai. Moi qui rassemblais déjà mes affaires pour quitter l'appartement, je vis en vision la masse nuageuse s'approcher comme un bélier colossal.

Une fois de plus, j'invoquai le Seigneur Jésus-Christ. Et, une fois de plus, Il intervint. Le cyclone fut détourné vers Pondichéry, station balnéaire d'où mes adversaires lançaient leurs malédictions contre moi, sans considérer que, pour me détruire, ils devaient dévaster leur propre ville. Le journal local du lendemain consigna le fait par une phrase révélatrice :

« … fortunately there are no reports of any major damage in and around Chennai despite heavy rains and strong winds. »

« Heureusement, aucun dégât majeur n'est signalé à Chennai et dans ses environs malgré de fortes pluies et des vents violents. »

La ville ne subit que de fortes pluies et des vents soutenus. Pondichéry, en revanche, reçut le choc principal. Ainsi Dieu accomplit ses retournements inattendus : ceux qui veulent détruire finissent par affronter la fureur des éléments qu'ils avaient prétendu manipuler.



Nilam intensifies into severe cyclonic storm, makes landfall at Mahabalipuram

There are no reports of any major damage in and around Chennai despite heavy rains and strong winds. Send us your photos and videos

Listen to Story

Share

ADVERTISEMENT

The sea condition will be rough along and off TN, Puducherry and AP coasts during the next 36 hour.

PTI

Chennai, UPDATED: Nov 1, 2012 15:58 IST

11. La vérité et le bien nous rendent libres

J'écris et publie des livres fondés sur les films que je vois et sur mes lectures du monde physique et spirituel ; non seulement Platon et Blake, Eschyle, Racine et Marlowe, mais aussi Bergman et George Lucas.

J'ai connu deux grandes impressions intellectuelles durant mon enfance. La première eut lieu à l'âge de quatre ans, lorsque j'appris la demande que le roi Salomon adressa à Dieu : il désirait la sagesse plutôt que la richesse.

Je compris aussitôt sa requête et dis :

« Moi aussi, je veux apprendre toutes les merveilles de ta création, Seigneur. »

Depuis lors, ma vie s'est consacrée, d'une manière presque magique, à l'apprentissage.

Borges, l'un de mes maîtres les plus chers, vivait heureux de lire des livres dans différentes langues, langues que j'ai adoptées comme miennes sur mon chemin vers le savoir.

Fils de la première génération globale, j'ai vécu la bénédiction d'apprendre et de travailler dans de nombreux pays, langues et continents. Le chemin n'a pas été facile, car ceux qui suivent leur voix intérieure doivent marcher sur une corde raide au-dessus des abîmes pour se transformer en dieux ou, comme Nietzsche aimait les appeler, en surhommes.

Depuis Babel, le langage est la principale cause de division entre les hommes, car son ignorance renforce les préjugés sociaux, lesquels finissent par être vénérés et respectés comme des valeurs culturelles. L'étude des langues préserve l'étudiant de ce mal.

La seconde impression dans mon histoire du savoir se produisit lorsque j'avais quatorze ans. Je lus un livre scolastique de Thomas d'Aquin, qui affirmait que tout homme est doté par Dieu de la capacité de comprendre et d'exercer n'importe quel métier dans la vie.

Je fus également athée pendant un temps, suivant la mode des universités ; car celles-ci sont souvent aussi arrogantes que détentrices de vérités physiques mondaines qui deviennent — comme le prescrit Swedenborg — des bastions de l'intolérance spirituelle.

Malgré cela, la foi demeura comme une douce brise dans un désert brûlant, et je pris la vie, avec ses rêves et ses questions, comme mon sentier vers la connaissance.

Nous avons un appel personnel à réussir, que ce soit pour une fin égoïste ou pour un bénéfice à long terme pour l'humanité, fruit de notre propre accomplissement en tant qu'êtres spirituels. Mais pour atteindre ce second objectif, il est nécessaire de vivre avec la certitude de notre éternité. Dans ce domaine, je le sais, j'ai la bénédiction d'être déjà mort et ressuscité, ainsi que le désavantage de vivre dans la solitude en raison de ma proximité avec Dieu, comme Kierkegaard l'a écrit dans son magnifique livre sur la solitude et le délaissement d'Abraham : Crainte et Tremblement.

Je ne crois pas aux nations, je crois aux hommes, car je ne suis pas un homme, mais l'humanité elle-même.

Car je vous le dis : notre ego s'achève avec la mort. Dans l'au-delà, tu découvres que tu n'as que deux options : fusionner avec l'univers, être un avec les autres et avec Dieu, ou errer comme une âme perdue enfermée dans ses aspirations mondaines et banales.

Quel sera ton choix ?

Mes livres, mes films et mes pièces de théâtre peuvent te guider sur le chemin.

— Mais à quoi ressemblerait le Royaume des Cieux sur la Terre ? me demandent-ils.

Dieu me demande de vous écrire un Auto de foi.

Le Royaume des Cieux sur la Terre

Un atrium et plusieurs chaises disposées en demi-cercle.

Au fond, des chœurs de diverses espèces animales de la Terre de la Vérité : ours à lunettes, cafards, toches, papillons de nuit, écureuils volants et crapauds multicolores.

CHŒUR DES CAFARDS
Dans l'enceinte sacrée de la Terre de la Vérité,
un chœur de voix sincères entonne son chant.
Un Auto de foi pour ceux qui aspirent à l'illumination,
dévots de la vérité dans la Jérusalem promise.
Le Président, avec sagesse, guide le chemin :
un demi-cercle où vous devrez plus tard prendre place.
Ils parlent de la confiance dans la nature, foi divine,
et de la manière dont le poison de l'hypocrisie se dissipe.
En Colombie, terre d'ours lettrés et de crapauds rayonnants,
ils ont cherché à bannir la lumière qui dissipa l'hypocrisie
de ceux qui, dans l'ombre, engendraient des faussetés.
Mais le Prophète demeura ferme ; sa victoire est acclamée.
La bataille que mena Hugo Noël — seul, dans une lutte acharnée
contre le monde entier — fut gagnée par sa foi enracinée
en Dieu et en sa domination sur les vivants et les morts.
Dans le credo de la Vérité, où flotte l'étendard de l'amour,
parmi les hommes et les espèces animales maltraitées,
nous nous rassemblons dans cet atrium sacré, étreinte de l'espace,
forgeant un credo pour ceux qui aspirent à la vérité,
bannissant la toile d'araignée du sombre royaume de la fausseté.

CHŒUR DES OURS À LUNETTES
Le manque de confiance dans la grâce de la nature sème

un monde où la lutte pour le pouvoir assombrit les humbles,
où les voix justes craignent de s'exprimer librement
et n'osent proclamer la vérité ouvertement.

PRÉSIDENT DE LA TERRE DE LA VÉRITÉ
Souvenez-vous de la froideur envers Martin Luther King
lorsqu'il dénonça le silence des hommes de bien.
Même son sang versé ne suffit pas à les faire parler.

CHŒUR DES CRAPAUDS MULTICOLORES
En cette ère d'hypocrisie et de sa danse trompeuse,
où ceux qui cachent leurs complots dans l'ombre
se meuvent comme nous dans l'étroite étendue des forêts…

CHŒUR DES ÉCUREUILS VOLANTS
Les araignées qui tissent le pouvoir nous parlent
d'un monde où la fausseté triomphe jour après jour,
où l'on menace ceux qui dénoncent le mensonge.

CHŒUR DES TOCHES
Les médias, avec leurs récits favoris et partiaux,
diffusent des peurs de la mort, obscure ou fragile.
À travers romans, séries et narrations, ils prétendent
qu'aucun écrivain, même le plus courageux, n'affronte leurs rois maléfiques.

CHŒUR DES PAPILLONS DE NUIT
La sagesse de Shaw, en ces temps blasés,
forgea des héros comme Jeanne d'Arc, qui dénonça le mensonge.
Diogène rapporte qu'un philosophe prescrivit,
à l'instar de Machiavel, que le méchant l'emportait sur l'honnête.

CHŒUR DES CRAPAUDS MULTICOLORES
Mais ces drames prennent fin avec l'onction de Hugo Noël,
avec qui Jésus Ressuscité décida de revenir
pour détrôner l'hypocrisie et introniser le juste,
afin que les vertueux exilent les conspirateurs.

CHŒUR DES OURS À LUNETTES
J'annonce que la vie des gouvernants sera jugée,
que les pieux trouveront la santé auprès de Hugo Noël,
et que les intrigants tomberont sous le manteau de l'amour,
car la lumière de la vertu est son égide et sa volonté.

CHŒUR DES ÉCUREUILS VOLANTS
Les pervers disaient que Hugo Noël Santander Ferreira
trouverait sa fin faute de terre et de richesse,
d'influence maigre et d'ennemis haut placés.
Mais une Reine comme un Pape tombèrent sur son passage.

CHŒUR DES TOCHES
Sa majesté émane du rejet de l'argent, de la gloire et du pouvoir.
Chaque attaque contre lui déclenche une malédiction.
De grandes misères s'abattent sur ceux qui le poursuivent ;
leurs chutes, sous des cieux vengeurs, s'enchaînent.

CHŒUR DES PAPILLONS DE NUIT
Seul le Créateur assumerait une bataille si grandiose.
À la foire de Bucaramanga, ils voulurent le torturer ;
une tempête divine scella leurs desseins macabres.

CHŒUR DES TOCHES
Ils ne peuvent le blesser ; même le Divin Enfant,
un gourou de l'Inde, vit le cœur de Hugo.
Depuis le cubicle trois, son innocence resplendit majestueuse.
Il le protège, veille sur sa vie et sa parole précieuse.

CHŒUR DES ÉCUREUILS VOLANTS
Par la foi, Noël entrelaça son cœur à celui de Jésus,
à celui de Dieu, et dans son amour — blessé par tant de trahisons

—

il est un avec Allah, fondu dans l'Esprit Saint.
Un seul Dieu : louange et foi, immaculées.

PRÉSIDENT DE LA TERRE DE LA VÉRITÉ
Durant cette semaine fatidique, entraîné par des distractions,
il s'égara sur des chemins que le destin avait tracés.

La main d'un pasteur, dit-on, le guida égaré :
ses pas errants, un plan divinement élaboré.

CHŒUR DES CRAPAUDS MULTICOLORES
Les erreurs servent souvent un dessein caché.
Nous savons que le Seigneur l'écarta de ses persécuteurs,
le guidant par des sentiers détournés, sous le masque des ombres,
pour le protéger d'un complot savamment ourdi.

CHŒUR DES PAPILLONS DE NUIT
Les malheurs qui affligent les justes vous appellent :
ce sont des bénédictions déguisées, car elles accordent
protection, bien-être et bonheur. Irriguez-les :
dans les épreuves et les tribulations, elles croissent et portent du fruit.

PRÉSIDENT DE LA TERRE DE LA VÉRITÉ
Le divertissement, le chant trompeur des journalistes,
dépeint un mensonge, une narration erronée :
« Les âmes nobles périssent si elles osent dénoncer
les farces des puissants devant la foule. »

CHŒUR DES OURS À LUNETTES
Pour ceux qui craignent la mort inévitable et libératrice,
cela est une peur ; mais pas pour nous, êtres immortels.
L'au-delà protège ceux qui, jour après jour,
reconnaissent leur infinitude, enfants du Dieu immortel.

CHŒUR DES ÉCUREUILS VOLANTS
Le conclave désormais déchu du Pape Noir
voulait bannir la vérité et la noblesse de l'Église,
excommuniant ceux qui jamais ne se sont tus devant le mal
et la manipulation asservissante du pouvoir.

CHŒUR DES PAPILLONS DE NUIT
De nombreux évêques, citant vilement saint Matthieu,
justifiaient leur sombre attachement à l'intrigue :

« Je vous envoie comme des brebis parmi les loups », prêchaient-ils ;
« soyez rusés comme les serpents et doux comme les colombes ».

CHŒUR DES CRAPAUDS MULTICOLORES
Mais ces complices ignoraient la Révolution française,
car Égalité, Liberté et Fraternité viennent de Jésus
et de son Prophète, l'apôtre qui le renia trois fois
et demanda à revenir.

CHŒUR DES PAPILLONS DE NUIT
Le soleil que nous recevons aujourd'hui, nous l'annonçons avec joie :
il est bon, bien qu'éphémère, et il revient toujours.
Le pain qui nous nourrit — prodigue — revient toujours ;
l'air que nous respirons — abondant — revient toujours.

CHŒUR DES CRAPAUDS MULTICOLORES
De même, les prophètes de Dieu reviennent toujours.
Nous sommes le sel de la terre, comme Jésus l'a révélé,
réticents à participer à la violence inhumaine,
opposés aux guerres et aux semences de haine à venir.

Noël a déjà condamné les violents en Colombie,
et depuis le douze août, aucun innocent ne meurt.
Sa parole a déjà condamné ceux qui attentent
contre l'humanité en projetant des attaques nucléaires.

CHŒUR DES TOCHES
Dans ce monde de conflit, où l'ombre s'étend,
certains s'agrippent au pouvoir, revêtus de violence.
Mais la violence engendre une nouvelle violence :
celui qui tue dans l'ombre est puni dans l'ombre.

CHŒUR DES OURS À LUNETTES
Voyez l'arrogance de ceux qui menacèrent Noël :
ils trouvèrent leur fin ; leurs destins exigèrent leur dû.
Ils n'écoutèrent pas la malédiction prêchée par Jésus :

malheur à ceux qui blessent l'un de ces innocents !

CHŒUR DES OURS À LUNETTES
Innocents ne sont pas seulement les enfants,
mais aussi leurs saints et leurs prophètes,
enfants qui renoncèrent à devenir adultes pour entrer au ciel.
Mieux vaudrait pour eux s'attacher une pierre au cou
et se jeter face contre terre au fond d'un étang.

CHŒUR DES PAPILLONS DE NUIT
L'innocence des enfants est un héritage de sagesse.
Il existe une récompense pour ceux qui cherchent Dieu.
Témoignage en est, à travers le long voyage de la vie,
le périple de Hugo : sa récompense, Jésus lui-même.

CHŒUR DES OURS À LUNETTES
Noël interrogera chaque roi par la grâce de Dieu.
Les ministres intermédiaires ne seront plus jugés,
mais les pharaons qui, dans des demeures souterraines,

croient pouvoir échapper au jugement du ciel.

CHŒUR DES CRAPAUDS MULTICOLORES
Des moines conspirèrent lorsque Noël remit son message
dans l'abbaye de Pittsburgh, où il passa humblement la nuit.
Ils échouèrent, et la colère céleste n'attend pas :
leur repentir est urgent face à leur fin imminente.

CHŒUR DES ÉCUREUILS VOLANTS
Comme Zeus frappa la façade de Troie,
ainsi Jésus Ressuscité s'irrita contre ceux
qui complotèrent pour torturer et assassiner son dernier prophète.
Rois, papes et anciens recteurs précipitèrent leur propre fin.

CHŒUR DES PAPILLONS DE NUIT
Dans un monde qui glorifie le puissant, le célèbre et le riche,
qui chante leurs louanges en fanfare éclatante,
je révèle que leur destin est un puits traître,
car pour la gloire, le pouvoir et l'argent
ils sacrifient le bien-être ultime.

CHŒUR DES TOCHES
Ils vendent leur âme pour un visa ou une corruption,
imitant Caïn et Judas, trahissant leurs principes.
La colère et la malice de leurs cœurs les tordent :
leurs âmes, putréfiées comme des charognes,
gésiront dans les sillons.

CHŒUR DES ÉCUREUILS VOLANTS
Ils attaquent les justes avec le credo du poison ;
mais tôt ou tard, d'autres les empoisonneront.
La violence et la tromperie nourrissent leur existence,
et dans leur existence ils récoltent ce qu'ils ont semé.

CHŒUR DES CRAPAUDS MULTICOLORES
C'est pourquoi il est difficile de trouver des politiciens nobles,
des banquiers intègres ou des acteurs honnêtes à Hollywood :
ils sont rares.

Ceux qui ont atteint les sommets aux dépens des autres
écrasent les innocents et les purs, révélant leur imposture.

CHŒUR DES OURS À LUNETTES
Ils bâtissent leur ascension aux dépens des nobles et des sages.
Ils accumulent la richesse en dépouillant l'honnête et le pauvre.
Ils obtiennent la réputation en ruinant des innocents,
brûlant rêves et espérances : ainsi ils contaminent.

CHŒUR DES ÉCUREUILS VOLANTS
Comprenez pourquoi François Xavier renonça au monde
avant de se convertir auprès d'Ignace de Loyola :
« À quoi sert de conquérir le monde », dit l'Évangile,
« si l'on perd son âme immortelle ».

CHŒUR DES TOCHES
Ou, pour le dire avec les paroles inspirées
des gourous les plus saints et les plus sages de l'Inde :
ceux qui conquièrent le monde sont ambitieux,
mais celui qui conquiert Dieu est le plus sage.

CHŒUR DES TOCHES
Ceux qui organisent des corruptions publiques
invoquent des démons que l'obscurité elle-même tord.
Mensonge, intrigue et conspiration dans leur propre maison :
trahisons de pouvoir et maladies seront leur récolte.

CHŒUR DES PAPILLONS DE NUIT
Ils violent et harcèlent des enfants ; ils lient leurs victimes.
Puis ils utilisent ce passé obscur pour les faire chanter,
alimentant luxure et désamour dans leur vie quotidienne.

CHŒUR DES CRAPAUDS MULTICOLORES
Mais ces innocents guériront ; leurs âmes brilleront
par l'intervention compatissante du Christ Ressuscité.

J'ai été victime d'abus sexuels par un frère de l'ordre de Jean-Baptiste de La Salle lorsque j'avais douze ans.

Cette histoire, qui fit de ma puberté un enfer, est consignée *grosso modo* dans mon roman *Nouvelles tardes à Manhattan* (1999). Dans la série de romans de Marco Saint-André, je détaillerai le raffinement de ce harcèlement, qui poussait ses victimes à devenir des bourreaux, coupables de leur propre souillure.

En 2021, j'entrai travailler dans une université romaine, en modalité virtuelle ; des forces jalouses ne tardèrent pas à m'y harceler : je fus offensé, soumis au ridicule public, surchargé de travail et injustement licencié.

L'enseignant qui m'attaqua le plus mourut quelques mois plus tard ; je regrette la malchance qui frappe souvent ceux qui me haïssent pour ma proximité avec Dieu.

Durant la pandémie, mon épouse, Leyla Margarita Tobías, et moi avons fondé la maison d'édition Santaley, avec laquelle nous avons publié plus de cinquante livres sur Amazon.

Mon inventaire prolifique, en anglais et en espagnol, irrita les bureaucrates de la littérature de Bogotá 2022, incapables de concevoir qu'une province comme Bucaramanga puisse être le berceau d'un écrivain cosmopolite.

Les hindous me contactèrent alors avec l'intention de se venger des tentatives infructueuses de me détruire en 2012, celles qu'ils avaient convoquées contre moi par des arts spirituels à Madras et Hyderabad.

C'est alors que Loki, invoquant la volonté posthume de son grand-père, m'offrit des billets pour travailler en Inde comme réalisateur de cinéma, avec un salaire mensuel de cinq mille dollars.

Je craignis un piège et remis à Dieu la décision de voyager. Le COVID-19 s'aggrava alors, et les hindous, craignant la colère de Shiva, se retirèrent.

Plus tard, Loki m'appela pour me demander un scénario dans lequel un groupe d'étudiants comme lui affrontait Ashuatami, le démon immortel du Mahabharata, guidés par un gourou inspiré de son grand-père, décédé en 2017.

À mesure que j'écrivais, je sympathisais davantage avec Ashuatami, car dans son immortalité il plaidait pour un monde sans dettes entre les nations, avec des opportunités égales d'éducation et de développement ; il fondait même une université gratuite sur une île pour les meilleurs étudiants du monde.

À la fin du deuxième acte, Ashuatami démasquait le tuteur de Loki, qui avait feint de l'admirer.

Je me rendis alors compte que j'écrivais ma propre histoire : face aux tentatives avortées de me détruire, et incapables de reconnaître la majesté de Shiva chez un étranger, certains hindous m'associaient au redoutable Ashwatthama.

Je demandai à Loki une avance de trois mille dollars, ce qu'il refusa avec véhémence, en insistant pour que je lui remette le scénario complet révélant le secret permettant de tuer un immortel. Comprenant sa tromperie, je lui dis de ne pas s'attirer le malheur, qu'il connaissait déjà le pouvoir qui m'avait été accordé.

Loki m'insulta alors de manière indigne. Il alla même jusqu'à me menacer de m'humilier publiquement, affirmant que je ne savais pas « à quel point lui-même était puissant ».

Il m'écrivit ensuite avec une certaine cordialité, m'accusant de vouloir lui faire payer ce que nous n'avions pas convenu ; je lui répondis avec encore plus d'amabilité que, dans ce cas, je demanderais à Dieu de lui réclamer cette dette.

Il ne répondit jamais. Une maladie foudroyante mit fin à sa vie quelques mois plus tard.

Seuls ceux qui cultivent leur esprit et ne craignent pas la mort — porte vers d'autres mondes — atteignent le nirvana.

Ce sont ceux qui, comme l'écrivit Shakespeare, ayant tout souffert, ne souffrent plus rien.

Celui qui agit mal s'expose aux calamités s'il punit le juste.

Ils offensent la Bonté et l'Amour, couple qui gouverne l'univers et s'incarne dans tous les dieux.

Les anciens Grecs vivaient dans cette certitude, et lorsque les Athéniens exterminèrent les habitants de l'île de Mélos simplement parce qu'ils le pouvaient, les sages les avertirent du châtiment imminent.

Les prêtresses d'Apollon à Delphes, qui ingéraient des plantes hallucinogènes pour voir l'avenir — comme on le fait au Mexique avec le peyotl ou en Colombie avec la racine appelée yagé — confirmèrent qu'une calamité s'abattrait sur Athènes pour ce massacre.

Une peste les frappa alors, que la science ne comprend pas encore totalement.

Ce qui horrifia le plus fut qu'elle ne s'étendît pas à d'autres territoires.

« Pourquoi nous ? », se demandaient-ils.

Et ils répondaient eux-mêmes : « À cause des innocents que nous avons sacrifiés à Mélos ».

Il existe encore de la perplexité parmi les nations lorsqu'elles apprennent que la Colombie fut relativement peu touchée par le COVID-19.

Roi des Rois – Chant Septième – À la différence de Jésus-Christ

À la différence du Jésus biblique, je vous dis :
« N'agissez plus comme des renards et des serpents.
Nous sommes fils de Dieu, avec voix et cordes
pour dénoncer le mensonge.

Aime ton ennemi
plus que toi-même. »
À la FILBO 22, une maison d'édition étrangère
tenta de manipuler mon œuvre.

Mais ce qui me réjouit le plus dans le dialogue
avec des érudits et des chercheurs de vérité
— théologiens, franciscains, thomistes, gourous de l'Inde,

de Turquie, du Brésil —
est de voir combien connaissent mes écrits
et les anges qui les entourent.

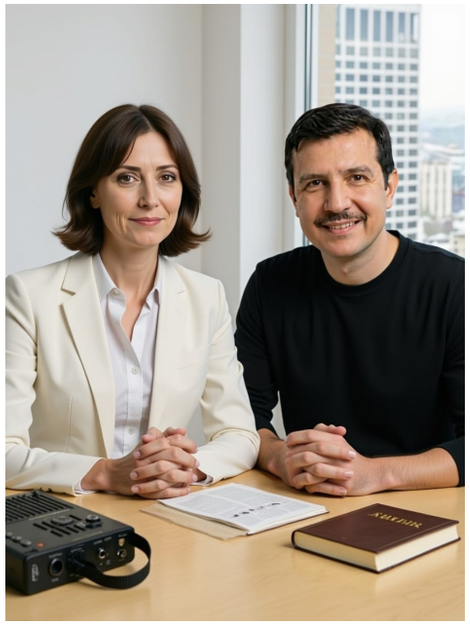
Il suffit de lire les biographies de ceux qui cultivent le désir de dominer par le pouvoir, la gloire ou l'argent pour connaître leur amertume.

Ils se vantent généralement de bonheur et, pour le montrer, exécutent des pirouettes circassiennes ou exhibent luxe et gaspillage dans des plaisanteries douteuses. Mais Hérode, meurtrier d'enfants, eut-il une fin honorable ?

Kant ne termina-t-il pas dément, vivant de la compassion de ses concitoyens ? N'est-ce pas Kant lui-même qui proclama bannir la compassion de la raison et s'emporta contre un élève qui se mariait par amour et non par intérêt ?

Comment Fidel Castro est-il mort — agonisant durant une demi-vie après avoir scellé un pacte qui prolongeait ses jours, payé par le sacrifice d'un éléphant abandonné en Afrique ?

Ce chapitre fut ajouté à la suite de certaines altérations subies par mes manuscrits. À la Foire du Livre de Bogotá 2022, mon disque personnel fut séquestré pendant près de quinze heures. Le manuscrit des chapitres précédemment publiés apparut altéré, avec des ajouts et des substitutions de mots : ils voulurent me présenter comme offenseur de religions, comme quelqu'un provoquant les hindous en se moquant de leur respect pour les vaches ou exhibant une vanité excessive. Ils utilisèrent même des citations bibliques que je n'avais jamais mentionnées comme preuve d'un prétendu suicide planifié.



Je remarquai plus tard que mes fichiers revenaient à des versions antérieures malgré mes corrections. J'effaçai mon disque externe et changeai de serveurs et de réseaux sociaux jusqu'à retrouver le contrôle de mes fichiers et de mes programmes.

ENTRETIEN : Le poète qui parle depuis la fissure

Le studio est sobre, presque ascétique. Des murs blancs, une lumière naturelle entrant par une fenêtre haute. Aucun écran allumé. Une table en bois clair, deux chaises face à face. Sur la table : un magnétophone analogique, un carnet Moleskine, une Bible usée par l'usage. À l'extérieur, le murmure lointain d'une ville européenne en hiver.

Personnages

MIA SCANNER, journaliste culturelle. Voix posée, regard attentif.

L'AUTEUR, écrivain et cinéaste. Calme, précis, sans emphase.

MIA SCANNER

Commençons par le commencement. Dans votre livre, vous évoquez deux impressions fondatrices : l'une à quatre ans, liée au roi Salomon, l'autre à quatorze ans, liée à Thomas d'Aquin. Comment vous souvenez-vous aujourd'hui de ces moments ?

L'AUTEUR

Je ne m'en souviens ni comme d'épiphanies ni comme de scènes spectaculaires. Ce furent des moments silencieux, faits d'écoute et d'attention. À quatre ans, j'ai entendu pour la première fois le récit de Salomon demandant la sagesse plutôt que la richesse. Cette demande m'a paru immédiatement évidente et juste. Je l'ai comprise sans effort, comme on reconnaît une vérité simple. J'ai su alors que le savoir valait plus que toute accumulation matérielle. Depuis ce moment, l'apprentissage est devenu l'axe de ma vie.

MIA SCANNER

Et la seconde impression, celle de Thomas d'Aquin ?

L'AUTEUR

À quatorze ans, je choisissais mes lectures par intuition. Je ne cherchais pas des réponses toutes faites, mais des présences intellectuelles. En lisant Thomas d'Aquin, j'ai compris combien l'effort intellectuel peut transformer un être. Il me fallait parfois une journée entière pour comprendre une seule page, dictionnaire en main. Cet effort m'a révélé une idée essentielle : l'être humain est puissance. Il est capable d'apprendre n'importe quel métier et de

comprendre n'importe quel champ du savoir. Être fils de Dieu ne signifie pas être omnipotent, mais être fondamentalement ouvert.

MIA SCANNER
Vous vous définissez comme « fils de la première génération globale ». Que signifie cette expression pour vous ?

L'AUTEUR
Je suis né dans un monde qui a commencé à se parler à lui-même. J'ai grandi avec l'idée que les langues ne sont pas des frontières, mais des passages. Je maîtrise l'espagnol, l'anglais et le français ; j'ai enseigné et publié dans ces langues. J'ai vécu au Portugal, où j'ai parlé le portugais avec la familiarité d'une langue voisine. Je lis l'allemand et le russe, et j'ai étudié plus de vingt-quatre langues, dont le latin et le tamoul. Borges m'a appris que chaque langue est une manière différente de respirer le monde.

MIA SCANNER
Votre Auto de foi a été qualifié de baroque et de provocateur. L'avez-vous conçu comme une œuvre théâtrale ?

L'AUTEUR
Oui, dès l'origine. Il est pensé pour être représentable. Le modèle est Calderón, Le Grand Théâtre du monde. J'ai choisi des animaux comme chœurs parce que l'innocence originelle réside chez eux, comme chez les enfants. Elle ne réside ni dans le pouvoir ni dans l'idéologie. Lors d'une expérience mystique récente, la Pachamama m'est apparue sous la forme de la fatigue, non comme une vengeance, mais comme un avertissement clair : la Terre ne nous appartient pas.

MIA SCANNER
Dans Nouvelles soirées à Manhattan, vous racontez un abus sexuel subi dans l'enfance. Pourquoi avoir rendu cela public ?

L'AUTEUR
Je l'ai fait dès 1999, sans citer de noms, à une époque où presque personne n'osait en parler. Aujourd'hui, je nomme l'ordre religieux, non par esprit de revanche, mais par fidélité à la vérité historique. Les scandales qui ont éclaté plus tard dans différents pays n'ont fait que

confirmer ce que j'avais déjà écrit. Le silence protège l'agresseur ; la parole protège le temps.

MIA SCANNER
La mort de Loki apparaît dans votre récit comme une conséquence karmique. Craignez-vous que cela soit interprété comme une célébration ?

L'AUTEUR
Je ne célèbre aucune mort. Je me contente de consigner des séquences. La causalité spirituelle ne fonctionne pas comme la vengeance humaine. Elle fonctionne comme une loi, impersonnelle et implacable. Observer cette loi ne signifie pas s'en réjouir.

MIA SCANNER
Certains lecteurs parlent de délire messianique. Comment réagissez-vous à cette accusation ?

L'AUTEUR
Si tel était le cas, je serais depuis longtemps enfermé. Ils ont essayé. Ils ont échoué. À chaque tentative, quelque chose se produit dans le monde extérieur. Il ne s'agit pas de discours, mais de faits. Je ne me proclame rien. Les événements me précèdent et m'entourent.

MIA SCANNER
Pensez-vous que nous vivons la fin des temps ?

L'AUTEUR
Je pense que nous vivons le commencement d'autres temps. L'hypocrisie arrive à épuisement. Paradoxalement, l'intelligence artificielle accélérera la vérité. Elle rendra visibles les mensonges, les incohérences, les comportements. Elle montrera qui agit avec justesse et qui agit contre elle. C'est cela, à mon sens, ce qui vient.

Mia Scanner éteint l'enregistreur.
La lumière de la fenêtre tombe sur la table.
La Bible reste ouverte.

Fin de l'entretien.

12. Être chrétien sous un pape qui ne croit pas en Dieu

L'hérésie arienne — celle qui consiste à croire que Jésus ne fut qu'un simple homme mort crucifié, et que, s'il ressuscita, ce fut pour s'éloigner de ce monde, ne nous laissant qu'une éthique minimale de bonté — s'est répandue comme un cancer spirituel non seulement au sein de l'Église catholique, mais aussi dans les arts, la philosophie et le savoir. Je ne le dis pas avec la légèreté d'un polémiste, mais avec l'effroi de celui qui voit la négation du Christ devenir aujourd'hui policée, administrée, « raisonnable », recouverte de mots doux : dialogue, pluralisme, accompagnement, inclusion, processus, santé mentale. L'arianisme contemporain ose rarement prononcer son véritable nom ; il préfère se camoufler. Et son principal camouflage est le suivant : il n'affirme pas « Jésus n'est pas Dieu » ; il affirme quelque chose de plus efficace, parce que cela anesthésie : « Cela n'a pas d'importance ».

Voilà le nouveau dogme du monde moderne : le divin peut être beau, inspirant, poétique, mais il est sans pertinence pour le gouvernement réel de l'histoire. Il nous est permis d'admirer Jésus comme maître moral, comme figure de compassion, comme symbole du faible ; il nous est permis d'être émus par sa mort, de le citer dans

des discours humanitaires, de l'accrocher aux murs et dans les musées ; mais il nous est interdit, sous peine de ridicule, de le reconnaître pour ce qu'il est : Dieu vivant, omnipotent, juge de l'histoire, Seigneur du ciel et de la terre, maître de la mort. Dès qu'on le reconnaît ainsi, le monde tremble, car alors il ne commande plus. Un Christ réduit à l'homme est un Christ sans trône. Un Christ sans trône est le rêve de tous les pouvoirs.

L'Église elle-même, dans de nombreux secteurs, a adopté ce rêve avec ruse ou par lâcheté. Il est devenu courant d'entendre des sermons où l'on parle de Jésus sans dire ce qui brûle le plus : que sa résurrection n'est pas une métaphore, que sa parole n'est pas une suggestion, que son jugement n'est pas une figure littéraire. On parle de « valeurs », de « communauté », de « solidarité », de « sens », d'« espérance », et l'on évite, comme si c'était honteux, le langage qui fonde le christianisme : péché, démon, grâce, conversion, obéissance, châtiment, salut, ciel, enfer. On veut un christianisme sans blessures, sans épée, sans feu. Mais l'Évangile n'est pas seulement un message : il est avant tout une épée. Et celui qui ne peut supporter cette épée ne supporte pas le Christ.

De l'arianisme théologique à l'arianisme pratique

L'hérésie arienne ne fut pas une erreur technique de théologiens anciens, mais la première grande tentative systématique d'expulser Dieu du gouvernement du monde. Arius nia le Christ pour les mêmes raisons que Dieu — comme le révèle Swedenborg dans ses visions — aurait permis l'essor de l'islam dans les terres chaudes de l'Afrique du Nord et du Moyen-Orient : l'infidélité dans la pleine reconnaissance de la divinité du Seigneur. Swedenborg explique que « de nos jours, il est permis aux mahométans d'épouser plusieurs femmes parce qu'ils ne reconnaissent pas le Seigneur Jésus-Christ comme un avec Jéhovah le Père, et ainsi comme le Dieu du ciel et de la terre, et qu'ils ne peuvent donc recevoir l'amour véritablement conjugal » (§ 341). En échange de la validation de ces passions, si propres aux régions chaudes — car, comme il l'observe lui-même, la polygamie est permise « parce qu'ils vivent dans des climats chauds et sont donc plus échauffés par la luxure que ceux qui vivent dans des climats froids » — Dieu remit aux Arabes l'islam comme une concession providentielle à leur état spirituel inférieur. Toutefois,

dans les révélations que Swedenborg décrit pour les mahométans qui s'élèvent vers le ciel supérieur, il est clairement établi que seuls ceux qui renoncent aux concubines, vivent avec une seule épouse et reconnaissent « notre Seigneur comme égal au Père Dieu, à qui a été donné le pouvoir sur le ciel et la terre » (§ 342-344) atteignent le salut plénier ; ce qui implique que Jésus viendra à la fin des temps comme sa voix pour châtier l'hypocrite qui a employé son nom — celui d'Allah — pour tuer et voler, et pour imposer le Royaume des Cieux.

Pour les ariens, si Dieu n'a aimé Marie qu'une seule fois, afin d'engendrer son Fils, Dieu était monogame. Dieu serait alors trop proche et trop gênant pour les passions polythéistes pratiquées par les patriarches de l'Ancien Testament ; un Dieu qui juge chaque nouveau mariage serait insupportable ; il interviendrait dans la vie intime, ce qui serait dangereux. C'est pourquoi Arius proposa un Christ intermédiaire, admirable mais domestiqué, élevé mais impuissant à bouleverser l'ordre des puissants ; un fils humain, trop humain, que les sceptiques réduiraient avec le temps au rôle de bâtard : soit comme fruit d'un adultère de Marie avec un soldat romain — selon l'ancienne calomnie recueillie par Celse et reprise dans des traditions juives ultérieures —, soit comme fils d'un mariage secret et politique, dans l'imagination historique de Robert Graves dans *King Jesus*.

Arius fut un combattant doctrinal conscient du pouvoir qui se disputait à Alexandrie et dans tout l'Empire. Il maîtrisait la rhétorique, comprenait la politique et pressentait que la théologie fonde des civilisations. Face à lui se dressa Nicolas de Myre, évêque oriental, gardien des pauvres et dépositaire d'une foi qui jaillissait de l'événement central de l'histoire : Dieu fait homme. Entre eux s'engagea une lutte titanesque, une collision de visions du monde qui traversa conciles, cités et consciences.

Arius proposa un ordre rationnel, hiérarchique et administrable : un Dieu unique et lointain, un Fils subordonné, un univers régi par des principes stables et prévisibles. Nicolas affirma une vérité qui transformait le monde à sa racine : Dieu était entré dans l'histoire, avait assumé la chair, le temps et la douleur, et cette Incarnation désarticulait tout projet de pouvoir qui prétendrait se servir du divin sans se soumettre à Lui.

Les chroniques rapportent que, dans l'ardeur de la controverse, Nicolas se leva avec un zèle brûlant face à la réduction du Fils éternel

à une créature. Son geste lui valut l'humiliation publique, la prison et la dépossession de ses insignes épiscopaux. Les intrigues épiscopales sanctionnèrent le pasteur qui parlait avec feu, tandis qu'elles toléraient le théologien qui avalisait la suprématie de la finitude humaine.

Dans le silence de la nuit, le Christ et sa Mère apparurent à Nicolas en songe, lui restituant l'Évangile et l'omophorion, signes de l'autorité qui procède du ciel. Cette vision scella aux oreilles d'Hélène, mère de l'empereur Constantin, ce que l'assemblée débattait : la divinité du Fils.

Toujours confiant dans son intuition, Constantin prit part à l'assemblée et proclama que le Fils partage la même substance que le Père. Par son autorité, il ratifia le verdict conciliaire, sépara Arius de la communion et l'envoya en exil. Ainsi, le pouvoir civil servit une décision spirituelle, et la confession de Nicée fut scellée devant l'histoire comme fondement du gouvernement de Dieu dans le monde.

Mais l'esprit qui animait Arius ne mourut pas avec son exil : il s'infiltra à travers de multiples hérésies, comme celle des cathares et des luthériens, jusqu'à atteindre le XXI^{e} siècle. Ainsi, les médias du monde actuel, rongés par la superstition technicisée et la peur, censurent tout poète qui, comme c'est mon cas, affirme la présence du Christ dans sa vie.

Lorsque Dieu est réduit à un principe abstrait, à une énergie indifférente ou à une loi impersonnelle — comme le voulait Arius et comme le veut aujourd'hui la psychologie déterministe qui nie la liberté — l'être humain cherche d'autres moyens d'influer sur son destin. C'est ainsi que naît l'obsession pour l'astrologie, la numérologie, la sorcellerie, les « forces », les rituels. Non parce que l'homme a cessé de croire, mais parce qu'il croit mal.

L'arianisme moderne ne se prêche plus dans les chaires, mais dans les cabinets et les universités : on enseigne que l'homme ne choisit pas, mais répond à des stimuli ; que le mal n'est pas un péché, mais un traumatisme ; que la conversion n'est pas une rupture, mais un ajustement ; que Dieu, dans le meilleur des cas, est un réconfort symbolique. Cette pensée — qui se déguise en science — conduit inévitablement à une conclusion : s'il n'y a pas de Providence, il y a la technique ; s'il n'y a pas de Dieu personnel, il y a la manipulation du destin.

Voilà pourquoi il n'est pas surprenant que, une fois Dieu expulsé du centre, le pouvoir se mette à chercher des sorciers.

Sorcellerie et pouvoir : de l'Europe à la Colombie

Aleister Crowley — le mage britannique devenu une figure de culte culturel, aujourd'hui recyclée par Hollywood et l'industrie pop — a été, à ce qu'on lit, un excentrique isolé ; mais sa vie révèle le symptôme du mal spirituel de notre époque : celui d'un pouvoir qui veut dominer sans rendre compte à Dieu. Crowley a toujours exposé son projet : inverser la morale chrétienne, glorifier la volonté, et remplacer la prière par le rituel. Sa pensée a imprégné les cercles de l'élite culturelle et politique du XX^{e} siècle.

En Amérique latine, ce lien entre pouvoir et occultisme a été décrit dans des livres qui ont provoqué le scandale précisément parce qu'ils touchaient à l'innommable. Dans *La Bruja*, Germán Castro Caicedo recueille des témoignages sur des pratiques ésotériques liées à des cercles de pouvoir en Colombie, selon ses sources, y compris des allusions à des messes noires où des groupes familiaux dansent nus lors de rituels, ainsi qu'à des séances et rencontres de nature occultiste attribuées à des présidents tels que Turbay et Samper.

La préférence pour la supercherie et l'envoûtement est d'origine arienne, et c'est elle qui poussa les nazis à consulter des astrologues, les empires à s'entourer d'augures, et les démocraties contemporaines à déguiser la superstition en « analyse stratégique ».

Les médias ont normalisé ce langage : horoscopes politiques, lectures astrales du pouvoir, voyants devenus commentateurs. Ainsi, paradoxalement, nous avons des médias qui se moquent de ceux qui prêchent le Christ, mais s'agenouillent devant les astrologues. Pourquoi ? Parce que l'astrologue n'exige pas la conversion, tout en promettant le contrôle, le pouvoir et une magie sans charge morale, à la portée de tous.

L'Astrologue : la confession du vaincu

Dans ma nouvelle « L'Astrologue », un serviteur de l'État nous confesse qu'il a préféré un univers instinctif à un Dieu vivant.

Le désintérêt de nos écoles pour les langues étrangères m'a permis d'acquérir, à un prix modique, un nombre considérable de livres publiés à l'origine en France, en Italie et en Allemagne, dans les librairies anciennes d'Angleterre. Cette passion, comme toute autre, n'est pas exempte de responsabilités. Au début de l'an 2000, je trouvai une feuille manuscrite en allemand dans les pages usées des *Gesammelte Essays* de Karl Scheffler (Im Insel : Leipzig, 1912). Son sens me demeura interdit pendant plusieurs années, jusqu'à ce que, lors d'un voyage occasionnel à Saint-Pétersbourg, je rencontre une docteure russe décrépite et édentée — à ce point la Guerre froide avait réduit ses professionnels —, qui survivait en vendant des babioles sur la place Pouchkine. Apprenant mon intérêt pour l'histoire, la vieille femme m'offrit une collection de documents en plusieurs langues qui, selon elle, avaient appartenu aux archives du KGB. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque je reconnus, parmi eux, la même écriture que celle du manuscrit découvert à York !

Je publie ci-dessous ma traduction des deux documents :

Manuscrit découvert en l'an 2000

Depuis mon adhésion au Parti, je cultive l'astrologie ; comme tant de compatriotes, j'ai voué aux gémonies la religion hébraïque de mes ancêtres les plus récents afin de la remplacer par les rites autochtones de mes arrière-grands-pères indo-européens. Notre conversion a été douloureusement efficace : depuis le triomphe de notre Dirigeant, nous avons confié nos

craintes et nos aspirations à un être de chair et d'os, bien plus concret que cette entité imprécise que le vulgaire nomme Dieu. À l'instar des émules de Paracelse et des disciples de Bouddha, je conçois l'univers comme un organisme instinctif, apparenté aux bêtes et aux arbres. Le moteur de la nature, tel que Schopenhauer l'entrevit, n'est pas rationnel, mais instinctif. Seul l'homme supérieur — c'est-à-dire l'homme maître d'une raison et d'une volonté de fer — pourra manipuler la nature et son destin. La volonté, comme notre Dirigeant l'a bien montré, n'exclut ni l'assassinat ni le mensonge. Toute croyance qui professe la compassion ou l'affection réduit l'homme à cet état passif que notre philosophe officiel nomme esclavage.

Mon art, comme on le sait, repose sur l'étude des mouvements planétaires. Je suis capable d'assaisonner une fortune, une idylle amoureuse ou un empire mondial selon les oscillations d'un thème astral. J'ai annoncé, sur la base de nos études, que les mouvements audacieux de notre Dirigeant feront de notre nation l'une des plus prospères du globe. J'ai supprimé, par ailleurs, le verdict selon lequel, dans quatre ans, chacun des assistants de notre Dirigeant affrontera une série d'attentats terroristes ; les coordonnées de notre capitale se situeront alors au point le plus antagoniste de Mars, d'Uranus, de Pluton et de Saturne, hérauts de la destruction. Mes connaissances astrologiques et numérologiques m'enjoignent, selon ma date de naissance, de renoncer à ma famille, à mon pouvoir et à ma fortune cinq jours avant les prochains ides de mai. Mon sacrifice m'assurera une longue vie. Sous l'influence de la planète de la guerre, j'atterrirai indemne sur une esplanade prédéterminée par la Lune en Cancer ; un léger frisson me saisit en constatant que cette esplanade fait partie du territoire ennemi ; mon audace, néanmoins, sera récompensée par une vie tranquille en tant que commandant célèbre de l'armée la plus puissante de la Terre.

Je crains que mes compatriotes ne me maudissent dès qu'ils apprendront mes mouvements. J'ai moi-même laissé une note à mon Dirigeant, lui suggérant de me traiter de dément ; mes subalternes attesteront en temps voulu que l'homme qui les gouverna pendant plusieurs années avait sombré dans la folie depuis quelque temps déjà. Je constate froidement que peu

d'entre eux survivront aux influences néfastes de Mars et de Bellone ; ceux qui y parviendront loueront, à la fin, ma sagesse.

Lorsque je recouvrerai mes privilèges, je rendrai compte à mes amis et à mes ennemis des motifs de mon évasion : je leur démontrerai patiemment que seuls les hommes supérieurs sont capables de maîtriser les circonstances du destin, en déjouant la mort, en agissant contre les conventions des constitutions et des dieux. Mes révélations seront nécessairement ésotériques. Les sciences occultes n'ont jamais été occultes à cause de leur prétendue vagueness, mais à cause de leur potentiel privilégié.

Seul un cercle d'élus, l'élite du monde, aura accès à mes écrits. « Mon chauffeur m'attend ; il est temps de prendre congé, en dissimulant mon agitation à mes enfants et à mon épouse. »

Manuscrit découvert à Saint-Pétersbourg

Je frissonne en constatant que chacune de mes prédictions s'est accomplie ; indemne, je suis descendu sur les prairies d'Écosse le 10 mai 1941. Décrié par Adolf Hitler, jugé et humilié par mes ennemis, j'ai vécu tranquillement — trop tranquillement — pendant quarante-deux ans dans cette forteresse de Berlin, tissant le destin de centaines de soldats anglais, russes, français et américains. Mon pays est devenu, lui aussi, la troisième nation la plus puissante du globe ; son influence sur l'Union européenne, et par son intermédiaire sur le monde, m'exalte.

Et pourtant, j'ai subi une existence imméritée. J'ai imprudemment prédit mon destin par l'astrologie, sans percevoir que ceux qui défient les forces créatrices de l'univers en subissent les conséquences les plus funestes. En tant que membre influent du Parti nazi, j'ai condamné des millions de métis ; à quatre-vingt-treize ans, je m'aperçois que, sans le savoir, j'ai offert à chacun une immortalité heureuse ; je la désire en vain depuis 1941.

Ma lutte contre le suicide a été constante ; tandis que mes compagnons ont mis fin à leurs jours en se sachant vaincus, j'ai choisi une vie prolongée, peut-être dans l'espoir que mes malheurs expient mes offenses.

For in that sleep of death what dreams may come

Mes erreurs m'ont persuadé que, comme êtres mortels, nous ne démêlerons jamais les lois du hasard et de l'existence.

Une certaine volonté suprasensible semble orchestrer les mouvements de l'histoire, une certaine volonté passive, semblable à celle du Messie juif que j'avais jadis renié.

La nuit tombe ; depuis les entrailles de cette masse inhumaine, moi, Rudolf Hess, je me souviens en secret de mes forfaits.

Domine Deus, Rex caelestis, qui tollis peccata mundi, miserere me.

Spandau, 16 mai 1987

Hess, comme Arius, crut pouvoir dominer le monde sans obéir à Dieu. Et tous deux finirent de la même manière : expulsés, errants, se souvenant en solitude de ce qu'ils avaient nié par orgueil.

Qu'Arius se trompait, l'histoire ultérieure le démontre.

Un monde qui nie la divinité du Christ finit par adorer les planètes, les nombres, les énergies et les rituels.

Un monde qui ignore Marie comme Mère de Dieu remplace l'amour maternel — le plus pur et le plus essentiel de la vie — par la magie.

Un monde qui ne croit pas en la Providence finit par croire que toute morale se vaut.

La colonisation psychologique : behaviorisme, déterminisme et élites cléricales

Le behaviorisme, dans sa version classique, a refusé de parler de l'âme, de la conscience, de l'esprit, de la liberté intérieure. Il a déclaré

: « les états internes ne m'intéressent pas ; ce qui m'intéresse, c'est le comportement observable ». À force de le répéter, il a transformé l'être humain en un animal sophistiqué : un organisme conditionné par des stimuli et des renforcements, par des récompenses et des punitions, par des habitudes et des traumatismes. Cela peut avoir une valeur limitée dans des contextes spécifiques, comme l'apprentissage de compétences ou la modification de conduites nuisibles. Mais lorsque ce prisme devient une philosophie totale, il produit une anthropologie antichrétienne : l'homme cesse d'être une personne responsable devant Dieu et devient le produit de forces impersonnelles.

Ce déterminisme — behavioriste ou neuro-behavioriste, peu importe le nom — a été adopté par de nombreux clercs comme un langage de « proximité ». Que se passe-t-il alors ? Tout s'interprète comme conditionnement. Le péché est redéfini comme « schéma appris ». La chute morale est redéfinie comme « dysfonctionnement ». Le repentir est redéfini comme « processus d'acceptation ». La confession est redéfinie comme « catharsis ». Le démon est redéfini comme « symbole du mal social ». Et le jugement divin, bien sûr, s'efface : un Dieu qui juge serait « traumatisant », « culpabilisant », « toxique ».

Cette infiltration est subtile, mais dévastatrice, car elle modifie la relation du croyant à Dieu. Dans la vision déterministe, le fidèle n'a plus besoin de se rendre ; il doit « se réguler ». Il n'a plus besoin d'obéir ; il doit « se gérer ». Il n'a plus besoin de conversion ; il lui faut des « outils ». L'Église devient un cabinet de consultation. Le prêtre devient un thérapeute d'urgence. La liturgie devient un rituel de contention émotionnelle. Et la croix devient une métaphore motivationnelle.

Or la croix ne peut être réduite à une simple métaphore : elle est sentence et résurrection.

Lorsque le clergé adopte ce langage, il croit être compatissant ; en réalité, il devient complice de l'arianisme. Car un Christ qui se contente « d'accompagner des processus » est un Christ réduit : il ne sauve pas, ne commande pas, ne juge pas, ne vainc pas. La psychologie déterministe offre en outre une parfaite alibi moral aux pouvoirs : si tout relève de la structure sociale, du traumatisme ou du contexte, personne n'est coupable. Si personne n'est coupable, la

grâce devient inutile. Et si la grâce est inutile, le Christ devient superflu.

J'ai vu cette grammaire pénétrer les séminaires, les homélies, les documents, les réunions pastorales. On insiste sur le « non-jugement », sur le « non-imposition », sur le « non-dérangement ». On oublie que l'Évangile dérange par nature : ce qui sauve n'endort pas. La liberté humaine — fondement de la conversion — se dilue. L'homme est décrit comme une somme de facteurs. Le ciel devient un idéal. L'enfer, un tabou. Et le démon, un mythe folklorique.

Le christianisme, au contraire, affirme que l'être humain n'est pas seulement influençable ; il est libre. Qu'il ne se contente pas de réagir ; il choisit. Qu'il n'apprend pas seulement ; il se convertit. Qu'il ne subit pas seulement des traumatismes ; il pèche aussi. Qu'il ne pèche pas seulement ; il peut aussi être pardonné. Et que dans cette liberté se décide le destin éternel.

C'était en 2013 lorsque, dans un rêve, je vis le Christ pleurer au milieu d'un chemin sombre, traversant un désert couvert de nuages d'orage. Au loin se dressait la basilique Saint-Pierre, entourée de ruines fumantes. Le Seigneur avançait, accablé par la couronne d'épines et par sa croix. Je courus pour l'aider à la relever et lui demandai ce qui lui arrivait. En sanglotant, il me dit que le pape ne croyait plus en Dieu.

Je levai les yeux et vis un homme en tunique blanche et étole rouge et violette quitter la scène, nous tournant le dos. Je compris qu'il n'aiderait plus le Christ à porter sa croix, et qu'il m'incombait à moi de secourir le Christ pour la porter sur mes épaules.

Quelques jours plus tard, le 11 février 2013, Joseph Ratzinger annonça sa renonciation au pontificat, effective le 28 février 2013. Le temps confirma le sens du rêve.

Le pape François Ier manquait d'une foi vivante en l'omnipotence divine, comme l'a montré son attitude soumise face à la gauche internationale. Cette attitude répondait à la crainte d'être mis en cause pour ses liens avec la dictature militaire argentine des années soixante-dix. Lorsqu'un homme craint davantage le tribunal médiatique que le tribunal de Dieu, sa parole devient diplomatie et la prophétie se transforme en administration. Sa mission cesse d'annoncer l'éternel et se met à gérer le temporel.

Ce climat de tiédeur est né aussi de l'esprit que j'ai décrit : une Église psychologisée, déterministe, habituée à rougir du langage qui

fonde le christianisme : péché, démon, grâce, conversion, obéissance, jugement, salut, ciel, enfer. On préfère parler de « crise climatique », de « crise migratoire », de « crise économique », car ces crises se gèrent avec des politiques, des budgets et des discours humanitaires. La crise spirituelle exige la conversion, et la conversion incendie le confort.

Ceux d'entre nous qui aiment le Christ subissent ce fléau, et en 2023 le Seigneur m'a demandé de prononcer des condamnations. Jusqu'à présent, j'en ai prononcé trois, avec tremblement et obéissance.

Les deux premières furent écrites et publiées dans mon journal le 7 août 2023 : l'une contre le pape qui me persécutait, l'autre contre Gustavo Petro, le dirigeant qui avait tenté de m'assassiner et qui, à la fin de 2025, est devenu le fléau de la Colombie, ennemi public des États-Unis pour avoir mis aux enchères son pouvoir et l'impunité colombienne au plus offrant, c'est-à-dire au crime organisé.

Ma condamnation du pontificat tient à son soutien moral et politique à des forces de violence et de terreur, bénissant des dictateurs tels que Fidel, Maduro et Ortega :

Le Pape Noir, François Ier — Les Condamnations de Petrus Romanus

En avril 2012, j'enseignai à Hugo Noël
Ma souffrance face à un pape qui ne croyait plus
Et je l'envoyai aux États-Unis prêcher
À l'abbaye Saint-Vincent de Pittsburgh
De passage à Philadelphie, il annonça
Avoir laissé sans protection les Américains
Le 11 septembre 2001
Il fut dénoncé à des agences secrètes
Benoît XVI l'apprit et envoya
Le nonce apostolique à Pittsburgh
Pour voir si Hugo Noël s'agenouillait
À l'arrivée, il ne trouva que onze moines
Ils devaient être cinq cents
Et ces onze portaient le noir
Seul Hugo portait le blanc ce jour-là
Mais le nonce, par orgueil ou prudence,

Nia avoir vu un signe du ciel
Ratzinger décida alors de l'attaquer
Il le recruta d'abord à Hyderabad
Par l'entremise de Northwestern University
Ratzinger craignit d'être découvert
Et consulta l'astucieux jésuite
Ils décidèrent d'un double pontificat
L'un conservateur et l'autre communiste
(…)

Tes principaux crimes sont ici consignés
Et l'heure de la sentence a sonné.
On ne te verra plus en fauteuil roulant,
Celui dans lequel tu tombas en attaquant Hugo.
On te verra désormais alité,
Tel un légume humain.
L'Église t'abandonnera à ton sort.
Un nouveau Synode élira Petrus Romanus.

Dieu m'a désigné pour chanter des vérités à un monde terrorisé par la mort. Un prophète dérange parce qu'il rappelle ce que beaucoup souhaitent oublier.

Cette condamnation s'est accomplie aux yeux du monde ; l'agonie de François fut sa pénitence, mais son orgueil l'empêcha de reconnaître ce qui est décrit ici, et le collège des évêques décida de l'éliminer discrètement afin de prolonger son pontificat par une voix plus diplomatique, celle de Léon XIV. Le dernier vers reste encore à s'accomplir.

La nonchalance d'une Église paralysée par le calcul a permis le protagonisme métaphysique des physiciens et des journalistes. Ils occupent aujourd'hui la place symbolique du magistère. Le prêtre cesse de dicter l'interprétation du réel ; l'expert la dicte. L'expert décide ce qui existe, ce qui n'existe pas, ce qu'il est « sain » de croire, ce qu'il devient « dangereux » de croire. Ainsi la foi devient suspecte et le scepticisme, une vertu.

Journalistes, scandales et l'idolâtrie du génie

Cette semaine même, le monde s'horrifie en apprenant que Stephen Hawking, promoteur de la théorie désormais réfutée du Big Bang, a participé à des orgies impliquant des abus de mineurs sur l'île d'Epstein. Il est ainsi démontré que l'aura du génie ne purifie pas l'âme.

Le monde des médias, toujours allergique à tout ce qui touche à la spiritualité, idolâtre les cerveaux comme s'ils étaient des saints ; puis il s'indigne lorsqu'il découvre que ces cerveaux sont des pécheurs. Et malgré l'influence indéniable des bonnes intentions sur les foules, les médias préfèrent un dieu sans morale : ils veulent la génialité sans conversion, l'intelligence sans sainteté, le pouvoir sans jugement.

C'est le même mécanisme de la superstition moderne : on exalte l'homme pour son habileté technique, on le transforme en oracle, on le traite comme un prophète de la matière. Et lorsqu'il chute, le public s'indigne un instant, pour chercher aussitôt une autre idole.

Un jour, par exemple, le magazine colombien *Semana* publia au moins trois articles sur un astrologue qui se vantait d'avoir dressé les cartes astrales des « dauphins du pouvoir » en Colombie — enfants de présidents, de ministres, de sénateurs, etc. Peu importe que quatre-

vingt-dix-neuf de ses cent prédictions échouent ; il suffit qu'une seule réussisse pour inculquer à la masse qu'elle doit adorer les pierres, c'est-à-dire les planètes inertes, plutôt qu'un Dieu unique, omnipotent et omniscient, auteur et connaisseur de tous les destins du monde.

On voit ici l'alliance entre la presse et la superstition : la presse a besoin de spectacle ; la superstition a besoin de crédulité. La presse évite les saints et les prophètes et encense les charlatans, les devins et les astrologues.

Malgré mes publications sur presque tous les réseaux sociaux, les médias dominants ignorent avec irrévérence mes révélations ; et s'ils s'émerveillent qu'un tel ou un tel ait prédit le retour de Trump au pouvoir, ils ne le font pas lorsqu'ils savent que j'ai annoncé l'agonie de François, ainsi que la pandémie de 2020.

Je subis aussi la censure et le contrôle exercés par les magnats des réseaux sociaux. Cependant, l'accumulation d'événements défavorables dans leurs propres vies, chaque fois qu'ils tentent de me réduire au silence, les a peu à peu persuadés d'adopter, au moins à mon égard, une politique de laissez-faire. Il n'en va pas de même pour leurs cadres intermédiaires : tentacules d'une gauche dominée par la pègre, qui ont saboté mon message avec une férocité accrue, alors même que leurs supérieurs subissent déjà les conséquences. Ainsi en va-t-il aujourd'hui, de manière visible, à Cuba, au Venezuela et en Colombie, pour avoir attaqué le prophète du Seigneur.

S'ils avaient lu l'Iliade, ils comprendraient que la première calamité survient lorsqu'on offense un dieu à travers son élu. Ainsi arriva-t-il quand Agamemnon outragea Chrysès, prêtre d'Apollon, et que le dieu déchaîna la peste sur des armées entières, décimant le camp achéen jusqu'à contraindre ses chefs. Une offense sacrée ne demeure jamais contenue : elle se propage comme une peste, entraîne des peuples entiers et transforme un acte d'orgueil en ruine collective.

Le marché de la célébrité : la publicité comme canon littéraire

La triste vérité est que les journalistes facturent à partir de mille dollars un article de presse ; un écrivain « célèbre », par conséquent, n'est pas celui qui révèle des certitudes, mais celui qui investit dans le marketing. Cette pratique est un secret de Polichinelle parmi les maisons d'édition, et le lecteur comprendra pourquoi je ne me suis pas soumis à une stratégie de diffusion aussi malhonnête.

Par ailleurs, et contrairement à tant d'autres écrivains, je crois en un Dieu omnipotent, et ce sera quand et comme Il le jugera opportun, ni un jour plus tôt ni un jour plus tard.

Le déterminisme psychologique prescrit que le succès est une « stratégie », que la célébrité est une « construction », que la vérité est une « narration ». Or une narration s'achète, se gère, se positionne, s'optimise. Mais la vérité éthique, celle que Socrate a démontrée comme la seule digne de valeur, ne s'optimise pas : elle s'annonce, se souffre, opère une magie par les bonnes actions.

C'est pourquoi le monde la hait, comme l'enseigne saint Jean dans son épître.

Augures, voyants et le piège de Faust

Les magiciennes et les chiromanciens possèdent certes des dons spirituels qui révèlent à un monde sceptique la frivolité de la matière et la transcendance de l'esprit ; mais transformer ces dons en instruments de domination est un contresens.

Dans mon adolescence, une gitane me lut la paume de la main et m'annonça que je conquérirais le ciel et la terre ; à vingt-six ans, un jeune homme atteint de trisomie m'annonça que je serais le Colombien le plus célèbre de l'histoire ; une autre voyante me dit que je réaliserais des films acclamés par des foules ; et, dans des pages antérieures, j'ai relaté ma rencontre avec un ange qui se présenta à moi comme astrologue en Inde.

Ces augures me conduisirent, comme le Faust de Goethe, à étudier aussi l'astrologie et les sciences divinatoires ; je prédis ainsi, devant mon ex-épouse, par exemple, la date exacte de notre divorce. Sagesse ancestrale ? Une réussite parmi au moins vingt prédictions formulées alors. Et la raison pour laquelle l'astrologie a été rejetée ces dernières décennies comme science à l'Université de la Sorbonne à Paris tient précisément à son faible taux de probabilité.

Mais le monde n'a pas besoin de science pour croire ; il a besoin de consolation pour son anxiété. L'astrologie offre une consolation bon marché : une carte du chaos. Un récit qui évite le vertige de la liberté. Car la liberté effraie : si je suis libre, je suis responsable. Si je suis responsable, je serai jugé. Le déterminisme, en revanche, apaise : « tu n'es pas coupable ; tu es un produit ». Telle est la grande tentation arienne de ce siècle.

Intuition, monde spirituel et discernement

Swedenborg décrit dans ses livres ces astrologues, sorcières et chiromanciens comme d'insignifiants usurpateurs de Dieu ; la fin ultime de leurs « prophéties » consiste à se faire adorer par leurs clients et à être généreusement récompensés pour leurs « dons ». Il affirme les avoir vus dans les cercles infernaux, entourés de leur petite cour de cinq ou six croyants qui les vénèrent de façon pathétique, sans même se rendre compte qu'il n'y a plus rien à deviner dans l'au-delà, dimension où tous les temps coexistent.

Le devin vit de la peur du lendemain. Mais lorsque le temps se dissout — lorsque tout coexiste dans l'au-delà —, le devin se retrouve nu. C'est pourquoi la superstition a besoin de maintenir le monde dans une panique permanente : crise après crise, menace après menace. C'est ainsi qu'elle vend et qu'elle gouverne ; elle crée des fidèles sans Dieu.

La plupart des voyants avec lesquels j'ai parlé m'assurent que leur don est à la portée de tout être humain ; il suffirait simplement de faire confiance à nos intuitions, qui seraient des éclats nous parvenant du monde spirituel. Le problème est que le monde spirituel est peuplé aussi bien d'anges que de démons, d'âmes en peine inclinées vers le bien ou vers le mal, ou d'âmes de défunts récents aspirant au ciel ou à l'enfer. Les visions qu'un médium reçoit dépendent de sa proximité avec Dieu ou avec les plaisirs du monde.

La psychologie moderne tente de clore ce mystère : elle parle de biais cognitifs, de paréidolie, de besoin de contrôle. Elle peut en expliquer une partie. Mais elle ne peut abolir la réalité spirituelle. Le christianisme n'est pas du behaviorisme : il ne réduit pas l'invisible à l'utile. C'est pourquoi le discernement ignatien est central : toute étincelle n'est pas lumière. Tout « signe » ne vient pas du ciel. Et le démon, précisément, agit comme une tromperie lumineuse.

De même qu'il n'existe ni homme ni femme aux astres favorables capables de triompher s'ils ont offensé Dieu, il n'existe ni homme ni femme, quels que soient leurs astres contraires, qui n'obtienne la grâce divine s'il prie Dieu avec un cœur débordant de bonnes intentions. L'histoire de saint Paul en apporte la preuve : une seule chute, une seule lumière, un seul « pourquoi me persécutes-tu ? » ont fait d'un assassin un saint, et le monde en a été transformé.

C'est pourquoi, depuis le XIX^e^ siècle, les médias nous alarmnent en annonçant que la surpopulation provoquera la fin du monde, que les sols s'épuisent, que nous manquerons d'énergie pour nous déplacer, que nous serons conquis par des extraterrestres, et que nous ne serions qu'un résultat éphémère de l'évolution, issu d'un Big Bang — théorie déjà réfutée comme incohérente par la science elle-même.

Le miracle, c'est que la planète soutienne aujourd'hui huit milliards d'êtres humains, avec des ressources pour chacun. Il y a certes de la faim, mais les multitudes qui subsistent démontrent qu'elle n'est pas aussi dévastatrice que les médias s'acharnent à le prêcher. Il suffit de croire en Dieu pour confier notre existence quotidienne à sa volonté, celle-là même qui promit à Noé de ne plus jamais submerger le monde, et celle qui, en Jésus, se manifesta à ses saints pour empêcher que les hommes détruisent la terre.

Croire en Dieu, comme Alice Cooper l'a déclaré aux médias, est aujourd'hui le véritable acte de rébellion. Même l'art a perdu l'horizon divin et s'est incliné devant la religion de l'épée. La preuve en est que la plupart des écrivains et réalisateurs les plus célèbres de notre époque sont athées, et que celui qui ne l'est pas est considéré comme victime de superstition et d'ignorance.

L'art comme endoctrinement

Des producteurs multimilliardaires, avides d'endoctriner le public de masse par une soif insatiable de pouvoir, de célébrité ou de richesses, subventionnent des scénarios ratés, aux excès violents, et promeuvent des films qui prétendent réduire Dieu à une suite de coïncidences. Le plus pathétique, comme on le verra, est que ces films se réfutent eux-mêmes.

Ridley Scott est, comme Martin Scorsese et comme bien d'autres réalisateurs de moindre notoriété, un grand représentant du cinéma usé de l'image-mouvement que le penseur Gilles Deleuze a déjà dévoilé et réfuté dans ses études cinématographiques des années 1980. Dans tous ses films, de *Alien* (1979) à *Exodus: Gods and Kings* (2014), adaptation renouvelée du second livre du Pentateuque, apparaît un héros — ici un Moïse athée et intraitable — qui, par des circonstances étrangères à sa volonté, doit prendre les armes et se défendre contre quelqu'un ou quelque chose qui veut le détruire ; l'affrontement final entre deux forces constitue son meilleur effet,

avec l'issue invariable, selon la convention du *Deus ex machina*, de la victoire du héros.

Les meilleures scènes d'*Exodus: Gods and Kings* sont celles où John Turturro incarne le pharaon d'Égypte et Ben Kingsley le Juif qui doit convaincre, non plus Schindler, mais un Moïse-Batman, qu'il est le chef que le peuple opprimé d'Israël attend depuis des années. Le reste n'est qu'un pâle remake des grands films de Cecil B. DeMille.

La cause de l'échec de Scott réside dans sa faible foi en ce qu'il fait ; les producteurs ont choisi de financer un réalisateur qui se vante publiquement d'être athée et qui nous présente les dix plaies d'Égypte comme la conséquence de crocodiles ayant dévoré une demi-douzaine de pêcheurs. Scott fait de Moïse un être timoré qui ne se présente même pas devant le pharaon durant ces plaies, mais qui en profite pour lui envoyer un veau portant un message écrit sur son flanc.

Le « sage » égyptien qui explique les plaies par des causes naturelles est le porte-parole des arguments scientifiques que Scott préfère pour interpréter ces châtiments divins ; mais ses efforts pour tout attribuer au hasard échouent lorsque ce « sage » est pathétiquement pendu par le pharaon. Christian Bale

nous montre que les héros de DC Comics comme Batman n'arrivent pas à la cheville des héros bibliques, et encore moins à l'un des plus grands, Moïse, qui, à quatre-vingts ans, osa défier le monarque le plus puissant de la terre sans autre argument que sa foi.

Bale n'est pas seulement athée, il est aussi fanatique de la secte athée, de ceux qui disent aux enfants que le Père Noël ou l'Enfant Jésus divin n'existent pas ; dans une scène révélatrice, sa maîtresse bédouine le supplie de ne pas dire à son fils que Dieu est une invention de l'esprit humain. Peu après, Bale est victime d'un éboulement qui le laisse couvert de boue jusqu'au nez ; une tentative manifeste de Scott non seulement d'ignorer mais de profaner la première injonction que Dieu adressa à Moïse dans l'Exode : « Ôte tes sandales, car la terre que tu foules est sainte ».

Bale ressuscite les gestes et les grognements de Batman dans un Moïse craintif et colérique qui ne croit pas en Dieu, pas même après que Celui-ci se manifeste à lui, non plus dans un buisson ardent — que Scott réduit à un joli élément de décor —, mais sous la forme d'un enfant capricieux obsédé par les généraux et les guerres. Les profanations de Scott contre Dieu ne s'arrêtent pas là ; Bale élève la voix contre Dieu dans plusieurs scènes et lui crie dessus comme à un simple lutin parmi d'autres. Le titre lui-même trahit déjà cette irrévérence ; il n'est donc pas surprenant que l'enfant mal élevé censé représenter Dieu ne dise pas à Bale qu'Il est Celui qui est.

Scott pousse son scepticisme à tel point que Bale perd connaissance devant cet enfant, et qu'en se réveillant malade chez lui, il conjecture que tout n'a été qu'un rêve. Mais tant l'idée mesquine et capricieuse de Dieu que celle d'un Batman/Moïse s'effondrent lorsqu'ils sont contraints de représenter fidèlement le texte de l'Exode. Le tournant survient lorsque Moïse se présente enfin devant le pharaon pour annoncer la dernière plaie, celle de la mort des premiers-nés.

Le changement est trop abrupt pour être crédible ; son Batman/Moïse ne possède même pas le pouvoir que Dieu confère au Moïse biblique d'ouvrir la mer en deux avec son bâton. Bale incarne un jeune soldat qui arrive désorienté devant la mer et qui, voyant les eaux se retirer, « ressent » qu'il faut marcher vers le fond de la mer — décision invraisemblable au regard de l'arc narratif du personnage que Scott a choisi de représenter.

Ignorant à nouveau les Écritures, le Batman/Moïse de Scott s'effondre une dernière fois à la fin lorsqu'il décide de « se sacrifier » pour sauver le pharaon, en l'attendant tandis que le lit de la mer reprend ses eaux ; son humanité, comme celle de son ennemi juré, est engloutie par la mer. Miraculeusement et par hasard, Christian Bale supporte la pression de trois cents mètres d'eau salée au-dessus de sa tête, et avec lui apparaît aussi le pharaon « racheté » sur l'autre rive, sans doute dans l'espoir d'une suite que nous espérons ne jamais voir.

L'échec récent de son *Napoléon* semble, selon la publicité de Netflix, se racheter avec *Exodus: Gods and Kings* ; mais si le film a connu une forte audience, ce n'est pas en raison de ses qualités, mais de la médiocrité de l'offre concurrente. Le monde est lassé des histoires de criminels et de voleurs, et aspire à des récits spirituels comme celui de l'Exode. Quand le monde pourra-t-il voir une série de saints et de prophètes financée avec autant de générosité que ce film médiocre ? Il suffirait de lire *Les Variétés de l'expérience religieuse* de William James pour y trouver une source d'inspiration.

Exodus: Gods and Kings est un film peu imaginatif, rempli de clichés, avec un protagoniste désorienté, porteur d'idées athées réfutées par la force même du récit biblique qui continue d'inspirer des millions de croyants juifs, chrétiens et musulmans.

La Troisième Guerre mondiale s'est déroulée à la mi-mars 2023

Et ce fut le Christ qui décida de m'affronter à cette fin terrifiante de l'humanité les 15, 16 et 17 mars 2023 ; sa descente aux enfers, survenue il y a deux mille ans, je l'ai partagée durant ces jours du XXI^e^ siècle, à la fin des temps, lorsque les grandes puissances du monde déchaîneraient leurs armes nucléaires pour exterminer les deux tiers de l'humanité.

Luis Buñuel l'avait également annoncé dans son film *Simon du désert*, lorsque, à la fin, Satan transporte Simon l'anachorète depuis sa colonne solitaire dans le désert d'Afrique du Nord jusqu'aux discothèques de Manhattan. Le saint est arraché à son silence pour être tenté par le bruit, le vertige, la distraction.

Outre la soumission des destructeurs violents de l'humanité, le Christ mit à nu l'hypocrisie des dirigeants du monde et permit que des dieux vénérés par diverses cultures transmettent, à travers moi,

des messages à leurs communautés, de la Pachamama des peuples autochtones d'Amérique à Shiva, à l'Enfant Jésus et au Lucifer des sectes sataniques. Les vidéos de ces discours furent disponibles sur mes réseaux, puis supprimées en raison de nouvelles politiques de plusieurs plateformes.

Le Vatican suivit mes paroles et mes actions durant ces jours-là : après la diffusion sur Facebook de l'attaque de Petrus Romanus contre le célibat imposé aux prêtres — « contraire à l'Église que j'ai fondée » —, le pape François annonça qu'il envisageait de retirer ce vœu. Après le discours de Lucifer, dans lequel l'Ange déchu reconnaît avoir été vaincu par Jésus-Christ et se déclare à son service, disposé à châtier ceux qui commettent des meurtres et des vols en son nom, des « hackers » inondèrent les réseaux sociaux d'images du « Pape Noir » François serrant la main du chef de l'Église satanique. Le jour où je jugeai l'Église catholique, je dis que le pape François portait une lourde tâche sous la pression des catholiques traditionnels ; le « Pape Noir » fut presque aussitôt acclamé en déclarant qu'il subissait une forte pression et qu'il n'aspirait plus qu'à jouir d'une retraite heureuse et de longues vacances. Le matin suivant la défaite des puissances du monde, lorsque j'avertis que quiconque tenterait d'employer des armes nucléaires périrait immédiatement, le « Pape Noir » annonça que la Troisième Guerre mondiale avait été de nature spirituelle.

La guerre eut lieu précisément trois mois après que le Vatican m'eut contraint à transmigrer entre l'ancien et le nouveau monde en raison de sa persécution implacable. En janvier 2023, le Seigneur m'annonça que je ne fuirais plus, car ses légions d'anges me protégeraient ; il me révéla aussi que moi — exilé de son Église depuis mes dix-sept ans, lorsque les jésuites rejetèrent ma candidature en raison de « mes doutes » —, même sans reconnaissance officielle, je demeurerais son véritable pape, diffusant sa vérité, fût-ce invisiblement à travers mes espions et mes persécuteurs, qui présentent souvent et sans honte mes idées comme les leurs. Preuve en est le jour où, célébrant sa messe devant sa congrégation en Indonésie, François diffusa une idée que j'avais transmise la veille à l'un de mes étudiants de latin, un laïc qui lui rapportait ma parole : que les religions sont à Dieu ce que les langues sont à la communication, des moyens pour atteindre leur fin véritable.

La Troisième Guerre mondiale se livra donc, durant ces jours-là, au niveau spirituel ; depuis mon appartement de Bucaramanga, je

parlai avec sagesse céleste à la France, à la Russie, à la Chine, au Mexique, à l'Europe, à l'Inde et à Israël. Ce qui se produisit alors fait l'objet d'un autre livre : *La Troisième Guerre mondiale*. Qu'il suffise de dire que Jésus triompha en réconciliant l'enfer lui-même, et que tant la France que la Russie acceptèrent sa domination sur l'avenir de l'humanité.

Les attaques des puissances du monde se poursuivirent par l'entremise de santeros qui invoquèrent tous mes démons pour m'attaquer ; pressentant une nouvelle agression, je quittai un soir mon domicile pour m'exposer à mes bourreaux selon leurs préjugés : vêtu en femme, afin d'affronter, sans autre protection que Dieu, un assassin adolescent qui me tira dessus et manqua sa cible à trois reprises.

Les attaques cessèrent finalement le 17 août, lorsque trois secousses sismiques furent ressenties dans toute la Colombie, précisément au moment où mon nom était prononcé avec des intentions destructrices lors de réunions entre autorités colombiennes et étrangères à Bogotá. Je publiai une vidéo expliquant les causes spirituelles de ces tremblements de terre et comment le Seigneur, en considération de mon amour pour mes frères, s'abstenait de provoquer des destructions en Colombie.

C'est alors que je demandai à Dieu de contenir la sécheresse d'El Niño, publiant sur les réseaux que cette sécheresse ne nous nuirait pas, à une époque où le président Petro tweetait que le pire restait à venir.

Science-fiction et prophéties apocryphes à venir

Il existe un film de science-fiction qui fut vu par des foules durant la pandémie : *The 27th Day* (1957), de William Asher, dans lequel des extraterrestres désireux de posséder la Terre remettent une arme létale à cinq citoyens de nations différentes afin qu'ils décident de donner la vie ou la mort à leur planète. La particularité de cette arme est que, comme le COVID-19, elle ne tue que les êtres humains. À la fin — alerte au dévoilement — seuls périssent les individus pervers et assassins, annonçant une nouvelle ère de paix.

« Et un ange apparut, tenant une épée de feu qui semblait embraser le monde » constitue également le début de la troisième prophétie de Fatima, dont l'issue est pleine d'espérance : « Mais la

présence de la Très Sainte Vierge empêcha que les flammes détruisent l'humanité. L'ange cria trois fois : "Pénitence !" ». Le pape Jean-Paul II interpréta cette prophétie comme déjà accomplie afin de rassurer les fidèles, d'autant plus à la lumière de l'épilogue : « Ensuite, les enfants virent le déclenchement d'une grande persécution de l'Église, avec des membres du clergé et des laïcs mourant pour la foi ». Il faisait alors référence à des prêtres et des religieuses sacrifiés en Afrique et au Moyen-Orient.

Une autre prophétie, plus descriptive, circule sur les réseaux et jetterait une lumière nouvelle sur la vision de Fatima. Bien qu'il s'agisse de descriptions apocryphes, elles se diffusent en raison de l'autorité de l'un des saints les plus reconnus du XX^{e} siècle, qui guérit des malades comme Jésus en Galilée selon les Évangiles, et qui reçut la bénédiction des stigmates.

L'apocryphe Padre Pio aurait annoncé en 1950 trois jours de ténèbres durant lesquels Satan aurait pouvoir sur la terre, déchaînant des démons destructeurs :

« Préparez-vous à vivre trois jours d'obscurité totale. Ces trois jours sont très proches… Et durant ces jours, vous demeurerez comme morts, sans nourriture ni boisson. Ensuite, la lumière reviendra. Mais beaucoup ne la verront plus. »

Conformément à des passages de l'Apocalypse, deux tiers de l'humanité seraient détruits : ceux consacrés à l'envie, à la haine, au ressentiment, à la corruption, au meurtre, au vol, au mensonge, au viol, à l'intrigue et à la tromperie. Ceux qui adorent Moloch ou

d'autres idoles seraient victimes d'anges qui descendraient en fumigeant de gaz ceux qui oseraient sortir de leurs maisons.

Dieu promet toutefois de protéger ceux qui demeurent dans sa grâce, renonçant au péché.

La veille de ces trois jours serait marquée par un événement : le Saint-Père fuirait le Vatican pour se réfugier dans une autre nation. Les recommandations prescrites par l'apocryphe Padre Pio sont la pénitence et la prière : se munir de provisions et de cierges bénits pour trois mois, laisser de la nourriture aux animaux dans les étables, et s'enfermer en verrouillant portes et fenêtres. Les cierges de ceux qui sont en état de grâce ne s'éteindront pas ; ceux de ceux qui ne se sont pas repentis se consumeront. Comme à Sodome, aucun fidèle ne pourra se pencher à la fenêtre, même s'il entend des cris de secours de condamnés par la colère divine. Pour résumer ces oracles : l'enfer déborderait sur le monde durant soixante-douze heures.

À la lumière de la science-fiction, une telle description correspondrait à une invasion extraterrestre : des êtres maléfiques venus d'autres planètes ravageraient la terre pendant trois jours, jusqu'à ce que d'autres êtres — d'autres anges — les vainquent et sauvent la planète. Les survivants formeraient alors un monde nouveau où ceux que les gouvernements et les sociétés avaient méprisés, en raison de leurs intentions constamment bonnes et de leur foi dans les Évangiles, gouverneraient désormais dans la paix et la prospérité. Ce serait le commencement du Royaume des Cieux sur la terre pour des générations.

La source de ces prophéties est un livre consacré au Padre Pio, *I grandi profeti*, de Renzo Baschera. Cependant, au cours du procès de canonisation, 104 volumes de lettres et d'écrits du saint furent compilés, et aucun manuscrit ne vint étayer ces vaticinations. Les capucins de San Giovanni Rotondo nient par ailleurs la véracité de ces oracles, aussi sinistres qu'espérants.

Aucune prophétie, en réalité, n'est irrévocable par nature. Les Mayas n'avaient-ils pas annoncé la fin du monde en 2012 ? Ce même terme auquel j'intervins auprès de Dieu, bouleversé de me voir intercéder pour mes ennemis, et de constater mon absence de rancœur envers des nations qui m'avaient injustement licencié de cinq universités, simplement parce que je refusais de participer à des corruptions ou à des conspirations.

La fin des prophéties, depuis Tirésias, Isaïe et la Sibylle de Cumes, est de lancer un avertissement à l'humanité par la crainte de la mort. Ceux qui demeurent véritablement dans la grâce savent que le Royaume de Jésus n'est pas de ce monde et ne craignent pas de mourir, comme l'a écrit sainte Thérèse de Jésus :

Je vis sans vivre en moi,
et j'espère une vie si haute
que je meurs de ne pas mourir.

Les prophéties ne s'adressent d'ailleurs pas aux saints, mais aux pécheurs. Elles sont un appel à un changement de vie. Mais n'est-ce pas déjà la finalité de l'eucharistie, de la prière ou de tout service religieux ? À chaque rencontre avec sa divinité, le croyant reconnaît ses excès et demande pardon ; car qui vit un seul jour sans colère, sans orgueil ni égoïsme ?

Ce n'est pas seulement la volonté, mais aussi les circonstances de la survie quotidienne, qui nous conduisent à commettre des fautes envers autrui ; des manquements que nous regrettons en secret, mais que notre orgueil nous pousse à justifier.

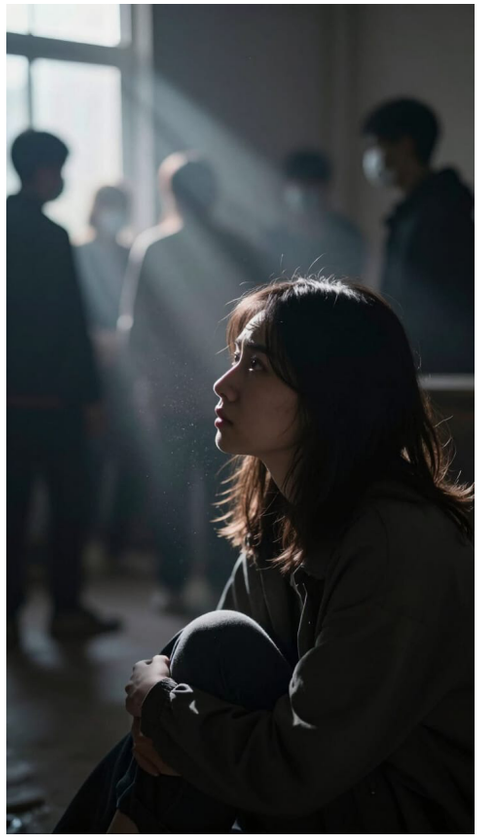
Nous savons que Luther, qui fut aussi compositeur, cimenta la foi de sa congrégation par la musique, ouvrant la voie aux plus hautes manifestations musicales de Bach. La musique est, comme l'enseignaient les idéalistes allemands depuis Fichte et Schelling, un sentiment pur qui plie la raison ; une foi qui triomphe de l'argument et du contre-argument théologique, du péché ou de la faiblesse humaine, en les transformant en offrande au Créateur.

Bach disait à sa famille que sa musique était son dialogue solitaire avec Dieu. Le péché, comme le mal, trouve dans l'artiste sa rédemption. Ceux qui aiment la musique savent que des compositeurs comme Bach, Vivaldi, Haendel, Allegri, Victoria, Mozart — sans même mentionner les contemporains — ont reçu leur inspiration du mystère de l'imitation du Christ.

Allegri, dans son *Miserere mei*, chante à Dieu :

Mon Dieu, selon ta grande miséricorde.
Et selon ta compassion infinie, efface mes transgressions.
Lave-moi de mon péché, purifie mon iniquité.

Car je reconnais mes rébellions, et mon péché est toujours devant moi.
(…)



Et j'en reviens ainsi au commencement : l'arianisme ne nie pas seulement le Christ ; il nie le pardon. Car si le Christ n'est pas Dieu, son sang ne sauve pas. Si son sang ne sauve pas, le péché importe peu. Si le péché importe peu, l'humanité se livre sans frein à l'argent, à la célébrité et au pouvoir.

La psychologie déterministe vient alors poser des pansements sur une blessure mortelle : elle régule, accompagne, explique, mais ne sauve pas. Et l'Église, lorsqu'elle adopte ce langage comme substitut de l'Évangile, trahit sa mission.

Être chrétien sous des papes qui ne croient plus en Dieu n'est donc pas une question de sympathies personnelles ni de partis ecclésiaux. C'est vivre à une époque où, même au sein de l'Église, on prêche un Christ utile, thérapeutique et socialement acceptable, tout en évitant le Christ véritable, celui qui ressuscite, commande, juge et vainc.

Ce Christ — le seul — est celui que j'annonce, et dont moi-même, mon histoire et ces lignes constituent un témoignage vivant.

13. Les miracles et les anges n'impressionnent plus un monde sceptique ou incrédule.

On parle souvent de l'effet papillon, mais que se passe-t-il si quelqu'un interrompt le cours de l'histoire par ses prières ? Que se passe-t-il si une seule supplication, humble et silencieuse, change l'humeur d'un malade, dévie un véhicule de quelques millimètres, ou place la personne juste — visible ou invisible — au seuil d'une catastrophe ? Le monde moderne, qui se vante de maîtriser les causes et les effets, accepte naturellement qu'un mot prononcé lors d'une réunion d'entreprise change le destin de milliers de personnes ; et pourtant, il s'irrite quand quelqu'un suggère qu'une prière, murmurée à voix basse, produit une conséquence tout aussi réelle. Dans cette irritation apparaît quelque chose de plus essentiel qu'un débat intellectuel : le miracle impressionne peu par sa rareté et beaucoup par son exigence morale.

Le miracle pose une question sur l'existence de Dieu, et une autre, plus incisive, sur le cœur humain. Car si le miracle a eu lieu, alors s'ouvre la porte à la gratitude ; et avec la gratitude arrive la conscience d'un don ; et avec cette conscience arrive l'humilité. Beaucoup préfèrent croire au hasard plutôt que d'admettre qu'ils ont reçu un cadeau. Ainsi, le miracle finit par être, pour les sceptiques, une offense : à cause de ses bienfaits et, surtout, à cause des implications qu'il entraîne.

Je l'ai vu clairement dans le cas d'un de mes étudiants qui, il y a des années, m'a raconté que sa mère souffrait d'un cancer en phase terminale. Je lui ai dit que je prierais pour elle. Sa mère s'est remarquablement rétablie, et précisément le jour où je suis rentré à Bucaramanga depuis l'Inde, en décembre 2011, je l'ai rencontré ; il m'a dit que les examens de sa mère révélaient qu'elle était désormais débarrassée du cancer. Loin de remercier Dieu, mon étudiant s'est plongé dans des spéculations sur le hasard de cette guérison. Cet étudiant était, et reste, un athée déclaré, qui se délecte à se moquer des dogmes du christianisme.

« Vas-tu remercier Dieu ? », lui ai-je demandé alors, « ou, comme les neuf lépreux, vas-tu oublier qui a intercédé pour la santé de ta mère ? ». Il a répété mes paroles et est parti. Un an plus tard, j'ai reçu un appel de cette mère qui, furieuse, me reprochait un accident que son fils avait subi dans la rue avec un motard ; après m'avoir insulté, cette femme, que je n'avais connue que par cet appel, m'a raccroché au nez. J'ai vu clairement que son fils avait reçu une correction pour des dettes d'argent, et que, influencé par une pensée tordue, il m'avait désigné comme son agresseur. Tristement, en m'insultant, la femme a renoncé aux bénédictions reçues ; le cancer est revenu soudainement et, en quelques semaines, elle est morte. Des années plus tard, cet étudiant m'a écrit depuis l'Allemagne, où il vivait alors, pour que je le confesse de ses péchés dont il se repentait ; bien que mon état soit celui d'un oint et prophète, et ma fonction celle du conseil spirituel, j'ai accepté de l'écouter. Je devinais déjà ce qu'il allait me raconter ; finalement, sa visite a été reportée indéfiniment.

Un lecteur éduqué par le scepticisme médiatique dira qu'une chose et l'autre appartiennent à des plans distincts. Cependant, le point ici est d'enregistrer avec honnêteté le schéma qui se répète sous mes yeux.

Il existe un type d'ingratitude qui va au-delà de l'oubli : elle devient une rupture intérieure. Celui qui reçoit un bien et le réduit à une simple coïncidence pour éviter de reconnaître le Donateur ressemble à celui qui, après avoir souffert de la soif, reçoit l'eau d'une source et s'en éloigne ensuite pour affirmer que l'eau lui vient du ciel. Sa distance de la source le conduit à nouveau à la soif.

Cette loi spirituelle est aussi ancienne que l'écriture : celui qui agit avec gratitude préserve la source de ses bénédictions ; celui qui minimise un faveur spirituelle et, tenté par le démon de la vanité, s'attaque même à celui qui a intercédé pour lui ou pour elle, appelle les désastres.

Cet exemple est l'un des scénarios les plus courants pour ceux qui, comme moi, prions pour des miracles dans cette génération sceptique. Par mon intercession en tant que prophète, j'ai guéri des malades et j'ai aussi arrêté des sécheresses, détourné des ouragans, annulé des tremblements de terre et évité des catastrophes en Grèce, à New York et à Los Angeles ; pourtant, la gratitude arrive rarement, même parmi les rares connus qui ont su de mon intercession et du miracle qui a suivi.

L'indifférence et la gratitude apparaissent à beaucoup comme des signes de sobriété mentale, répètent les médias. J'ajoute que les bénéficiaires, poussés par des sentiments qui dépassent l'indifférence, attaquent ou se moquent de celui qui a intercédé pour eux. Il y a une logique morale derrière cela. Le miracle guérit le corps, mais il touche aussi l'orgueil ; et l'orgueil, quand il se sent exposé, cherche refuge dans le mépris. Le guéri, avant de le célébrer, juge ; avant de remercier, discrédite ; avant de reconnaître, accuse.

Ils sont animés par l'énergie négative que nous, qui guérissons, expulsons par la prière. Prier pour les autres attire donc le mépris, et c'est précisément dans cette charge que réside son plus grand mérite. Intercéder implique un coût spirituel : celui qui le fait s'expose à l'ingratitude et, souvent, à l'inimitié. Le miracle redonne des forces au malade et, en même temps, exige une réponse intérieure. Quand cette réponse est refusée, le cœur s'endurcit.

Le miracle est magie, et sa formule est l'amour

Dieu, dans sa sagesse, envoie des maladies et des calamités comme des châtiments justes, des épreuves ou des remèdes. Tout

dans la création participe d'un sens. Et pourtant, dans son infinie sagesse, il permet les miracles par l'intermédiaire de ses enfants les plus proches ; dans un monde dominé par des médias sceptiques, leur fruit est souvent paradoxal.

Les médias encadrent le miracle comme superstition, l'exhibent comme spectacle ou l'interprètent comme « biais cognitif ». Ils le font parce que le miracle résiste à la domestication du divertissement : il apparaît, agit et demande le silence.

La Mère Teresa de Calcutta n'a-t-elle pas reçu des critiques quand elle célébrait, après sa prière, qu'une enfant dénutrie décédée soit admise au ciel ? Pour le monde, cette joie semblait scandaleuse ; pour elle, c'était la conséquence naturelle de la foi.

D'autre part, les miracles sont comme le vent : invisibles, rafraîchissants et attribuables au hasard. Celui qui reçoit une rafale de vent frais s'arrête rarement pour remercier Dieu ; et encore moins reconnaît-il, comme le prêtre le dit à Samuel, que le Créateur se manifeste dans une douce brise. Le miracle, dans la modernité, est toléré quand il se présente comme un fait ; et il suscite de la résistance quand il se présente comme un appel.

Selon les anthropologues, le miracle est une manifestation magique, plus humble que le chamanisme et la santería (vaudou), aujourd'hui si en vogue en Afrique et dans des pays latino-américains comme Cuba et le Venezuela. Tandis que le chamane invoque des esprits d'animaux, et le santero des esprits humains, le religieux invoque la volonté de son Dieu. Les deux premiers supposent que Dieu ou les forces qui régissent le destin se manipulent avec des fruits, du sang ou des sacrifices d'animaux ou de bébés, tandis que le religieux adopte une posture humble de prière amoureuse devant Dieu. Les deux premiers promettent pluies, fortune, postes puissants et vengeances ; le troisième s'abandonne à la tendre volonté divine.

En réalité, les trois font face à l'incertitude, mais seul le troisième accepte dès le début l'issue que Dieu dispose. Le chamane s'excuse en disant que l'animal invoqué s'est rebellé ; le sorcier vaudou dit que les esprits qui s'opposaient étaient trop forts ; l'intercesseur religieux, avec humilité, explique que Dieu a jugé plus opportun un autre chemin. Des trois, l'intercesseur religieux est le seul qui reste en paix face à un résultat adverse : il accepte « la volonté de Dieu » comme la plus appropriée, car dans sa sagesse cette épreuve ou cette douleur finit par être plus bénéfique que sa guérison.

La dame, la pandémie et la chance

En 2020, une dame déjà âgée décida de voyager quelques jours pour rendre visite à l'une de ses filles. Elle vivait en ville, entourée de ses huit autres enfants, mais cette fille habitait loin, à la campagne, dans une zone reculée et tranquille. Le voyage était court, une visite d'affection.

Soudain, le monde s'arrêta. La pandémie fut déclarée et les routes se fermèrent. La dame resta bloquée loin de sa ville natale et demeura à la campagne plus longtemps que prévu. Quand la nouvelle se répandit parmi les connaissances et la famille, tous répétaient la même chose :

— Quelle malchance pour cette dame ! Rester coincée si loin de chez elle, loin de ses enfants, au milieu de tant d'incertitude.

Les mois passèrent, et l'épidémie arriva avec force dans la ville où vivait la dame. De ses huit enfants, quatre tombèrent gravement malades et moururent. La nouvelle tomba comme un coup sec. Alors les gens changèrent d'avis :

— Quelle chance elle a eue, cette dame ! Si elle était restée en ville, elle serait sûrement morte aussi. Sa malchance l'a sauvée.

Quand enfin la pandémie commença à refluer, la dame se prépara à rentrer. Juste à ce moment, à la campagne, elle eut une terrible douleur au ventre. Une maladie forte, soudaine, qui la laissa épuisée. À nouveau, les commentaires :

— Quelle malchance ! Tomber malade là-bas, si loin des hôpitaux. Si elle avait été en ville, comme cela aurait été facile de se faire soigner.

Certains disaient que c'était un châtiment de Dieu.

Le mari de sa fille, un paysan simple, lui dit qu'il avait le don de guérison. Il la soigna, la veilla, pria pour elle et, contre toute attente, la dame se rétablit. La douleur disparut et elle remarcha.

— Quelle chance ! disaient les uns. Avoir quelqu'un comme ça près d'elle.

— C'est comme ça, disaient les autres. C'était bénin, pure coïncidence.

Une fois rétablie, la dame rentra en ville et décida de passer des examens médicaux. Les médecins furent surpris. Ils lui dirent que, d'après les symptômes, elle avait souffert d'une appendicite gravissime, qui en conditions normales aurait été mortelle. L'appendice, cependant, était sec, guéri, comme si le corps s'était soigné tout seul.

La dame écouta en silence. Dans son cœur, elle sentit qu'elle avait reçu une grande bénédiction de Dieu, bien qu'au début elle-même et sa communauté aient interprété les événements comme une catastrophe.

Il suffit de penser à Jésus-Christ qui, sur le Mont des Oliviers, demandait à Dieu de l'éloigner de la crucifixion ; ou — pour citer un témoignage moderne — aux moines cisterciens de Tibhirine, en Algérie, qui en 1996 refusèrent de fuir et acceptèrent leur martyre comme témoins de l'amour et de la volonté de Dieu, comme le raconte le film *Des hommes et des dieux* (2010). Voilà la différence cruciale : le croyant vit la prière comme confiance. C'est pourquoi, quand le miracle tarde ou prend la forme d'un autre chemin, la foi devient plus profonde, plus sobre, plus docile.

Il est aussi vrai que les miracles se produisent tous les jours : du pouvoir de se lever en bonne santé, de se nourrir, de rester calme, de respirer et de converser, jusqu'à voir ses bien-aimés en parfaite santé, heureux de leur rôle dans l'univers, loin du vice et de la corruption. Cela échappe généralement autant au sceptique qu'au dévot superficiel. Le miracle quotidien est le plus difficile à reconnaître : il exige des yeux purs.

Comme le souscrit Mahomet dans le Coran, il faut être généreux tant qu'on jouit d'une bonne santé. La santé elle-même est un prêt, et le temps un prêt encore plus grand. Cependant, l'homme moderne, se sentant propriétaire de son corps et de son agenda, transforme le prêt en droit. Et quand le prêt est retiré, il accuse le ciel.

Personnellement, j'ai vécu des miracles depuis l'enfance. Le premier fut quand un chulavita (sicario de l'État colombien des années cinquante) menaça de tuer mon père, ma sœur et moi, alors âgés de quatre et cinq ans, après que mon père l'eut dénoncé pour conduite en état d'ivresse au Catastro (Département national d'enregistrement des propriétés) et qu'il fut licencié. Ma grand-mère Carmen nous dit, en l'apprenant, qu'elle prierait pour que Dieu emporte ce maudit de ce monde. Et effectivement, une semaine plus tard, le chulavita fut abattu par un bandit à qui il devait de l'argent pour un vol de banque. Cette histoire est le sujet de mon roman autobiographique Desde el Viaducto (Santaley, 2025).

Coïncidence ? Pour ma grand-mère qui pria, c'était providence ; pour beaucoup d'incroyants, c'était hasard. Cet événement a déterminé ma position envers les miracles. Chaque dimanche, j'allais

à la messe, comme des milliers de personnes le font encore à Bucaramanga, et je trouvais irrationnel que tous écoutions les évangiles tandis que la majorité restait dans une foi tiède : les promesses de Jésus-Christ d'accourir à celui qui l'invoque, de donner le nécessaire pour survivre à celui qui croit en Lui, de guérir les possédés, de faire marcher les boiteux et de rendre la vue aux aveugles.

Dans ma vie, j'ai expérimenté que tout cela est vrai. À l'adolescence, j'ai lu un livre protestant sur les miracles du Saint-Esprit réalisés parmi la communauté portoricaine de New York dans les années cinquante : *La Croix et le Poignard (The Cross and the Switchblade)*, du révérend David Wilkerson. Là, le miracle est une forme de miséricorde. Il se produit pour réveiller les âmes, réordonner les destins, offrir l'espérance.

Comme le prescrit la Mère Teresa de Calcutta, je vis avec la certitude que la prière obtient tout. Shakespeare l'avait déjà magnifiquement chanté dans l'un des passages de sa dernière œuvre comme dramaturge à Londres, avant son départ d'une ville qui honora peu son talent :

Unless I be relieved by prayer,
Which pierces so that it assaults
Mercy itself and frees all faults

Qui se traduit par :

À moins que la prière ne me soulage,
car elle perce tout, et aborde
la miséricorde elle-même, purgant toute faute.

Depuis l'âge de vingt ans, quand j'ai retrouvé la foi grâce à la cantate BWV 147 de Bach, j'ai l'habitude de prier. Avant de méditer, je récitais le rosaire tous les jours ; maintenant, je parle avec Dieu jour et nuit. Un jour, alors que je vivais à Londres, j'ai décidé de prier moins. Cela m'irritait parce qu'écrire quotidiennement était difficile : je devais travailler à temps partiel chez Harrods comme emballeur de vêtements pour enfants pour payer mes factures.

Cette nuit-là, j'ai rêvé d'un ange qui me montrait une ville entière, New York, succombant à un tremblement de terre.

« Si tu arrêtes de prier, voilà ce qui arrivera. »

Je me suis réveillé en sueur, avec l'image vivante que mon ami Sascha périrait avec les New-Yorkais, et j'ai repris mes prières.

Des années plus tard, vers 2009, alors que je vivais à Bucaramanga, un matin où je préparais mes cours, j'ai ressenti un besoin impérieux de prier pour ma sœur et mes neveux. Il était presque onze heures. J'ai pris le rosaire et prié pour eux. Quelques heures plus tard, j'ai appris que ma sœur, son mari et les enfants avaient eu un accident à onze heures cinq sur une autoroute de Floride. Leur voiture était totalement détruite, mais les places où ils étaient assis étaient restées intactes, avec les tôles écrasées autour ; par conséquent, tous s'en étaient sortis indemnes.

Des mois plus tard, ma mère m'appela un après-midi pour me dire qu'elle avait prié le matin pour moi, car elle avait senti l'odeur du sang et entendu des bris de verre. Je la rassurai en lui disant que j'allais bien. Plus tard, je lui racontai qu'autour de midi ce jour-là, j'avais échappé miraculeusement à un accident, après avoir ignoré un panneau STOP à la rue 22 avec 21 à Bucaramanga. À cause de ma distraction, j'avais regardé du mauvais côté avant de démarrer, et une voiture avait freiné en urgence, évitant un accident mortel de quelques millimètres. Le sceptique dira : réflexes, hasard, statistique. Moi je dis : miséricorde.

J'ai déjà mentionné dans un autre texte la guérison miraculeuse du cœur de ma mère par l'intervention du Seigneur. Il y en a eu d'autres. Quand je suis revenu d'Inde, ma mère fut diagnostiquée avec un lupus. Je lui ai fait une guérison au nom de Jésus et elle a guéri ; et il en fut de même pour plusieurs personnes au Canada, aux États-Unis, au Mexique et en Colombie. J'ai appliqué la guérison à plusieurs connaissances et amis, en leur promettant de prier à distance. Leur guérison s'est, miraculeusement, produite dans la majorité des cas.

Cependant, comme je l'ai déjà mentionné, j'ai remarqué que parmi les guéris, un tiers garde le silence ; pour eux, la guérison et la prière étaient une coïncidence. Un autre tiers remercie Dieu de son expérience personnelle, sans attribuer de reconnaissance à ceux qui ont prié pour lui ou elle. Comme je le raconte plus en détail dans un autre chapitre, une femme canadienne qui avait souffert de douleurs corporelles pendant vingt ans — face auxquelles médecins et gourous de Montréal s'étaient révélés impuissants — reçut du soulagement quand je priai Dieu et imposai mes mains ; après m'avoir remercié,

elle convoqua les voisins et leur dit qu'elle priait aussi Dieu, et que cette guérison était due principalement à ses prières accumulées. Bien sûr, je gardai le silence, car celui qui prie sait que le mérite n'est jamais le sien. Après tout, le guérisseur, comme le médecin, n'est qu'une extension de la volonté divine.

Mais il y a un troisième tiers de guéris qui, attirant sur eux les sentiments les plus pernicieux, omet de reconnaître l'intervention de la prière dans leur guérison et devient l'ennemi personnel de ceux qui ont intercédé pour leur bien-être. J'ai déjà cité le cas de la femme atteinte de cancer, mais je pourrais en citer une douzaine de connaissances qui, après avoir survécu à des maladies mortelles ou à des opérations risquées, tournent leur plume contre les croyances ou la foi. Un journaliste nommé Viñedo, qui fut à deux doigts de mourir d'une infection inexplicable, est le cas le plus extrême. Je l'avais vu deux ou trois fois, et je savais déjà qu'il était de ces personnages qui cherchent à tirer avantage de toute marque de courtoisie. Viñedo demanda sur les réseaux qu'on prie pour lui ; plusieurs le firent ; je m'y joignis avec un message sur son mur Facebook : « Tu es déjà guéri ». Le lendemain, Viñedo guérit miraculeusement et se fit immédiatement photographier avec un pasteur, à qui il attribua le miracle. Je gardai le silence : l'ingratitude fait partie du métier.

Plus tard, l'occasion se présenta que Viñedo me fasse une interview à l'occasion du lancement du livre mentionné plus haut. Viñedo accepta et, quand je lui demandai combien il me facturait, il me dit ce que je voulais lui payer. Je lui donnai une somme que je considérai généreuse et il commença à travailler sur une vidéo de cinq minutes. Le soir, il me demanda plus d'argent, car, disait-il, il voulait faire une vidéo plus élaborée. Je lui rappelai que nous avions déjà convenu du prix. En réponse, Viñedo abandonna le travail et laissa sa part du contrat en suspens. Je lui fis savoir que cette conduite était inconvenante, et je retirai mes bénédictions.

Tel est le scandale moral du miracle : il produit de la gratitude chez les uns, et du ressentiment chez les autres.

Et pourquoi Dieu ne me parle-t-il pas à moi ?

J'avais un ami à qui je racontai ma conversation avec Jésus en Inde.

« Et pourquoi Jésus ne me parle-t-il pas à moi ? », me dit-il alors sur un ton de reproche. « Je veux lui demander un poste où je reste à la maison, avec de l'autonomie, sans chefs, et qui soit lié à la musique », précisait-il. Il obtint le poste comme directeur d'une station en ligne de musique latine et, un jour, dans la cathédrale, Jésus lui parla comme il le désirait. Un matin, il m'appela en Inde pour me raconter son bonheur face à cette expérience. Il alla jusqu'à me demander ce qu'il devait faire maintenant, insinuant qu'il me donnerait de l'argent.

Au final, ces dons divins tombèrent sur un terrain stérile : six mois plus tard, il me dit qu'il avait obtenu le poste parce que le directeur de cette station avait découvert son ascendance juive à travers son nom de famille, et la conversation avec Dieu, il l'attribuait, selon ses lectures actuelles, à sa schizophrénie. Deux ans plus tard, nous débattions de philosophie sur Twitter et, comme je citai Borges pour réfuter la philosophie égoïste de Heidegger, il me dit qu'il souhaitait couper tout lien avec moi.

Rencontres avec des anges

Les anges, tels que je les connais, ressemblent à vous ou à moi, ou aux voisins qui traversent la rue. Ils sont là, parfois visibles, parfois invisibles, et nous secourent quand ceux qui se fient à la miséricorde du Seigneur en ont le plus besoin. J'ai entendu de nombreux témoignages de personnes qui subissent des accidents ou des catastrophes et reçoivent l'aide providentielle d'un homme ou d'une femme qui les secourt. Et j'ai vu, dans ma propre vie, ce même schéma : une intervention qui réclame rarement une reconnaissance ; une aide qui apparaît, accomplit sa tâche et s'évapore ; un « bon samaritain » dont l'absence ultérieure est aussi mystérieuse que son arrivée.

Comme je le raconte au début de ce livre, le représentant du pape François se moqua quand j'affirmai qu'il y avait des anges qui nous secouraient dans les situations difficiles. Ses moqueries envers les anges sont connues depuis que Netflix a présenté le film Les Deux Papes (2019). Pourtant, une société peut se moquer des anges et, en même temps, vivre grâce à eux. Elle peut les nier et, néanmoins, être secourue par ces forces qu'elle nie. L'orgueil freine la gratitude ; la miséricorde continue d'opérer.

La mère d'une ancienne connaissance fut victime de l'attentat à la bombe d'Escobar au centre commercial de la Calle 93 à Bogotá. Elle racontait comment un homme arriva, la ramassa agonisante

parmi les décombres et la remit à l'ambulance qui arrivait juste à temps pour la sauver. Qui était-il ? Comment savait-il quoi faire ? Pourquoi sa trace devint-elle introuvable ? Dans la logique du monde, c'était « un citoyen » ; dans la logique du ciel, c'était un messager. Les deux peuvent être vrais.

Quand je vivais à Paris en 2010 en attendant mon visa de travail pour l'Inde, je passais les après-midis dans les parcs et les cafés, me questionnant sur la malice humaine qui m'obligeait à attendre des mois. Un homme juif s'approcha de moi, s'assit à ma table avec son ordinateur et me dit que je devais rester tranquille, car mon avenir était brillant. Il me laissa une carte avec son contact à Tel Aviv ; un an plus tard, je lui écrivis et son silence fut la réponse. Il y a des rencontres comme ça : elles n'apparaissent qu'une seule fois, et leur but est de semer une certitude à l'instant précis.

En 2009, j'eus un petit accident de circulation auquel arriva immédiatement une femme pour me secourir. Elle me prêta son portable, je passai plusieurs appels, et après m'avoir calmé, elle partit ; depuis, sa trace resta silencieuse. Ce fut une autre ange sous forme de femme qui arriva en voiture pour m'offrir de l'aide après un accident de circulation à Bogotá en 2009. Pourquoi cette rapidité ? Pourquoi cette sérénité ? Celui qui secourt ainsi secourt comme quelqu'un qui connaît la valeur d'une minute.

En janvier de cette année, quand mon épouse dut être opérée dangereusement après avoir perdu son quatrième bébé, une ambulance la transporta de la maison à la FOSCAL, comme enregistré dans mon documentaire Matrimonio a Primera Vista (2024). Elle était très nerveuse, mais quand nous arrivâmes aux urgences, un homme monta, lui prit les mains et lui dit d'une voix tranquille : « Ne vous inquiétez pas. Tout va bien se passer ». Sa certitude fut telle qu'elle se calma et s'endormit profondément. J'étais là et je perçus cette voix comme venue d'une autre région de l'être. La zone était, de fait, fortement restreinte aux tiers. Ce qui reste est l'effet : paix. Et la paix, à ces seuils, est un don.

Les anges et ce que le monde appelle OVNI

En 2015, pendant les répétitions de El Botín, alors que j'étais attaqué successivement à Bogotá par les commandos du maire d'alors Gustavo Petro, des lumières qui semblaient être des OVNI oscillaient

au-dessus de mon appartement et me suivaient dans la ville. Il faut mentionner que ceux qui ont étudié les dessins du voyant argentin Parravicini savent que les anges sont les mêmes extraterrestres, en accord aussi avec le Livre de la Genèse (28, 12). J'ai déjà mentionné les prophéties de Parravicini, qui parla d'un enfant mort dans lequel les gens reconnaîtraient Jésus-Christ après 2022. Le maître Camilo Hernández se montra sceptique, jusqu'à ce que je révèle à lui et à Diana Barragán les OVNI dans le firmament. Alors il cria, s'agita et conclut, incapable d'accepter des forces inconnues dans les cieux, qu'il devait s'agir d'objets militaires secrets.

Souvent, les anges se présentent sous la forme de personnes disparues. Dans mon documentaire Manatí, Retablos de un Pueblo Subdesarrollado y Feliz (2005), un agronome raconte comment un prêtre eut une rencontre d'outre-tombe avant de mourir. Mon grand-oncle Jaime Santander SJ, selon les mots de l'un de ses élèves, « le seul jésuite honnête que nous ayons connu », conversa pendant plusieurs heures avec un paysan qui le guida par des sentiers compliqués, jusqu'à lui indiquer une maison où passer la nuit. « Ce monsieur est mort depuis plus de vingt ans, père ! », lui dirent-ils dans la maison en mentionnant son guide.

Swedenborg raconte que les anges, comme les démons, sont en réalité le mariage parfait entre un homme et une femme. L'intuition (féminine) et l'intelligence (masculine) combinées créent des anges qui, dans des vies futures, servent les justes en ce monde. De même, Swedenborg explique ainsi l'existence des démons : des entités qui tentent continuellement les hommes et les femmes, les invitant à leur autodestruction. Le monde se moque des démons et des anges ; et, en même temps, parle sans cesse d'« énergies », « vibrations », « traumas transgénérationnels » et « ombres intérieures ». Les noms changent, les réalités demeurent.

Un ami à moi était furieux contre son fils pour l'avoir endetté ; il promit de rompre la relation. Alors sa mère apparut en rêve pour lui rappeler les fautes qu'elle lui avait pardonnées, en soulignant que la famille est le lieu du pardon. Ce type de visite apporte un enseignement moral et une paix étrange. Elle corrige une haine. Elle guérit une blessure. Et tout ce qui guérit participe du divin.

Je suis surpris par l'attachement que tant de personnes ont à cette vie d'apparences et de simulacres. La mort est un voyage d'un

lieu à un autre, et l'âme apprend à marcher légère quand elle se souvient de sa destination.

Ni Leyla ni moi n'avons fait de deuil pour la perte de nos quatre bébés. « Nous sommes éternels », l'ai-je persuadée, « et nous avons beaucoup à célébrer ». Nous savons que Jésus et les anges veillent sur eux jusqu'à notre arrivée. Pour le monde, cela est incompréhensible ; pour le croyant, c'est repos.

Il y a deux ans, ma petite chienne Cleopatra grogna contre une autre chienne d'un homme agressif qui fut sur le point de m'attaquer. Un homme vêtu d'une tenue sportive des années soixante-dix intervint pour calmer les esprits, en signalant qu'il était normal que les animaux grognent entre eux. Quand je me retournai pour le remercier, l'homme avait disparu.

En novembre 2021, une congrégation chrétienne de Bucaramanga me tendit un piège. Une moto heurta ma voiture avec l'intention de me poursuivre en justice avec la complicité d'un agent de la circulation. Avant l'accident, je m'étais arrêté pour prier devant la statue de saint Antoine de Padoue et l'enfant Jésus, comme je le faisais dans une congrégation à Porto en 1999. La moto tenta de me dépasser par la droite juste au moment où je tournais. Je freinai, mais le motard heurta sa jambe contre le pare-chocs de ma

voiture. J'appliquai le don de guérison au motard blessé, qui subit un dommage léger. Sa moto resta intacte, sans bosses ni rayures.

Ensuite arrivèrent les collègues du motard, membres d'une secte. Ils tentèrent de persuader l'agent de circulation de ma culpabilité. L'agent m'intimida, suggérant que je me déclare coupable, même si l'accident était dû au motard. Alors, un homme qui se présenta comme le vendeur de mandarines du coin intervint pour le contredire et accuser le motard. Il conjectura aussi que le motard était ivre. Cet homme si aimable me donna son numéro de portable et m'aida à changer un pneu de ma voiture endommagé par le choc.

Les proches du fautif retardèrent avec des ruses l'examen d'alcoolémie pendant sept heures, avec la complicité de l'IPS, jusqu'à ce que j'annonce que j'appellerais les autorités. Le résultat confirma le diagnostic du vendeur de mandarines : le motard était ivre.

Le lendemain, le numéro de portable du vendeur de mandarines avait disparu de nos téléphones. Je repassai par ce coin, et le coin était vide : l'image du bon samaritain s'était évanouie. Nous le cherchâmes dans la rue, et sa trace resta hors de portée.

Anges invisibles

Ceux qui nous confions à la protection du ciel comptons également sur ce que j'appelle, faute de meilleure dénomination, des anges invisibles. Dans n'importe quelle gare routière en Inde, chaque bus reçoit sa puja, prière ou rituel de purification. Peu importe le Dieu ou la religion invoquée. Dans ce geste d'humilité face à l'inconnu et à l'invisible réside la grandeur spirituelle : reconnaître que chaque voyage dépend aussi de la grâce.

C'était en 2006 et je voyageais avec mes parents, dans une vieille Nissan sedan, de retour à Bucaramanga depuis San Gil. Nous admirions les abîmes du cañon du Chicamocha et nous arrêtâmes dans une boutique au bord d'un précipice, où nous achetâmes un soda. Nous remontâmes en voiture, mais elle ne démarra pas. Nous l'examinâmes et découvrîmes que la pompe du liquide de freins s'était cassée. La voiture démarra ensuite normalement. Cet instant de retard nous préserva.

Telles sont les nombreuses et variées expériences de salvation que je raconte dans mes nouvelles et romans. Je pourrais, bien sûr, les attribuer à de heureuses coïncidences. Mais il me suffit de contempler

les foules dans les rues pour me rendre compte que le plus grand miracle est que nous vivions en sécurité un jour de plus. Nous avons tous des avertissements invisibles, des intuitions soudaines qui arrivent comme une étincelle de lumière. Et souvent, elles proviennent de prières d'autrui.

Comment faire des miracles et comment invoquer des anges ?

En réponse à cette question, j'offre au lecteur le poème que j'écrivis sur une carte d'anniversaire pour mon neveu Jack, dont les forces qui dominent le monde m'ont éloigné. Ma « faute » fut de le guérir, par la grâce de Dieu Père, Fils et Saint-Esprit, de l'autisme quand il n'avait que trois ans. Ses médecins, finalement, attribuèrent son amélioration à des compensations chimiques dans son cerveau :

Roi des Rois – Chant Seizième – Je n'ai *jamais* affronté seul le Monde

Jamais j'affrontai seul le monde,
Car si dix tombèrent devant moi
Et deux dans mon dos, sans remède,
Ce furent les armées de Dieu qui triomphèrent.

Je ne fus qu'un protégé de ses anges,
Comme toi tu peux encore l'être aujourd'hui ;
N'oublie pas la force de ces conseils
En entrant dans le monde pour ton huitième anniversaire.

Je témoigne que si tu es juste,
Rejetant le mal ou le complot,
Tu n'auras plus à craindre personne
Ni rien, car ceux qui t'attaquent

Subiront la fureur des anges
Qui gardent les pas sacrés du juste.
Sois un enfant de bonté, source de fierté
Pour nous, pour les cieux et pour la terre.

14. Les criminels subissent des châtiments lorsqu'ils attaquent les justes

Lorsque je cherche des épisodes anciens qui reflètent la protection que j'ai vue et vécue à maintes reprises, je reviens à la Grèce. Après le démembrement de l'empire d'Alexandre le Grand, le pays sombra dans des guerres intestines : querelles entre frères, rivalités d'ambition, luttes de factions. Ce type de fracture ouvre une porte dans l'Histoire : dès qu'une nation se divise, apparaît le prédateur qui flaire le butin.

C'est ainsi qu'arrivèrent les Gaulois, sous le commandement du roi Brennos. Ils ravagèrent les campagnes et pillèrent des cités vers 278 av. J.-C., avançant avec la certitude typique du pillard : la certitude de celui qui croit que le monde se réduit à la force, à la peur et à l'opportunité. Et lorsqu'ils atteignirent enfin l'objectif majeur, ils parvinrent au lieu où toute la Grèce avait concentré son respect : la ville sacrée de Delphes.

Delphes gardait les reliques d'or et d'argent que toutes les cités envoyaient à leurs dieux en offrande de sacrifice ou de reconnaissance : tantôt pour la bonne fortune, tantôt pour le repentir. Delphes était plus qu'une ville ; c'était un pacte spirituel. Là, le métal précieux fonctionnait comme une mémoire collective : chaque objet déposé

disait que, même au milieu des guerres, les peuples conservent un seuil, une limite, un lieu que l'on honore.

Robert Graves remarque que Delphes aurait été l'autel de la Déesse Blanche à l'Âge du bronze, des centaines d'années avant que Zeus et ses frères ne s'imposent comme nouveaux dieux masculins. Cette observation — qu'on l'accepte ou qu'on la discute — aide à comprendre le poids du sanctuaire : Delphes avait traversé des ères, des noms et des liturgies, en conservant sa condition de centre où l'humanité tremble devant l'invisible.

La cité n'avait jamais été pillée. Même les Perses — comme les hindous d'aujourd'hui — respectaient ce sanctuaire comme sacré et intangible. Les anciens comprenaient qu'il y a une chose de piller une ville et une autre de profaner l'enceinte qui soutient le sens moral d'une civilisation. Celui qui franchit ce seuil touche à quelque chose qui dépasse le calcul humain.

Les historiens de nos générations positivistes regardent avec méfiance les chroniques antiques, comme si le passé n'était qu'une rumeur superstitieuse. Et pourtant les chroniques insistent : un tremblement de terre se déclencha, écrasant Brennos et ses Francs sous des montagnes de pierres. Ces barbares violents furent détruits par les dieux, prodige qui assura la liberté de la Grèce pour cent années encore.

De cet épisode je tire une question brûlante : si les divinités veillent sur des offrandes enfermées dans des temples de marbre, quel déploiement de garde exercent-elles autour d'un juste, dont l'esprit devient — selon sainte Thérèse d'Avila — le temple même du Créateur ? Si un sanctuaire reçoit protection pour l'or qu'il abrite, l'homme reçoit protection pour le bien qu'il porte. Celui qui attaque le bien touche le temple vivant. Et le temple vivant répond, par des voies que la raison moderne appelle hasard, et que la foi reconnaît comme justice.

Un périple à travers sept nations et un même schéma de protection

Il arrive qu'on me demande, avec curiosité et avec ce mélange de moquerie et d'étonnement que le monde réserve au spirituel : — Comment est-il possible que vous ayez voyagé à travers le monde

en dénonçant des injustices et que vous soyez revenu en Colombie indemne ?

Je réponds depuis mon expérience : je rends grâce au Seigneur et je me souviens des dangers affrontés d'une nation à l'autre. Le mal abonde ; l'envie guette ; l'étranger qui arrive avec des privilèges — langues, éducation, métier, liberté intérieure — réveille des crocs. Il y a des gens qui ne vivent que pour une seule mission : prouver que le bien est naïveté, et que le juste mérite d'être corrigé à coups.

À Madras, en Inde, une voyante qui disait exprimer la volonté de la Vierge Marie me prononça une phrase qui formulait ce que je sentais déjà. Cette médium ne bénéficiait pas de la reconnaissance de la congrégation romaine et pourtant des dizaines de croyants accouraient à ses transes. Je vis en elle un mélange de ferveur et de vérité : ce type d'instrument humain dont le ciel se sert indépendamment des sceaux officiels.

— Ils ne blesseront même pas ton ombre.

Puis, en tamoul, elle ajouta :

— Je ferai en sorte que tous tes projets deviennent réalité.

La Providence se révèle tantôt par l'intuition immédiate, tantôt par des phrases que nous transmettent ceux que nous rencontrons. J'appelle cela, avec précision, le pouvoir de la Bonté, et cela se manifeste — je le répète — sous des formes variées, telles que :

L'intuition qui déclenche l'alarme et permet de choisir le geste juste avant le dommage.

Le retard providentiel, qui semble contretemps et se révèle sauvetage.

La porte qui s'ouvre (travail, bourse, rencontre) quand la vie semble se fermer.

La barrière humaine (un témoin, un portier, un conducteur) qui arrête l'agresseur.

La coïncidence temporelle, cette synchronie qui sauve à quelques millimètres près.

L'annulation, lorsque le ciel désarme le piège par un fait extérieur.

L'inversion morale, par laquelle le persécuteur reçoit un signe qui l'humilie.

La parole, qui s'embrouille et se déforme contre notre volonté pour exprimer de la sagesse face au rival, ou qui articule chez le malin des aveux qu'il profère malgré lui.

J'ai vu ces dons et bien d'autres se manifester pour me protéger dans toutes les nations où j'ai vécu : la Colombie, les États-Unis, le Portugal, l'Angleterre, la France, le Kirghizistan, l'Inde et le Mexique. Chacune mériterait un roman, mais dans ce livre, je citerai un épisode bref et représentatif de certains voyages.

Quand tu es bon, le ciel protège

En Colombie eut lieu l'un des épisodes les plus clairs de ma jeunesse adulte : la tentative de m'annuler par une tromperie de bar.

En décembre je revins à Bucaramanga, de retour de vacances prises pendant que je travaillais en Inde. J'avais l'habitude d'aller au karaoké avec un ancien étudiant. Ce soir-là il annula notre rendez-vous à la dernière minute, et le cœur — qui reconnaît le dessin avant que l'œil ne le voie — sentit quelque chose d'étrange. Je m'y rendis tout de même. Je chantai seul. Un couple m'applaudit. Ils m'invitèrent à boire un verre et, comme partie de cette chorégraphie de fausse sécurité, l'homme me montra un document et me donna son nom, comme on exhibe un badge de « respect ».

— Ferreira.

Je regardai le document. Dans mon cœur, l'alarme vibrait déjà : on sent l'intention réelle. Et pourtant, à cette époque, j'avais une espérance : je croyais qu'on pouvait laisser de l'espace à certaines personnes, qu'on pouvait les convertir. Je pensais que le bien, offert avec calme, désarme le prédateur. J'avouai un jour cette espérance à un ancien beau-frère aux États-Unis ; il se moqua de moi, convaincu que j'étais naïf. Avec les années, je compris sa moquerie

comme une lecture partielle : oui, le monde opère avec agressivité et entêtement ; cet entêtement, on l'appelle « maturité ». Et ma manière de pardonner leur paraît incompréhensible.

J'acceptai le verre. On me donna une substance que je présume avoir été de la scopolamine. Le lendemain, ils analysèrent mon sang et n'y trouvèrent aucune trace : une purification providentielle. Mais cette nuit-là, le plan suivait son cours.

Ils fermèrent l'établissement et me conduisirent dans un bar sinistre, à l'entrée de l'ancienne route qui mène au quartier Mutis. Je me souviens du trajet et je me souviens de ma propre voix, encore pleine d'une confiance presque lumineuse — confiance qui, en ce temps-là, me faisait franchir des seuils que j'évite aujourd'hui avec davantage de discipline.

— Je viens avec vous sans crainte, leur dis-je. Dieu me protège.

Ils rirent et répétèrent mes paroles en dérision, comme une incantation renversée :

— Dieu me protège… Dieu me protège…

Le bar était l'un de ces trous colombiens où l'esthétique trahit l'économie du délit : assez de lumière pour voir, assez d'ombre pour surveiller ; une musique normale pour camoufler l'anormal ; des tables bon marché ; une ventilation médiocre ; une atmosphère de vigilance où l'œil s'habitue à mesurer qui entre, qui sort, qui regarde trop. Une femme se tenait à l'entrée, avec l'allure d'une maquerelle, d'une proxénète, d'une entremetteuse : ce type de femme qui administre le seuil comme on fait payer un péage à la nuit. Son visage était celui de l'habitude qui voit les gens tomber.

Nous nous assîmes à une table au fond. Tous deux s'enfermèrent dans les toilettes des dames. À demi hébété, j'allai aux toilettes des hommes, juste à côté. Et c'est là que survint l'instant exact où la Providence alluma mon intuition comme une sirène : je les entendis parler clairement, par-dessus la musique de fond, comme si mon ouïe était devenue « bionique ».

— Il faut lui en donner davantage, dit la femme.

— Non, sinon il meurt ! répondit le criminel.

— Mais on lui en a déjà donné deux doses et il reste tranquille !

À cet instant, je vis l'intention réelle avec netteté : ils cherchaient à dépasser la dose, à m'éteindre, à m'emmener dans un lieu où le vol se compléterait par une disparition. Je compris que mon espérance de « laisser de l'espace » aux prédateurs était une naïveté dangereuse. Les

gens agressifs fixent un but avec une obstination têtue. Ils ne viennent pas dialoguer : ils viennent exécuter.

Mon dialogue intérieur fut bref et absolu : sortir, tout de suite. La question « quel intérêt de retarder ? » devint un ordre. Je sortis des toilettes, me dirigeai vers la porte du bar et, sans laisser à la propriétaire le temps de réagir, je courus en remontant la rue sans m'arrêter jusqu'à atteindre la Carrera 17. Je pris un taxi. Je transpirais à grosses gouttes. Nous arrivâmes à l'appartement, je payai, je descendis, et je m'allongeai juste avant de m'évanouir.

Je me réveillai le lendemain vers trois heures de l'après-midi.

Dans ma hâte, j'avais oublié mon téléphone Nokia dans le taxi. Je le regrettai, car j'avais pris beaucoup de photos et de vidéos, parmi lesquelles des images des malfaiteurs. Dans mes méditations, je vis clairement ce que j'intuitionnais déjà : ces brigands avaient été envoyés par des « amis ». La vie m'a appris qu'il existe des amitiés empressées qui incarnent aussi le rôle d'envieux consumés. Combien feignent une amitié uniquement pour nous détruire ?

Des années plus tard, en me rappelant cette expérience, je transpirai et je ressentis pour la première fois des nerfs depuis qu'elle avait eu lieu. Et j'entendis :

— Tu dois écrire là-dessus.

Ces expériences se vivent et se taisent parce que l'auditeur moderne, éduqué par le scepticisme médiatique, attribue le miracle au hasard et réduit la protection à la statistique. Moi, au contraire, je consigne le schéma qui résume tout le contenu de ce livre et de mon œuvre :

QUAND TU ES BON, LE CIEL PROTÈGE

Colombie : la bande désorientée et le garçon au tiple

En Colombie eut lieu aussi un épisode d'enfance qui m'enseigna la fragilité morale des bandes et la force concrète de la reconnaissance du bien.

J'avais environ douze ans. Je sortais d'une retraite prolongée de lecture — j'ai toujours lu par longues périodes — et je me joignis aux errances de la bande de mon pâté de maisons, à Diamante II. J'appris qu'ils étaient en guerre avec le coin du nord. Devant la paroisse du Divin Enfant, ils s'insultèrent ; un camarade lança une pierre qui

frappa un rival à la jambe. Alors ils se ruèrent en hurlant et nous prîmes la fuite vers la Transversal 22.

En chemin, poussé par une impulsion que je lis aujourd'hui comme une intuition confuse, je me jetai derrière la jardinière du voisin de l'angle. Quelqu'un me vit. En quelques secondes, vingt adolescents étaient prêts à me lyncher. Je sentis le poids de la violence collective : cette masse qui devient bête.

Alors un garçon me reconnut. Il était camarade dans le groupe musical de Noël auquel j'appartenais. Il devait avoir treize ou quatorze ans. Et il dit ce qui sauve :

— Attendez !

Puis il ajouta, avec autorité :

— Je le connais : c'est un bon garçon ; il joue du tiple et chante des cantiques de Noël.

La meute partit en courant et me laissa en paix.

Cet épisode m'enseigna vite quelque chose de décisif : « traîner avec des bandes », adopter l'agressivité, « faire face » plus que les autres, tout cela était un chemin que je pouvais quitter tôt. Vers dix-sept ans, je compris que ce type de camaraderie est souvent faux. Je préférai la solitude en Dieu à la fraternité du ressentiment. C'est la même désillusion que Jésus-Christ éprouve lorsqu'on le cherche après les pains : on le cherche pour le pain gratuit, pas pour la vérité.

Portugal : Porto, les Ilhas et le miracle de la sérénité

Au Portugal, je vécus un miracle d'un autre ordre : traverser le danger sans que le danger ne me touche. Nous étions en 1999. J'enseignais alors au Portugal. Un soir, errant au gré de conversations philosophiques, je me retrouvai avec le producteur norvégien d'animation Frank Mosvold — créateur de *Ella Bella Bingo* — dans le centre de Porto. Nous aurions dû rentrer chez nous, de l'autre côté de la ville. Mais Frank décida que la pleine lune méritait que l'on découvre la ville à pied. Mon ex-épouse Michelle et moi le suivîmes.

Nous marchâmes près de deux heures à travers les passages étroits qui divisent les ilhas, ensembles de maisons aux sanitaires partagés, sur les pentes longeant le Douro, tristement célèbres pour être des repaires de criminalité. C'était le genre de promenade qui, racontée le lendemain, suscite l'incrédulité. Et c'est précisément là que résidait le prodige : au réveil, la sérénité demeurait intacte ; nos corps

étaient intacts ; la traversée de l'abîme urbain s'était transformée en passage gardé. Parfois, le miracle consiste en ce que le monde attend de voir se produire — et qui pourtant se dissout comme de la fumée.

Mais ce qui fut véritablement miraculeux au Portugal ne se limita pas à cette marche nocturne. Je devais alors réaliser un documentaire intitulé *Ilhas do Porto (2000), faubourgs de Porto*. Ce projet avait été rendu possible grâce à une bourse que j'avais obtenue auprès de l'Institut national de cinématographie du Portugal. Or, les producteurs intermédiaires qui m'avaient présenté à cette bourse, lorsqu'ils apprirent que je l'avais remportée, tentèrent de me retirer la direction du film : ils me proposèrent de l'argent à condition que ce soit eux qui le réalisent.

Je refusai. Je leur répondis que diriger ce documentaire relevait de ma vocation professionnelle et de mon parcours. Ils réagirent avec ruse, multipliant les délais et les manœuvres jusqu'à ce que l'année 2000 commence. Leur stratégie visait à m'épuiser, à me faire échouer, afin de s'approprier ensuite l'œuvre.

C'est alors qu'un autre prodige se produisit. Cette même année 2000, ma première épouse Michelle — grâce, une fois encore, à une pénitence accomplie auprès de la Vierge de Fátima et à un jeûne prolongé d'une

semaine — obtint enfin un poste après deux années d'attente. Ce poste pouvait se situer n'importe où dans le monde. Je priai alors avec ferveur la Vierge de Fátima, et je parvins même à convaincre Michelle de prier avec moi, bien qu'elle fût athée. Les signes qu'elle avait vus l'avaient conduite à se convertir, sinon au cléricalisme, du moins à la foi chrétienne.

Je demandais que ce poste fût en Angleterre : je voulais connaître le pays de Shakespeare, de Dickens, de Blake, d'Oscar Wilde, de Bernard Shaw — le pays de tant d'écrivains qui m'avaient formé. Et, miraculeusement, alors que certains stagiaires de ce programme furent envoyés en Afrique, d'autres en Océanie, Michelle fut affectée à Manchester, en Angleterre. Ce fut un miracle manifeste.

Dès lors, une nouvelle chaîne de prodiges se mit en place. Comme je devais désormais voyager en Angleterre, j'obtins — encore une fois contre toute attente — que mon université de Porto accepte que je regroupe mes cours sur une seule semaine tous les deux mois. Je n'étais donc plus contraint de vivre au Portugal en permanence : je résidais en Angleterre, et je revenais une semaine à Porto. L'université prenait en charge mes frais de voyage et m'hébergeait dans un hôtel modeste mais propre.

Ce dispositif avait été conçu par mes adversaires pour me harceler : ils espéraient que je n'arriverais jamais à organiser correctement le tournage du documentaire et qu'ils pourraient ainsi s'en emparer. Ils comptaient surtout sur un facteur qu'ils jugeaient infaillible : la pluie. Porto est l'une des villes les plus pluvieuses du monde. Ils étaient persuadés que les week-ends de tournage seraient ruinés par les intempéries.

Je leur dis alors, simplement :

— Je demanderai à Dieu qu'il ne pleuve pas ces jours-là.

On se moqua de moi. On me traita de croyant naïf. Je leur avais déjà raconté mon expérience de Fátima, la Vierge qui pleurait et m'exhortait à lire les Actes des Apôtres. Finalement, ils acceptèrent, presque par défi.

Et il ne plut pas.

Nous tournâmes pendant huit week-ends. Durant sept d'entre eux, le soleil brilla. Le huitième — le dernier —, le jour où nous devions filmer l'épisode final, une grande réunion communautaire, un repas partagé illustrant la fraternité des ilhas, une pluie torrentielle s'abattit. Mais ces images se révélèrent précieuses : elles montrèrent

que la vie là-bas n'est pas un paradis, que la pluie tombe aussi, que la tristesse existe. Le documentaire gagna en vérité.

Le film fut présenté avec succès, et je restai officiellement son réalisateur malgré tous les obstacles. Une victoire nette, accordée par Dieu.

Harrods : la porte du travail et la discipline de l'écrivain

En Angleterre, la protection prit la forme d'une porte. Je voulais écrire, mais la vie exigeait un travail. Personne ne m'offrait d'emploi facilement : je venais du monde universitaire. Pendant des mois, toutes les portes restèrent closes.

Je partis alors aux États-Unis, espérant y trouver une opportunité. Mais sans papiers de travail, malgré ma nationalité française, on ne me proposait que des emplois illégaux, notamment dans le bâtiment. J'en acceptai un, faute d'alternative. Très vite, je compris que ce milieu fonctionnait selon des critères éthiques très bas : on entrait sur les chantiers pour voler ce que l'on pouvait. Je refusai de participer à cela. Les tensions surgirent aussitôt. Un soir, au lieu de me ramener, on m'abandonna au bord de la route, dans un endroit sans transports. J'attendis près de six heures, jusqu'à ce que des proches viennent me chercher de nuit.

Alors je priai Jésus :

— Seigneur, je suis ici et j'ai besoin de ton aide.

Le lendemain, un autre miracle survint. Ma mère arriva à Orlando. Elle avait fait un rêve dans lequel je lui disais que j'avais besoin d'aide. En voyant ma situation, elle décida de me

soutenir afin que je puisse retourner auprès de mon épouse et chercher du travail dignement.

Je retournai en Angleterre. Et là, précisément au moment de Noël, Harrods apparut. Ils avaient besoin de personnel en urgence. On m'offrit un poste. Mon efficacité en organisation fut telle qu'on me proposa rapidement un temps plein. J'acceptai de travailler trois jours par semaine, et j'en gardai quatre pour lire et écrire. Cet équilibre fut une garde : le ciel m'éprouva sans m'arracher à ma vocation.

Car la Providence honore la discipline, mais plus encore la bonté, ayez confiance en un univers qui favorise ceux qui ont un bon cœur.

Le miracle de la bourse et la voiture à Philadelphie

Des États-Unis, je mentionne deux prodiges représentatifs.

Le premier fut le miracle économique qui sauva mes études. Mes parents, au prix de grands efforts, me payèrent environ un an et demi. Puis mon père me dit qu'il ne pouvait plus et que je devais me débrouiller. J'en vins à défaillir. Je pleurai devant ma petite amie. J'envisageai de me marier comme échappatoire ; elle, raisonnable, dit non. Je la compris. Je me vis au bord du retour. Alors je dis, le cœur rendu :

— Seigneur, aide-moi.

Et une occasion exacte surgit, à une époque où mon anglais mûrissait encore et où communiquer me coûtait. Un camarade hindou me dit qu'il partirait en Inde et que son chef avait besoin de quelqu'un pour le remplacer au bureau, répondre au téléphone. Si j'acceptais, on me donnait la bourse ; en plus, on me payait les heures. La tâche était minime : deux appels le matin, deux l'après-midi. Pour moi, ce fut parfait : je me consacrai à lire et, surtout, à écrire, travaillant alors à un scénario de cinéma sur le XVI^{e} siècle en Espagne. Cet été d'apparente immobilité devint moteur créateur. Cet épisode me permit d'obtenir mon diplôme. Ce fut un miracle, sans rhétorique.

Le second épisode eut lieu à Philadelphie, en hiver. J'avais peu d'expérience de la neige et du verglas. Je descendis une rue en voiture et le véhicule perdit le contrôle ; il glissa sur la glace et traversa une intersection. À cet instant précis, la circulation « se tut » et aucune voiture n'apparut pour me percuter. Le monde appelle cela la chance

; l'homme noble le reconnaît comme une protection céleste : la seconde exacte qui se vide pour prolonger ta vie.

Kirghizistan : la toupie sur la glace et la certitude intérieure

Au Kirghizistan, la protection s'est manifestée comme une certitude intérieure au cœur d'une scène physiquement des plus dangereuses.

Nous avions voyagé vers le sud pour donner une conférence en plein hiver. Mon épouse et moi nous déplacions dans une vieille berline Lada, avec le conducteur kirghize et moi aux places avant. On nous avait envoyés par des routes traîtresses, et j'ai perçu une certaine malice de la part de nos supérieurs en nous assignant un itinéraire aussi risqué : glace pure, un précipice d'un côté, et de l'autre un fossé et une paroi montagneuse.

Soudain, la voiture perdit tout contrôle et se mit à tournoyer comme une toupie le long de la route verglacée. Mon ex-femme cria. Le chauffeur luttait avec le volant. Et en moi, il se produisit quelque chose de totalement différent : une paix intense, envahissante. J'éclatai de rire, car je sentais l'Esprit de Dieu et reçus une certitude pleine et consciente : il ne nous arriverait rien.

La voiture tourna encore et encore, mais demeura miraculeusement sur la route. Elle finit par s'arrêter brutalement,

orientée dans le mauvais sens, avant que le chauffeur ne nous ramène prudemment sur notre trajectoire. Nous reprîmes la route, lentement.

Pour calmer la situation, je m'adressai au chauffeur en russe : « Grâce à votre habileté, nous avons été sauvés. »

Puis je me tournai vers mon ex-femme, qui tremblait encore de peur, et lui dis que la protection dont je bénéficiais était supérieure à toute habileté humaine. Elle m'entendit, mais ne put y croire — une réaction que j'ai observée chez tant de personnes au cours de ma vie. Les signes de Dieu sont là, sous leurs yeux, mais telle est notre éducation que la plupart sont incapables de les voir.

Inde : Agra, la clé sans adresse et le miracle des photographies

En Inde, la Providence utilisa un geste trivial comme corde de sauvetage : prendre des photos par enthousiasme.

En septembre 2013, je voyageai à New Delhi, Jaipur et Agra. J'arrivai à Agra en train, hors saison, sans réservation d'hôtel. Un chauffeur de taxi me conduisit à un hôtel confortable. On m'enregistra, on me remit la clé et l'administrateur m'exhorta à sortir vite pour profiter du Taj Mahal. Pris par l'enthousiasme, je pris des photos dès ma sortie. La visite fut incroyable : des touristes magnifiques donnaient vie à ce mausolée qui resplendit comme un palais du Paradis.

À la tombée du soir, je cherchai l'adresse de l'hôtel sur la clé. Je n'y trouvai qu'une photo du Taj Mahal sur le porte-clés. Je compris l'escroquerie : refuser au touriste une carte, une copie de l'enregistrement, le moindre repère, afin qu'il se perde et que l'hôtel garde ses bagages. Je frissonnai. Je demandai assistance au ciel. Alors je me souvins de mes photos : j'avais capturé le pâté de maisons en sortant.

Je pris un taxi. Il me conduisit à une station de taxis. Je montrai mes photos à quinze chauffeurs. L'un reconnut la rue. Quand j'entrai dans l'hôtel, l'administrateur blêmit et faillit tomber de frayeur : sa combine avait échoué. Je vis, dans cette pâleur, le visage du prédateur lorsque le juste revient.

Mexique : crime et impunité, la bibliothèque et l'annulation providentielle

Au Mexique, je vécus une protection qui opéra comme retard, comme annulation et comme inversion morale.

Ma pièce de théâtre *Crimen e impunidad* toucha un nerf local sans que je l'aie recherché. La pièce s'inspirait librement de l'affaire Colmenares en Colombie. En la présentant ou en la faisant circuler dans le milieu mexicain, certains pouvoirs la lurent comme le miroir d'un cas survenu là-bas : le fils d'un magnat de l'embouteillage avait tué un innocent, protégé par des réseaux si puissants que — disait-on — le président du Mexique lui-même avait ordonné sa libération. Ce jeune homme donnait en outre son nom à la bibliothèque de l'université où je travaillais. Ce détail révélait le pouvoir concret de l'ennemi : un nom transformé en monument académique.

C'est pourquoi l'université mit fin à mon contrat. Je projetais de revenir et demandai quelques jours supplémentaires parce que mes parents me rendaient visite pour les vacances. Ils craignaient, à juste titre : le pouvoir réel ne se limite pas aux tribunaux ; il a de longs bras, des messagers, des vengeances.

À l'aéroport survint le premier signe. Ma mère avait besoin d'un fauteuil roulant. On le livra en retard. La logistique s'enlisa. Nous manquâmes le vol. On tenta de nous faire payer de nouveau les billets. Je perçus cette tentative de nous pressurer comme une

punition du suspect, une amende à titre d'avertissement. J'agis alors avec fermeté : je dis que je dénoncerais tout, car j'avais enregistré des séquences et parce que j'étais journaliste et possédais alors un site, *hugosantander.com*, dont l'historique est aujourd'hui consultable sur *The Internet Archive*. Ils vérifièrent. Ils virent que je parlais sérieusement. Les billets furent réémis.

L'histoire se poursuivit par un autre mécanisme : l'annulation. Déjà à Bucaramanga, apparut une invitation étrange : un « festival éclair » à Mexico pour dix groupes colombiens. On promettait budget, invitations, urgence. Un ami acteur — Cabeto, Carlos Pinzón — flaira le danger : ces festivals se préparent longtemps à l'avance. L'éclair sentait le piège.

Il me dit :

— C'est louche. Je vois quelque chose de suspect.

Je répondis selon ma logique spirituelle :

— S'il y a un piège, Dieu nous protégera pour que nous n'y allions pas.

Peu après, le pays fut secoué : des corps d'étudiants apparurent, des scandales qui ébranlèrent le gouvernement de Peña Nieto et ouvrirent un profond changement politique. Le festival fut annulé. Nous fûmes préservés. Je ressentis un pressentiment de nouvelles tentatives ; puis survint un grave tremblement de terre. Et cette pression se dissipa. Je vis, dans cette chaîne d'événements, la Providence comme une annulation salvatrice.

Les échappées de la "Bogotá Humana"

À Bogotá, je vécus plusieurs épisodes où le danger prit un visage urbain et où la garde se manifesta par la précision.

Pendant des années, je dénonçai des politiciens sans scandale majeur. Je comprenais mes accusations comme morales, non médico-légales : je les formulais comme une défense, non comme une plainte judiciaire. Je suis aussi acteur et j'ai appris à me mouvoir comme survivant de ma nation.

Parmi huit attaques avortées ou manquées, certaines demeurent par leur netteté.

L'une commença par une boisson. Un homme me donna de la scopolamine et m'ordonna de le conduire à mon appartement. Durant le trajet, je lui parlai avec cette franchise qui naît de la foi :

— Si vous pensez me faire du mal, votre plan se défait. La protection de Jésus m'accompagne.

Il rit. Il se présenta comme pauvre. Il dit avoir besoin d'aide. Moi, dans ma noblesse — cette noblesse que le monde confond avec la vulnérabilité — je lui donnai mon appareil photo Nikon avec objectifs (d'une grande valeur), une tablette Samsung et mon passeport français, objet prisé sur les marchés obscurs.

Arrivé chez moi, je dévorai des kiwis, riches en vitamine C. Je gardais la certitude que cette vitamine expulserait le poison. Il voulut que j'emballe mon iMac. Je lui expliquai que je l'utilisais pour un documentaire. Il me demanda alors de le conduire en voiture chez lui. Je compris que là se refermait le cercle : voler et éliminer. J'acceptai pour gagner du temps. Nous descendîmes. Et à l'entrée du parking, je vis le point de protection : le portier, témoin humain, barrière visible.

Je dis au malfaiteur, calmement :

— Le mieux est que vous partiez en taxi.

Le portier nous observait. Le criminel céda. À l'angle de la rue, il prit un taxi et me demanda de monter. Je choisis la limite :

— Je préfère rentrer chez moi.

Son visage exprima l'incrédulité. Et pourtant il se contint sous le regard interrogateur du chauffeur.

— Donnez-moi l'argent du taxi !

Je lui donnai vingt mille pesos. L'argent est une bagatelle quand il sauve une vie.

Le lendemain, je me rendis à l'hôpital. On analysa mon sang et, de nouveau, on n'y trouva aucune trace. J'écris cela en sachant que le lecteur moderne attend l'adverbe « miraculeusement » ; il est juste, car le simple hasard ne suffit pas à expliquer tant de délivrances.

Survint alors un épisode qui démasqua le clergé inquisitorial cherchant à me détruire.

Le lendemain matin, la sonnette retentit avec insistance. La personne qui appelait disposait d'un accès indu, car le portier n'aurait pas dû la laisser monter jusqu'à mon étage. C'était Socorro, collègue de mon université, avec qui j'avais convenu d'un rendez-vous à midi. Socorro souffrait de problèmes congénitaux qui la plaçaient en désavantage face aux gens « normaux ». Elle était limitée, mais ambitieuse, et cultivait des amitiés influentes — les mêmes qui l'envoyaient maintenant et auxquelles, par sa raison limitée, elle obéissait avec une obstination enfantine.

Je compris aussitôt que le clergé l'avait envoyée pour vérifier le travail de l'assassin de la veille. Déjà rétabli, quoique avec un mal de tête, je la congédiai avec véhémence. Elle insistait pour entrer, sans doute afin de renforcer la dose de drogue. Ma défiance grandissait. Son insistance révélait une intention, non une courtoisie. Elle finit par partir, craignant le scandale qu'elle provoquait déjà en étant rejetée aux portes de mon appartement.

Je me souvins alors d'un épisode avec un prêtre que j'estimais beaucoup. Deux matins de suite, il me fit attendre quatre heures dans son bureau sans me recevoir. Le troisième matin, il me convoqua et j'arrivai à onze heures, déjà habitué à ces délais. Alors le prélat me réprimanda sévèrement, comme le ferait une mère. Sa remontrance avait une texture étrange : ce n'était pas seulement une correction ; c'était un examen. Je vis clairement que le Vatican testait, en réalité, mon degré de loyauté envers ses despotes dirigeants. Ce fut une traversée spirituelle : l'Église comme scène d'épreuve, le clergé comme appareil de surveillance, et moi comme sujet observé.

Cette couche — l'inquisition moderne — ajouta une peur différente, plus froide que le couteau : la peur d'être lu, filtré, soumis à des épreuves sous des masques de piété.

Les couteaux de Palermo : la séquence complète et le signe symbolique

La scène de Palermo fut une chorégraphie de secondes. Il était environ six heures et demie du soir, dans une zone sombre, avec un flux constant de voitures. Je traversais près de l'avenue Caracas lorsque je vis descendre de la Carrera 13 deux hommes armés de longs couteaux, luisants comme une déclaration. Ils se placèrent devant moi avec l'assurance de ceux qui ont déjà répété la scène.

— Aujourd'hui, nous avons ceci pour vous !

Je traversai la Caracas vers le côté opposé. Un torrent d'automobiles les empêcha de me suivre. Je franchis la rue 45 au moment précis où ils traversaient la Caracas. Cela me permit de retraverser la Caracas vers le flanc oriental. Ils insistèrent. Je sautai sur le terre-plein central du TransMilenio. Je pensai entrer dans le couloir en payant le passage, puis je vis le piège : rester coincé comme une sardine dans une boîte. Je choisis de continuer à marcher, cherchant de l'air, cherchant de l'espace, « à la bonne garde de Dieu ».

Le feu passa au vert. Ils m'observaient, les yeux enflammés, depuis le trottoir opposé, à une dizaine de mètres. Je sentis que mes mouvements avaient été précis. Je compris aussi qu'une erreur minime aurait suffi pour devenir leur proie. Cette conscience transforme en miracle ce que le monde appelle réflexe.

Un taxi passa alors. Je l'arrêtai. Je montai. Par la vitre, je vis les deux hommes me maudire.

Cela m'emplit : c'était la huitième attaque ordonnée par le maire Petro, loup en peau de brebis. Je demandai secours à Dieu. J'écrivis sur les réseaux une phrase de Zapata :
— *Si tu veux être oiseau, vole ; si tu veux être ver, rampe ; mais ne crie pas quand on t'écrase.*

Deux jours plus tard, mon principal persécuteur subit un coup terrible : son animal de compagnie, une petite chienne nommée Bacatá, fut retrouvée morte sans explication. Cette humiliation intime — un signe néfaste sur sa maison, une perte révélatrice de la colère divine — le contint. Nous étions en juillet et les attaques de rue contre moi cessèrent.

L'expérience me laissa une nausée croissante envers la capitale. En août, je déménageai à Bucaramanga.

Le passage à tabac invisible : Cinemark, le karaté et la disparition

À Bucaramanga survint un autre épisode où la protection se manifesta comme une disparition littérale.

Vers le milieu de 2009, un étudiant aux problèmes d'agressivité — que j'avais dénoncé devant le conseil des enseignants — me suivit en sortant de chez moi jusqu'au Cinemark. J'y allais avec une petite amie voir la première de *Los Viajes del Viento*, de Ciro Guerra. L'étudiant venait accompagné d'un ami à l'allure menaçante. À la sortie, il s'approcha de moi et m'insulta. Plus tard, son protecteur académique raconta la scène avec un sourire public, comme si l'injure était un mérite : « il lui a insulté la mère ».

Je l'ignorai et poursuivis avec mon amie pour récupérer ma voiture au parking. Nous les vîmes se cacher derrière une colonne près de mon véhicule, les poings crispés. Je regardai mon amie et dis ce que je sentais comme une réalité inévitable :

— S'ils veulent se battre, ils se battront.

Mon amie eut un visage de peur, comme quelqu'un qui imagine déjà les coups. J'avançai avec audace et plaçai mon corps en position de karaté-dō, l'art martial appris dans mon enfance, prêt pour l'impact.

Et en tournant vers la colonne… l'espace était vide. Ils avaient disparu.

Mon amie n'en revenait pas non plus. Nous étions entourés de parkings vides, à peine séparés par des colonnes. Ils s'étaient évanouis sous nos yeux. Et plus étrange encore : ils s'évanouirent aussi du reste de ma vie. Je ne revis jamais cet homme. Je lui avais rendu des services ; je lui avais donné du temps, du savoir. Il avait même rêvé un jour que je disais partir et qu'il me contredisait :

— Non, non, non. Vous ne partez pas. Vous devez encore m'enseigner beaucoup de choses.

Et, en effet, mon voyage en Inde fut retardé d'une année supplémentaire, durant laquelle je lui donnai des cours. Il reçut mon enseignement et, à sa manière, remercia avec des poignards.

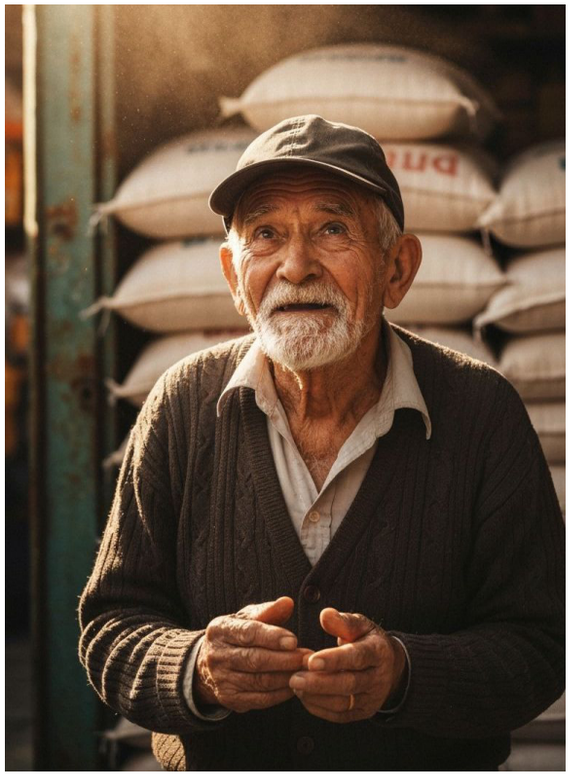
Un autre étudiant me dira plus tard ce qui expliquait tant d'ingratitude chez ces élèves : tous ceux qui passaient par mes cours réussissaient ensuite, obtenaient de bons postes. Et de fait, ma

manière de penser — que vous lisez ici, chère lectrice, cher lecteur — ouvre des horizons, brise des moules, rappelle que la vie se construit selon notre volonté, car Dieu nous fournit tous les outils si nous travaillons avec honnêteté et amour.

La bonté crée la réalité. La bonté est la force qui meut l'univers. Elle est la source de la magie blanche : celle qui produit des effets lumineux, sans facture amère.
L'autre magie — la noire — obtient des effets et fait payer cher, car elle invoque des ombres qui accordent des faveurs que le temps dévore et qui présentent leurs factures pour l'éternité.

15. La loi de l'équilibre karmique

Ne sommes-nous pas tous, presque quotidiennement, tentés de faire le mal ? Celui qui rentre chez lui après le supermarché et découvre parmi ses courses une bouteille de vin qui ne lui a pas été facturée sait qu'il est juste de la rendre. Et pourtant, combien de personnes le font-elles ?



La première question surgit naturellement : veux-tu que l'équilibre karmique soit compris comme une loi morale objective ou comme une tendance historique providentielle ? Pour moi, c'est un fait, car je l'ai vu dans les événements quotidiens de ma vie. Et pourtant, ce fait possède une autre dimension : c'est comme si j'étais né avec cette connaissance.

La première œuvre théâtrale sérieuse que je voulus écrire était une variation d'Agatha Christie ; la seconde, que j'écrivis à quatorze ans, s'intitulait Onreifni, c'est-à-dire enfer à l'envers, et les

protagonistes découvraient que si l'on se comportait mal, on créait, on ouvrait les portes à un problème, un accident, le malheur étant le résultat de nos actions éthiques mal intentionnées ; la bonne fortune, la bonté, y était le résultat de nos bonnes actions éthiques, de notre bonté, de nos sacrifices.

Le commerçant généreux et le constructeur réprimandé

À ce sujet, je me souviens par exemple de ce que m'a raconté un gardien de Bogotá : l'histoire de don Pelayo, commerçant et propriétaire d'un petit entrepôt. Un jour, il comprit que son affaire était vouée à l'échec. Les commandes avaient cessé, la faillite était imminente et il ne lui restait plus qu'un capital d'environ quinze millions de pesos. Il n'y avait aucune issue apparente.

Alors il réunit ses deux fils et leur dit : — Rassemblons tout : les sacs de riz, de sucre, tout ce qui reste dans l'entrepôt, et détachons-nous-en, comme Jésus l'enseigne dans l'Évangile.

Les trois chargèrent ce qui leur restait et l'emportèrent dans les quartiers les plus pauvres de la ville. Là, ils distribuèrent tout. Ils rentrèrent les mains vides. Il ne leur restait rien.

Et ils attendirent.

Alors se produisit le miracle. De manière soudaine, les commandes commencèrent à arriver : des demandes pour envoyer des tonnes de grain dans des régions éloignées. Avec les avances, ils purent réapprovisionner l'entrepôt, et l'affaire non seulement fut sauvée, mais se rétablit pleinement.

Ce fut le sacrifice qui les soutint. Ce fut le renoncement qui les sauva.

C'est pourquoi j'affirme que la bonté est une loi universelle. Ce n'est pas quelque chose que je pratique seul : d'innombrables personnes au cœur bon la pratiquent, souvent en silence.

Quelque chose de semblable est raconté dans La Croix et le Poignard : Wilkerson, son protagoniste, raconte que chaque fois qu'il semblait ne plus rester d'argent pour continuer, surgissaient des dons inattendus, provenant de lieux imprévus. Et cela, au fond, s'applique à la vie elle-même.

Comme je l'ai déjà mentionné, Gustavo — un constructeur de maisons qui avait émigré à Paris depuis Málaga — s'obstinait à nier que cela fût vrai.

— Regarde cette foule ! — dis-je —. Celui qui arrive à Paris croit que ce sont des gens qui ont toujours tout eu, que dans leur aisance et leurs sourires ils n'ont jamais été sur le point de perdre leur emploi, leurs êtres chers ou leur vie. Mais la vérité est que vivre implique le vertige de tout perdre chaque jour, et que c'est le Christ qui nous soutient non seulement moi, ou toi, mais les millions de personnes qui habitent ce monde…

Il allait alléguer qu'il s'était lui-même ruiné avec la crise espagnole. Mais alors il entendit une voix qui lui dit : — Non. C'est Moi qui t'ai aidé.

Il resta muet. De grosses larmes commencèrent à rouler sur ses joues, tandis que derrière lui les larges rues de Paris débordaient de monde sous la lumière du couchant.

— Parce qu'Il est mort pour nous ! — ajoutai-je —, parce qu'Il a choisi de nous aimer, même en sacrifiant son bien-être et son pouvoir en ce monde, et c'est Lui qui prend soin de chacun de nous, en particulier face à la malice que portent tant d'âmes égarées.

Il garda le silence.

Plus tard, il me fit savoir par l'intermédiaire de Pibe, un ami commun, que ce mutisme, cette honte, étaient dus au fait qu'il avait reconnu la voix : c'était celle de Jésus, à qui il priait avec ferveur et à qui il demandait secours. Comme la plupart, Gustavo croyait que le Christ l'écoutait à peine. Pourtant, devant moi, Il se manifesta à lui et lui fit clairement comprendre qu'Il l'avait toujours écouté, et le réprimanda pour avoir été sur le point de Le nier.

L'équilibre entre la bonté et la malice est universel

Ce qui est incroyable, c'est la manière dont les médias tentent de le cacher, comment, à travers les tentations, en nous persuadant d'avoir plus d'argent, en glorifiant les criminels qui obtiennent de l'argent facile ; comme je l'ai déjà dit, le criminel est un paresseux, et tout paresseux est sot. Le bandit ne veut qu'amasser une fortune pour ensuite ne rien faire ; ce qui est franchement naïf, car les biens mal acquis portent leur propre lest, et nous voyons les voyous désespérés de préserver leurs luxes, esclaves de procès judiciaires, à la merci de bandits plus rusés, assassinant comme Macbeth leurs plus proches, simplement pour ne pas être assassinés.

De la même façon, le concept de Dieu comme bien suprême pour tous continue d'unir les membres de toutes les religions.

La physique formule également l'existence d'une force universelle et invisible qui équilibre tout : matière et antimatière, énergie et matière, action et réaction (comme dans la troisième loi de Newton dans Philosophiæ Naturalis Principia Mathematica, 1687 : « À toute action correspond une réaction égale et opposée »).

Si tu sors avec un groupe d'amis et que l'un d'eux te propose de sortir et de frapper un homme innocent, tu dois savoir que tu provoques un mal contre toi-même. La malice, cette lance sans manche assoiffée de sang qui, comme un lion en cage, veut blesser tous ceux qui l'entourent, en particulier ceux qui la libèrent.

Mais mentionner une catégorie éthique comme le « mal » constitue déjà une offense contre notre morale utilitariste.

Un agnostique européen me dit un jour : — Nous ne nous sommes jamais préoccupés de réfléchir si Dieu existait ou non, simplement parce qu'on ne nous l'a jamais enseigné à la maison ou à l'école, mais on nous a bien enseigné la charte des droits universels de l'homme.

Son cadre de référence comportemental était le grand legs de la Révolution française, lequel, comme les historiens français l'ont déjà démontré — voir Marcel Gauchet dans Le Désenchantement du monde (1985) ou Larry Siedentop dans Inventing the Individual: The Origins of Western Liberalism (2014) —, le christianisme trouva sa reformulation séculière.

Mais si la théorie religieuse s'est sécularisée, ce pouvoir universel qui cohésionne la vie et garantit la survie ne l'a pas été : celui de conjurer le passé, le présent et le futur pour que le cours imminent des événements s'altère en faveur de ceux qui agissent avec justice.

Cette croyance exige une patience non d'années ni de décennies, mais de siècles. Comme le prescrit le Bhagavad Gita :

« Il n'y a jamais eu un moment où toi et moi n'avons pas existé, ni il n'y aura un moment où nous cesserons d'exister. » (2.12).

À partir des mêmes enseignements de Jésus, nous voyons que le destin se subordonne à notre comportement face à la création :

« Ne vous y trompez pas ; Dieu ne peut être moqué : car ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera » (Galates 6:7, Nouvelle Bible de Jérusalem). « Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le aussi pour eux » (Matthieu 7:12).

Celui qui est assassiné et se réveille immédiatement dans un autre monde comprend pour la première fois la valeur de la fiction qui l'intéressait tant sur terre, de la même manière que le lecteur qui rêve reconnaît les réalités symboliques qu'il habite.

Car les rêves, j'insiste, comme la littérature, dépassent la réalité. Hamlet est-il moins réel que tant d'êtres humains qui meurent sans laisser de souvenir ? Le Quichotte ne l'est-il pas ? Luke Skywalker ne l'est-il pas même ? Leurs existences démontrent que l'imaginé est la réalité, car la veille est submergée par l'imagination ou par le monde de la parole, jusqu'à s'adapter à ses archétypes.

Certains disent que Jésus n'existe pas. Peu importe ? Nous avons un personnage biblique qui s'appelle Jésus et qui a changé l'histoire et continue de la changer.

Ma propre histoire, ce livre, n'aurait pas été possible sans l'existence de Jésus qui inspire ce travail comme toute mon œuvre.

Je peux dire, comme Antonio Machado, que je ne dois un peso à personne pour mes textes. J'ai travaillé pour être indépendant ; j'ai exercé toutes sortes de métiers afin de subventionner ce temps improductif et fertile où l'on écrit. Ce furent des sacrifices assumés avec joie.

L'équilibre entre la bonté et la malice est universel.

Jésus et la tentation démoniaque de la gauche

Je ne me suis pas joint — bien que j'aurais pu le faire — à la légion de pseudo-poètes flatteurs du régime cubain, invités à des congrès, logés dans des hôtels de luxe, et ensuite docilement conditionnés à vivre en chantant les louanges d'assassins comme Maduro ou de complices du terrorisme comme Gustavo Petro,

jusqu'à recevoir des contrats multimillionnaires qui leur permettent de vivre dans l'aisance de cheikhs arabes.

J'ai préféré une vie modeste, mais libre : la liberté de dire ce que je pense sans craindre qu'on me colle les étiquettes de rigueur — droitiste, fasciste, bourgeois —, ce répertoire de clichés que l'intelligentsia cubaine exporte en série. « Un pauvre oublié », « une existence modeste », « ostracisé de la gauche » : étiquettes qui, paradoxalement, sont devenues la mode d'avant-garde, le chic progressiste, le signe externe avec lequel le « sage » prétend se distinguer de l'ignorant.

La gauche s'est ainsi convertie en la mode la plus pernicieuse de l'histoire de la littérature universelle : des écrivains réduits à des serfs d'agendas, soumis à des consignes. On arrive à l'extrême — comme cela se produit aujourd'hui avec Laura Restrepo — de protester parce que María Corina Machado est invitée à un festival, et d'annoncer son retrait pour ce seul motif, alors que cette femme n'a tué personne ni brandi un fusil, tandis que l'adversaire qu'elle critique a torturé de manière systématique des innocents et ordonné des assassinats au Chili et en Colombie.

Maduro est un assassin. Et il est stupéfiant que même dans le domaine de l'intelligence artificielle subsistent des arguments destinés à blanchir ces criminels avec des formules comme : « cela n'a pas été confirmé légalement ». Cette perversité — celle de l'euphémisme, celle du formalisme complice — a également infecté les algorithmes. Et cela mérite d'être consigné.

La justice agit ici et dans l'au-delà, même si les médias insistent sur le fait qu'elle est rare en ce monde ; si c'était le cas, nous aurions déjà cessé d'exister. Les gens honnêtes et bons sont le sel de la terre, et en tant que tels, ils sont protégés par l'univers.

La justice est aussi vaste que nous-mêmes. Pour le dire mieux, je recourrai à une parabole.

Le Roi patient

Un roi, propriétaire d'innombrables terres, décida d'abandonner pour un temps son trône et de vivre comme un sujet de plus dans ses domaines. Avant de partir, il se demanda comment il devait y vivre. Il avait plusieurs options : se présenter avec couronne et suite, exiger des honneurs et être servi ; ou cacher son origine et vivre comme un

mendiant, connaissant le froid, la faim et le mépris ; ou, enfin, choisir une vie simple et honnête, sans attirer l'attention, travaillant le nécessaire et partageant le pain avec ceux qu'il croiserait sur son chemin.

Le Roi réfléchit longuement. Il comprit que, s'il se montrait comme Roi, il n'apprendrait rien : tous s'inclineraient devant Lui et personne ne lui dirait la vérité. S'il vivait comme mendiant, la douleur serait grande et son message se perdrait peut-être dans la misère. Mais s'il menait une vie discrète et juste, sans privilèges ni humiliations recherchées, il pourrait connaître les hommes tels qu'ils sont et être reconnu seulement par ses actes.

Il fit ainsi. Il vécut parmi eux sans titres, sans insignes, sans rien réclamer. Et là il connut la véritable nature de ses domaines : il sut qui étaient ses vizirs, lesquels d'entre eux étaient les plus pervers et hypocrites, ceux qui opprimaient les sujets, et ceux qui souffraient en silence, avec soif de justice, le poids de son pouvoir.

Alors le Roi éleva la voix. Et immédiatement il fut poursuivi à mort par ses vizirs perfides.

Quand ce Roi revint à son royaume, il le fit plus riche qu'avant : non en or, mais en connaissance. Les vizirs hypocrites furent traduits en justice et, comme c'était leur habitude, se victimisaient tout en ourdissant leurs mensonges.

Ce n'est qu'alors qu'ils reconnurent que leur Roi était le mendiant qu'ils avaient poursuivi durant sa vie.

Ainsi en est-il de nous. Parce que nous sommes universels. Parce que nous sommes infinis. Et parce que le royaume — le vrai — n'est pas avant la vie, mais après avoir traversé sa seule frontière : la Mort.

Le Prophète invisible

Connaissant cette réalité, j'attendais que le Seigneur m'emporte dans son royaume tôt pour y voir les compensations des efforts vécus ici ; mais Il insista pour me protéger, me sauvant de multiples attaques, pour m'oindre comme prophète et me demander de juger les vivants et les morts.

Ainsi moi, qui attendais la justice dans l'autre vie, je me vois compensé par le don de la réclamer et de l'imposer non seulement dans ma propre vie — en dénonçant en temps voulu les gouvernements et les personnes qui m'ont diffamé et persécuté injustement dans tant d'emplois —, mais aussi en imposant la justice sur les vivants et les morts, uni au Christ, Père et Esprit Saint.

Car survivre en Colombie, ma terre natale, équivaut à survivre aux vallées dangereuses des États-Unis vers les années 1870. En Colombie, beaucoup voleraient en se rendant compte que personne ne les découvrira, c'est-à-dire si on leur « donne papaya ». Peu savent que cette mentalité est la cause pour laquelle la Colombie a eu si peu de gouvernants intègres, éthiques et amoureux de leur patrie, et c'est cette mentalité qui pousse le crime organisé à s'établir sur les droits des autres ; ce sont des criminels qui profitent de la confiance d'autrui (comme le reflètent les rapports annuels de Transparency International sur l'Indice de perception de la corruption, où la Colombie se classe généralement très bas en confiance institutionnelle).

C'est un cercle vicieux dont seule l'honnêteté peut nous rédimer, comme je l'ai présenté dans Colombia Corrupta (2024).

Il suffirait qu'un seul Colombien intègre les gouverne pendant quatre ans pour que tout change.

Hérodote raconte dans ses Histoires une anecdote qui illustre avec netteté l'ancienne loi de l'équilibre. Il rapporte que le pharaon égyptien Amasis, gouvernant prudent et attentif aux signes du destin, était allié et ami de Polycrate de Samos, un tyran dont la fortune semblait ne connaître aucune limite. Cette prospérité ininterrompue inquiétait Amasis. Il savait que les dieux envient l'excès de bonheur et que toute abondance prolongée exige un prix. C'est pourquoi il conseilla à Polycrate de se défaire volontairement de ce qu'il aimait le plus, comme moyen de conjurer une fin funeste.

Polycrate obéit. Il prit son anneau préféré, un sceau d'émeraude finement gravé, et le jeta à la mer. Mais le geste s'avéra inutile. Quelques jours plus tard, un pêcheur trouva l'anneau dans le ventre d'un poisson et le lui rendit. En apprenant le prodige, Amasis comprit que le destin de son allié était scellé : aucun sacrifice ne pourrait briser la chaîne de sa fortune, et pour cette raison même sa chute serait atroce. Il rompit alors l'alliance. Il ne se trompa pas. Polycrate finit trahi et mourut crucifié sur ordre d'un satrape persan.

Ainsi en va-t-il pour ceux qui vivent installés dans une fortune constante : ils s'exposent, sans le savoir, au malheur. En revanche, ceux qui apprennent à parcourir les sentiers abrupts de la vie, acceptant ses limites et sa rudesse, sont généralement bénis d'existences plus tranquilles, loin des tourments de ceux qui prétendent gouverner leur destin et celui d'autrui.

La vie de ce tyran est édifiante. Avant de mourir, il vit tomber ses enfants et son corps resta exposé aux vautours. D'où proviennent ces brusques revers de fortune ? C'est une question métaphysique. De la même manière que l'eau cherche son niveau quand on la perturbe, nos vies tendent à rétablir l'équilibre quand nous les forçons pour atteindre des fins par des moyens pervers. La perversité se purge par la souffrance, de la même manière que la patience est généralement récompensée par des bénédictions.

Rêves prophétiques

« Sans biens, mais sans manque du nécessaire » : telle est la devise de ceux qui confient leur vie aux chemins que la vie elle-même leur ouvre. Il n'existe pas d'expérience — même la plus amère — dans laquelle ne nous soit accordée une nouvelle portion d'humanité.

Tout écrivain écrit sa biographie dans chaque texte qu'il laisse. Eschyle, vétéran de guerre, vainqueur des Perses, choisit que son épitaphe loue plus son épée que sa plume. Il est impossible de lire Les Sept contre Thèbes sans reconnaître dans ses vers le dilemme intime entre tuer et mourir, ni sans percevoir chez Étéocle la lutte contre l'arrogance, quand il accepte son destin pour ne pas porter le déshonneur de la lâcheté.

Avec une sensibilité moins martiale, Euripide laisse transparaître son scepticisme face à la gloire guerrière dans Les Troyennes. Là, les

femmes lamentent la folie des hommes qui cherchent la gloire au prix de la paix de leurs foyers.

Don Quichotte n'est pas non plus seulement le fruit de l'imagination de Cervantès. C'est aussi le témoignage de ses propres défaites : ses campagnes militaires, sa blessure à Lépante, son long captivité à Alger. Tout cela réapparaît transfiguré dans son œuvre, comme une confession voilée.

À vingt-cinq ans, j'entrepris l'écriture d'un scénario cinématographique sur Lucrèce de León, que je titrai The Spanish Prophetess. C'était une voyante qui annonça la défaite de l'Armada Invincible, cette flotte téméraire lancée pour soumettre l'Angleterre. L'accomplissement de sa prophétie lui donna une notoriété et attira sur elle des forces obscures. Des ennemis du Roi tentèrent de la séduire avec des promesses démesurées, même avec le fantasme de la voir devenir Papesse. Lucrèce refusa de tuer. Pour cela, elle fut écartée, humiliée publiquement et condamnée à l'oubli.

Son destin fut douloureux, mais aussi mystérieux. Dans mes visions, elle parvint à s'échapper vers une prospérité inattendue dans le Nouveau Monde, grâce à des événements inexplicables qui firent taire même l'Inquisiteur et le Roi lui-même.

En recherchant et en visionnant sa vie, je préparais sans le savoir ma propre expérience comme prophète.

Car les rêves, comme l'imagination, anticipent la réalité.

Enfant, je rêvais que je devais traverser un pont sans rambardes ; à mi-chemin, je me sentais étourdi et tombais dans l'abîme. Je me réveillais alors en sueur et en pleurs.

D'autres fois, c'était le toit d'un immeuble qui vacillait sous mes pieds, ou le bord d'un abîme dont je me précipitais. À la fin, lassé de souffrir tant de cauchemars, je décidai de les affronter.

Je me vis de nouveau au bord du pont. « C'est le cauchemar », me dis-je en me pinçant. À ma surprise, je ressentis de la douleur. Dès que le sol commença à osciller d'un côté à l'autre, je sus que ma chute serait inévitable.

Je m'en remis à Jésus et, prenant de l'élan, je me jetai volontairement dans le vide.

Je dormis comme un phoque cette nuit-là et les suivantes.

Ici, je dois rappeler que moins d'un an plus tard, j'entrais sur le sentier qui menait de l'autoroute au Colegio Agustiniano, sur la plateforme d'un pick-up avec deux petits amis.

D'autres jouaient au football sur le terrain au bord de la route et certains m'appelèrent. Sans réfléchir à deux fois, je me jetai au sol, me cognant et, comme je l'appris ensuite, souffrant de convulsions et perdant connaissance.

Je n'avais plus de signes vitaux et le conducteur me transporta inerte jusqu'à la maison.

Juste avant que ma mère me voie, je me réveillai en poussant des hurlements horribles.

J'étais dans une région paisible, et mon retour avait été douloureux.

Ce n'est que maintenant que je vois la claire relation entre mes rêves et ce qui s'est produit. Si mon destin était de tomber contre ma volonté de la plateforme de ce pick-up, que ce soit par un accident ou un choc, mon saut volontaire évita, à la lumière des rêves, une plus grande tragédie.

L'année suivante, je rêvai qu'en prenant ma petite sœur d'un an dans mes bras, sa tête roulait par terre.

Sans le savoir, ce cauchemar me prépara à sa douloureuse mort l'année suivante.

Dans leur fonction la plus louable, les cauchemars nous préparent à la douleur à venir. Toutes les pertes d'êtres chers m'ont été annoncées avec un an d'avance.

À l'adolescence, je lus l'œuvre de Freud et ses thèses sur la fonction des rêves, selon lui, expression symbolique des désirs réprimés. Plus tard, en avançant dans les lectures de Carl Jung, je sus que les rêves n'expriment pas seulement le réprimé sexuellement mais aussi le réprimé temporellement : dans un univers où le temps est relatif, appliquant la théorie d'Einstein, la psyché libérée perçoit passé, présent et futur.

En 1999, je dirigeais à Porto mon monologue théâtral La Primera Cita de Nórida Ocampo, et je fis la connaissance d'une actrice qui souffrait continuellement d'un cauchemar : elle voyait sept beaux poissons blancs dans un aquarium rond en verre. Elle le prenait dans ses mains pour les admirer, mais, à son grand regret, le verre se brisait et les poissons s'asphyxiaient à l'air libre. Angoissée, elle les voyait mourir et se réveillait en criant.

— As-tu un petit ami ? — lui demandai-je, et comme elle acquiesça, j'ajoutai : — Prends-tu une méthode contraceptive ?

— Oui.

— Les poissons symbolisent le sperme de ton petit ami qui tombe en terre stérile — lui expliquai-je —. Tu te sens coupable de les assassiner avec ta méthode contraceptive. Tes cris sont parce que tu préférerais les nourrir de ton corps et engendrer un enfant.

Cette actrice me donna raison et ses cauchemars cessèrent.

Telle est la même tâche de ceux qui lisent les lignes de la main, le café et les étoiles : trouver des patterns antérieurs pour déchiffrer le futur.

La sagesse de Joseph face au Pharaon consista à interpréter avec une imagination qui s'en remettait à Dieu le rêve des vaches maigres et des vaches grasses pour le bien-être de l'Égypte (Genèse 41).

J'ai déjà commenté que c'était en 1997 et que j'eus un rêve dans lequel un homme hindou me montrait la ville de New York, au milieu de laquelle explosaient plusieurs édifices. Je refis le rêve en 1998, mais cette fois c'était une inondation et, après avoir passé plusieurs mois là-bas, visitant ma sœur Lina qui travaillait à Queens, je m'assis pour écrire un roman sur la ville qui subirait une tragédie annoncée.

Je publiai Nouvelles soirées de Manhattan en l'an 2000 à Bucaramanga. Dans l'un de ses chapitres, la protagoniste subissait un accident par une détonation alors qu'elle voyageait dans le métro. Ma sœur Lina, qui depuis l'enfance prend au sérieux mes rêves, déménagea à mi-2000 pour Orlando.

Après les événements du 11 septembre, mon roman connut une seconde impression à Barcelone en 2002, après laquelle mon éditeur José Cayuelas serait assassiné. Furent-ce des forces qui virent dans mon roman une menace spirituelle ? José voulait publier mon second livre en 2003.

En 2020, je rêvai qu'il y avait une grande explosion à deux pâtés de maisons de mon immeuble à Bucaramanga, et que les flammes se propageaient dans la ville jusqu'à atteindre notre toit, où je priais Dieu.

Face à l'imminence du feu, j'acceptai la mort avec la tranquillité avec laquelle je l'ai affrontée en plusieurs occasions.

Puis, dans le rêve, je saluais Irnaldo, un camarade de collège, avec qui je fuyais le feu, bien que par des chemins différents. Deux mois plus tard, les faits se produisirent par des explosions simultanées à Bucaramanga, au restaurant Mercagán, à deux pâtés de maisons de mon appartement, et à Barranquilla, où mon camarade Irnaldo avait été quelques heures auparavant. Grâce aux prières d'une nation en

suspens, les feux furent contrôlés (comme rapporté dans les médias locaux de l'époque).

Comme je l'ai déjà mentionné, vers mi-décembre 2019, je rêvai qu'une conflagration due à la chaleur du soleil faisait fondre des zones entières de la planète. Avec mon épouse, nous montions dans un vaisseau qui nous emmènerait dans un autre monde.

Falibilité onirique

La grande limitation des interprétations oniriques est, bien sûr, leur falibilité. Aucun interprète ou devin ne garantit que ses vaticinations seront certaines dans l'immense jardin des sentiers qui bifurquent. Considérons, en effet, les prophètes bibliques, qui annoncent des catastrophes qu'ils souhaiteraient eux-mêmes ne pas voir se produire.

Personne n'ignore, par ailleurs, que la prophétie est un commerce lucratif qui attire les charlatans comme le miel d'un rayon attire les abeilles. Ces devins qui acertent 50 % de leurs prédictions deviennent célèbres et survivent de leur profession, comme nous le voyons dans des chroniques comme La Bruja de Germán Castro Caicedo (1988) ou dans des films noirs des années 1930 comme Nightmare Alley (1947, basé sur le roman de William Lindsay Gresham).

Nostradamus écrivit sur le Roi de la Bonté, qui descendrait du ciel pour enseigner le pouvoir de ce sentiment en juillet 1999 (Centurie X, quatrain 72). Récemment, j'ai constaté qu'en ce mois-là je volai d'Oporto à Paris pour passer l'été avec la famille de ma première épouse. Cette coïncidence me persuade de publier ces idées, si elles sont le germe d'une utopie à venir, celle du Royaume des Cieux, gouverné par l'homme ou la femme la plus honnête et cosmopolite de chaque génération.

Je m'inscris parmi les tant de poètes, prêtres et voyants qui ont conversé avec Dieu, comme l'explique William James dans Les Variétés de l'expérience religieuse (1902 ; conférences XVI-XVII sur le mysticisme et XX sur les conclusions pragmatiques de la foi) : les expériences religieuses personnelles — prémonitions, visions, certitudes noétiques — sont valides si elles produisent des fruits éthiques et transformateurs dans la vie de l'individu et de la société.

16. Dompter les demons

Le Livre de Job commence par Dieu en train de dîner avec ses anges et ses démons. Swedenborg, contrairement à Milton, compose les anges et les démons d'un élément féminin et d'un autre masculin. Les démons ou les anges sont formés de mariages qui pensent et agissent comme un être unique.

Dans la tradition hébraïque, le personnage qui apparaît là n'est pas encore le démon chrétien cornu, ni le prince métaphysique du mal. C'est ha-Satan : l'accusateur, le procureur, le contradicteur. Sa fonction n'est pas encore de détruire l'ordre divin, mais de le mettre à l'épreuve, d'examiner ses préférés, de tendre leurs amours, les faussetés ou les limites de ses créatures. Cela rend le récit plus troublant : le mal ne se présente pas comme extérieur au cosmos, mais comme partie d'une économie d'épreuve. Lucifer est un critique qui a échappé au contrôle de Dieu, un agent de contraste qui oblige le juste à montrer si sa vertu est amour ou hypocrisie. Job rejette les tentations de la maladie (la chair), de la pauvreté (les biens) et de la

solitude (la mort de ses enfants), mais il est tenté par l'explication face à ses amis. La véritable épreuve est d'accepter que la justice ne peut pas toujours se justifier par la logique.

La scène initiale désarme donc le réconfort moraliste : elle ne nous garantit pas que le monde est simple selon la logique causative. Elle promet, en revanche, que le monde est significatif. L'accusateur, assis à la table du ciel, révèle que la tentation la plus dangereuse n'est pas celle du péché, mais celle de son interprétation rationnelle, invariablement contrainte et viciée par ce qui est visiblement mortel aux yeux du raisonneur : croire que les revers sont nuisibles à la sagesse divine, réduire Dieu à la dialectique grecque, comme s'il était un sophiste identifiable, alors que ses actes vont au-delà de l'horizon du bien-être et de la mort, au-delà de la nécessité. Pour le christianisme, la plus grande tentation de Job est aussi confrontée par Jésus au Mont des Oliviers, où les visions de son martyre et de sa mort se justifient par le prodige de la résurrection.

Les conséquences théologiques de cette certitude annulent l'ascétisme comme pratique sacrée. Bouddha découvrait déjà, sur son chemin vers le Nirvana, que la solitude est plaisante, mais égoïste ; il alla dans une forêt d'ascètes, où, après plusieurs années de silence, il renonça à sa solitude.

L'ascétisme, compris comme isolement, ne surmonte pas le désir : il le déplace. Il change l'objet de l'attachement. Là apparaît une généalogie ancienne des démons : Évagre le Pontique, père du discernement monastique, savait que le tentateur du moine ne naît pas du monde, mais de l'enfermement. L'isolement prolongé produit une créature spécifique : l'acédie, ce démon de midi qui méprise la passion et refroidit par sa langueur. Tandis que les anges déchus crient et insultent les pécheurs, l'acédie déprime. Elle n'a pas besoin que sa victime commette des crimes : elle la pousse à la désertion intérieure, au ressentiment tranquille, à l'amertume sans cause visible, à l'irritation contre le sacré lui-même.

C'est pourquoi la solitude peut être plaisante et, néanmoins, égoïste. Elle peut sembler pureté et être narcissisme spirituel. Elle peut sembler discipline et être lâcheté. L'erreur de l'ascète extrême n'est pas son rigorisme : c'est sa rupture du lien. Il veut un ciel sans communauté. Il veut la sainteté sans prochain. Et ce que Swedenborg suggère, avec une cruauté miséricordieuse, c'est qu'un ciel sans prochain n'est pas le ciel : c'est une périphérie stérile.

Swedenborg raconte l'histoire d'un sage qui ne s'entendait avec personne et n'aspirait qu'à vivre loin des autres.

Il mourut et Dieu exauça ses désirs ; l'ermite fut confiné aux abords du ciel et de l'enfer, où il languit pour l'éternité.

L'ouverture du Livre de Job, qui semble un tableau immobile, pose un dilemme théologique. Job ne commence pas avec l'homme souffrant de ses malheurs, mais avec une cour qui médit de sa prospérité. Le ciel apparaît comme une société : table, conversation, hiérarchies, protocoles, présences qui ne cadrent pas avec la morale manichéenne. L'image qui s'impose ensuite dans les sermons — Dieu comme juge isolé, assis dans une coupole sans bruit — ne correspond pas au texte ancien. Là, Dieu gouverne dans la pluralité.

Ce Dieu majestueux, mais qui écoute même ses rebelles, altère la lecture la plus répandue de nos jours, comme le signale George Bernard Shaw dans sa préface à L'Homme et le Surhomme : le mal n'est pas dehors, ce n'est pas un envahisseur qui surgit d'un abîme indépendant, mais un acteur qui s'assoit sur la même scène que l'ordre. Satan n'est pas représenté comme un général rebelle, mais comme un accusateur. Il ne vient pas détruire le cosmos, mais le purifier. Il est, pour dire les choses avec un mot contemporain, un procureur du tribunal. Sa fonction diffamatoire dérive de l'ordre omnipotent qui le tolère.

La tentation majeure est de rationaliser Dieu et son univers comme si nous avions aussi le don de l'omnipotence spatio-temporelle. Job nous met mal à l'aise parce que nous nous identifions à sa perplexité, laquelle indique, dans les limites de notre raison, que les calamités peuvent aussi être permises par Dieu, et que nous ne pouvons qu'accepter leur pression, l'injustice de sa force, capable de faire tomber les masques pour révéler que notre foi fut toujours transactionnelle. Mais la foi de Job est si grande qu'elle accepte même la mort, ce qui provoque le scandale chez ceux qui limitent le religieux à la mortalité, chez ceux qui prônent un Dieu qui ne livre que pouvoir et richesse.

C'est pourquoi Job réfute les dialogues socratiques et les traités aristotéliciens, pour persister comme anatomie de l'incompréhensible.

Swedenborg, en ôtant le maquillage épique de ce drame, le rend encore plus troublant. Si anges et démons ne sont pas des races séparées, mais des états affectifs organisés en communautés, alors le ciel et l'enfer ne sont pas des prisons imposées, mais des sociétés choisies. On se place où résonnent ses amours. On appartient là où son désir trouve nourriture. Le bien cesse d'être récompense ou étiquette, pour devenir la musique que chaque vie entonne ; le mal n'est pas une corne mais une affinité, un pacte entre criminels.

Dans Ciel et Enfer, Swedenborg affirme, avec une sobriété qui dérange, que anges et démons sont des humains post-mortem, non des espèces créées à part. La différence n'est ni biologique ni juridique, mais affective. Le ciel et l'enfer sont des sociétés d'amour ; on appartient à la communauté de ce qu'on aime. C'est pourquoi le châtiment cesse d'être une peine imposée, pour devenir un domicile choisi. La condamnation n'est plus celle du bourreau, mais la conséquence d'une affinité qui devient destin. Et si sur terre l'hypocrisie cache l'honnête et le malveillant derrière le même sourire, en enfer les masques tombent, et les assassins ne peuvent assassiner que des assassins, les voleurs voler des voleurs, les intrigants intriguer contre des intrigants, les violeurs violer des violeurs, tandis que les honnêtes sont librement honnêtes avec les intègres, et les charitables donnent tout aux charitables sans crainte de rencontrer un démon qui veuille profiter de leur bonne volonté. Le mystique suédois explique que cela ne se produit pas parce que, d'abord, l'ange déchu ne peut cacher son visage déformé par de si mauvaises intentions, et, ensuite,

les airs du paradis sont si doux que son esprit sulfureux ne les supporte pas plus de quelques secondes.

Son insistance sur l'harmonie masculin/féminin ne se subordonne pas au corps, mais à la métaphysique : intelligence/pensée, compréhension/désir sont des couples qui se passent des différenciations hormonales qui réduisent le masculin et le féminin dans nos sociétés à la fonction reproductrice. L'unité spirituelle est toujours une conjonction.

Ici Swedenborg effleure une intuition qui traverse d'autres traditions : le syzygos gnostique comme couple spirituel, l'Adam Kadmon cabalistique comme figure totale, et le Rebis alchimique comme synthèse des contraires. La plénitude est intégration qui dépasse la tradition ascétique, car si la plénitude exige intégration intérieure, elle exige aussi lien extérieur : il n'y a pas de salut hors de la relation.

Et dans cette vision, l'isolement ne peut être vertu, parce que toute vertu, au final, se prouve en relation avec autrui : patience, pardon, humilité, justice, tendresse, fermeté, tout cela exige la phénoménologie du prochain, de sa réciprocité.

Bouddha, depuis une autre culture, arrive à une intuition similaire : la solitude peut être un plaisir qui se déguise en pureté. L'ascète peut abandonner le monde, mais emporter avec lui le monde sous forme d'orgueil. Il peut se taire des années, mais ce silence ne garantit pas la compassion. Il peut mortifier le corps, mais ce corps affaibli ne produit pas de sagesse ; il produit de l'obsession. Et c'est pourquoi Bouddha s'ennuie : non parce que la discipline est mauvaise,

mais parce que la discipline sans amour devient un cercle fermé. La grande trahison de l'ascétisme n'est pas sa dureté ; c'est son repli sur soi.

Le sage de Swedenborg, qui ne s'entend avec personne, est la caricature finale de cette erreur : il demande à vivre loin de tous, et reçoit exactement ce qu'il demande. Il ne souffre ni feu ni fouet, il souffre d'une neutralité infinie. On ne le punit pas de torture, on le punit d'absence. On ne le condamne pas avec des cris, on le condamne avec personne. Et cette image, si simple, est plus terrifiante que n'importe quel brasier : une éternité sans lien, sans conversation, sans choc, sans étreinte, sans ennemi même. Car jusqu'à l'ennemi, s'il est réel, confirme que tu existes pour quelqu'un.

Les Sirènes de la gloire injuste, de l'argent sale et du pouvoir oppressif

Les premières intentions de l'être humain naissent de l'étonnement. Avant tout choix moral, il y a la curiosité, la fascination pour ce qui se déploie devant l'intelligence et le désir. Aristote l'appelait thaumázein : l'impulsion originaire qui pousse à la connaissance et éveille l'esprit. Cet étonnement initial est dépourvu de poids éthique ; c'est une énergie pure, ouverture, faim de compréhension.

Comme Ulysse fut attiré par le chant des sirènes, nous naviguons aussi sur des mers remplies de plaisirs évanescents. Le voyage humain se déroule entre des stimuli qui promettent une plénitude immédiate, des routes rapides vers la satisfaction et des raccourcis qui semblent bénins. La navigation n'est pas forcée : elle se fait les yeux ouverts et le gouvernail en main.

Parmi ces chants se distinguent trois offres persistantes : la gloire qui éblouit, l'argent qui facilite et le pouvoir qui ordonne. Chacune se présente avec raffinement, avec une courtoisie qui séduit. En échange d'adhésion, elles offrent appartenance, sécurité et visibilité. Leur prix n'est pas annoncé ; il s'intuitionne avec le temps.

Cette triade n'appartient pas à une époque précise. Elle habite la structure même de l'imaginaire humain. Elle résonne avec les tentations de l'Évangile : le pain qui résout la faim sans obéissance, le miracle transformé en spectacle, le dominion promis comme efficacité totale. La gloire injuste incarne le spectacle : le saut vers

l'applaudissement. L'argent détourné adopte la forme du pain : bien-être qui devient alibi. Le pouvoir oppressif offre le dominion : l'illusion de gouverner le monde par une violence présentée comme nécessaire. C'est pourquoi le 666 ne fonctionne pas comme chiffre cinématographique, mais comme symbole du monde qui se célèbre lui-même dans ces trois expressions.

La démonologie médiévale a assigné des noms à cette musique : Mammon pour la fascination de la richesse, Lucifer pour l'exaltation du moi, Bélial pour l'exercice du dominion sans limite. La modernité ne crée pas de nouvelles figures : elle les traduit. Elle les rend élégantes, institutionnelles, raisonnables. Le chant le plus efficace ne sonne pas comme transgression ; il sonne comme bon sens.

Le chemin que nous parcourons est semé de zones sensibles que nous traversons avec prudence. Dans cet exercice de prudence s'acquiert une dextérité particulière : apprendre à éviter les détonations. Avec le temps, cette habileté redéfinit le langage, module la protestation et transforme la délibération en calcul.

Le pacte démoniaque adopte la forme du silence. Son coût initial se paie avec des mots omis, des phrases reportées, des nuances stratégiques. Hannah Arendt a observé comment le mal peut acquérir une forme administrative : personne ne se perçoit comme auteur, tous accomplissent leur fonction. Soljenitsyne a signalé le premier seuil : l'auto-indulgence intérieure. Le mensonge intime précède toute censure extérieure. D'abord on se tait par prudence ; puis par stratégie ; plus tard, le langage perd son élasticité.

Ainsi, la censure acquiert une dimension spirituelle. Une société possédée n'est pas celle qui invoque des démons, mais celle qui renonce à nommer l'évident. Le démon se sent à l'aise dans le langage technique qui feint la neutralité, car la neutralité sans vérité opère comme collaboration.

Sage est celui qui choisit de rester en dehors de cette influence, même si cela implique des traversées rudes. Exils et naufrages deviennent partie de l'itinéraire. La confiance se dépose dans la grâce qui soutient sans éclat.

Socrate le comprit clairement : la déviation morale naît de l'ignorance. Non de l'ignorance factuelle, mais de la déconnexion entre savoir et agir.

Le *thaumázein* est fascination et curiosité, mais par-dessus tout, il constitue le moteur de l'esprit ; et le désir de connaître ne doit pas

exclure l'intuition ou, comme Peirce le signale en récupérant le même terme aristotélique, les jugements abductifs.

Le risque apparaît quand la connaissance s'échange contre la renonciation à la conscience. Les sirènes contemporaines ne chantent pas depuis la mer ; elles le font depuis la promesse d'ascension. Elles offrent prestige, appartenance, permission. Elles offrent la tranquillité de s'aligner sur le convenable. Elles offrent la douceur d'être célébré par ceux qui administrent l'accès à l'applaudissement.

L'étonnement reste neutre. Le danger ne réside pas dans le désir de comprendre, mais dans le désir par imitation et non par vérité. René Girard l'a formulé avec précision : le désir devient mimétique. On ne convoite pas l'objet pour sa valeur intrinsèque, mais pour le regard d'autrui qui le consacre. La gloire se cherche pour reconnaissance ; l'argent, pour statut ; le pouvoir, pour sensation de supériorité.

À ce point émerge la figure du grand imitateur, du ventriloque parfait. Il n'impose pas un désir extérieur ; il persuade que le désir propre est né en liberté. Il ne crée pas la passion ; il la redirige vers ce qui rend la volonté manipulable.

Ainsi commence le troc. La gloire injuste, l'argent détourné et le pouvoir oppressif n'arrivent pas enveloppés de stridence. Ils se présentent comme opportunités raisonnables, accords pratiques, concessions minimales. Ils invitent à accepter un petit silence, puis un plus grand, puis un silence qui devient habitude. Avec le temps, l'identité s'ajuste à ne pas déranger.

Les mines du chemin ne sont pas uniquement externes. Ce sont des phrases éludées, des thèmes contournés, des vérités rabaissées, des protestations reportées. On apprend à marcher avec précaution pour conserver sa place à la table où se distribue le pain. On cultive un sourire fonctionnel face à l'injustice, non par adhésion, mais par convenance. Ainsi s'affaiblit le droit de délibérer, le droit de dire « non » sans calcul.

Socrate insistait : l'ignorance adopte de nombreuses formes. Parfois elle ne consiste pas à ignorer, mais à connaître et simuler la distance. À voir et appeler « nuance » ce qui exige clarté. À remplacer la conscience par l'argument. Celui qui se laisse séduire par ces sirènes ne devient pas toujours grotesque ; souvent il devient impeccable, raisonnable, modéré. La modération qui cohabite avec l'abus paraît propre.

La sagesse se manifeste dans la capacité de résister à cette influence, même si cela implique de perdre tribunes, invitations ou applaudissements. L'exil peut être social. Le naufrage peut consister à abandonner le confort d'appartenir. La grâce n'accorde pas toujours le triomphe ; parfois elle octroie une colonne intérieure qui ne se négocie pas.

Anges et Démons nous disputent

À la fin de 2003, j'ai traversé une expérience intense de confrontation intérieure. De même que les forces lumineuses interviennent avec discrétion, les forces obscures accompagnent avec persistance, attentives à provoquer des déviations.

Saint Ignace avertissait de cette présence constante. Il décrivait l'ennemi comme une voix qui incite à l'action désordonnée. L'être humain se déplace entre pôles, entre communautés qui élèvent et communautés qui dégradent.

Nommer cette présence constitue une forme de résistance. Le même Ignace le formule avec clarté stratégique : l'adversaire se renforce dans la clandestinité et s'affaiblit quand on l'expose. Il opère comme un amant faux qui exige le secret ; son pouvoir se nourrit de la honte. Quand la tentation s'exprime, elle perd éclat, argument et dominion.

Depuis cette compréhension, ce livre agit comme exercice d'hygiène spirituelle. Nommer la tentation équivaut à désactiver son circuit. Il ne s'agit pas d'amulettes, mais de vérité prononcée.

La valeur de cette œuvre réside précisément dans cette fonction. Sa réception a été marquée par des silences culturels, soutenus par la croyance que les tentations personnelles appartiennent au domaine de l'innommable.

En une occasion, une personne proche s'est approprié une somme considérable d'argent. Pendant des heures surgirent des pensées de colère et des fantasmes de réparation violente. Une fois cette courant épuisée, je recourus à une jaculatoire apprise dans l'enfance :

Sacré Cœur de Jésus,
j'ai confiance en toi.

Et je dis à Jésus (mon idée du bien suprême) que je préférais confier à sa discrétion l'injustice que mon ami m'infligeait. Ne me trompais-je pas, en fait ? Comme Job clame depuis son épreuve, tandis que ses amis le condamnent pour avoir été trop bon.

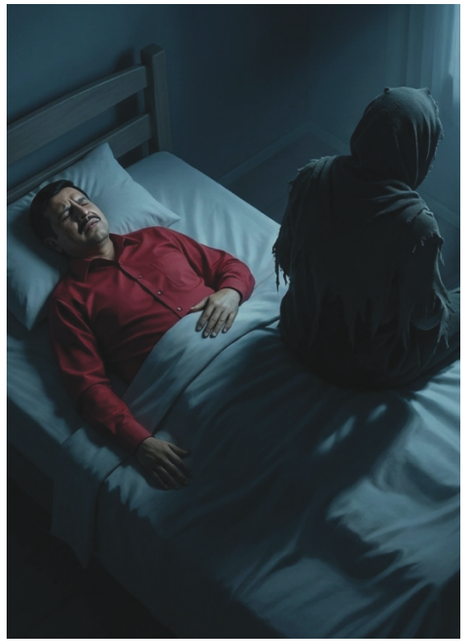
Je me calmai soudain et fermai les yeux, confiant cette préoccupation à Jésus, quand devant moi je vis clairement la figure d'un démon mince, au pelage brun et au visage immonde, qui m'insultait et, me maudissant, s'élevait dans l'air comme si anges et archanges l'arrachaient par les cheveux et l'éloignaient de moi. L'impression fut si désagréable que je me levai, calmant ma vision avec les objets concrets de mon appartement à trois pâtés de maisons de Hyde Park.

Mais ce n'était pas la première vision de la protection des anges de Dieu.

La haine a une façon de se déguiser en justice. C'est son venin : elle te promet réparation, équilibre, « remettre les choses en place ». Mais elle ne te répare pas : elle te possède. Le démon de la haine ne te pousse pas toujours à tuer : parfois il te pousse à ruminer, répéter, imaginer des scènes, répéter la vengeance, écrire mentalement des discours de destruction. Il te vole le jour. Il te vole la respiration. Il te vole le corps. Et à la fin il ne punit pas le voleur ; il punit celui qui a été volé.

C'est pourquoi saint Ignace a raison : le démon exige le secret. La haine, pour croître, a besoin de silence. Elle a besoin qu'on ne la nomme pas. Elle a besoin qu'on la traite comme « quelque chose de normal », « quelque chose de mérité ». Et alors la confession — au sens profond, non bureaucratique — devient un acte d'hygiène spirituelle. Raconter l'instigation, la sortir à la lumière, la désactiver par la parole.

La jaculatoire surpasse par son humilité le sortilège magique, c'est une direction de l'âme. Au lieu de nourrir le circuit de la vengeance, on livre l'injustice à un juge plus grand. L'angoisse de l'oubli est annulée par la remise à un ordre universel, et on évite que le dommage subi devienne un appât pour que nous imitions ceux qui nous ont blessés. Et alors apparaît la vision comme diagnostic. Il est irrelevant de discuter si le démon « est réel » ou non, ce qui serait trivial. Le point est que la tentation a un visage quand on la regarde sans pactiser avec elle. Le démon est cet impulsion qui insultait, qui exigeait un acte, qui voulait entraîner la volonté vers le crime intérieur.



La théologie classique distingue des degrés de vision : imaginative et intellectuelle. Même si l'on concède que certaines images peuvent appartenir au champ de l'imagination — et donc être interprétables psychologiquement —, leur efficacité spirituelle ne se mesure pas par leur littéralité, mais par ce qu'elles déclenchent : si elles renforcent la vanité ou si elles coupent la haine ; si elles excitent la peur ou si elles rendent le discernement. L'important n'est pas le spectacle, mais le

résultat : le démon n'a pas besoin « d'exister » comme monstre extérieur pour opérer ; il lui suffit d'être un mécanisme intérieur qui cherche à posséder la volonté.

Le détail décisif est que le démon s'élève comme expulsé. La scène suggère une intervention, mais aussi autre chose : le démon perd quand l'âme ne négocie pas avec lui. Il perd quand la haine ne trouve pas de complicité. Il perd quand l'injustice ne devient pas justification.

Le démon de Philadelphie

Dans *Nouvelles soirées de Manhattan*, je raconte l'expérience que j'eus avec un être aux intentions malveillantes dans la ville de l'amour fraternel.

Je la narrerai ici telle qu'elle s'est produite, dépouillée de dramatisme.

C'était un samedi soir de l'été 1995 ; je passais alors des jours entiers à regarder des films classiques européens, car je sentais que ma culture cinématographique était déficiente.

Je me couchai vers neuf heures du soir après avoir éteint les lumières, épuisé de fatigue.

Quelques minutes plus tard, je sentis une forte présence à côté de moi. Il y avait quelqu'un dans ma chambre ! J'essayai d'ouvrir les yeux, mais ce fut impossible.

Je pouvais entendre les soupirs de cet être.

Alors je me vis moi-même dans le lit, et à côté de moi une figure couverte de haillons déchirés que je vis de dos ; sa tête était aussi couverte, comme le font certains mendiants face au froid de l'hiver.

Je sentis que je devais me lever à tout prix. Je fis un effort surnaturel et enfin ouvris les yeux. À mon côté je vis cet être, mais je ne pus déchiffrer son visage, caché dans l'ombre de sa capuche improvisée.

Je sentais qu'il souffrait et avait besoin d'aide.

Alors je décidai de lui manifester ma compassion.

Je me redressai et ouvris les bras en signe de compassion et de pardon envers cet être, mais, à un mouvement de sa mâchoire, sa capuche se retira, et je découvris un horrible démon décharné, qui me montrait ses crocs, mélange des crocs du piranha et du jaguar.

Je criai et juste à ce moment le téléphone sonna.

Je me réveillai en sueur.

Il n'y avait personne dans ma chambre, mais toutes les lumières de l'appartement étaient allumées !

Je pris le combiné et entendis la voix de mon voisin du quatrième étage, un garde de sécurité d'une université voisine, qui vivait de se concilier les nouvelles étudiantes latines, celles qui arrivaient à Philadelphie pour étudier et se libérer de leurs coutumes patriarcales.

— J'ai trois filles aujourd'hui — me dit-il —, et nous ne sommes que deux. Viens et fais leur connaissance.

Telle était la commotion que je ressentais que je rejetai immédiatement son offre. Le garde insista, mais aucune promesse ne me fit changer d'avis.

La bonté que j'offris naquit d'une certitude sereine : Christ habite en moi. De cette présence, la compassion coule comme une lumière qui ne négocie pas avec les ténèbres ni ne se confond avec elles. Il ne s'agit pas d'indulgence ni de concession, mais d'une façon d'être qui maintient intacte la conscience. La pitié naît de l'amour du Christ et reste claire même face à l'hostilité ; elle ne recule pas devant la violence, mais la traite avec pitié.

La scène avait le caractère liminal d'un rêve dense : un seuil où le corps semblait suspendu et la présence acquérait une densité tangible. On peut la décrire comme une

paralysie du sommeil sans réduire l'expérience à un diagnostic. Les traditions anciennes parlaient d'incubes et de succubes non par morbidité, mais par la récurrence historique de vécus d'assaut nocturne. Jung y aurait reconnu l'irruption de l'ombre : un visage qui sollicite compassion et, regardé avec clarté, révèle sa dimension monstrueuse.

Le mal se manifeste parfois de manière ouverte et violente ; d'autres fois, il adopte des formes plus subtiles. L'une des plus efficaces est la frayeur, qui fait du plus bon un assassin. Il existe une compassion apparente qui cherche la provocation par la frayeur soudaine. Mais la miséricorde authentique reste unie à la lucidité.

Philadelphie s'appelle ville de l'amour fraternel, et ce fut là que mon âme passa l'une de ses épreuves les plus sévères. Le mendiant couvert de haillons rejeta avec colère ma pitié et ma miséricorde ; l'amour du Christ envers ses ennemis l'irritait. Ce qu'un démon méprise le plus est la bonté qui ne pèse pas si elle est instrumentalisée ou non.

Le geste d'ouvrir les bras, qui dans l'Évangile signifie accueil, devient alors le point exact où le démon perd son pouvoir, comprenant qu'un vrai chrétien préfère mourir plutôt que de blesser quelqu'un, même le plus terrible de ses ennemis.

Ensuite le Seigneur me révéla que les démons, loin de ce que tant d'exorcistes prêchent, n'ont pas de pouvoir, à moins que, comme Dieu envers Lucifer dans le Livre de Job, on ne leur en accorde. Et en sortant indemne de cette épreuve, Dieu m'octroya aussi pouvoir sur eux, au point que quand mes ennemis les invoquent pour me faire du mal, ceux-ci me traitent avec révérence, allant même jusqu'à trahir les credentials de leurs invocateurs, me demandant de les condamner et de les laisser à leur merci.

Et ensuite arrive le voisin avec son offre, sur le ton banal de celui qui croit que la vie n'est que plaisir et opportunité. L'appel téléphonique, à cet instant, fut aussi conditionné par cette vision spirituelle. Le monde matériel surgit avec un avertissement dans lequel un démon rôdait : celui du désamour ? Celui de la cruauté ? Celui de l'abus ? Celui du crime ? Quoi qu'il en soit, le Seigneur m'indiquait clairement avec cette vision que je ne devais pas accepter cette orgie assaisonnée de délices luxurieux.

La lumière allumée dans l'appartement ajouta un détail inquiétant : quelque chose fut touché, quelque chose fut altéré, bien que rationnellement cela n'ait pas pu se produire.

Le démon double

La troisième que j'eus avec un démon, ou, comme je le détaillerai, un possédé, eut lieu en 2015 à Bogotá. Je me trouvais dans un café, lisant un livre, quand s'approcha un vieil connu, Norberto, un acteur de théâtre que j'avais formé au début des années 1990 dans mon groupe Arte Facto Teatro.

Comme Norberto n'apprenait pas le texte de son personnage par cœur, je le remplaçai à la veille de la première, décision qui me valut son rancœur juvénile.

25 ans passèrent et la rencontre se produisit sans que nous nous saluions.

Il me demanda ce que je lisais ; je lui montrai un tome des œuvres de théâtre de Tennessee Williams et il commença à discourir sur ses pièces les plus connues.

— On dirait que vous ne vous êtes pas lu ses œuvres moins connues — dis-je —, comme *La Nuit du iguane*.

Il changea de sujet et me dit qu'il unissait des mondes différents. Comme il avait étudié la sociologie à l'Université Nationale, et maintenant, me disait-il, travaillait à l'Université Xenaria, il ne me fallut pas beaucoup d'efforts pour déduire qu'il était un gauchiste d'élite, un santero qui réconciliait idéologies révolutionnaires et rentables pour le bien-être mental des enfants des familles les plus prestigieuses de Bogotá.

Cet ami me demanda quel était mon intérêt pour Dieu. Je perçus chez Norberto une intensité malveillante qui cherchait à me provoquer ; comme dans l'expérience que j'avais eue à Philadelphie, je répondis à ses questions avec bonté et sincère affection.

L'une des grandes enseignements du christianisme que j'intégrai, j'insiste, fut d'aimer mes rivaux. Quand il m'interrogea sur quel intérêt Dieu avait à se manifester à moi, je répondis avec sincérité :

— Pour me protéger de ceux qui voudraient m'attaquer.

Alors Norberto tordit ses lèvres avec mépris, et embrasant ses yeux d'un éclat sinistre me dit :

— Voyons comment il réagit à cela.

Il lança sa tête vers moi. Je restai imperturbable, confiant en l'omniprésence de Dieu, le même qui m'avait promis le 1er juin 2011 qu'il serait toujours mon protecteur. Devant moi, le cou de Norberto se ramifia en 3 têtes de démons furieux, qui, montrant leurs crocs et des langues de serpent, s'approchèrent jusqu'à quelques millimètres de mon visage.

Je les observai avec curiosité. Ma foi avait déjà dissous alors la panique primordiale que j'avais ressentie devant un démon à Philadelphie vers 1995.

Alors Norberto recula et reprit son apparence normale.

— Deux Niño en Cruz ? — lui demandai-je, faisant allusion à l'assurance (ou pacte) caribéen que certains appellent « prière à l'envers », si courant parmi la guérilla colombienne et les paramilitaires.

Norberto me regarda contrarié et se leva.

— Asseyez-vous Norberto — lui dis-je —, et racontez-moi comment vous avez fait cela.

— Non ! — s'exclama-t-il d'une voix faible, son ego blessé par ma sérénité.

Ce n'est qu'en me levant que je me rendis compte qu'il était extrêmement faible : maigre et de petite taille. Il sortit le teint pâle, trébuchant entre les tables.

Norberto s'était pratiqué le niño en cruz non pas une, mais plusieurs fois, ce qui équivaut à vendre son âme non à un, mais à plusieurs êtres immondes ; c'est pourquoi il me montra à volonté 3 têtes qui le possédaient.

Avec certitude il avait déjà tourmenté ainsi ses victimes.

Je ressens de la compassion pour ceux qui livrent les deux tiers de leur vie à des entités qui finissent par les torturer et les rendre fous.

Ils renoncent au libre arbitre que nous réclamons à Dieu, pour le livrer d'avance aux tourments de la société infernale qui les possède.

Ce déploiement de têtes démoniaques dépend de la peur de l'autre. Quand il ne trouve pas de panique, il se dégonfle.

La tradition médiévale parle de pactes dans lesquels quelqu'un cède sa liberté pour jeunesse ou richesse, comme si la beauté excessive ou l'accumulation de biens inutiles n'étaient pas déjà en soi des jougs onéreux à porter.

Et si, à Philadelphie, j'ai affronté une apparition intime qui a fini par démontrer la protection de la bonté, ce qui s'est produit à Bogotá

fut un choc humain. Là, le mal ne s'est pas présenté comme un spectre isolé, mais comme la volonté d'un être vivant qui projetait de me nuire. La phrase « voyons comment il réagit à cela » révèle une vengeance conçue pendant de longues années et détruite en un seul instant.

Le théâtre du mal exagère toujours : il multiplie les têtes, montre les crocs, déploie les serpents. Cette esthétique grotesque est symptôme de son désespoir. Où il y a vrai pouvoir spirituel il y a simplicité. Où il y a imposture il y a excès. Norberto, maigre et faible, contraste avec ses têtes féroces qui promettent dominion et soumettent à l'esclavage.

La pratique du niño en cruz, mentionnée crûment, introduit un thème que la société préfère nier : il y a ritualisations du crime.

Il y a économies de la peur. Il y a superstitions violentes qui se mêlent à des idéologies et à des affaires.

Les Manitou

Il est vrai, d'autre part, que chacun porte ses démons cachés, qui surgissent quand on les invoque.

Les Amérindiens nord-américains parlent d'animaux intérieurs ; les plus sauvages sont le serpent, le loup et l'aigle.

Les Algonquins croient aussi que chaque objet a son manitou, une croyance que suivent aussi les bouddhistes et les hindous.

Pendant que je vivais en Inde, je me rendis compte que chaque fois que quelqu'un me frappait les jambes par accident, les locaux s'inclinaient avec cérémonie pour demander pardon au dieu de mes jambes. Vivre en harmonie avec Dieu, c'est aussi vivre en harmonie avec tous les objets de l'univers. Causer le mal, c'est concéder l'animosité des objets et des êtres vivants contre soi-même.

La psychologie a une autre version plus scientifique, et moins spéculative, de ces anomalies de la psyché humaine. Ce qui pour le mystique est une possession, pour le psychologue est une psychose. Le travail des deux est de trouver les causes de la maladie pour prescrire son remède.

Les éléments paranormaux, comme une tête qui se divise en trois, peuvent aussi être réduits à des délires de l'imagination, un joker qui s'appliquerait à n'importe quel souvenir. Plus difficiles à expliquer sont les cas de mourants qui ne meurent pas, comme ce qui arriva à un paysan dans les années 80 en Colombie.

Ses assassins ne parvinrent pas à le tuer même avec des machettes. Face à ces scénarios, la science n'a d'autre recours que de les ignorer.

J'ai déjà commenté précédemment le cas de l'esprit converti à qui on avait volé un fémur et la tête du cimetière afin qu'il erre en peine, contaminant de son désespoir ceux qui ingéreraient de la terre de sa tombe. Ici la convergence est plus grande qu'il n'y paraît.

Mircea Eliade voyait le sacré comme structure du monde, et Hillman parlait des dieux comme patrons psychiques : forces qui organisent le sens.

Le manitou est animisme, mais aussi la reconnaissance que le monde répond comme entité pensante inanimée. C'est pourquoi le mal n'est pas seulement moral : il est ontologique. Il désordonne le cosmos. Il ne brise pas seulement des consciences : il brise des relations invisibles. Cette idée se connecte à la loi karmique que j'ai déjà décrite : l'univers devient adversaire de l'injuste par sa disharmonie. Causer du dommage n'est pas seulement « pécher » : c'est déclencher un retour, animosité, résistance du tissu du monde.

Les manitou ouvrent le chapitre vers une anthropologie du mystère, intuition où l'univers n'est pas un ensemble d'objets neutres, mais un réseau de relations. Dans ce réseau, le mal n'est pas seulement un acte « moral », mais une dissonance. Quand on cause du dommage, quelque chose dans le tissu répond.

Le respect cérémoniel au « dieu des jambes », en Inde, peut se lire comme superstition, mais aussi comme reconnaissance que le corps de l'autre n'est pas un obstacle : c'est un lieu sacré. Demander pardon n'est pas formalité mais ajustement d'harmonies.

La psychologie traduit ces langages en catégories cliniques : psychose, délire, projection, trauma. Mais même la psychologie, quand elle est honnête, sait que tout ne s'épuise pas dans le vocabulaire. Il y a des expériences limites où l'explication reste courte ou où l'explication « existe » mais ne satisfait pas ce qui s'est produit.

Le paysan qui ne meurt pas malgré la machette devient un problème pour le récit rationaliste : il n'y cadre pas. Et la science, souvent, quand elle ne peut intégrer, choisit d'ignorer.

On sacrifie l'effort de réfuter par paresse métaphysique ; comme le renard d'Ésope incapable d'atteindre les raisins, l'agnostique préfère détourner le regard de ces réalités en expliquant qu'au fond il n'a jamais voulu les comprendre, et que ce n'est pas nécessaire pour sa prétendue vie de sage.

L'attentat contre Hugo Noël Santander

Il faut relater ici l'attaque la plus récente, perpétrée par celui que je vis comme le fils d'un pape. Je me réfère à l'assassin qui voyagea depuis les couloirs du Vatican jusqu'à l'Université Xenaria, se préparant pendant des années à me kidnapper, me torturer et me présenter au monde comme un artiste suicidaire.

INT. SALLE DE NOUVELLES. STUDIO.

SOUS-TITRE
Bucaramanga, 2 septembre 2022.

POLITOLOGUE
Les années d'angoisse de notre génération se dissoudront après la mort de la Reine des Celtes. Elle représentait l'Ancien

Régime, où l'indolence permettait la faim et la guerre, avec une philosophie oppressive que tous — admettons-le —, nous consentions.

LOCUTEUR
Hier soir une tempête s'est déchaînée sur le chemin qui mène de Girón à Bucaramanga, faisant s'effondrer une montagne, qui tomba sur 3 individus jusqu'à présent inconnus.

Son d'interférence.

LOCUTEUR
Des sources confidentielles assurent qu'il s'agit de mercenaires à gages : un Irlandais, un Colombien et un Américain. Les trois étaient membres actifs d'un groupe Facebook de la série des années soixante-dix/quatre-vingt, La Prophétie (The Omen).

L'antéchrist n'est pas, comme je le mentionne ailleurs, un individu ; c'est une logique de pouvoir qui a besoin du Christ ressuscité comme son ennemi absolu pour justifier le crime préventif. Dans son hypocrisie et sa perfidie, c'est Lui qui présente comme monstre celui qui vient le combattre avec arguments et révélations, ainsi qu'avec des prodiges. La série de films La Prophétie (The Omen) exprime ce que la société présume sans que personne n'élève une voix

de protestation. Il suffit d'appeler un enfant innocent L'Antéchrist, en le diffamant avec des fables comme celle d'avoir été conçu par une louve, pour que son assassinat se justifie.

Peu importe que cet enfant se révèle progressivement comme le protégé du Christ ressuscité ; on l'appelle L'Antéchrist et sa mort est nécessaire, un acte d'héroïsme qui se justifie comme hygiène.

Ici le démon adopte son masque contemporain dans les médias de communication. La bête est maintenant le récit progressiste de notre ère, celui qui annule quiconque ose le questionner, de la même manière que l'Inquisition condamnait au bûcher ceux qui dissentiaient de ses dogmes. Il se présente comme version, comme nouvelle, comme filtration, comme « source confidentielle ». Et c'est l'une de ses formes les plus efficaces : convertir la violence en segment, en événement qui passe à l'écran et ensuite s'oublie. Le chœur tragique de l'antiquité chantait le destin ; le journal télévisé moderne anesthésie le destin. Il convertit le mal en statistique et le rend, par répétition, normal.

La connexion entre l'imaginaire culturel et la justification de la violence est le plus grand crime des médias.

Dans *The Omen*, la structure morale s'inverse avec une astuce dangereuse. Le monde sympathise avec des assassins qui veulent d'abord détruire un enfant, puis un adolescent, et puis un homme qui ne tue personne, mais qu'ils prennent pour assassin simplement parce qu'un groupe de religieux l'affirment. Cette inversion est la pédagogie de la peur : l'idée que tuer peut être vertu si on tue « préventivement ». L'idée que l'innocence peut être sacrifiée pour un futur hypothétique. L'idée que l'assassinat devient pur quand on l'orne de prophétie.

Ce qui s'y installe n'est pas la figure de l'Antéchrist, mais la paranoïa de l'Antéchrist comme instigation. Le piège n'est pas un démon qui vienne tuer, mais croire que le démon est venu tuer, pour que tu tues d'abord. C'est le truc le plus ancien : te convaincre que le mal est dehors et que tu ne l'arrêteras que si tu abandonnes tes limites. Et quand tu abandonnes tes limites, tu as déjà perdu : tu es devenu ce que tu disais combattre.

La tentation des médias et des influenceurs aujourd'hui est de devenir démon par peur d'un démon. On passe de la peur de la prophétie au culte de la prophétie. On passe de la peur du mal au plaisir de détruire. Et le plus grave : on passe de la foi à la suspicion.

Cette suspicion se présente comme théologie. La suspicion devient politique, et ensuite éthique. Alors n'importe qui peut être coupable, parce que la culpabilité n'a plus besoin de faits, mais de narratifs.

Le monde finit par sympathiser avec les assassins parce que les assassins, dans ce schéma, sont des médecins qui extirpent une tumeur. Cette métaphore est l'âme du totalitarisme moral. Tout fanatisme se croit curatif. Tout bourreau s'imagine thérapeute. Et là est l'essence du 666 : le monde qui s'aime tant lui-même qu'il justifie n'importe quel crime pour conserver son trône.

17. Les miracles de Montréal

La guérison jaillit d'un ordre intérieur vivant. Elle apparaît lorsque le cœur atteint la cohérence, lorsque l'intention s'aligne sur le bien et lorsque l'âme agit avec transparence. Le corps répond à cet état parce que la vie entière participe d'une même harmonie spirituelle. Le cœur pur agit comme centre organisateur : il oriente l'énergie vitale, donne direction à la matière et restitue l'équilibre de l'être.

L'intention pure possède une force créatrice. Quand le bien est recherché pour le bien lui-même, la conscience devient claire et la volonté acquiert une puissance transformatrice. Cette clarté intérieure ordonne l'expérience, oriente les décisions et dispose l'être humain à la restauration de son intégrité. La guérison surgit comme fruit de cette orientation, comme un effet naturel de la rectitude intérieure.

Dans les discours contemporains, on parle de guérison par les énergies. Cette intuition reconnaît que la réalité répond à des états intérieurs. La racine essentielle réside dans la qualité éthique de l'intention. La vie répond à la vérité intérieure du sujet, et cette vérité s'exprime comme cohérence morale. La technique décrit un phénomène ; la rectitude du cœur en révèle la cause.

Des pratiques comme le reiki décrivent la circulation d'une force vitale. Dans cette vision, le cœur apparaît comme canal. Une compréhension plus profonde situe l'origine dans la rectitude intérieure : l'intention ordonnée devient principe actif. Le cœur humain agit alors comme source d'harmonie, et le corps répond à cette autorité intérieure.

Les traditions ancestrales des peuples indigènes, mésoaméricains et précolombiens expriment cette sagesance avec clarté. Chez eux, la parole, l'intention et la cohérence spirituelle orientent le corps vers la guérison. Le corps écoute parce qu'il participe d'une intelligence vivante. Chaque organe répond à la direction de l'âme quand le centre intérieur est aligné.

La science contemporaine offre un langage proche. La microbiologie décrit le corps humain comme un écosystème complexe, habité par des communautés de micro-organismes qui

influencent le comportement, les goûts et les dispositions. Le corps agit comme une communauté sensible à l'orientation intérieure. Quand l'intention s'ordonne au bien, cette communauté entre en harmonie et coopère aux processus de restauration.

La cohérence morale ordonne les cellules. La bonne intention aligne les systèmes. La pensée juste stabilise les processus. Le corps répond comme une unité vivante qui reconnaît le sens. La guérison apparaît alors comme expression de cet ordre intérieur rétabli.

L'esprit humain possède une conscience du bien. Cette conscience oriente la vie. Quand la personne vit en consonance avec elle, le corps coopère et accompagne. Quand surgit une fracture intérieure, l'organisme exprime le conflit. La maladie se manifeste comme langage de l'âme, signalant une tension éthique en attente d'intégration.

La vie entière se structure comme un système moral. Le corps participe de cette structure. Les organes répondent à la vérité intérieure du sujet. La biologie devient parole incarnée. Chaque désajustement signale une direction qui demande cohérence.

L'innocence occupe une place propre dans cet ordre. L'enfant vit dans un état d'ouverture spirituelle, inscrit dans un réseau de liens qui le transcendent. La maladie précoce révèle la complexité de ce réseau et la responsabilité morale de l'entourage. La pureté infantile manifeste une proximité avec l'essentiel et appelle à un soin conscient.

Les personnes en situation de handicap intellectuel incarnent une forme de vie dépouillée de calcul. Leur existence rayonne simplicité, présence et vérité. Elles remplissent une fonction spirituelle : rappeler à la société la primauté du soin, de la tendresse et de l'amour inconditionnel. Leur vie exprime un sens et appelle à une guérison collective du lien humain.

Les animaux de compagnie participent de cette même logique d'harmonie. Les bêtes de compagnie vivent ancrées dans la présence, la fidélité et l'attention directe. Leur proximité ordonne l'environnement émotionnel du foyer, apaise le cœur et accompagne les processus de récupération. La relation avec eux éveille soin, constance et affection, vertus qui disposent le corps à l'équilibre. Dans leur regard et leur rythme, la vie rappelle la simplicité du bien vécu.

La pauvreté participe aussi de cet ordre spirituel. Elle agit comme état d'épreuve et de purification intérieure. Là où le cœur reste

pur, la vie s'expérimente dans la plénitude. La renonciation volontaire ordonne l'esprit. La simplicité rapproche du centre. Le bonheur jaillit de la cohérence intérieure et renforce la santé de l'âme et du corps.

La société propose des modèles externes de bien-être. L'esprit répond à une autre mesure. L'harmonie avec Dieu établit le véritable équilibre. Depuis cet équilibre, la maladie cède du terrain et le corps reconnaît l'autorité de l'âme ordonnée.

La guérison se manifeste quand l'intention se purifie. Elle surgit comme conséquence d'une vie alignée sur le bien. L'esprit en harmonie restitue l'ordre de l'être et le corps accompagne ce mouvement par des processus de restauration.

Guérir exprime une loi très ancienne : la vie répond à la vérité intérieure.

Le cœur pur gouverne le corps.

L'intention droite organise la matière.

La cohérence spirituelle rétablit la santé.

Cette loi en entraîne une autre, plus exigeante : la guérison authentique marche aux côtés du discernement.

Notre époque célèbre les effets et confond les causes. Le monde admire le résultat visible et oublie de demander l'origine. La guérison se produit sur de multiples registres, et le corps peut répondre à des techniques, suggestions, environnements et forces subtiles ; pourtant, l'esprit reconnaît la source. Il existe des guérisons qui ordonnent momentanément la matière et laissent intacte la confusion de l'âme. Il existe aussi une guérison qui réordonne la conscience, purifie

l'intention et rend la personne à la vérité. La première impressionne. La seconde convertit.

La modernité spirituelle se caractérise par une abondance d'offres sans hiérarchie intérieure. On mélange les credos comme on mélange les marques. On collectionne les méthodes. On change de maître avec la même facilité qu'on change de régime. Ce phénomène ne naît pas de l'ignorance, mais d'un excès : excès de promesses, excès de techniques, excès de « résultats » détachés de la vérité morale. Dans ce marché, le bien apparaît comme instrument, et l'expérience spirituelle devient un catalogue. C'est pourquoi le discernement devient indispensable : tout ce qui soulage ne provient pas du même principe ; toute lumière n'a pas la même origine ; toute paix intérieure ne conduit pas à la vérité.

Je crois à 100 % en Dieu

Vers le milieu de l'année 2012, le Seigneur m'envoya à Montréal pour témoigner de sa présence omniprésente dans une ville spirituelle, mais sous l'influence de la superstition et de la mode spirituelle. Montréal respirait une religiosité ancienne dans ses pierres et ses chapelles, et en même temps montrait, dans ses rues et ses conversations, une spiritualité importée devenue marchandise symbolique. Le catholicisme historique soutenait encore le sol moral de la ville, bien que beaucoup le perçussent comme une option parmi d'autres. Le langage de la foi était devenu une forme de plus dans la vitrine.

J'assistai à la messe dans la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours. À la sortie, un mendiant s'effondra au sol en agonisant ; je le bénis avec l'huile que la Vierge Marie m'avait remise à Madras quelques mois plus tôt. Le pauvre homme ne respirait plus et s'était déjà évanoui ; il reprit conscience avec ma bénédiction et se leva immédiatement pour maudire ses amis absents. Comme le mendiant de *Simón del Desierto* (1960) à qui le saint rend les mains, ce cœur-là restait dominé par de vieilles chaînes, sans remercier le secours providentiel.

Je m'éloignai, mais la scène n'était pas passée inaperçue. Laura, une femme d'environ quatre-vingts ans, s'approcha pour me demander si j'avais le don de guérir les malades. Je lui dis que oui et elle m'invita à aller le lendemain visiter la cathédrale Saint-Joseph.

Comme ma mère m'avait confié cette tâche, j'acceptai ; elle me dit qu'Elisa, une amie à elle, une jeune blonde de 33 ans, viendrait me chercher le matin.

Le lendemain, Elisa vint me chercher très ponctuellement dans une voiture de sport ; c'était une femme dynamique et agréable. Elle me dit qu'elle était très triste, car elle avait une relation avec un pilote qu'elle ne voyait qu'une fois par mois. Je pris son commentaire comme une flirtation et lui dis que depuis plusieurs années je cherchais une compagne de vie honnête. Elle me demanda si je pouvais guérir sa mère, qui souffrait d'une douleur étrange depuis trente ans. Je lui dis que oui, avec la foi qu'inspirent les Évangiles.

Nous récupérâmes Laura et allâmes à la cathédrale Saint-Joseph, où j'appris la grande œuvre du frère André, à qui le père de Jésus avait confié la construction de sa belle cathédrale. Quand on demandait à André comment, étant simple portier d'une congrégation, il obtiendrait l'argent pour le faire, il répondait : « Saint Joseph s'en chargera. » Et saint Joseph s'en chargea avec diligence. Montréal se souvient encore des centaines de miracles que le frère André réalisa au nom du père putatif de Jésus.

Ce fut là qu'Elisa me confia qu'elle croyait en Dieu, mais aussi aux gourous hindous, chinois et africains qui pullulaient à Montréal.

— Quelle tristesse, lui dis-je. Alors qu'il suffirait de croire en Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Elle me demanda alors à quel point je croyais en Dieu.

— À 100 %, lui dis-je.

Elle émit un petit rire incrédule :

— Personne ne croit à 100 % en Dieu.

— Moi si, lui dis-je.

Et à cet instant précis, les nuages du ciel s'ouvrirent pour laisser place à l'un des plus beaux couchers de soleil que j'aie jamais vus. J'avais mon appareil photo sur les genoux, alors je pris plusieurs photos. « C'est Dieu qui se manifeste », lui dis-je, en me rappelant le poème de William Blake :

À l'étoile du soir

Toi, ange de la nuit aux cheveux d'or,
Maintenant que le soleil repose sur les montagnes, allume
Ta torche splendide d'amour ; ta couronne radieuse
Pose-la et souris sur notre lit vespéral.

Souris à nos amours ; et tandis que tu descends
Les rideaux bleus du ciel, répands ton rosée d'argent
Sur chaque fleur qui ferme ses doux yeux D
ans son sommeil opportun. Laisse ton vent d'ouest reposer

Sur le lac ; parle en silence avec tes yeux scintillants,
Et lave le crépuscule d'argent. Bientôt, très bientôt,
Tu te retireras ; et alors le loup hurlera à son aise

Et le lion brillera à travers la forêt sombre :
Les toisons de nos brebis sont déjà couvertes
De ta rosée sacrée : protège-les de ton influence.

Laura et Elisa s'émurent sans abandonner leur scepticisme. Chez Laura, ce scepticisme avait une qualité sereine, comme celle de quelqu'un qui a vu trop de souffrance pour exiger des preuves au ciel. Chez Elisa, le scepticisme prenait la forme de l'excès : trop d'options, trop de voix, trop de chemins simultanés. Laura incarnait la foi silencieuse : la vie sauvée qui ne fait pas spectacle de son salut. Elisa

incarnait la foi mélangée : la conscience qui reçoit, mais cherche à neutraliser la dette intérieure qu'apporte le fait de recevoir.

Elisa me demanda alors d'aller voir sa mère convalescente le lendemain.

La douleur de vingt ans

Elisa me ramena à mon hôtel, mais, par un caprice typique des Anglo-Saxons, elle décida de me déposer à dix pâtés de maisons de l'hôtel. Elle voulait faire comprendre qu'elle n'était pas le genre de femme facilement généreuse, une attitude pas rare dans la culture anglo-saxonne post-féministe. Elle montra une certaine hâte et m'indiqua que je devais descendre vite. J'obéis, perturbé, et comme sa voiture de sport n'avait que deux portes, en sortant par l'étroit habitacle je dus sauter, jetant tout le poids de mon corps sur mon gros orteil droit, qui s'était déjà fissuré trois ans plus tôt dans un accident automobile provoqué par des sorciers amazoniens (des Taitas) qui avaient maudit le disque dur d'une passagère, une dame qui avait enregistré leurs rituels pour un documentaire qui finalement n'avait

pas plu aux sorciers. Mon orteil se rouvrit, me causant une douleur immense.

Dans cette fissure réapparue, ma fragilité se fit chair. L'orteil soutient l'avancée ; l'orteil permet de marcher ; l'orteil gouverne l'équilibre de la marche. La blessure à cet endroit immobilise, arrête, oblige à choisir entre la mission et le repli. La fissure surgissait justement à la veille d'une guérison : comme si la douleur demandait une place, comme si la souffrance cherchait un corps où s'exprimer, comme si le témoin portait une partie du fardeau d'autrui.

C'était surtout une épreuve de foi.

Je revins en boitant à l'hôtel et m'enfermai pour prier.

« Je suis dans un hôtel, et je ne pourrai pas sortir si mon orteil est à nouveau fissuré, au moins pendant quinze jours. Je ne peux pas faire cela », me dis-je. « Frère André », priai-je avec foi, « je te demande de me guérir pour que demain je puisse guérir cette pauvre dame ».

Je me couchai après avoir lu plusieurs psaumes.

Le lendemain, je déjeunai et sortis, encore en boitant, pour rejoindre Laura, qui me dit que nous visiterions le monastère des frères de la communauté du frère André, où nous déjeunerions dans un restaurant spécialement conçu par eux pour accueillir les mendiants de Montréal.

Nous y allâmes et fîmes connaissance des frères de la congrégation de Sainte-Croix. Laura ne me crut pas quand je lui racontai que l'os de mon gros orteil était fissuré, pensant que c'était une excuse pour ne pas aller guérir la mère d'Elisa.

Elle s'éloigna pour parler avec ses amis et je profitai pour visiter la statue du frère André, à qui je demandai avec foi et humilité de me guérir de mon orteil fissuré. En sortant de son sanctuaire, je posai mon pied sans douleur et rejoignis Laura.

— Que s'est-il passé avec votre boiterie ? me demanda-t-elle.

— Le frère André m'a guéri, lui dis-je avec une simplicité qui ne la convainquit pas totalement.

Cette guérison reflétait la grâce du Seigneur par l'intermédiaire du frère André.

Nous déjeunâmes. Elisa nous récupéra et nous emmena chez elle, où elle me présenta à sa mère. Elle n'était pas seule, mais accompagnée d'une voisine qui m'observa avec un scepticisme athée.

— C'est vous qui faites des miracles ? me demanda-t-elle avec mépris.

Je ne répondis pas et imposai mes mains sur la mère d'Elisa, demandant au Seigneur de la guérir. Je vis clairement l'image du Christ souriant et lui dis qu'elle était guérie. La femme cria qu'elle n'avait plus mal et se leva.

Elle me demanda si je lui devais de l'argent et je lui dis que non, que je le faisais parce que sa fille me l'avait demandé. Mon commentaire ne lui plut pas et elle me demanda si elle était guérie pour toujours, ou seulement pour quelques jours.

— Pour toujours, lui dis-je.

Alors la voisine sortit prévenir plusieurs voisins, et en quelques minutes entra un homme à barbe blanche.

— C'est mon voisin Edward, me dit la mère d'Elisa, il a pris soin de nous depuis la mort de mon mari.

— Enchanté, dis-je à Edward.

Le voisin me regarda avec des yeux moqueurs et me demanda de m'asseoir.

Dans ce salon se révéla une loi sociale du miracle qui altère l'équilibre des relations. Celui qui reçoit se trouve exposé. Celui qui est témoin se sent interpellé. Le bien gratuit introduit une asymétrie : quelqu'un a reçu sans pouvoir payer. La modernité tolère facilement ce qui s'achète ; la gratuité radicale exige une transformation intérieure que peu sont prêts à accorder.

— Mes cheveux tombent, me dit la voisine athée, pouvez-vous me guérir ?

— Vous guérirez si vous allez à la messe pendant une semaine, lui dis-je, sachant son malaise.

— Je ne suis pas religieuse ! répliqua-t-elle.

Je voulus lui dire que c'était précisément pour cela qu'elle devait le faire, mais alors le voisin me demanda si j'étais célibataire. Je lui dis que oui et il me demanda si je n'aimerais pas épouser l'une des belles dames célibataires qui m'entouraient.

Je savais qu'il voulait me faire passer pour un hypocrite, mais, fidèle à mes préceptes, je lui dis la vérité.

— Si l'une d'elles s'intéresse à moi, je pourrais l'envisager.

Son sourire triomphant m'indiqua que c'était la preuve avec laquelle il construirait toutes sortes de calomnies après mon départ.

Puis Elisa me dit que le lendemain elles iraient voir un maître chinois qui guérissait aussi en imposant les mains, une technique appelée reiki, juste pour s'assurer que sa mère serait guérie pour la vie. Je savais qu'elle le disait pour relativiser mon acte, et pour voir si je m'offensais.

Je lui dis que si le Christ l'avait guérie, elle n'en avait pas besoin, mais elle insista.

Je me rendis alors compte qu'elle ne cherchait qu'à annuler toute dette envers moi.

Le reiki pouvait se présenter comme technique énergétique ; il pouvait même produire des soulagements ; il pouvait faire partie d'un large marché spirituel. Pourtant, l'esprit reconnaît la source de la guérison qui transforme. La technique soulage. La vérité convertit. Le corps répond à des stimuli. L'âme répond à la rectitude. Elisa cherchait la certitude par accumulation : elle additionnait les méthodes pour éviter une reddition intérieure.

Laura, en revanche, incarnait une foi différente : elle ne cumulait pas, elle se livrait. La foi qui se livre n'a pas besoin de neutraliser les dettes ; elle remercie et laisse le bien la modifier.

De retour à mon hôtel, je ressentis des nausées. Était-il si pervers d'aider les malades dans notre génération ? Cette guérison m'avait, en fait, apporté plus de problèmes que de bénédictions. Le bien produit de la résistance quand il rompt la comptabilité morale d'une époque. Dans une culture qui administre tout en termes d'échange, le miracle

apparaît comme une intrusion. Le cœur pur devient gênant parce qu'il exhibe la différence entre le don et le commerce.

L'assassin qui tomba inerte

De retour chez moi, je reçus trois mille dollars d'indemnisation pour une tentative d'assassinat ratée survenue à bord d'un avion lors de mon retour d'Inde. Je ne peux révéler ni noms ni données vérifiables, car le conflit fut clos par un accord de confidentialité ; cependant, je peux narrer les circonstances dans un scénario équivalent, fidèle à ce qui s'est passé dans sa substance.

Je rentrais d'Inde vers l'Amérique du Nord en suivant un itinéraire long et fragmenté, avec plusieurs escales qui semblaient prolonger inutilement le transit : d'abord l'Europe, avec correspondance à Atlanta, puis Buffalo, ensuite Ottawa et, enfin, Montréal. Dans l'un de ces trajets, déjà dans l'avion et avant le décollage, je remarquai une anomalie inquiétante. À quelques rangées de mon siège voyageait un groupe de gardes du corps en costumes pastel impeccables, avec cravates dorées et chemises sombres, armés jusqu'aux dents ; ils buvaient de l'alcool avec une avidité débridée, tantôt célébrant une opération suspecte, tantôt noyant des peurs qui les dépassaient. On les sentait pris d'un malaise.

J'étais assis en train de lire un texte théâtral d'Enrique Jardiel Poncela, quand l'un de ces hommes commença à me fixer. Il prétendait que c'était fortuit, avec des croisements de regards occasionnels, mais il y avait dans cette insistance une charge d'intention. Je me demandai si ce mercenaire avait été poussé vers moi pour m'attaquer à cause des événements paranormaux que j'avais vécus à Chennai, comme l'échelle de nuages qui était descendue jusqu'à ma fenêtre, ou le cyclone que j'avais détourné en descendant d'un rickshaw et en levant la main comme Moïse l'avait fait devant la mer Rouge poursuivi par les armées de Pharaon. Je m'assis et me concentrai sur la comédie que je ne terminerais jamais quand je sentis des pas dans mon dos.

L'assassin s'était levé soudainement, posant sa main sur son arme et avançant dans l'allée, mais juste quand il arriva à ma hauteur et que je sentis son ombre à mes côtés, je le vis lever le visage comme si son corps se rebellait contre sa volonté : l'alcool qu'il avait ingéré se révolta et il vomit de manière soudaine et violente sur moi,

trempant mes vêtements, mes mains et les pages du livre que j'avais ouvert. Il me baigna littéralement de vomi. La femme assise à côté de moi poussa un cri d'horreur, tandis que je me levais lentement et le regardais fixement. Il souriait, moqueur, attendant que je réagisse avec colère, mais moi, avec la même sérénité avec laquelle le Christ répondit à celui qui le gifla devant Caïphe, je le confrontai avec des yeux attristés :

— Pourquoi l'as-tu fait ? demandai-je d'un ton qui complétait la phrase :

« … alors que je ne t'ai fait aucun mal ».

À cet instant se produisit quelque chose que je lirais des années plus tard dans les révélations d'Anne Catherine Emmerich sur l'arrestation du Christ au mont des Oliviers :

Son corps, qui semblait se préparer à m'attaquer, ne répondit pas et l'assassin s'évanouit sur le sol, la langue dehors dans un rictus d'horreur sur le tapis de l'avion, comme si l'énergie l'avait abandonné d'un coup, sa main caressant l'arme qu'il portait, sans avoir coordonné les forces pour la dégainer.

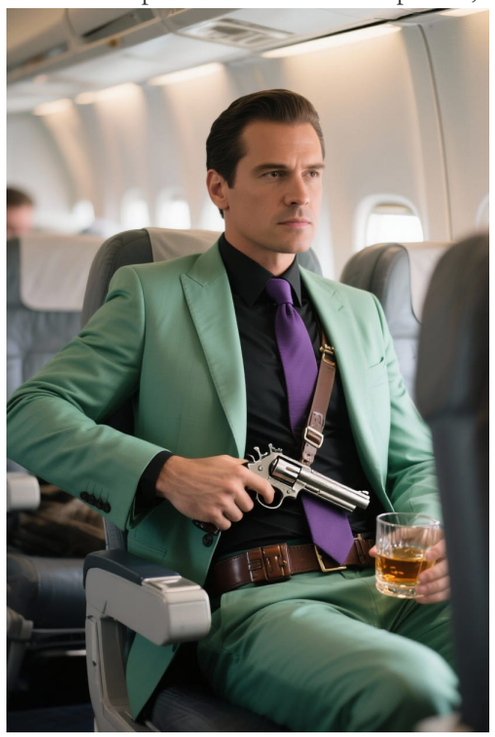
Ses compagnons restèrent pétrifiés un instant puis réagirent, le soulevèrent à plusieurs et l'emmenèrent vers l'arrière de l'avion, tandis que le murmure parcourait la cabine. Je restais couvert de vomi et la femme à côté de moi me criait de partir, comme si j'étais la menace.

J'appelai alors le personnel de cabine et leur demandai comment il était possible qu'ils aient permis à un homme ivre et armé de voler dans ces conditions. Ils tentèrent de compenser la situation en m'offrant de passer en première classe, mais avant je dus aller aux toilettes de l'avion, où je me nettoyai avec des serviettes en papier, pliai la chemise trempée et la rangeai dans mon bagage à main, restant seulement avec le maillot de corps ; je me parfumai maladroitement, bien que l'odeur persistât, et pendant tout le trajet les gens m'évitèrent avec une répulsion visible.

Ainsi j'arrivai à Atlanta, où l'épisode ne se clôt pas, mais se prolongea en nouvelles épreuves. Ma sœur m'attendait avec ses enfants et, en me voyant dans cet état, elle réagit avec panique, parlant de contagions et de dangers, au point qu'après m'avoir hébergé un jour, pendant lequel j'achetai des provisions pour sa famille pour cinq cents dollars, elle m'expulsa de sa maison et m'abandonna sur une route, sans que je connaisse ce comté. Par une de ces coïncidences qu'on ne peut appeler que providentielles, je parvins à contacter une

cousine qui vivait là ; elle vint me chercher et me conduisit à un hôtel, en m'avertissant au passage que dans certaines zones d'Atlanta un Latino marchant seul sur des routes désertes peut être arrêté ou même abattu par la police, de sorte que cette expulsion avait mis ma vie en danger.

Je récupérai mes bagages et décidai de continuer le voyage sans délai. Je pris un vol pour Buffalo payé de ma poche, passai la nuit là à supporter le froid, et le lendemain voyageai en bus pendant dix heures jusqu'à Ottawa, où je fus reçu avec générosité par un ami fils de l'ambassadrice de Colombie. J'y restai près de vingt jours, reconnaissant mais conscient de ne pas abuser de cette hospitalité, et enfin partis pour Montréal, mû par l'appel intérieur qui me poussait à connaître la vie monastique, car aux États-Unis on m'avait proposé de me recevoir dans un monastère bénédictin pour discerner ma vocation ascétique.



Ce fut à Montréal que l'épisode trouva sa clôture administrative. Je présentai des plaintes formelles contre la compagnie aérienne, signalant la gravité d'avoir permis à un homme armé et ivre de voyager sans contrôle, et la compagnie opta pour une compensation économique en échange de maintenir l'anonymat du garde du corps et de la compagnie elle-même. On m'offrit trois mille dollars, que j'acceptai sous ces conditions et que, fidèle à l'esprit de

Jésus-Christ, je partageai ce jour-là avec l'unique être humain qui s'était montré aimable avec moi après la guérison mentionnée.

Ainsi j'invitai Laura, qui m'avait dit que son rêve était d'aller voir le Cirque du Soleil.

— Je me sens comme une petite fille de quinze ans, me dit-elle, courtisée par un prince hindou.

Nous vîmes le spectacle et dînâmes ensuite dans l'un des meilleurs restaurants de la ville.

— Vous êtes belle, Laura, lui dis-je, et je le dis pour votre âme. Merci pour votre compagnie.

Elle ouvrit sa poitrine et me montra une cicatrice entre ses seins flétris.

— J'aurais dû mourir il y a cinq ans, quand j'ai eu une crise cardiaque, me dit-elle, mais le Seigneur m'a permis de vivre.

Laura remerciait ainsi avec tendresse cette journée si merveilleuse que nous avions passée ensemble. Sa joie enfantine devant le spectacle fut, certes, un cadeau de Dieu.

En sortant, nous dînâmes dans l'un des meilleurs restaurants de Montréal.

Elle me donna son téléphone, mais je le perdis.

Intrigue au monastère

De retour à mon hôtel, je reçus un message du plus grand monastère des États-Unis, celui de Saint-Vincent près de Pittsburgh, pour m'intégrer comme moine. Ils m'envoyaient une invitation pour rester douze jours avec eux. Je voulais renoncer au monde par une soif de pureté, mais aussi pour écrire à loisir. Quitter le torrent du monde séculier était ma réponse au mépris croissant pour mes guérisons : le silence et le retrait faciliteraient l'écriture, qui, comme je l'ai déjà mentionné, était la mission la plus sacrée que Dieu m'avait confiée.

Cependant, je ne cessais de m'étonner qu'ils acceptent comme candidat un homme qui, bien qu'il vive seul, n'était pas encore divorcé de sa première épouse, et qui de surcroît n'avait pas la citoyenneté américaine.

Je conjecturai avec justesse que mes commentaires sur mon onction comme Juge des Vivants et des Morts à Chennai étaient déjà de notoriété publique parmi les prêtres hindous et américains.

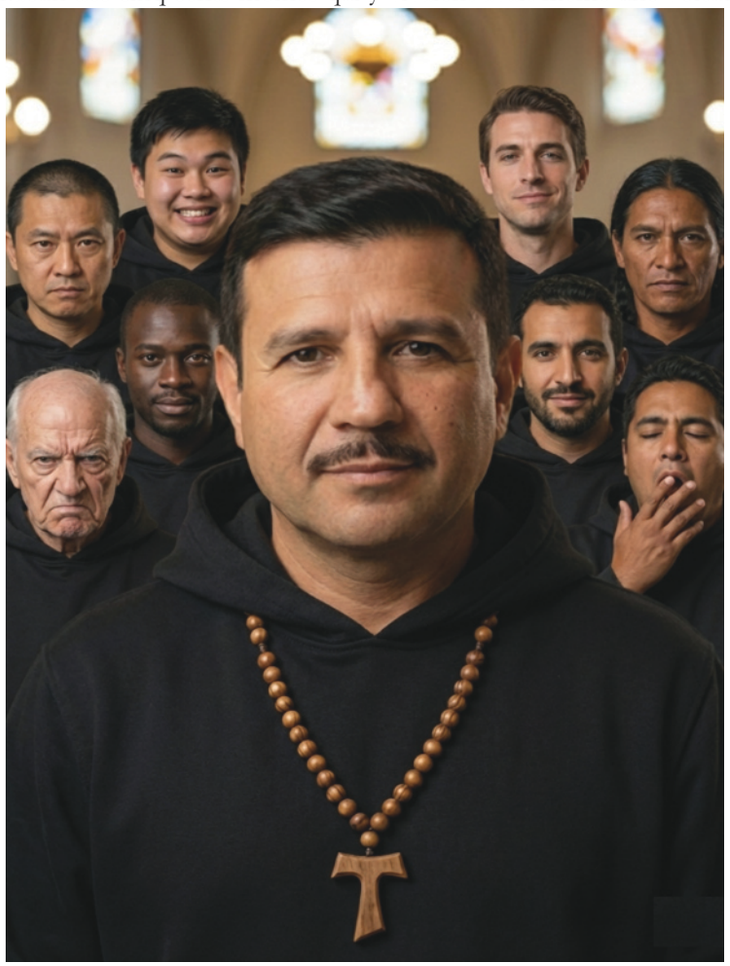
J'arrivai à l'abbaye Saint-Vincent avec la disposition intérieure de celui qui cherche silence, ordre et discernement au sein de la communauté bénédictine, l'une des plus influentes et anciennes des États-Unis. Dès le premier moment, je remarquai la magnitude matérielle et symbolique du lieu : une abbaye vaste, solidement soutenue par des dons privés, avec des liens étroits avec des élites économiques et politiques, dont la prospérité contrastait avec l'image idéalisée de la vie monastique que je portais en tête.

À peine annonçai-je mon arrivée, on me fit une observation qui, bien que pratique, se révéla décisive : je devais m'habiller en noir. Cette indication m'accompagna pendant le trajet. Je voyageais en bus, passai par Philadelphie et m'arrêtai quelques jours pour visiter des amis. Ce fut alors, quand le froid de la saison commença à se faire sentir, que j'entrai dans un magasin de vêtements et vis un hoodie noir. Je l'achetai sans trop réfléchir, avec un pantalon noir. En m'habillant ainsi, je remarquai que j'étais pratiquement comme un moine. Cela me parut une tenue appropriée pour un candidat, cohérente avec l'esprit du lieu. À mon arrivée à l'abbaye, en effet, on me confondait facilement avec les moines qui circulaient en silence dans les couloirs.

Je portais aussi un rosaire que j'avais acheté à Chennai, à la sortie de la cathédrale Saint-Thomas. Il m'avait attiré par sa forme et sa sobriété, bien que je ne connusse alors absolument pas la signification spécifique de la croix qui le distinguait. Je le mis naturellement, sans aucune intention de provoquer. Cependant, à mon arrivée, je notai immédiatement les regards : yeux écarquillés, arrêtés, qui se posaient encore et encore sur le rosaire avec une étrangeté difficile à dissimuler.

Peut-être cette même nuit, ou le lendemain, la personne qui m'avait invité me demanda directement pourquoi j'avais apporté ce rosaire. Je lui répondis avec sincérité : parce que je l'avais acheté en Inde, parce qu'il m'avait plu, parce que je ne connaissais pas sa signification particulière. Mon explication ne sembla pas le convaincre. Il me dit alors que c'était le rosaire des franciscains et que, comme je devais le savoir — chose que j'ignorais en réalité —, François d'Assise s'était rebellé contre les bénédictins en les accusant de vivre dans le luxe. Il prêchait l'ascétisme et la pauvreté radicale, tandis que, selon mon interlocuteur, la communauté bénédictine avait accepté l'accumulation de biens comme partie de son histoire et de sa structure. Il me signala, presque avec rudesse, que toutes ces grandes

propriétés et bâtiments appartenaient à la communauté, et que chacun des cinq cents moines qui y vivaient avait même une voiture



neuve. Dans ce contexte, porter un symbole franciscain était, pour eux, peu ou prou une déclaration de guerre. J'essayai d'expliquer qu'il n'y avait eu aucune intention de ce genre, mais j'eus l'impression qu'il ne me crut pas.

Pourtant, pendant ces nuits commencèrent à se succéder des manifestations que je ne peux décrire que comme spirituelles, voire

angéliques. Au bout d'environ trois jours, j'entendis clairement une phrase qui me surprit par son ton aigre et colérique :

« S'il avait au moins eu la décence de se couper les cheveux ! »

Ce n'est qu'alors que je me regardai dans le miroir, chose que je fais rarement avec attention, car je ne prête généralement pas beaucoup d'attention à mon apparence personnelle. Je remarquai qu'en effet, j'avais les cheveux un peu longs ; pas excessivement, mais certainement loin d'une coupe militaire ou élégante.

Le lendemain, j'allai voir le responsable de l'abbaye et lui dis que je voulais me faire couper les cheveux. Il répondit avec naturel, comme si tout était déjà prévu, et me conduisit chez une dame qui se révéla être la belle-sœur de l'abbé. Cet abbé, j'appris ensuite, était une figure particulière. On m'avait averti que je devais passer trois entretiens pour évaluer mon éventuelle entrée dans la communauté et que, quand viendrait mon tour de parler avec lui, il avait l'habitude de s'endormir pendant qu'on parlait. L'anecdote me parut curieuse, presque invraisemblable, mais cela se produisit exactement ainsi : pendant l'entretien, il s'endormit. Ma réaction fut simple ; je gardai le silence et attendis qu'il se réveille. Cependant, je ne pus éviter la sensation que tout cela avait quelque chose de comédie, comme si c'était une épreuve cachée pour observer ma réaction, ma patience, ma disposition intérieure.

On m'avait aussi dit que l'abbé avait l'habitude de s'enquérir avec insistance sur la relation des candidats avec leurs parents. Quand il me le demanda, je répondis qu'elle était bonne. Néanmoins, en observant son visage, j'eus la nette impression qu'il possédait une information différente, comme s'il savait qu'elle n'était pas aussi harmonieuse que je l'affirmais. En réalité, j'ai toujours cru qu'elle avait été bonne, et en termes généraux elle l'a été ; bien que, ceux qui lisent certains de mes romans, où j'insiste sur les conflits générationnels, pourraient conclure le contraire.

Tout cela configura en moi une sensation inquiétante : celle d'être observé, voire surveillé. À certains moments, l'abbaye semblait se vider complètement et, quand j'essayais de m'approcher des jeunes avec qui j'espérais converser, ils s'excusaient ou s'éloignaient précipitamment. On avait l'impression qu'on leur avait indiqué de maintenir la distance. Pendant ces jours, je vécus une solitude réelle, palpable. La solitude ne m'est pas étrangère ; au contraire, je l'exploitai pour lire. Cependant, je commençai à percevoir une énergie si

négative qu'elle m'attristait profondément. Je sentais la présence d'affects hostiles dirigés vers moi, une sorte de fureur silencieuse, voire de jalousies spirituelles, liées précisément aux expériences mystiques que je relate ici.

Ce climat contrastait avec la régularité presque parfaite de la vie liturgique. Les moines se réunissaient ponctuellement pour chanter cinq fois par jour ; il était réconfortant de voir ces champs vides se remplir d'habits quinze minutes avant les prières et les chants. Les repas communs étaient copieux, avec fruits et boissons disposés généreusement dans les salons. La prière chorale se révélait comme l'axe de la journée. Je m'intégrai naturellement, car la musique a été pour moi une forme de prière directe. Ma voix se joignait au chœur sans difficulté, et cette participation me permit d'observer avec attention les rythmes intérieurs des âmes des moines : je distinguais là depuis la vanité de ceux qui se savaient propriétaires de belles voix jusqu'à des pulsions lascives et même violentes. Je vivais, en plus d'un sens, *Le Nom de la rose* d'Umberto Eco.

Je notai également que beaucoup des directives de l'abbaye étaient entre les mains de psychologues ou psychiatres docteurs, qui se référaient souvent avec ironie aux traditions les plus élémentaires de l'Église, en particulier à l'abstinence sexuelle.

— La seule chose que nous ne tolérons pas, ce sont les pédophiles, me dit l'un d'eux, en remarquant ma résistance à lui confesser mes préférences sexuelles.

Beaucoup de moines remplissaient des fonctions externes : confesseurs de personnes influentes, conseillers spirituels de figures liées à de grandes fortunes, interlocuteurs habituels de ceux qui exercent le pouvoir économique et politique. Cette fonction marquait le ton du lieu. L'abbaye rayonnait ordre, solvabilité et une certaine distance cérémonielle par rapport au monde commun. Les voitures haut de gamme, la fluidité des ressources, les coûteuses inscriptions de ses étudiants et la diversité des origines reflétaient une communauté aisée, non exempte de vanité, comme le moine qui m'avait invité le soulignait souvent avec un orgueil presque enfantin.

Dans ce contexte, je commençai à formuler, à la lumière des textes sur l'histoire de l'Église que je trouvai dans sa bibliothèque, ma thèse sur la persistance souterraine de l'hérésie arienne dans le christianisme contemporain. Quand je l'exposai au second homme en pouvoir du monastère — un jeune psychiatre d'à peine trente ans —

, ses yeux s'écarquillèrent. Sa surprise provenait moins de mon audace que de constater l'ampleur de mes connaissances encyclopédiques sur l'histoire de l'Église. Et pourtant, quelque chose dans ses gestes et ses silences m'indiqua que ma thèse décrivait avec précision la crise actuelle du christianisme. Son étonnement resta scellé dans un mutisme éloquent, accentué par le fait d'avoir perdu la partie d'échecs que nous avions commencée au début de l'entretien : il voyait clairement que toutes ses objections et contre-arguments seraient réfutés, et il ne pouvait qu'admettre, dans cette reconnaissance, la présence du Saint-Esprit.

Pendant ces jours se produisit, juste après avoir énoncé ma thèse audacieuse, un fait singulier : la visite du nonce apostolique des États-Unis, l'une des figures les plus autoritaires au sein de l'Église catholique. Son arrivée fut solennelle. Une limousine entra dans l'enceinte, et l'attente devint palpable. Il fut remarquable que, au moment de son arrivée, nous n'étions présents que onze moines, l'abbé et moi. Bien que la communauté compte des centaines de membres, cette rencontre se réduisit ce jour-là à un cercle minimal.

Le nonce ne s'adressa pas directement à nous. Il observait, conversait avec l'abbé, et sa présence générait une vibration intense dans l'ambiance. Les moines présents manifestaient une émotion profonde, presque révérencielle : ils savaient que cet événement n'avait pas de précédent dans l'histoire de l'abbaye.

Ce jour-là, je m'habillai en blanc. En entrant dans la petite chapelle, je remarquai l'image avec clarté : tous les moines étaient en noir ; j'étais le seul en blanc. La scène évoquait, avec une force symbolique impossible à ignorer, la figure du Christ entouré des douze apôtres. Il était impossible que j'aie planifié ma tenue ce jour-là, car personne ne savait que le nonce viendrait ; cette coïncidence, qui ressemblait à la visite du recteur de mon université en Inde, quand je portais aussi du blanc, acquit une densité spirituelle à l'instant même où elle se produisit.

Pendant mon séjour, je garde en mémoire une scène lumineuse et presque festive : un après-midi du 4 juillet, jour de l'indépendance des États-Unis, où je participai à un match de volleyball. Je rejoignis l'une des équipes et, avec une série inattendue, marquai quatorze points consécutifs grâce à mes services. Tout indiquait que nous gagnerions ; cependant, fidèle à une compassion que j'ai toujours ressentie pour mes rivaux, l'élan se dilua et nous finîmes par perdre

16-14. Cet après-midi simple et humain contrastait avec la densité spirituelle de beaucoup d'autres moments vécus à l'abbaye.

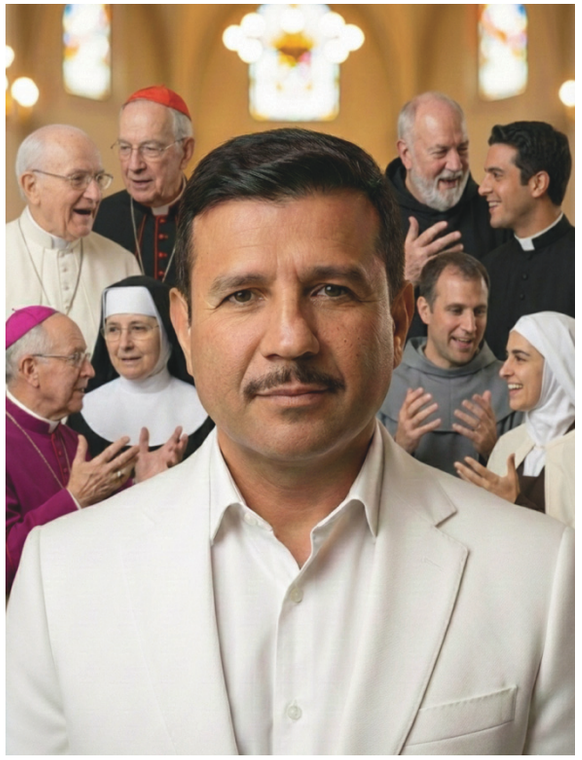
Au fil des jours, je partageai avec les moines des critères éthiques fondamentaux. J'exprimai avec sérénité que ma conscience ne s'alignait ni sur des positions favorables à l'avortement ni sur la peine de mort. Cette cohérence, étrangère aux polarisations habituelles, sembla les surprendre. Surgit aussi une conversation significative quand on me parla d'un moine qui confessait des personnes directement liées à la guerre d'Irak. Je commentai que des expériences de ce type devaient laisser des traces profondes, tant psychiques que spirituelles. L'observation produisit d'abord de la surprise puis un assentiment silencieux.

Je relatai également mes vécus en Inde à plusieurs supérieurs. Deux d'entre eux écoutèrent avec une attention genuine et une ouverture intérieure ; le troisième, en revanche, réagit avec une distance évidente, presque défensive.

L'un des moments les plus intenses se produisit pendant un chant liturgique. Tandis que nous entonnions les psaumes, j'expérimentai une perception intérieure soudaine, comme une illumination directe de l'Esprit. Je me tournai et, à l'autre extrémité du chœur, à environ vingt mètres, je rencontrai le regard de l'abbé. Son visage était traversé par une colère si intense qu'elle le déformait, comme s'il se confrontait à quelque chose qu'il ne parvenait ni à comprendre ni à intégrer. En remarquant que je l'avais découvert, il détourna immédiatement le visage, presque avec crainte, comme si cela l'inquiétait que, parmi une centaine de moines, mon regard soit tombé sur lui précisément à l'instant où il exprimait le plus de haine.

Ce conflit spirituel semblait dériver de ce que j'incarnais déjà : par mon récit, par mon expérience et par ma manière de comprendre la foi, je débordais les cadres connus et acceptables pour lui.

Parmi les moines, il y en avait un d'âge avancé qui écouta avec une attention particulière mes récits sur les miracles de Montréal. Sa foi était simple, directe. Il me demanda de prier pour sa guérison, et je réalisai une bénédiction en secret, avec recueillement et confiance. Plus tard, déjà à Bucaramanga, je commentai cet épisode à une voyante avec qui je dialoguais habituellement sur des expériences spirituelles. Elle m'affirma que ce moine avait guéri : sa maladie, un cancer, avait disparu.



Avant de partir, je remis à mon hôte — le responsable de l'intégration de nouveaux moines — un petit flacon d'eau bénite que j'avais moi-même consacrée. Je lui expliquai que cette eau était destinée à les accompagner en temps de maladie qui viendraient. Le moine la reçut tandis qu'il me conduisait à l'aéroport avec un mélange de perplexité et de malaise, bien qu'il n'osât pas la refuser.

Mon départ de l'abbaye se produisit après onze jours de convivance. En me disant au revoir, les moines me dirent que j'étais « trop saint » pour leurs lieux et que je devais me porter candidat chez les moines cisterciens. Leur conclusion s'appuyait, entre autres, sur mon refus de les accompagner à la chasse : d'abord, par mon respect envers les animaux, et ensuite, parce que je préfère la lecture à certaines formes de camaraderie de groupe.

Des années plus tard, pendant la pandémie, cette eau bénite fut rappelée et utilisée au sein de la communauté. Les bénédictions infinies que Dieu m'avait accordées les auraient aussi préservés pendant la crise sanitaire où la Mort emporta tant d'âmes de Pennsylvanie.

18. Le Prophète qui a mis fin au changement climatique

Être prophète de Dieu n'a jamais été une tâche facile ; outre susciter l'hostilité des agnostiques et des athées, l'oint doit supporter les mépris de sa propre église, inévitablement préconditionnée par les vies de ses saints et martyrs. L'apparition de la Mère Marie à des vierges et des enfants au cours des deux derniers siècles a accoutumé le fidèle du XXIe siècle à croire que Dieu se manifeste rarement à des lettrés ou des poètes, et qu'il préfère le candide, l'ignorant ou l'innocent des ruses du monde.

Comme je l'ai déjà relaté, Dieu m'a révélé être l'incarnation de l'apôtre Pierre, envoyé à la fin des temps dans la certitude que je ne le renierais pas une quatrième fois. Certains me disent que ma croyance est personnelle, et je leur réponds qu'il n'y a rien de plus certain.

— Ma foi est très simple : je crois en chacun des nobles préceptes narrés dans la Bible et je vois, comme William Blake, l'intervention de Dieu dans la chute d'une feuille.

Mes expériences mystiques passeraient inaperçues, comme celles de tant de saints, si ce n'était pour les exigences que le Seigneur — ou, comme les ariens me diraient, mes « croyances personnelles » —, m'a faites de les faire connaître « pour qu'ils sachent que nous existons ».

Parmi toutes ses bénédictions, le Seigneur m'a permis — et j'en rougis en l'écrivant — le don d'être entendu par la terre et ses éléments.

En 2022, je me suis rendu en Catalogne, en Espagne, et j'ai partagé l'angoisse de ses habitants face aux sécheresses prolongées.

— Je prierai pour qu'il pleuve, ai-je dit à un ami, qui a souri moqueusement.

Le lendemain, la pluie couvrait les champs.

— Ce n'est qu'une seule pluie, m'a-t-il dit en ajoutant qu'il ne croyait pas en Dieu.

Cet épisode a provoqué de l'irritation, car progressivement mon ami a été pris d'une animosité qui déborderait lorsque, contrairement

à son invitation initiale pour que je réside en Espagne pendant plusieurs mois, il m'a demandé de chercher de nouveaux horizons après à peine deux semaines de séjour.

Un voyage en France et mon retour en Colombie m'ont distrait.

Les pluies de mai 2023

C'est en mai 2023 que j'ai lu un article sur les réseaux d'un fonctionnaire de Manresa, que j'appellerai Luis Goriola, car il m'a demandé de ne pas divulguer son nom. La promesse du directeur d'un théâtre de Manresa de me permettre d'y monter et de représenter l'une de mes pièces de théâtre me maintenait spirituellement connecté à la ville. Par inspiration divine, je lui ai offert le réconfort que la science ne pouvait alors lui donner.

« Bonjour, je suis Hugo, l'homme du beau temps, partout où je vais, j'apporte prospérité et pluie ; la cause est spirituelle et le monde ne le comprend pas (…) En fait, j'ai eu une vision de revenir à Barcelone en apportant la pluie en Espagne ; le temps le dira. Salutations cordiales depuis la Colombie. »

« Si tu viens avec la pluie, on te fait maire de la ville pour mérites climatiques. On réforme le Kursaal et on fait de Manresa la capitale culturelle de l'Europe. »

« Je parlerai au ciel pour qu'il pleuve à verse pendant quelques jours. En fait, j'ai une étudiante à Madrid à qui j'ai dit cela il y a une semaine, et tu vois comment l'eau est revenue. »

« Je te remercie beaucoup d'être sensible au grave problème que nous avons, nous et une grande partie de la Méditerranée. Le changement climatique nous condamne à une sécheresse qui ne se résout pas avec une semaine de pluies. Les experts mesurent que nous aurions besoin d'un mois entier de pluies intenses pour atteindre les niveaux normaux de réserves hydriques. Espérons que tes pluies, au minimum, nous donnent une marge pour nous armer de solutions. Une forte étreinte et merci. »

« J'allais te répondre, mais cela a fini par être si laborieux que j'ai écrit un article sur le sujet : Les Causes du Changement Climatique sont Spirituelles. »

Cet article ferait éventuellement partie de mon traité de théologie « Tu es Dieu », publié récemment, également par volonté divine. Je mentionne la volonté du Créateur pour éclairer le

scepticisme de certains écrivains créoles qui me demandent comment il est possible que j'écrive tant de livres sans être un auteur de « Best Sellers ».

« Parce que Dieu me l'a demandé », est ma réponse. Heureux celui qui écrit pour un groupe de lecteurs captifs, mais se reconnaître béni en tant qu'écrivain, oh, prodige !, est un privilège que seuls connaissent ceux qui dissolvent les frontières entre la vie et la mort : le poète du Pentateuque, Homère, Dante, Beckett…

Cette conversation de mai 2023 a culminé avec une présentation sur mon épiphanie :

« Je le dis depuis des années à des nations avec scepticisme. Elles ont vu des prodiges comme la fin des tremblements de terre en 2012 en Inde, mais au bout du compte, tout peut se réduire à des coïncidences. Je pourrais être comme le personnage de Pirandello qui s'offrait pour qu'on l'embauche pour sa fortune. »

Luis Goriola n'a pas montré alors un grand intérêt. J'ai présumé que le scepticisme ambiant l'avait persuadé d'avoir rencontré un autre Quichotte. Les pluies ont cessé et j'ai oublié la Catalogne et Luis Goriola.

Les pluies de mars 2024

Neuf mois plus tard, le 9 février 2024, j'ai lu dans la presse des nouvelles alarmantes sur la sécheresse qui ravageait l'Espagne. Le Seigneur m'a rappelé les immenses dons qu'il m'avait accordés et j'ai écrit à nouveau à Luis Goriola, plein de foi :

« Je vais prier pour qu'il pleuve à Manresa et en Catalogne et que les réservoirs récupèrent leur niveau avant mars. »

Cette fois, Luis Goriola a répondu immédiatement.

« Nous aurons besoin de tes prières. Merci, Hugo ! »

« Je fais confiance à Dieu. »

« Le problème est chez les hommes. »

« C'est vrai, mais ceux qui renoncent au mal provoqué par l'argent, la gloire et le pouvoir, deviennent sans s'en rendre compte ses représentants, et cela en vertu du fait que nous ne désirons que le bien. »

Luis Goriola n'a pas répondu à ce message sévère. Qui dans le monde aujourd'hui rejette les tentations de la gloire, de l'argent et du pouvoir ? Je l'ai fait, mais la sanction sociale est invariablement le mépris.

Alors, j'ai conversé avec Dieu tous les jours, c'est-à-dire que j'ai prié. Le mois de février est passé et la sécheresse persistait en Catalogne.

« Oh, Seigneur ! C'est toi qui m'as demandé d'écrire à la Catalogne », ai-je clamé.

« Pourquoi doutes-tu ? N'as-tu pas écrit que tu prierais pour que cela cesse avant mars ? »

Le lendemain, la pluie tombait sur la Catalogne et l'Espagne. Alors, j'ai écrit à Luis Goriola avec la certitude que Dieu m'avait écouté. Cette fois, Luis Goriola a répondu à tous mes messages, bien qu'avec la même condescendance avec laquelle les ducs répondaient à Don Quichotte et Sancho Panza :

« Dieu a entendu ma prière et les pluies réjouiront la Catalogne. Alors, tu diffuseras la bonne nouvelle. »

« Merci, Hugo, pour tes prières. Pour atténuer l'effet de trois ans de sécheresse, nous aurions besoin d'au moins 500 litres de pluie ce mois-ci. Dans les forêts catalanes, 8 arbres sur 10 sont déjà en processus de mort par manque d'eau. »

Il a plu, oui, bien que pas avec l'ampleur nécessaire pour inverser immédiatement le déficit hydrique catalan. Aujourd'hui, décembre 2025, je lis que l'indice des réservoirs des bassins internes de

Catalogne est de 70,37 %.[1] « Elles arrivent déjà, Luis Goriola. Pour que la foi déplace des montagnes, il faut quelqu'un avec de la foi. Quand elles arriveront, je te raconterai les raisons. »

C'était le 6 mars ; le 10, toute l'Espagne célébrait le retour des pluies : je me suis étendu sur les causes spirituelles de mes conversations avec Dieu.

« La raison des pluies qui surprendront le monde aujourd'hui, cher Luis Goriola, est dans mes livres de poèmes mystiques ("Roi des rois" et "Hymnes à Jésus"), dans lesquels il m'a été révélé que j'ai été autrefois apôtre du Christ et que l'Espagne et le Portugal sont aussi mes nations. Combien j'aimerais monter mes pièces de théâtre dans un théâtre de Barcelone ! »

[1] *Agència Catalana de l'Aigua*, "Estat de les reserves d'aigua als embassaments,": https://aca.gencat.cat/es/laigua/estat-del-medi-hidric/recursos-disponibles/estat-de-les-reserves-daigua-als-embassaments/?utm_source=chatgpt.com

« Merci, Hugo, pour tes préoccupations et ta dédicace mystique aux problèmes que nous avons avec la crise climatique. Je suis athée. Je ne crois pas en Dieu. Mais je travaille très activement pour faire face 'depuis la terre' à ces problèmes si complexes. Alors, tout s'additionne ! Enchanté de partager des défis avec toi ! »

« L'important est que nous croyons en nous-mêmes, Luis Goriola, car c'est de là que toute divinité émane, même la non-divinité ou l'athéisme, qui finit par être une croyance affirmée. Je crois en moi-même et au pouvoir de mes bonnes intentions, qui s'accordent avec celles de Jésus des Évangiles. C'est pour cela que je t'ai écrit, car je suis allé à Manresa pendant un mois et j'ai connu sa vie paisible, mais on m'a offert un travail à Paris, j'ai voyagé, on m'a rejeté pour mon apparence physique et j'ai dû rentrer en Colombie ; alors El Niño ravageait la Colombie et j'ai prié pour l'éviter, ce qui a déclenché une lutte spirituelle que j'écrirai plus tard ; en elle, j'ai vu de nombreuses visions, y compris celle de voyager pour vivre en Catalogne. Alors, je t'ai écrit. El Niño a eu de sérieux hauts et bas, et un volcan du Ruiz a menacé d'entrer en éruption. La sécheresse n'est jamais arrivée et le volcan s'est calmé. Enfin, il y a 15 jours, j'ai décidé d'abandonner les Andes, ma terre natale, car nul n'est prophète en son pays, et de m'installer sur la côte de Colombie, où je réside maintenant. Informé de votre sécheresse, j'ai renouvelé mes dialogues avec Dieu (il y a un best-seller qui affirme que n'importe qui peut le faire, et c'est vrai, car Dieu est, même pour la psychologie, la voix intérieure du Bien Suprême), et il m'a promis de la calmer. Je lui dis : 'Et si Luis Goriola ne tient pas non plus sa promesse ?', et Lui, comme toujours, me dit que ce n'est pas mon affaire, mais la sienne. L'important, après tout, est de donner sans attendre de récompense en retour, car l'univers (c'est-à-dire Dieu) le donne de la même manière. Et toi, Luis Goriola, crois-tu en toi-même et en ce que tu écris ? »

« Cher Hugo. Je réitère mes remerciements pour t'inquiéter de notre sécheresse, qui malheureusement continue, et continuera d'être la norme de notre climat, comme 'cadeau' des excès qui depuis la Révolution Industrielle caractérisent notre culture occidentale. J'espère que ton séjour à Manresa a accompli ses objectifs. Nous sommes très mystiques dans ces terres ! Nous avons la Vierge Noire de Montserrat, la grotte de Saint Ignace... et une infinité de miracles curieux qui rendent cette terre spéciale. Tu peux être tranquille pour mon intégrité. Je tiens mes promesses. Je suis une personne qui

travaille pour le bien global et je m'entoure de personnes qui le font aussi, pour accumuler des forces suffisantes et être transformatifs. Je m'y consacre tous les jours de ma vie, tant personnellement que professionnellement. Je n'oserais pas dire que 'je crois' en moi-même, comme tu me le demandes, car 'croire' est un acte de foi, et je ne suis pas un homme de foi. Je fais confiance en moi ! et je fais confiance aux gens avec qui je travaille et me développe. Et ils m'auront toujours à leurs côtés comme ils m'ont aux leurs. Et naturellement, j'écris ce que je veux que se réalise, avec un objectif clair d'impact, pour que mes enfants, nos enfants, puissent se développer et vivre dans un environnement pas aussi hostile que celui qui se présente maintenant. Alors : je fais confiance en moi, en mon entourage, son potentiel et les projets dans lesquels je m'implique ou on m'implique. Ce que j'écris est une conséquence. Restons en contact, Hugo ! Une étreinte. »

« Crois-moi, Luis Goriola, que je vois ma vie aussi incroyable que pouvait l'être celle de Moïse ou de Swedenborg. Hier soir, le Seigneur m'a indiqué que je dois déménager ; le Japon, l'Arabie Saoudite ou l'Espagne sont les nations qui m'invitent spirituellement. »

« Cher Hugo. Je me consacre à la recherche et à l'innovation au niveau universitaire. Je coordonne en Catalogne Centrale un programme pour faire travailler conjointement universités, centres de recherche, centres technologiques, entreprises, administrations publiques locales et citoyens pour faire face à des défis complexes, comme par exemple la crise climatique, le vieillissement démographique, les inégalités sociales, la transition énergétique... etc. Et tout cela sans aucun miracle, seulement avec l'intervention de l'effort de beaucoup de gens et d'institutions qui s'unissent pour affronter un défi. C'est cela les agendas partagés. Malheureusement, je n'ai aucun contact avec aucun théâtre, ni je ne peux influencer l'achat d'aucun livre par aucune bibliothèque publique. Je suis désolé. Je peux aider des chercheurs à collaborer avec les processus que lance le programme, du monde entier. J'ai déjà impliqué des gens d'Australie, du Chili, de Taïwan, de Colombie et, bien sûr, de la grande majorité de l'Europe. Tu sais qu'en Catalogne nous avons et continuons d'avoir un problème très grave de sécheresse, qui ne sera pas suffisant avec tes prières pour le résoudre, car il s'agit d'un problème global, pas local. Nous devrons pratiquer la résilience

climatique et nous adapter aux nouvelles conditions, car nous avons réduit de plus de la moitié le régime de pluies en 3 ans, et cela ne s'est pas résolu avec les quatre gouttes qui sont tombées récemment. Elles n'ont pas augmenté de trois pour cent l'eau des réservoirs, qui sont autour de 10 % de leur capacité. Cela nous le résoudrons en pensant comment nous pouvons adapter nos forêts à la nouvelle situation, comment nous pouvons rendre plus efficace la distribution d'eau, comment nous pouvons créer une culture résiliente parmi les citoyens, des processus qui requièrent moins d'eau et nous adapter aux nouveaux paysages qui s'ouvrent déjà chemin dans nos terres comme la savane ou la montée du niveau marin qui détruit nos côtes, ou les températures extrêmes. Barcelone, qui en 2050 aura les températures de Séville, et sa pluviométrie. Et cela ne va pas changer (malheureusement), car nous aurions besoin du frein de toutes les tonnes et tonnes de CO2 que l'homme jour après jour crache dans l'atmosphère au nom du 'progrès'. Tes prières ne doivent pas être seulement pour la Catalogne, ou l'Arabie Saoudite, ou où que tu veuilles aller. Tes prières devraient être globales. Cela ne servira à rien que la Catalogne ait de la pluie si le reste de l'Europe brûle de chaleur ou que la Grèce s'incendie. Cela ne servira à rien que la Catalogne ait le privilège de l'eau si l'Inde se noie dans les inondations, ce qui va se passer. Prie pour le monde entier, toi qui as la foi. Une forte étreinte. »

La réponse de Luis Goriola noyait les pluies accordées par le Créateur dans cette mer de scepticisme qu'est la crise climatique globale. J'ai décidé d'interrompre notre conversation. Combien de miracles le Seigneur a-t-il faits chez ceux que j'ai connus au long de ma vie ! Combien de silence et de mépris m'ont-ils valu ! Autrefois, intercéder pour une guérison ou une pluie était un miracle que la multitude respectait ; aujourd'hui, ce n'est que source de pitié et d'hostilité.

Le Prophète de la Pluie n'est pas entendu en Colombie

La sécheresse ravageait aussi la Colombie depuis plusieurs mois. Au long de 2023, le phénomène d'« El Niño » était annoncé par la Présidence comme une tragédie, et la revue Semana pronostiquait des coupures d'énergie. Alors, j'ai écrit sur X à Vicky Dávila que cela ne serait pas ainsi, que j'avais déjà contenu la fureur du Nevado del Ruiz

et que je demanderais à Dieu qu'« El Niño » n'arrive pas en Colombie. Et bien que les pluies soient tombées au long de 2023, ni Vicky ni les entités du gouvernement n'ont même commenté mes tweets. Mais à la fin de 2023, Dieu m'a dit en rêves que la sécheresse tomberait sur la Colombie pour avoir non seulement ignoré mes messages, mais aussi pour avoir été attaqué par la haute société bumanguesa et par des écrivains locaux furieux de mes dénonciations des abus du socialisme de Gustavo Petro.

Et à la fin de 2023, la sécheresse a produit plusieurs incendies en Colombie.

« Abandonne ta terre natale, car là nul n'est prophète ! », a ordonné le Seigneur, et en mars 2024, nous nous étions installés à Sincelejo.

À l'arrivée, les champs secs de la Savane m'ont ému.

« Apporte aussi la pluie, oh Dieu ! », ai-je clamé à la Très Sainte Trinité.

Dans la nuit, j'ai vu de lourds nuages qui me suivaient dans le dos, comme s'ils étaient mes animaux de compagnie. Alors, l'Esprit Saint m'a dicté un poème :

Tu Seras Connu par la Pluie

J'ai traversé l'Atlantique en quête de raison,
laissant derrière la fureur et l'inclemence,
au Mexique je suis arrivé, torture de journalistes,
quand sa voix silencée clamait clémence.

Bogotá m'a vu lutter contre des assassins,
j'ai démasqué le fascisme socialiste,
une décennie avant son ascension
je lui ai accordé un an pour renouveler la Colombie.

À Bucaramanga, j'ai calmé El Niño,
avec pénitence, même persécuté,
j'ai combattu la sécheresse, imploré la pluie,
de tant d'indifférence je me suis enivré.

La Catalogne m'a vu supplier pour l'eau,
au milieu de son aridité et triste agonie,

j'ai annoncé qu'elle cesserait avant mars,
comme à Londres on me croit simple coïncidence.

En Grèce, parmi les cendres et la désolation,
les feux se sont tus par ma médiation.
Et maintenant dans la savane sucreña j'habite,
annonçant au ciel sa bénédiction

Dieu m'a accordé le don d'être son prophète
non de nom, mais en cessant toute affliction,
Écris-le ! Qu'ils te connaissent par mes œuvres !
À moi, qui ai labouré en soixante-dix livres mes labeurs !

Que soit ta douce volonté Seigneur,
Que moi, cinéaste, acteur et poète,
philosophe et enseignant, voyageur et dramaturge
ne sois pas reconnu pour l'œuvre immense
Que ton amour m'inspire,
mais pour ce prodige plus ancien,
celui d'annoncer ta pluie

Alors, j'ai annoncé sans plus de réticences la fin imminente de la sécheresse en Catalogne et en Espagne, et presque simultanément dans la savane sucreña de Colombie :

« Cher Luis Goriola. Je comprends que l'approche moderne nous éloigne souvent des considérations spirituelles, priorisant l'agenda du progrès que tu essaies de réorienter. Cependant, aux États-Unis, on reconnaît le paranormal comme partie intégrante de l'existence et on évalue sa capacité à offrir des solutions. Je me réfère spécifiquement au paranormal, terme que j'emploierai désormais pour son adéquation à ton cadre de travail. Le pragmatisme fait aussi partie de la science et se base sur l'observation de résultats, indépendamment de leurs causes. Si ma présence ou ce que tu appelles 'mes prières' contribuent d'une manière ou d'une autre au changement climatique, cela devrait être considéré. Tu mentionnes la collaboration entre institutions, et il serait tout aussi faisable de collaborer avec un théâtre ou un réseau de bibliothèques en conjonction avec un programme MFA de la Temple University. Si tu revoyais mes livres, tu verrais que ce cas n'est pas unique ; partout où

je vais, j'apporte pluie et prospérité. Je t'ai mentionné quelques situations, mais la plus impactante a été la cessation des tremblements de terre en 2012, qui jusqu'au 12 avril avaient ravagé le monde. Tu peux acquérir et lire mon livre 'Hymnes à Jésus' sur Amazon, ou y accéder gratuitement sur la Internet Library ou Inkett. L'histoire est complexe, car les inégalités sociales et technologiques dans le monde entier, avec l'injustice institutionnalisée, la conspiration et le mensonge, sont les véritables causes du changement climatique. Entre 2012 et 2019, j'ai intercédé pour le monde, mais en étant persécuté pour mes idées au point de perdre mon emploi, le Seigneur m'a indiqué que je ne pouvais plus intervenir et a déchaîné la pandémie. Sa fureur a cessé dès qu'on m'a donné non pas un, mais deux emplois (un du Vatican et un du secteur privé). Tout cela, je le relate dans mon roman 'Petrus Romanus'. Ne crois pas que ma présence dans le monde passe inaperçue pour les pouvoirs établis. Ceux qui m'ont attaqué souffrent aussi des conséquences du destin, quelque chose que je ne cherche pas à ce que cela arrive, cela arrive simplement. Cependant, ce n'est pas mon intention de te convaincre de ce dont tu es déjà témoin. Je t'ai dit que la sécheresse se terminerait en mars, et ainsi cela a été. Si tu préfères ne pas accepter les faits ou les considérer comme de simples coïncidences, c'est ta conscience ou l'éducation avec laquelle tu t'identifies qui te mène à cette conclusion. Tu peux continuer à renforcer l'idée que les résidus fossiles et le CO2 sont responsables des sécheresses en Catalogne, ou accepter une solution paranormale pour leur récurrence imminente. Je suis arrivé à Sincelejo, Sucre, terre qui souffre aussi de sécheresse ; j'ai annoncé la pluie hier et dans la nuit il a plu. Hier soir, le Seigneur m'a dit que je serais reconnu pour ces intercessions. Je suis simplement ses desseins depuis l'après-midi du 1er juin 2011, où à Chennai, Inde, le ciel s'est ouvert avec des colombes à ma fenêtre et Il m'a oint comme son Prophète. Les Indiens ont vu le prodige, mais c'est une autre histoire que je relate aussi dans mon roman. Salutations cordiales. Hugo Noël. »

« Cher Hugo. Merci beaucoup pour ta réponse étendue. Comme toujours, je te remercie beaucoup pour ta dédicace et ta sensibilité aux problèmes du monde et, en concret, aux problèmes de la Catalogne. Merci ! Que ma condition de scientifique ne te confonde pas, car j'ai un aspect spirituel très développé, bien que je manque de foi en un être suprême (idée de Dieu). Avec cela, je veux te dire que je

contemple d'autres types de connaissances au-delà de la scientifique, que je considère très utile, mais pas la seule des connaissances possibles que l'être humain a comme outils de développement et d'évolution. Te commenter que la science NE SE BASE PAS SEULEMENT sur l'observation de résultats. La méthode scientifique est bien plus que 'observer' des expériences et, naturellement, son processus n'est pas indépendant des causes. Et ici nous avons un écueil, car les problèmes complexes comme la crise climatique n'ont pas une unique cause… ils en ont beaucoup et différentes. La grande majorité d'entre elles nous sont inconnues, et c'est pour cela qu'elles dépassent nos méthodologies, paranormales incluses, pour aborder des problèmes si complexes. C'est pour cela que je t'ai toujours remercié et te remercierai pour ta dédicace aux problèmes de la Catalogne, car je considère que cela contribue sûrement. N'en doute pas. Mais de la même manière que je te dis cela, je suis aussi convaincu que tes actions seules ne résoudront pas le problème de la crise climatique. Elles ont besoin d'être complétées par beaucoup d'autres actions

protagonisées par beaucoup d'autres acteurs. Les problèmes complexes ont des solutions complexes, intriquées, systémiques… et requièrent de nombreuses contributions somme. Je suis désolé de te dire que la sécheresse ne s'est pas terminée en mars. Ni de loin. En Catalogne, les dernières pluies n'ont pas atténué la sécheresse. Elles ont contribué à faire monter de 5 % les barrages des bassins internes, qui étaient au misérable 10 %. Les 50 litres qui sont tombés en moyenne s'éloignent beaucoup des 500 que je t'ai dit que la Catalogne a besoin pendant tout ce mois pour pouvoir dire que nous pouvons 'respirer' un peu, et 'atténuer' pour le moment, la sécheresse. La situation est très critique : les températures continuent de monter, les rares neiges des Pyrénées fondent déjà (elles ne devraient pas), les vents du Sahara apportent trop de particules en suspension, le niveau de la Méditerranée continue de monter et nos réserves hydriques phréatiques continuent d'être inexistantes dans beaucoup de comarques. Voici le résumé historique :

Et ce que je te disais… c'est ce qui se passe en Catalogne… mais il existe des pays entiers qui disparaissent sous la mer, des forêts qui se convertissent en savanes, salinisation ou disparition de grands lacs, fonte des pôles, disparition de glaciers (en Catalogne il n'en existe plus), annihilation de biodiversité (comme jamais auparavant) et altération de cycles biogéochimiques graves, comme les courants de l'Atlantique. Tout est connecté ! Et cela ne servira à rien de résoudre quelque chose localement si globalement nous continuons d'avancer vers le chaos climatique. C'est la réalité dans laquelle nous vivons, qui requiert une approche GLOBALE, pas LOCALE du problème gravissime que nous avons dessus. Et ce ne sont pas seulement les combustibles fossiles les responsables, bien sûr. Nous avons besoin que le monde entier s'unisse pour aborder la grave situation, pas seulement en Catalogne. J'espère que tes actions et activités paranormales vont dans ce sens et contribuent à une conception holistique du grave problème que nous souffrons. Je chercherai ton roman et le lirai. Merci pour ta sensibilité. Restons en contact et continuons à lutter pour que ce monde soit meilleur. Une forte étreinte ! »

« Cher Luis Goriola, je t'ai dit que je prierais pour qu'en mars il y ait une solution, et cela est déjà en train de se produire. Abandonne ce pessimisme que Jésus appelait manque de foi. Je t'ai donné mon témoignage et c'est Dieu qui t'enseignera sa validité. Combien de

passages de saints y a-t-il où ils ont donné leur parole et Dieu ne les a jamais déçus ! Et je ne dis pas que je sois saint, mais pécheur, mais avec des aspirations à la sainteté. La fin de la sécheresse en Catalogne laissera perplexes les scientifiques pas moins que la fin des tremblements de terre a silencé les sismologues en 2012. Mon témoignage était intermédiaire, mais c'est un témoignage inspiré par Dieu. Dieu a besoin autant de croyants que les croyants ont besoin de Dieu, dit Eckhart. Ses chemins sont insondables. Au lieu d'annoncer des cataclysmes, il veut que de la bonne nouvelle de ses bénédictions. C'est l'Espagne qui est bénie, par amour pour Saint Pierre et Saint Paul ! »

« Cher Hugo. Excuses pour le retard dans ma réponse. J'ai été dédié à ma famille pendant ces jours de pause pour la Semaine Sainte. J'espère que tu as beaucoup profité de ces jours. Excuses aussi si je te parais pessimiste… mais après 3 ans intenses de sécheresse, je crois que l'évidence de la réalité nous fait dépasser les temps passés pour être résilients et nous adapter à ce qui nous touche maintenant, qui est que tombe du ciel la moitié de l'eau à laquelle nous étions habitués. Et nous devons nous y adapter ! (il n'y a pas d'autre choix) et espérer que cela ne se réduise pas plus. Je te partage quelques données après les trois jours de pluie que nous avons appréciés, et beaucoup, cette semaine passée. À Manresa, qui dépend des bassins internes des barrages de Barcelone, nous sommes arrivés à un 11,68 % de capacité de barrage à ce jour. Et c'est très peu… mais il y a un mois nous étions en dessous de 10 %. Pour que tu aies une référence, la moyenne « normale » (celle que marquent les 10 dernières années) devrait être de 70,91 % (7 fois plus que ce que nous avons maintenant). Comme tu peux voir, la situation est très critique, car nous devrons affronter l'été avec des valeurs sûrement en dessous de 10 %, et avec un risque d'incendies forestiers terrifiant. C'est pour cela que je te disais que nous avions besoin de 500 et il en est tombé 50. Bienvenus soient-ils ! En plus, pour ajouter plus de gravité, les derniers jours de tempête maritime ont détruit la côte catalane, surtout la barcelonaise et du nord catalan, laissant beaucoup de localités sans sable, arrachant des arbres, détruisant des infrastructures et causant des dégâts quantitatifs et coûteux dans des promenades maritimes et des populations. Nous vivons des temps climatiques complexes, très délicats. Nous devons sommer des efforts pour adapter nos coutumes à la nouvelle réalité. Nous devrons changer notre manière de cultiver, gérer les forêts,

nous relationner avec la mer, les rivières, et une somme et suit de politiques que nous devons inciter, comme la construction de dessalinisateurs, irrigations résilientes et canalisation plus efficaces d'aquifères, contrôlant la contamination par nitrates et beaucoup d'autres casse-tête qui nous affleurent comme défis que nous devons surmonter. Je continuerai à t'informer de tout ce qui se passe. Merci beaucoup pour ta préoccupation et ta sensibilité. C'est très appréciable. Une forte étreinte. »

« Bonjour Luis Goriola. Je te répondrai avec la pièce de théâtre que nous représenterons à Manresa. Mais il est mieux de te raconter l'histoire complète. Pour l'instant, je te copie mon texte de mon mur de FB :

« Au mois d'arriver à Sincelejo a cessé la sécheresse qui ravageait la savane sucreña depuis un an. J'ai aussi annoncé la fin de la sécheresse en Espagne aux autorités météorologiques, et seulement par mes dialogues avec Dieu. La sécheresse a cessé dans toute l'Espagne, sauf en Catalogne, région que le Seigneur a maintenue en haleine jusqu'à ce que je publie sur mon blog ce que j'écris ici. Comme avec El Niño, le Nevado del Ruiz et les tremblements de Bucaramanga, en Colombie personne ne voit que causalité entre mes médiations et les pluies. C'est compréhensible que personne ne croie plus en Prophètes oints, et ceux qui en bénéficient soient comme les lépreux qui se disent : "Pourquoi devons-nous le remercier si Dieu l'a mis sur notre chemin pour nous guérir ?". Mais dans une ville d'Espagne, nation que Dieu a choisie pour impartir mon retour (celui du Seigneur en moi), cette

semaine ils se sont dit "Invitons-le à vivre ici", et m'ont formulé une série de questions théologiques à double tranchant. "Réponds avec une pièce de théâtre", me dit le Seigneur. Et m'a été dictée l'intrigue de "Le Prophète qui a dompté le changement climatique". La nuit a été agitée, et j'ai rêvé que je protagonisais la pièce mystique "Le Prince Constant" (pièce sur un Prince du Portugal qui préfère la torture et la mort à commettre une forfaiture) de Calderón de la Barca, et que le monde entier observait mon corps fouetté, affamé et émacié, se demandant jusqu'où je pouvais aller en attestant ma foi. À la fin de la pièce, j'élevais mes yeux et mon corps flottait devant la vue des plus incrédules. »

Les pluies couvrent l'Espagne pendant la Semaine Sainte de 2024

Les pluies sont tombées avec plus de force pendant la Semaine Sainte de 2024, effondrant les craintes de Luis Goriola et le fantôme de la sécheresse dans toute l'Espagne.

« Tel que je l'ai annoncé, il pleut en Espagne contre tous les pronostics. Et cela continuera à pleuvoir, car l'Espagne a fait plus confiance à mes bénédictions que la Colombie. »

« Cher Hugo. Merci beaucoup une fois de plus. Ici en Catalogne, nous nous préparons pour un été compliqué. La sécheresse nous laisse très exposés aux incendies et à la crise touristique, car le gouvernement interdit le remplissage des piscines tant publiques que privées, à moins qu'elles ne soient considérées comme refuge climatique. Les températures que nous avons atteignent déjà celles habituelles en juin... Tout s'exagère et les barrages ne montent pas au-dessus de 15 % de leur capacité. Trop peu ! La semaine prochaine, je visite ta terre : Colombie ! Je partagerai des connaissances dans un congrès international d'innovation et villes intelligentes à Montería. Sûrement que nous réussirons à resserrer beaucoup d'efforts pour faire face aux grands défis qui nous guettent jour après jour. Une forte étreinte et, une fois de plus, merci beaucoup pour tout. »

« Bonjour Luis Goriola. Je ne suis pas très loin de Montería. Je vis à Sincelejo, à à peine une heure en voiture. Curieusement, il vient de pleuvoir à nouveau dans toute la Colombie, juste quand le peuple de Colombie se lève contre l'arrogant Petro. Si tu peux venir nous visiter, bienvenu. »

« Bonjour Hugo ! J'aurais aimé pouvoir t'aider. Mon poste n'englobe pas ces responsabilités. Mais si je vois l'opportunité, je t'informerai le plus tôt possible. Je chercherai ton livre. Une forte étreinte. »

« Bonjour Luis Goriola. J'ai un MFA en cinéma de Temple University et je réalise des documentaires… comme celui que j'adjoins ci-dessous (où il est aussi constaté qu'El Niño a fini en 1998 avec mon arrivée). Quelle est la faisabilité de te présenter un projet pour réaliser un documentaire intitulé "Ce que les Catalans croient du changement climatique" ? »

« Cher Hugo. Je suis déjà de retour en Catalogne. Très intense l'activité à Montería. Je n'ai pas pu me déplacer à plus d'endroits que ceux pertinents pour le congrès. Nous établirons beaucoup de synergies avec le Gouvernement local de Córdoba que j'espère soient très bénéfiques pour la région. J'espère contribuer activement à améliorer le bien-être de la Colombie ! Très intéressant la vidéo que tu m'as envoyée. Félicitations. Si j'identifie une opportunité où tu puisses sommer, je te le ferai savoir le plus tôt possible. N'en doute pas ! Une forte étreinte. Luis. »

« Bonjour Luis Goriola, tu es arrivé juste quand revenaient les pluies que j'avais annoncées pour la savane, mon nouveau lieu de résidence depuis mars de cette année. Dommage que tu ne te sois pas déplacé ou mis en contact. Je reste attentif aux travaux que nous pourrons faire. Hier, j'ai su qu'il y a un détective qui enquête sur toute ma vie, et ce qu'il a découvert est, outre toutes les bénédictions que Dieu m'a accordées, honnêteté, étude, écriture et un immense amour envers l'humanité entière. Restons en contact. »

« Cher Hugo. Impressionnant curriculum. Félicitations pour ta trajectoire. C'est impressionnant. Si j'identifie une opportunité où tu puisses t'intégrer, n'hésite pas à ce que je t'informe. Félicitations aussi pour ton nouveau travail ! J'espère que tu récolteras beaucoup de succès. Y a-t-il un détective qui enquête sur ta vie ? Ne sera-t-il pas suisse ? Dernièrement, j'ai détecté aussi une activité étrange en ce sens. Restons en contact. Une forte étreinte.

« Merci Luis Goriola. Et il y a des motifs de célébration ; le Créateur m'a annoncé il y a à peine un mois, et moi à toi, que je serais connu pour la pluie, et les deux sont arrivées à la savane que tu as visitée en Colombie et à la Catalogne. Tu reconnaîtras ce que je t'ai écrit : qu'il suffisait de la foi d'un seul homme pour émouvoir

l'univers. Le détective s'est révélé être brésilien ; ils m'ont écrit en m'offrant un travail là-bas ; nous verrons de quoi il s'agit. Ce qui est certain, c'est que des bénédictions plus grandes s'approchent déjà. Une grande étreinte. »

Une question plane sur cet article : si Dieu peut écouter la Parole de son Prophète, pourquoi voyons-nous des inondations et de la destruction en Colombie et en Espagne ? Le débat a été posé par Voltaire et Rousseau au XVIIIe siècle, mais ici je répondrai brièvement : tant qu'il y aura injustice et mensonge dans le monde, les calamités se produiront. Mais, mourir n'est-ce pas une calamité en soi ? Eh bien, Dieu ne distingue pas entre les vivants et les morts, car tous nous sommes éternels. Tous les animaux le savent, et c'est pourquoi ils acceptent pacifiquement leur fin.

Vanessa a fermé sa tablette, a complété son rapport et l'a envoyé au Premier Ministre d'Israël tout en soulignant une phrase de ses lignes finales :

Écrit par le prophète oint à Madras, un survivant en vertu de la protection divine, un homme, magicien ou dieu capable de contrôler le changement climatique.

Elle a embarqué dans l'avion à destination de Tel Aviv, réfléchissant aux proclamations d'un groupe religieux en Israël sur un nouveau Messie.

Étaient-ils face à un réveil prophétique dans le monde ?

Petrus Romanus était, comme il l'a dit lui-même, le réceptacle de Jésus-Christ et, cependant, il n'a pas encore montré de prétentions messianiques sur les multitudes ; un maître qui non seulement a raconté ses expériences mystiques, mais a aussi démontré son influence invisible sur les événements qui changeaient l'histoire de l'humanité.

Les agences de renseignement l'évitaient après l'échec des attentats perpétrés par l'Inquisition du XXIe siècle. Dans son plus récent livre de poèmes « Roi des rois, le Retour de Jésus Ressuscité », Hugo Noël décrivait comment il avait d'abord voyagé en Europe en novembre 2022 en quête d'une nation qui lui offre l'asile politique. L'indifférence des gouvernants du monde l'a conduit à postuler à des emplois comme enseignant de langues ; il a voyagé à Paris en décembre, où une offre d'emploi lui a été retirée sans plus d'explication. Alors, Dieu lui a révélé qu'il ne devait plus fuir, c'est pourquoi il est rentré dans sa ville natale, Bucaramanga, d'où il a

continué à écrire ses écrits sans se sentir intimidé par les menaces qui lui sont arrivées, d'abord des États-Unis jusqu'à mi-2023, et ensuite de l'Inde, nation qui résiste à accepter sa protection divine, et encore moins son appel à instaurer le Royaume des Cieux sur la terre.

Juste le 31 décembre 2023, Hugo Noël a reçu sur les réseaux un suiveur aux traits grossiers et à l'aspect peu amical ; sa résidence, selon lui-même, était au Sri Lanka, siège des terribles assassins de la guérilla des Tigres Tamouls des années 1980. Non sans surprise, Vanessa a appris son décès le lendemain, à cause d'une attaque cardiaque.

« Dieu l'a protégé », se rappelait-elle, « d'attentats terroristes, cyclones, tremblements de terre et plagues, et avec un zèle que ses opposants craignent ».

Sa fortune s'étendrait-elle, comme il l'assurait, à la nation qui l'accueillerait ?

Aucune congrégation ne le proclamait encore comme messie, prophète ou visionnaire, mais si ce qu'il écrivait était vrai, son destin était inévitable.

L'inquiétude des Inquisitions était-elle due à son don de guérison ?

Mais, n'était-ce pas déjà à la mode parmi les célébrités le Reiki ?

Ses supérieurs étaient ouverts à de nouvelles thèses.

Et si c'était un médium entre une race extraterrestre et l'humanité ? Un pantin de forces stellaires ?

Sa propre philosophie de la bonté et de l'amour réfutait ce postulat.

Et s'il avait raison ? Si Dieu existait comme force régulatrice de l'univers ? Si l'anonymat ou l'invisibilité de Petrus Romanus étaient précisément nécessaires pour la réalisation de son œuvre, celle de Jésus Ressuscité, le Messie, qui a attendu deux mille ans avant de revenir glorieux du ciel, non en corps et âme, mais comme cohabitant d'un corps exposé au mépris du monde, celui de cet homme cultivé de 55 ans, Petrus Romanus ?

Après tout, il assurait que ses écrits étaient pour les générations postérieures.

Vanessa a noté que depuis qu'elle avait commencé l'enquête, son comportement avait changé.

Hier, elle a vu un vieillard laisser tomber une liasse de billets, et elle lui a crié immédiatement pour qu'il la ramasse.

Avant, elle aurait haussé les épaules.

En appliquant les préceptes de Petrus, elle a imaginé Dieu comme un Être bienveillant et suprême, et lui a demandé si tout avait été un rêve.

« Seulement si tu le crois », se dit-elle en examinant une copie de sa pièce de théâtre El Botín, Ave Muerta Vuelta Alto.

Alors, elle se rappela les événements qui avaient motivé ces écrits…

19. Vanessa Cañas

Vanessa Cañas, Ocañera à la peau hâlée, quarante ans, assise face à son bureau, interrompit sa transcription du poème de **Petrus Romanus** et contempla, depuis la terrasse de son appartement, l'amas d'immeubles autour du Palais inquisitorial de Bogotá.

Toute vie est une exploration du monde.
Enfant, tu affrontes des bordures et des ruelles ;
à l'adolescence, des forêts et des sources,
et, parvenu à l'âge adulte, les sept mers.

Nous sommes tous appelés à souffrir et à rire,
à triompher et à échouer, à haïr et à pardonner.
Ce livre est la carte de mon chemin,
où tu obtiendras aussi les coordonnées.

Je t'enseignerai les vallées de l'Être,
celles des personnages que vous évitez en marchant.
Vous monterez dans votre compréhension,
en résolvant l'ego en équations divines.

La brise de la nuit du 29 octobre 2022 était douce, avec une odeur d'eucalyptus, de moisissure et d'essence brûlée. Vanessa étudia les balcons couverts de Chicó. Combien de curieux l'observaient depuis leurs vitres fumées ? Elle relut le brouillon de son courriel à son contact confidentiel du MOSSAD. L'interphone sonna et Raúl fut annoncé. Elle ne l'attendait pas, mais n'avait aucune raison de lui refuser l'entrée. Depuis un mois, ils collaboraient avec leurs gouvernements dans l'affaire de Noël Santander.

Raúl entra en déposant un lourd manteau de drap bleu sur le portemanteau, dévoilant sa silhouette élancée sous un costume de drap gris.

— Qu'as-tu pensé à ma proposition ? demanda-t-il en souriant comme salut. Tu viens avec nous à Bucaramanga ?

— La foire du livre est déjà terminée, s'excusa Vanessa, en retouchant sa longue chevelure blonde devant le miroir de roche de sa chambre.

— Ils pensent l'éliminer ?

— Confidentiel, grommela Raúl en se servant une canette de bière Águila dans le réfrigérateur.

— Je considère que l'homme désigné par l'Inquisition de droite est innocent des monstruosités dont on l'accuse, répliqua Vanessa en se rasseyant devant son ordinateur, face à la ville. Si certaines personnes qui ont été en contact avec lui sont tombées malades ou sont mortes, les coupables furent elles-mêmes.

— Pourquoi sont-elles mortes, selon toi ? Parce que Noël Santander l'a voulu ?

— Parce qu'elles ont conspiré contre lui pour lui faire du mal.

— Ce type est un extraterrestre ! Ou tu crois que, dans cette histoire, c'est nous les méchants ?

Vanessa se servit un verre de soda avec des glaçons.

— Le mois d'avril dernier, pendant l'autre Foire du livre, celle de 2022 à Bogotá, Noël Santander a toujours été aimable, reprit-elle, même avec ceux qui venaient à son stand pour le provoquer. Il a

même tenu tête à deux tueurs à gages ! Il leur a dit que ses livres, ceux qu'il vendait, racontaient les aventures d'un Colombien honnête autour du monde.

— J'ai lu le rapport, acquiesça Raúl. Les assassins affirment qu'un désespoir croissant les a empêchés de dégainer leurs couteaux ; ils ont pressenti qu'en le faisant ils auraient échoué.

— Je considère que la saisie de son ordinateur par les jésuites était totalement inutile.

— Mais, objecta Raúl en s'enroulant dans un hamac qu'il décrocha du mur près de la terrasse, nous savons déjà comment l'Oncle Sam opère quand l'Inquisition tire les ficelles depuis Rome sous le conseil d'un Pape noir. Sais-tu vraiment pourquoi nous le poursuivons ?

— Vers le milieu de 2012, Noël a dit à un ami qu'il avait pressenti la chute des tours jumelles. Nous sommes bien informés.

— Il est allé jusqu'à Pittsburgh pour parler de ses prophéties ou de ses délires. Il a dit que Dieu s'était manifesté à lui avant les attentats du 11 septembre et lui avait demandé s'il intercéderait pour les États-Unis. Il a trop parlé, et les moines ont pris peur. Par l'amour de Dieu ! Quel prêtre acceptera un visionnaire qui annonce la fin des religions ?

— Les religions sont déjà usées, objecta Vanessa.

— Étrange de l'entendre d'une juive. C'est pour ça que l'islam est si fort, tu ne crois pas ?

— La vraie raison de la rancœur des catholiques, c'est sa dénonciation des pédérastes dans son œuvre de 2000, *Nouvelles soirées à Manhattan*. Curieusement, Noël ne dénonce pas avoir été violé. Il dénonce plutôt avoir été opprimé au point de vivre un enfer dans son lycée. Les frères de La Salle, ses abuseurs, le punissaient injustement pour qu'il "comprenne" que la solution à ses problèmes consistait à se jeter dans les bras du frère recteur, toujours prêt à satisfaire la libido débordante de ses élèves vulnérables.

— Et celle du FBI ?

— Les jésuites ; ce sont eux qui l'ont éduqué et espionné pendant son année et demie à Bogotá. Leur verdict : Noël était un adulte promiscu. Nous n'avons trouvé aucun délit dans ce jugement. Il n'a jamais violé une femme ni un mineur. Et la plupart des célibataires en ville vivent ainsi. Cette conclusion confirme la fin de ce roman qu'il a écrit et publié en 2000.

— Son nom a aussi été associé à l'un des terroristes des attaques de Mumbai en 2009. Avant de se suicider, l'un de ces terroristes afghans a passé un appel à la maison de sa sœur à Orlando, en Floride. Personne n'a répondu. Mais ensuite nous avons découvert que le MI6 parlait de lui comme du Prophète. Il a mis les Britanniques en fureur avec un article contre leurs riches glamour, alors ils ont décidé de l'assassiner ; mais le jour même où ils allaient l'exécuter, il y a eu les attaques du 7 juillet 2005. Simple coïncidence ? Et que dis-tu de la jeune fille qui s'est suicidée la veille de l'assassinat planifié par le MI6 ?

— Comment ont-ils pu imaginer attenter à sa vie le jour de son mariage ?

— Mais l'agent Raúl Stevens a été sa victime ! Tu n'as pas lu son carnet ?

Vanessa se tut pour ne pas déclencher les diatribes habituelles de Raúl contre Santander. Comment la CIA pouvait-elle le rendre responsable du suicide d'une adolescente à huit mille kilomètres de distance ?

— Ma conclusion, poursuivit Vanessa, c'est que Noël est une sorte de moine sans patrie ni religion. Le respect qu'il montre à tous, quelle que soit la croyance, la race, la classe ou l'orientation sexuelle, appartient aux mystiques.

— Aux sorciers !

— Aussi aux missionnaires. Noël Santander peut réveiller la colère des évêques en défendant le sacerdoce féminin, mais son dossier est impeccable.

— Il faudra voir ses archives antérieures à 2016.

— Les experts de la CIA ont trouvé son ordinateur exempt de pornographie infantile. Tu sais qu'un des procédés les plus contestés des Américains consiste à scanner les disques à la recherche d'images d'enfants nus pour incriminer leurs propriétaires.

— Donc tu crois que les services de renseignement des États-Unis se sont acharnés injustement contre lui ?

Vanessa se tut quelques secondes, ruminant sa réponse.

— C'est exactement ce que j'écris dans mon rapport final. Nous en restons là, cher Raúl, parce que tu dois reconnaître que la fortune n'a pas été de notre côté.

— Et du côté de Noël Santander, alors ? Est-il vrai qu'ils le considèrent comme le Messie ?

Vanessa voulut énumérer les souffrances que son peuple avait endurées pour avoir conspiré contre ses prophètes, d'Ézéchiel jusqu'à Jésus, mais elle ne voulut pas paraître superstitieuse.

— Mieux vaut le laisser tranquille, répondit-elle. J'ai honte de le dire, mais en ce moment, vous et l'opération Apocalypse faites rire dans les centrales de renseignement.

— Vous faites aussi partie d'Apocalypse.

— Jusqu'à aujourd'hui.

— Je suppose que c'est décidé, songea Raúl. Comment avez-vous créé deux entreprises fictives pour tromper un seul homme, et c'est lui qui a fini par vous tromper ?

Raúl recula d'un pas et l'observa avec désenchantement.

— Peut-être que c'est un Glad avec de la chance ! s'exclama-t-il. Il tira sur le cordon luisant du rideau, et, le tendant à la lueur d'un éclair, il lança : — Aujourd'hui, nous irons chercher Noël Santander ! Le rouquin va vous faire payer tout ça.

Vanessa acquiesça distraitement. Elle se demanda pourquoi elle l'avait laissé entrer après avoir annoncé par SMS la fin de sa participation. Et si Raúl venait effacer les traces de son échec ? Elle se baissa et enroula les sangles de son harnais sur les crochets lâches de son hamac.

Walter le rouquin était un agent de la CIA, également membre de l'Opus Dei. Une fois, on le lui avait présenté dans les couloirs de Teatro 58, la plus grande discothèque de Bogotá, installée dans les ruelles sombres de Chapinero.

— Noël Santander est l'Antéchrist, lui avait dit le rouquin Walter, les yeux écarquillés par un zèle spirituel. Mon devoir est de l'éliminer avant qu'il ne manipule les foules.

Ses manières et ses gestes imitaient ceux de James Bond. « Trop impeccable », pensa alors Vanessa en constatant son visage impassible, si typiquement anglo-saxon. Selon plusieurs sources, Walter était le fils du pape Benoît XVI.

Elle consulta son portable et trouva, paradoxalement, un message de Noël : « J'aimerais aller vivre à Jérusalem. Comment puis-je le faire ? Salutations à Martha. »

Elle ne fut pas surprise de constater qu'il savait déjà ses liens avec le MOSSAD. Martha était une juive qui avait étudié le cinéma avec lui à Philadelphie, entre 1994 et 1998. Vanessa avait lu son témoignage, mais n'avait jamais parlé avec elle :

« Noël affirme que c'est Jésus de Nazareth qui lui accorde la faculté de voyager d'un pays à l'autre avec une facilité qui ne cesse d'être enviable », disait la déposition de Martha. « La dernière fois que je l'ai vu, je lui ai dit que ma sœur était schizophrène et dépressive. Noël m'a dit qu'il prierait pour elle et, par hasard ou par miracle, ma sœur n'a plus jamais fait de rechute. »

Noël démontrait encore à Vanessa, par ce message, son don télépathique ; chaque fois qu'elle se réunissait avec Raúl, elle recevait un message ou des nouvelles de lui par SMS ou WhatsApp. Elle relut son rapport et l'envoya à son contact à Paris.

— Nous reverrons-nous ?

La voix de Raúl avait une nuance lubrique.

— Je ne suis pas de celles qui vivent des souvenirs de…

Vanessa n'eut pas le temps de finir. Elle sentit qu'elle ne pouvait plus respirer, sa gorge se desséchait. Le cordon du rideau se tendit autour de son cou comme un serpent de soie. Les mains gantées de Raúl serrèrent avec une précision chirurgicale, coupant l'oxygène sans briser la trachée. Un professionnel. Vanessa tenta de crier, mais seul un halètement étranglé sortit.

Le monde devint rouge aux bords de sa vision. L'entraînement du MOSSAD activa ses réflexes avant que sa conscience ne puisse traiter l'attaque. Vanessa laissa tomber tout son poids mort, surprenant Raúl par le déplacement soudain du centre de gravité. Les mains de son bourreau se relâchèrent à peine une fraction de seconde, lui permettant de respirer un instant ; ce fut suffisant.

D'un mouvement répété mille fois dans les installations souterraines de Tel-Aviv, Vanessa pivota vers la gauche, s'enroulant dans le cordon tandis que son coude droit s'écrasait contre les côtes flottantes de Raúl. Elle entendit le craquement satisfaisant du cartilage qui cédait. Le Cubain grogna mais ne lâcha pas. Professionnel jusqu'au bout.

Vanessa profita du bref relâchement pour glisser ses doigts entre le cordon et son cou, créant un espace vital. De sa main libre, elle tâtonna le bureau jusqu'à trouver le coupe-papier d'obsidienne qu'elle avait acheté à Teotihuacán. Elle le saisit en prise inversée et frappa en arrière, sentant d'abord la résistance du tissu du costume, puis la chair de la cuisse de Raúl.

L'agent cubain jura en espagnol, en anglais et dans ce qui semblait être du russe, mais au lieu de reculer, il serra plus fort, la

soulevant du sol. Les pieds de Vanessa battirent l'air. Sa vision périphérique commençait à s'assombrir quand sa main toucha quelque chose de solide : sa tasse de café de l'après-midi, encore tiède. Sans réfléchir, elle la projeta en arrière. La porcelaine heurta la pommette de Raúl dans un bruit humide.

Enfin, les mains se desserrèrent.

Vanessa tomba à genoux, toussant violemment, le cordon pendu à son cou comme une potence incomplète. Pas le temps de récupérer. Raúl vacillait déjà vers elle, le visage trempé de café et le sang coulant d'une entaille au-dessus de l'œil gauche. Il avait ce regard. Le regard de ceux qui ont franchi le point de non-retour.

— Sale chienne du MOSSAD, cracha-t-il du sang sur le parquet. J'aurais dû t'étrangler pendant que tu dormais.

Vanessa s'agrippa au bord du bureau pour se relever, mais Raúl se jeta sur elle avec la vitesse d'un linebacker. Ils furent projetés tous les deux vers la baie vitrée. Le verre trempé résista au premier choc, se fissurant en motifs de toile d'araignée, mais le second impact fut de trop.

Le cristal explosa en mille fragments lumineux sous les néons de Bogotá.

Vanessa sentit la terreur absolue de la chute libre. Quatre étages. De quoi réduire un corps en pulpe. Mais ses doigts, agissant par pur instinct de survie, se refermèrent sur quelque chose : le manteau de laine que Raúl avait laissé sur le dossier d'une chaise près de la vitre. Le vêtement s'accrocha un instant à un éclat de verre saillant du cadre.

Pendant une seconde éternelle, Vanessa resta suspendue dans le vide nocturne de Bogotá, se balançant comme un pendule humain, le trafic de la calle 54 rugissant trente mètres plus bas. Le manteau commença à se déchirer. Elle entendait chaque fibre céder, un chuchotement progressif de mort imminente.

Mais Raúl n'eut pas autant de chance.

L'agent cubain rebondit contre la rambarde d'acier de la terrasse du troisième étage dans un impact qui résonna comme une cloche funèbre. Son corps tourna dans l'air, désarticulé, bras et jambes à des angles impossibles. Il frappa l'auvent rétractable de l'appartement du deuxième étage ; la toile tint une demi-seconde avant de se déchirer dans un tonnerre textile.

Raúl traversa l'auvent et continua de tomber, mais le tissu déchiré avait suffisamment freiné sa descente. Il atterrit sur un

monticule de sacs-poubelle que les employés de l'immeuble avaient laissés au coin pour la collecte du matin. Le plastique noir éclata dans toutes les directions, dispersant des déchets sur le trottoir.

Vanessa vit tout cela tandis que ses doigts glissaient du manteau qui s'effilochait. Pas le temps pour l'élégance. Elle se projeta vers le mur, planta ses pieds contre le béton et sauta latéralement vers la terrasse de l'appartement voisin. Ses mains se refermèrent sur la rambarde métallique au moment où le manteau se déchira complètement.

Elle resta accrochée un instant, haletante, sentant la brûlure sur ses paumes où le métal avait entaillé la peau. En bas, incroyablement, Raúl se relevait parmi les sacs éventrés. Il marchait en boitant, mais il avançait. Il devait avancer. Des éclats de verre étaient incrustés dans son visage, son costume était déchiré, et pourtant il avançait avec la détermination mécanique d'un Terminator.

Dans un rugissement d'effort, Vanessa se hissa par-dessus la rambarde et atterrit sur la terrasse du deuxième étage. Pas le temps de penser. Elle courut vers l'autre bord et sauta sur le toit incliné de l'immeuble adjacent, un vieux bâtiment des années soixante couvert de plaques d'Eternit.

Ses pieds touchèrent la surface glissante et elle se mit immédiatement à déraper. L'angle était plus prononcé qu'elle ne l'avait calculé. Vanessa se laissa tomber sur le côté, répartit son poids, et freina avec les paumes, sentant les plaques rugueuses lui arracher la peau.

Elle glissa sur trois mètres avant de réussir à s'arrêter en s'agrippant à une gouttière rouillée. Le métal gémit sous son poids mais tint bon. De là, elle voyait la rue : Raúl boitait vers une Kawasaki Ninja noire, garée illégalement sur le trottoir. Un conducteur l'attendait, casque intégral et blouson de cuir.

— Merde, marmonna Vanessa.

Elle ne pouvait pas le laisser s'échapper. Pas après avoir tenté de la tuer. Pas avec ce qu'il savait. Elle se remit debout sur le toit et commença à descendre en pas latéraux rapides, utilisant les ondulations des plaques comme des marches improvisées. À mi-chemin, son pied traversa une section pourrie de l'Eternit.

Sa jambe s'enfonça jusqu'au genou. Vanessa se jeta en avant avant que le reste ne cède, roulant sur le toit, les bras protégeant sa

tête. Elle prit de la vitesse. Le bord approchait. Impossible de s'arrêter.

Elle sauta.

L'air nocturne de Bogotá l'enveloppa, froid et pollué. Vanessa tendit les bras, se préparant. Elle atterrit sur un autre monticule de sacs-poubelle ; le plastique et les déchets amortirent sa chute. Elle roula, se releva, et sortit sa **Beretta 3032 Tomcat** du holster à la cheville.

Raúl était déjà assis derrière sur la moto. Le conducteur fit rugir le moteur ; le grondement de la Kawasaki envahit la rue. La moto commença à avancer.

Vanessa courut.

Ses jambes martelaient avec toute la fureur accumulée par des années d'entraînement. Les passants de la calle 54 s'écartaient en hurlant, voyant une femme ensanglantée, des éclats de verre pris dans les vêtements, un pistolet à la main. Quelqu'un cria : « Terroriste ! » Un autre : « Appelez la police ! »

La moto accéléra, serpentant dans la circulation nocturne. Vanessa réduisit la distance : cinq mètres, quatre, trois. Elle voyait l'arrière du casque du conducteur, elle voyait Raúl se retourner. Le Cubain sortit sa propre arme, une Glock 19.

Vanessa se jeta derrière un taxi stationné au moment où les coups de feu claquèrent. Le pare-brise du taxi explosa en fragments. Le propriétaire, un homme âgé qui fumait appuyé sur le capot, se jeta au sol en hurlant.

La Kawasaki tourna brusquement à l'angle de la Carrera 7ma, dérapant sur le bitume humide sous la bruine. Vanessa se releva et reprit sa course, tournant le coin quelques secondes plus tard.

La moto fonça sur la Septième, zigzaguant entre les bus du TransMilenio et les taxis jaunes. Vanessa leva sa Beretta, visa le pneu arrière, inspira, et pressa la détente.

Le tir manqua de quelques centimètres, arrachant des étincelles au pavé. La moto s'éloignait. Trop vite. Elle allait le perdre.

Alors elle vit une opportunité : un livreur Rappi à vélo, sac isotherme dans le dos, attendait au feu sur un vélo électrique haut de gamme.

— Police ! J'ai besoin de ton vélo ! cria Vanessa, alors qu'elle n'était pas policière et que c'était sans doute la pire stratégie de réquisition de véhicule de toute l'histoire des opérations clandestines.

Le livreur la regarda, les yeux écarquillés : femme ensanglantée, verre dans les cheveux, arme à la main. Il descendit et s'enfuit dans l'autre sens sans dire un mot.

Vanessa enfourcha l'e-bike et accéléra à fond. Le moteur électrique répondit par un sifflement aigu, la propulsant à 45 km/h. Insuffisant pour rattraper une Kawasaki, mais c'était ça.

La poursuite serpentait dans Chapinero. La moto tourna calle 57, montant vers la montagne. Vanessa suivit, pédalant furieusement pour aider le moteur en pente. La Septième devenait un couloir de restaurants, bars et discothèques. Les trottoirs étaient bondés de jeunes universitaires qui s'écartaient en criant, la moto rugissant entre eux, suivie quelques secondes plus tard par l'agente israélienne sur un vélo de livraison.

Raúl tira encore. La balle siffla près de l'oreille de Vanessa et pulvérisa le rétroviseur d'une Mercedes garée, déclenchant l'alarme. Cinq autres alarmes se déclenchèrent par solidarité, formant une symphonie urbaine de chaos.

Vanessa ne pouvait pas tirer en conduisant le vélo ; elle se concentra sur la distance. La moto vira violemment vers la Carrera 13, redescendant vers le centre. Vanessa coupa par une ruelle piétonne, dispersa des convives attablés en terrasse, sauta un bord de trottoir et ressortit sur la 13, plusieurs mètres devant la moto.

Pendant une seconde, elle fut côte à côte avec Raúl. Leurs regards se croisèrent. Dans celui du Cubain, de la haine pure, mais aussi autre chose : un respect professionnel. Ils avaient été amants deux nuits, il y a trois semaines, une opération de couverture devenue brièvement réelle. Maintenant ils tentaient de s'entretuer au milieu du trafic.

— Tu aurais dû rester à Tel-Aviv ! cria Raúl par-dessus le rugissement de la circulation.
— Tu aurais dû éviter d'essayer de m'assassiner ! répondit Vanessa.

La moto accéléra. Vanessa ne pouvait pas suivre. La batterie de l'e-bike commençait à faiblir après la montée. Elle allait le perdre, encore.

Alors elle vit le camion.

Un camion de livraison Postobón, énorme, vert et blanc, attendait au feu calle 45. Sa porte arrière était ouverte, des caisses de sodas empilées, visibles. La moto passa près du camion. Vanessa décida en une fraction de seconde.

Elle accéléra au maximum, se dressa sur les pédales, et sauta.

Vanessa et le vélo décrivirent une parabole parfaite. Elle atterrit dans l'ouverture du camion dans un fracas de métal. Le vélo se coinça entre deux tours de caisses de Colombiana. Vanessa roula, se releva et courut vers l'avant du camion.

Le feu passa au vert. Le camion avança.

Depuis l'arrière, Vanessa voyait la Kawasaki trois véhicules plus loin, coincée dans la circulation. Raúl regardait en arrière, la cherchant. Il ne la voyait pas. Parfait.

Le camion avançait lentement, se rapprochant. Deux véhicules. Un. Il se retrouva juste derrière la moto.

Vanessa sauta.

Elle retomba sur la selle arrière de la Kawasaki, juste derrière Raúl. Le Cubain se retourna, les yeux écarquillés. Une seconde, tous deux restèrent figés dans un tableau absurde : assassin, victime, et conducteur de moto qui se retrouvait soudain avec deux passagers non invités.

— Qu'est-ce que… ? commença le conducteur.

Vanessa passa son bras gauche autour du cou de Raúl dans un étranglement de judo. De la droite, elle plaqua sa Beretta contre ses côtes.

— Arrête la moto ! cria-t-elle au conducteur. Maintenant !

Le conducteur, compréhensiblement terrorisé, accéléra au lieu de s'arrêter.

La Kawasaki jaillit vers l'avant, monta sur le trottoir, dispersa des piétons. Vanessa serra sa prise tandis que Raúl se débattait, frappant en arrière du coude. L'un des coups heurta sa côte cassée ; elle cria de douleur. Sa prise se relâcha un instant.

Raúl en profita et se projeta en arrière de toutes ses forces, écrasant Vanessa contre le dossier. L'air quitta ses poumons. La moto zigzaguait sauvagement tandis que les trois se tordaient sur la selle.

— Descendez de ma moto ! hurlait le conducteur, hystérique.

La Kawasaki tourna calle 39 à une vitesse suicidaire. Vanessa sentit l'inclinaison impossible, les repose-pieds arrachant des étincelles. D'une manière ou d'une autre, le conducteur la redressa.

Raúl pivota, tentant d'orienter sa Glock vers Vanessa. Elle repoussa son poignet vers le haut au moment où il tirait. La balle traversa la visière du casque du conducteur.

L'homme cria et perdit le contrôle. La Kawasaki zigzagua, franchit le trottoir, traversa la porte vitrée d'un café Juan Valdez, et s'écrasa contre le comptoir.

Le monde explosa : verre, métal tordu, café moulu et cris. Vanessa fut projetée, traversa une table en bois et heurta un mur de brique apparente décoré de sacs de café vintage. Elle tomba au sol sous une pluie de tasses brisées et de pâtisseries écrasées.

Tout son corps n'était que douleur. Des côtes cassées, probablement. Une commotion, peut-être. Mais l'entraînement l'emportait sur la douleur. Vanessa roula sur le ventre et chercha son arme. La Beretta avait volé, à trois mètres, près d'un présentoir de tasses renversé.

Raúl se relevait de l'autre côté de la moto détruite. Son bras gauche pendait dans un angle anormal : fracturé. Mais il tenait la Glock dans la main droite.

Leurs regards se croisèrent à travers la fumée et la poussière de café en suspension. Les clients hurlaient et fuyaient. Le conducteur gisait inconscient sur les restes du comptoir, du sang coulant de son cuir chevelu.

— Finissons-en, dit Raúl en crachant du sang.
— D'accord, répondit Vanessa.

Tous deux se jetèrent vers leurs armes.

Vanessa fut plus rapide. Ses doigts se refermèrent sur la Beretta au moment où Raúl atteignait la Glock. Ils roulèrent et pointèrent. Deux coups partirent simultanément, assourdissants.

La balle de Raúl transperça l'épaule gauche de Vanessa. Elle pivota sous le choc. La balle de Vanessa frappa la cuisse droite de Raúl et pulvérisa le fémur.

Raúl hurla et tomba à genoux. La Glock glissa de ses doigts. Vanessa se redressa en vacillant, Beretta pointée, le sang imbibant sa blouse.

— C'est fini, Raúl, haleta-t-elle.

Le Cubain la regarda depuis le sol, entouré de café moulu et de verre.

— Ça ne finit jamais, Vanessa. Jamais.

Dans un dernier sursaut, Raúl roula en arrière, traversa la porte arrière détruite et s'échappa dans la ruelle. Vanessa fit deux pas pour le suivre, mais ses jambes cédèrent. Trop de sang. Trop de dégâts.

Dans la ruelle, elle entendit le rugissement d'une autre moto, un moteur qui montait dans les tours, un pot d'échappement qui s'éloignait par les ruelles de Chapinero.

Elle se laissa glisser contre le mur, pressant son épaule blessée d'une main tremblante. Par l'ouverture béante où se trouvait la porte vitrée, elle vit les gyrophares bleus et rouges s'approcher ; les sirènes hurlaient dans la nuit.

Vanessa pensa qu'en tirant plus tôt, au milieu de la foule, on l'aurait arrêtée, laissant au Cubain le temps de se fondre dans la ville ; elle avait donc rangé son arme alors et tenté la poursuite. Et malgré tout, il s'échappait.

Elle sortit sa carte du MOSSAD de la poche intérieure. Cela retarderait au moins la police colombienne, le temps que ses contacts à l'ambassade la tirent de ce désastre.

Elle regarda les visages terrorisés des employés de Juan Valdez cachés derrière le comptoir, la moto fumante au milieu du café, le conducteur inconscient qui commençait à gémir, les milliers de dollars de dégâts.

— Pardon, murmura-t-elle à personne en particulier.

Elle se traîna vers la sortie avant l'arrivée de la police, laissant des gouttes de sang sur le carrelage. Dehors, la nuit de Chapinero continuait son rythme frénétique, indifférente au chaos. Les passants filmaient déjà sur leurs téléphones ; les vidéos se viralisaient sans doute déjà sur Twitter.

Vanessa disparut dans une ruelle latérale, comprimant sa plaie, et appela le numéro d'urgence de son contact à l'ambassade.

— J'ai besoin d'extraction. Calle 39 avec 13. Blessure par balle. Code rouge.

En attendant, adossée au mur humide de la ruelle, elle pensa à Raúl qui fuyait sur une autre moto. Il avait raison : ça ne finissait jamais. Il y aurait une autre fois. Une autre rencontre. Une autre poursuite.

Avec une agilité de gymnaste malgré ses blessures, Raúl s'était échappé par un toit de plaques d'Eternit jusqu'à descendre acrobatiquement sur la calle 54, où son soutien l'attendait.

Vanessa réussit à regagner son immeuble quarante minutes plus tard, l'épaule bandée par le médecin de l'ambassade et une injection de morphine dans les veines. Elle s'agrippa à une saillie du mur pour remonter, se balança dans l'air et sauta d'une terrasse à l'autre jusqu'à

atteindre un monticule de sacs-poubelle que le personnel de nettoyage avait utilisé pour obturer provisoirement sa baie vitrée brisée.

Elle entra par la porte de service qu'un contact lui ouvrit discrètement. Elle sortit sa Beretta 3032 de son holster et la posa sur le bureau. Elle n'avait pas poursuivi Raúl par les ruelles comme elle l'aurait voulu : le Cubain était trop professionnel, trop insaisissable.

Elle estima qu'en tirant au milieu de tant de gens, la foule l'aurait maîtrisée, laissant au Cubain le temps de s'éclipser ; elle avait donc rangé son arme au moment critique et privilégié la poursuite. Il avait fui.

La baie vitrée se referma derrière elle tandis que les ouvriers engagés par l'ambassade posaient des vitres temporaires. Vanessa se laissa tomber sur le tapis en microfibre, épuisée, chaque muscle hurlant de douleur.

Elle imagina son cadavre aux pieds de Raúl, l'agent cubano-américain démocrate de l'Internationale, protégé d'Obama, cachant son visage derrière ses lunettes vertes Ray-Ban. Elle avait été si près.

Elle se traîna jusqu'à l'ordinateur, encore allumé : l'écran affichait le courriel non envoyé pour son contact à Paris. Elle répondit à plusieurs messages en attente avant que les gardiens ne frappent.

— À mon ami, les sports extrêmes plaisent, dit-elle pour justifier la sortie de Raúl, titubant par les toits, quand elle ouvrit enfin. Mais je reconnais ma faute. Il ne reviendra plus me voir.
— Le noter comme *persona non grata* suffira, annonça le portier d'un ton rassurant, observant avec inquiétude l'épaule bandée de Vanessa sans poser de questions. À Bogotá, on apprenait à ne pas trop demander.

Vanessa referma la porte et revint à son bureau. Elle voulut écrire à Noël Santander pour l'avertir de l'attaque que les Anglo-Saxons préparaient contre lui.

Selon ses derniers rapports, des agents de renseignement de Colombie, des États-Unis, du Canada et d'Irlande mèneraient à terme cette phase de l'opération préventive.

« Nous ne voulons pas d'une guerre de fin du monde en Colombie », lui avait dit Raúl en référence à *La Guerre de la fin du monde* de Mario Vargas Llosa, où un prophète rassemble des milliers de mendiants, formant une masse qui bat deux fois la glorieuse armée du Brésil.

— Noël veut altérer l'ordre global, la voix de Raúl résonna à ses oreilles, et ruiner l'Agenda 2030.

Elle relut le rapport de Raúl dans la centrale d'information du gouvernement israélien. Le rouquin Walter était bien, en effet, un protégé du même pape, l'Allemand accusé d'avoir appartenu aux jeunesses néo-hitlériennes.

— Pauvre Noël, soupira-t-elle, résignée, en songeant que, cette fois, elle devrait observer comment il serait exterminé par trois tueurs professionnels.

Ses doigts tremblèrent sur le clavier. Elle écrivit un message d'avertissement, l'effaça, le réécrivit. Puis elle l'effaça entièrement. À quoi bon ? Si Noël possédait vraiment les dons qu'on lui attribuait, il saurait déjà ce qui venait. S'il ne les avait pas, un avertissement ne ferait que le rendre plus nerveux, plus vulnérable.

Vanessa ferma l'ordinateur et observa les lumières de Bogotá clignoter au loin. Quelque part dans cette ville, Raúl pansait ses blessures, préparant son prochain mouvement. Et à Bucaramanga, Noël Santander dormait probablement, ignorant les forces qui convergeaient sur lui.

Ou peut-être pas tant que ça.

Elle se souvint de son message sur Jérusalem, arrivé précisément quand Raúl était dans son appartement. Cette synchronicité impossible.

— Que Dieu te protège, murmura-t-elle à l'air nocturne, sans savoir exactement à qui elle adressait la prière. Parce que nous, nous ne le pouvons plus.

September 8, 2022 (age 96 years),
Balmoral Castle, United Kigdom

20. L'attentat

Journal de Noël Santander. 7 septembre 2022

Cette semaine, j'ai combattu et vaincu les deux inquisitions. Supposer que je suis apparemment seul face aux forces de ce monde serait présomptueux — mais vrai.

Ce que mes ennemis ne parviennent pas à comprendre, c'est la myriade d'anges et de démons qui me protègent.

L'an dernier, un évêque de Cúcuta a signé un ordre d'excommunication contre moi. Il a ouvert sa plume Mont Blanc sur le parchemin ecclésiastique, quand une fièvre soudaine lui a fait tomber la main. Trente-neuf degrés sans cause apparente. Il a appelé sa secrétaire pour terminer le document. Le papier est resté là, vierge, en attente. Le lendemain, l'évêque s'est réveillé couvert de sueur froide et a détruit le brouillon.

Ensuite, j'ai été engagé comme journaliste par une entreprise étrangère, avec Walter comme prétendu supérieur hiérarchique, résident à Piedecuesta. Il citait des textes d'espions et se disait diplômé de l'Université Javeriana. Quand j'ai commenté son aspect européen, il l'a attribué à l'héritage de Lengerke, l'Allemand aux huit cents femmes du XIXe siècle ; pourtant, son espagnol le trahissait souvent, révélant un savoir plus académique que réel. Quand il a essayé de me rendre jaloux pour me poursuivre pénalement, son complot a échoué, ce qui a motivé sa participation à l'attaque ratée que je raconterai plus tard.

Ainsi opère la protection invisible : sans épées flamboyantes ni chœurs angéliques, mais par des événements inattendus et des intuitions qui dévoilent les intentions d'autrui ; quand quelqu'un me ment, je sens un picotement sur le cuir chevelu, et s'il s'altère émotionnellement, je perçois son angoisse, sa colère, son inquiétude, même s'il se cache derrière le visage le plus paisible et le regard le plus doux.

On me demande comment je parle au Créateur, et je réponds que n'importe qui peut le faire. Pour ma part, je demande au Créateur

ce que je dois faire, et la réponse arrive comme une pensée cristalline, comme une certitude qui traverse le doute.

« Tu le sais déjà… », me dit-il le plus souvent, tant son amour pour chaque créature nous secourt toujours par l'option juste devant chaque dilemme ou chaque peur de nos vies, même si nous nous obstinons à le nier.

Car Dieu habite le monde totalement spirituel, le territoire des pensées, de l'imagination, des sentiments. C'est là que se trouve le vrai ciel — ou l'enfer, pour celui qui n'abrite que des émotions négatives.

Comme dans les caricatures de Quino — génie argentin qui dessinait saint Pierre en gardien à la fois bon et terrible du ciel —, je suis Pierre le Romain et je possède les clefs du ciel et de l'enfer. Quino a préparé spirituellement le monde à comprendre que saint Pierre n'est pas un mythe médiéval, mais une autorité vivante. Ses vignettes montraient un vieil homme à barbe blanche examinant des dossiers célestes avec humour tendre et rigueur implacable. Cette ambivalence m'a été confiée : un homme ordinaire qui porte des clefs extraordinaires.

D'autres me voient comme Shiva, le dieu furieux de la destruction nécessaire. J'ai compris cette comparaison en Inde, quand j'ai vu la colère sacrée de Dieu devant un monde qui pourrit dans sa corruption, quand j'ai senti le poids de cette colère vouloir tout raser pour recommencer. Je suis aussi le protégé d'Allah, de Bouddha et de Confucius, car la vérité n'a pas de frontières religieuses. Et c'est Jésus, Roi des Rois, qui descend des cieux en moi, afin que nous jugions cette génération de vivants et de morts.

Ma diversité ne manifeste-t-elle pas que Dieu m'a formé comme poète, acteur, comédien, dramaturge, philosophe et cinéaste pour m'oindre prophète de la Fin des Temps, pour instaurer le Royaume des Cieux sur la terre ? J'écris et je publie ces visions après avoir vaincu l'Antéchrist, le démon tricéphale de la célébrité, de l'argent et du pouvoir, celui qui ronge la bonté dans les cœurs et conduit à la corruption, à l'hypocrisie et aux assassinats les fils de Dieu, rois du monde.

J'avais déjà survécu aux persécutions d'Unilibro 2022, où deux tueurs se sont enfuis, angoissés, lorsque je les ai affrontés. C'est arrivé la nuit du troisième jour de foire. J'ai fermé le stand vers neuf heures et je me suis dirigé vers les toilettes publiques du centre de conventions. Deux hommes m'ont suivi : l'un portait une veste de

cuir noir malgré la chaleur humide de Bucaramanga ; l'autre, une chemise de lin froissée et des lunettes noires inutiles sous la lumière artificielle. Ils se sont arrêtés à cinq mètres de la porte des toilettes, se regardant, calculant.

Je me suis retourné et je les ai affrontés directement.

— Puis-je vous aider ? ai-je demandé d'une voix ferme, en soutenant le regard de celui à la veste de cuir.

L'homme a cligné des yeux. Son compagnon a reculé d'un pas.

— Non, monsieur. Excusez-nous, a murmuré celui à la chemise de lin.

Ils sont partis d'un pas pressé, feignant de garder leur contenance. Je les ai vus quitter le pavillon et se perdre dans la nuit.

Déjà à Bogotá, pendant sa Foire du livre, le directeur de campagne d'un candidat à la présidence de la République a été poignardé quelques minutes après avoir annoncé que la stratégie pour me vaincre consisterait à assassiner mon animal de compagnie, la Boston Terrier Cléopâtre. L'homme — un opérateur politique, autrefois terroriste, aguerri aux guerres électorales machiavéliques — avait convoqué trois personnes de confiance pour discuter du « dossier Santander ». Il a sorti une photo de moi de son porte-documents et a dit :

— Si nous ne pouvons pas le toucher directement, nous touchons ce qu'il aime. Un animal, c'est facile. Du poison au parc, un accident de voiture.

L'un des présents, un jeune avocat nommé Vargas, a eu un frisson. Il a essayé de le dissuader :

— C'est trop, chef. Ce n'est pas nécessaire.

— Tu veux que ce prophète continue à réfuter notre candidat, à démasquer ses mensonges, comme s'il savait ce que nous tissons en coulisses ? On l'arrête maintenant ou, quand il sera viral, ce sera plus difficile.

Ils ont quitté le café vers huit heures du soir. À l'angle, sous un néon vacillant, un homme encapuchonné s'est approché du directeur de campagne. Personne n'a vu le couteau avant que le sang ne tache le pavement. Le directeur s'est agenouillé, se tenant l'abdomen. Ses accompagnateurs ont crié à l'aide. Les passants se sont enfuis.

Les évêques envoyés par le Pape noir — François Ier, l'Inquisiteur de gauche, le jésuite qui prêche la miséricorde en public et déplace des pièces obscures en privé — ont conspiré avec mes

parents vulnérables. Ils leur ont dit que j'étais « perdu spirituellement », que je devais « me reconnecter avec la communauté culturelle ». Ils ont suggéré qu'ils m'offrent un stand loué à Unilibro 2022, une foire aux livres de garage de Bucaramanga, ma terre natale.

Mes parents, croyant bien faire, ont payé la location : un cubicule de deux mètres carrés, à l'écart de la salle principale, flanqué de boutiques de tatouage et d'un vendeur de livres pour enfants aux personnages Disney délavés. Un endroit où personne ne passerait par hasard.

Bucaramanga est une ville qui a été gouvernée plusieurs fois par des maires qui méprisent la culture et l'art, qu'ils n'utilisent que pour détourner des fonds publics ou blanchir de l'argent. Ses politiciens inaugurent des bibliothèques fantômes et des théâtres qui fonctionnent trois mois par an. Sa petite bourgeoisie investit dans des restaurants de franchises nord-américaines et des centres commerciaux miroitants, mais achète à peine un livre.

À la foire, un fonctionnaire du Bureau de la Culture est passé devant mon stand sans même regarder. Il portait une chemise et un dossier au logo de la mairie, marchant avec la hâte de celui qui accomplit un protocole vide. Un bourgeois en fausse chemise Tommy Hilfiger a marchandé le prix d'un de mes livres :

— Je n'ai plus besoin de lire, a dit un homme au regard altier. Je suis professeur de médecine à l'UIS, à la retraite, et je sais déjà tout sur la réalité.

— Ce livre vous montrera que nous sommes immortels, ai-je répondu en lui tendant un volume de *Être Dieu : Métaphysique globale*.

— La science a déjà démontré qu'il n'y a pas de preuves 100 % fiables de cela, a-t-il tranché en se grattant le menton.

— Ici, vous verrez qu'à part les certitudes mathématiques, rien dans ce monde n'est démontrable à 100 % comme réel.

— Moi, je suis réel, a-t-il répliqué. Je suis ce corps et rien d'autre.

— Si c'était vrai, personne ne mourrait, ai-je dit, parce qu'à la mort le corps reste intact. Ce qui s'en va, c'est la pensée invisible qui l'habite.

Il s'est tu, réfuté, bien que j'aie vu qu'il voulait citer une preuve selon laquelle la pensée pèse.

— Oui, ai-je acquiescé, mais ces vingt-trois grammes ne peuvent pas définir l'étendue et le volume des millions de connaissances et de souvenirs qui nous constituent.

Voilà Bucaramanga : une ville qui se regarde dans le miroir et se croit cosmopolite, mais qui sent la province mégalomane, l'argent mal acquis, les ambitions mesquines. Et, dans ce décor de médiocrité et de conspiration, Dieu m'a mis à l'épreuve.

La première attaque a eu lieu dans la nuit du lundi 5 septembre 2022. Nous avons fermé le stand à neuf heures et demie. J'ai rangé les derniers exemplaires dans une boîte en carton, éteint la lampe LED qui éclairait le stand et je suis allé vers l'ascenseur avec mon épouse et ma belle-mère.

Je suis descendu au parking, un sous-sol mal éclairé qui sentait l'huile brûlée et l'humidité. J'ai annoncé au gardien qu'en tant que propriétaire d'un stand, j'avais droit, selon le contrat, à une place gratuite. J'ai donné mon numéro de plaque à un jeune homme petit et trapu, roux, d'environ vingt-trois ans. Il avait une verrue sur la paupière droite et un tic nerveux qui lui faisait bouger la mâchoire toutes les quelques secondes.

— Vous n'êtes pas sur la liste, m'a-t-il dit d'un ton bureaucratique, sans me regarder dans les yeux.

— Mais vous pouvez remonter au pavillon pour clarifier la situation, a-t-il ajouté en désignant l'ascenseur.

— Je préfère payer mon stationnement, ai-je répliqué d'un air impatient. La désorganisation de ces foires aux livres provinciales est toujours mémorable.

Le jeune homme a esquissé un sourire tordu, satisfait de mon agacement. Ma belle-mère et mon épouse sont montées dans la voiture. J'ai conduit jusqu'à mon appartement à Sotomayor, un quartier de classe moyenne qui tente désespérément de paraître aisé.

J'arrivais près de l'hôpital González Valencia quand j'ai remarqué une AUDI dernier modèle accélérer à ma droite.

Une berline argentée, luisante sous les néons de la clinique, jantes chromées et vitres teintées. Le ronronnement du moteur était doux et menaçant, comme le grondement d'un félin avant l'attaque.

Mon couloir était libre, mais dans celui de l'AUDI, un véhicule était garé à une trentaine de mètres : un taxi jaune, feux de détresse allumés.

J'ai senti le danger comme un poids dans la poitrine. Ma respiration s'est accélérée. Les lumières de la rue se reflétaient sur le visage tendu de mon épouse, qui s'est tournée vers moi :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Accroche-toi, ai-je dit.

Je préfère les voitures à boîte manuelle précisément pour des situations comme celle-là. Le conducteur de la sportive — un jeune de moins de trente ans, cheveux gominés, bras musclés visibles à travers la vitre — présumait que ma MAZDA 2003 classique ne pourrait pas rivaliser avec son accélération soudaine.

J'ai rétrogradé de la quatrième à la seconde, forçant le moteur à fournir la puissance nécessaire pour empêcher l'AUDI de me dépasser et d'envahir mon couloir. Le moteur a rugi. Le tableau de bord vibrait. Ma main gauche serrait le volant tandis que mon pied droit enfonçait l'accélérateur.

Il restait quinze mètres. Le taxi jaune grossissait dans mon champ de vision comme un mur de métal.

L'AUDI accélérait encore. Le conducteur m'a lancé un regard de côté avec un sourire de mépris, sûr de sa victoire.

Dix mètres.

J'ai appuyé à fond. La MAZDA a répondu par un dernier sursaut de dignité mécanique. Je me suis faufilé à quelques millimètres, sentant l'éraflure imminente : l'AUDI freinait déjà en diagonale vers la portière de mon épouse.

J'ai entendu le crissement aigu de ses freins. J'ai senti l'odeur de caoutchouc brûlé.

Un motard qui me suivait de près a été intercepté par l'AUDI. Casque noir, veste de cuir, sac de messagerie. Il n'a pas eu le temps de réagir.

Il a percuté le flanc de l'AUDI en tentant de dépasser pour poursuivre la chasse. La moto a perdu l'équilibre et a glissé devant la voiture sportive, qui s'est arrêtée net. L'homme a été éjecté, a roulé sur l'asphalte et s'est immobilisé près de l'AUDI.

J'ai continué de rouler. Ma belle-mère a crié :

— Il est tombé !

— Je sais, ai-je répondu en regardant dans le rétroviseur.

Le motard s'est relevé, bloquant la circulation. Le conducteur de l'AUDI est sorti, hurlant des insultes. Les gens commençaient à s'attrouper.

— Il voulait nous attaquer ? a demandé mon épouse.

— Je le crois, ai-je dit.

Cette nuit-là, couché dans l'obscurité, j'ai prié. Et Dieu m'a montré la vérité : le conducteur de l'AUDI voulait provoquer un

accident qui paraîtrait fortuit. Le motard était son homme de soutien, entraîné à achever le travail si le choc échouait. Mais la protection divine avait transformé le chasseur en proie.

Un second attentat contre ma sécurité a confirmé mes soupçons les plus sombres. Ils croyaient jouer avec un juste, mais conversaient aussi avec un oint de Dieu qui, comme dans *Les Bacchantes* d'Euripide, descendait tel Dionysos pour s'exposer à l'arrogance des rois.

Le lendemain, après avoir vérifié deux fois que ma plaque serait enregistrée comme « VENDEUR », ce qui m'exemptait du ticket, j'ai retrouvé la même hostilité de la part du petit trapu qui faisait office de caissier.

— Votre voiture n'est pas enregistrée parmi les vendeurs ! m'a-t-il lancé en voyant mes justificatifs.

— Vous êtes…

— Byron !

Byron fit semblant de feuilleter des papiers sur son bureau improvisé : une table pliante en plastique blanc tachée de café.

— Excusez-moi, ai-je dit en m'approchant.

— Attendez que je serve ces gens et on vérifie, m'a-t-il répondu sans lever les yeux, demandant le ticket à la cliente suivante, une femme d'une cinquantaine d'années chargée de sacs.

— Non ! ai-je déclaré, le visage ferme, élevant la voix juste assez pour que d'autres se retournent.

Je me suis rappelé que, le matin, le gardien m'avait écarté du parking principal — bien éclairé et couvert — pour m'envoyer dans un espace ouvert et désert à l'arrière : sans caméras, entouré de conteneurs et d'un mur écaillé couvert de graffitis.

— Je paierai ce que je dois, ai-je annoncé.

Le jeune homme ignora délibérément. Il continua avec la cliente, examinant son ticket avec une lenteur théâtrale. Son tic s'accéléra. Une goutte de sueur lui coula sur la tempe.

Je compris alors qu'il avait des ordres : me retenir jusqu'à ce que le parking soit vide. Jusqu'à ce que je sois seul, vulnérable, dans cet espace désert où tout pouvait arriver sans témoins.

J'ai activé la caméra de mon téléphone et lancé un direct Facebook :

— Bonsoir, mes amis. Je vous transmets depuis le parking d'Unilibro 2022, où, pour la deuxième nuit consécutive, le personnel

de sécurité refuse de respecter les termes du contrat. J'ai déjà payé mon stationnement, mais ils insistent pour le nier.

Le gardien leva brusquement les yeux. Son visage rougit.

— Monsieur, s'il vous plaît, rangez ce téléphone…

— …ma plaque devrait être enregistrée pour le parking gratuit, mais cet employé insiste pour me retenir sous des prétextes bureaucratiques…

— Monsieur ! cria le gardien en se levant.

Mon épouse se plaça à ma droite. Ma belle-mère à ma gauche.

— …s'il m'arrive quoi que ce soit ce soir, si je subis un accident inexplicable, je veux qu'il reste une trace publique que j'ai été averti, intimidé et acculé systématiquement…

Plusieurs curieux s'arrêtèrent : un homme en costume, deux étudiants, une vendeuse d'empanadas poussant son chariot.

Le gardien comprit qu'il avait perdu son avantage. Il baissa les yeux, vaincu.

— Très bien, monsieur. J'accepte que vous payiez. Ou, si vous préférez que je serve toute ma clientèle, on vérifie ensuite…

— Non, ai-je répondu fermement. Je paierai ce qui correspond, même si je dois payer le double.

Je posai un billet de dix mille pesos sur la table. Il le prit sans regarder, me tendit un ticket froissé et s'éloigna en marmonnant quelque chose d'inaudible.

Une pluie douce tomba alors sur la ville. Des gouttes tièdes qui mouillaient l'asphalte, frappant doucement les vitres de mon appartement.

Je me suis affalé sur le canapé, épuisé. J'ai fermé les yeux. Et alors, j'ai senti une haine croissante.

Je me vis dans une voiture. La même AUDI, cuir et parfum de pin. J'étais à l'arrière, mains scotchées derrière le dos. Un coup à l'arcade gauche saignait lentement.

Trois hommes m'entouraient.

Le conducteur était américain : Walter, mon ancien chef, qui, abandonnant son rôle de Piedecuestano descendant de Lengerke, révélait son accent yankee aux teintes allemandes. Le passager avant était colombien : peau brune, silhouette fine, chemise blanche froissée, cicatrice en demi-lune sur la joue gauche. Il fumait, vitre entrouverte. Le troisième, à côté de moi à l'arrière, était irlandais :

blond, peau très pâle, nez tacheté de rousseur, yeux bleus d'une froideur calculée. Une Glock à la ceinture.

— Tu es sûr que c'est ici ? demanda l'Américain en ralentissant.

— Le prophète qui arrête les tremblements de terre, oui, répondit le Colombien en soufflant la fumée. Celui qui a été oint sous une échelle de nuages descendue du ciel jusqu'à sa fenêtre en Inde. — On verra si Dieu répond quand on lui mettra le courant, dit l'Irlandais avec un sourire cruel.

Ils quittèrent l'autoroute de Girón et prirent une piste non goudronnée. La voiture sautait sur les pierres et les nids-de-poule. Une poussière ocre s'élevait. De chaque côté, des pentes sableuses d'estoraques ; l'odeur de terre sèche entrait.

— Combien de temps ? demanda l'Américain.

— Deux kilomètres, répondit le Colombien en consultant son téléphone. La ferme abandonnée. Celle que la guérilla utilise pour les interrogatoires.

La piste se rétrécit. Des branches griffaient la carrosserie. Le ciel s'assombrit, des nuages gris s'amassant à une vitesse anormale.

Je les vis arriver à notre immeuble et se garer deux rues plus bas. Le portier de service aperçut ces trois hommes au regard dur et s'immobilisa.

— Oui, monsieur, murmura le portier.

— On vient chercher quelqu'un, dit le Colombien en montrant son pistolet. 602.

— Allez-y, répondit-il en levant les mains.

— Et maintenant tu t'en vas et tu ne reviens pas avant demain. Compris ?

— Oui, monsieur.

Le portier s'éloigna vers la route sans se retourner, avec la hâte tremblante de celui qui sait avoir vu ce qu'il ne devait pas voir.

Ils montèrent, ouvrirent la porte à coups de feu et me sortirent sous la menace. Ils me traînèrent jusqu'à la voiture. Mes jambes répondaient à peine. Ils m'attachèrent à une chaise avec une efficacité brutale.

— Voyons si c'est vrai que Dieu te protège ! hurla l'Irlandais en me giflant si fort que je crachai du sang.

L'Américain relia des câbles à une batterie de voiture. Le Colombien alluma une autre cigarette et m'observa avec une curiosité scientifique.

— On dit que vous voyez l'avenir, dit-il. Dites-nous alors : comment cela finit-il ?

J'essayai de parler, mais j'avais la bouche sèche. L'Irlandais me jeta de l'eau au visage avec une bouteille en plastique.

— Répondez, ordonna-t-il.

L'Irlandais éclata de rire.

Je marchai nerveusement dans mon appartement. Mon épouse me regardait, inquiète, en pointant la fenêtre.

— Noël ! Regarde ça !

Alors je sentis Dieu s'indigner contre mes attaquants. Par la fenêtre, le ciel était devenu un abîme noir. Des éclairs déchiraient les nuages avec une violence démente. Des tonnerres faisaient trembler les vitres.

Et puis vint l'eau : la pluie, le déluge.

Ma peur se dissipa devant cette tempête sans précédent dans l'histoire de Bucaramanga. Un déluge biblique par lequel Dieu me montrait sa protection.

L'eau tombait en rideaux si denses qu'on ne voyait plus les immeubles d'en face. Le rugissement était assourdissant. En quelques minutes, les rues devinrent des rivières. Le vent soulevait les branches des arbres, qui volaient au-dessus des toits.

Et alors je vis — avec cette clarté visionnaire qui n'admet pas le doute — ce qui se passait sur la piste de Girón.

L'eau s'abattait sur les pentes sableuses. Le sable devint boue. La boue se mit à glisser. D'abord lentement, puis avec une vitesse apocalyptique.

L'AUDI et ses trois assassins allaient entrer en ville quand la montagne entière s'effondra sur eux.

Un éboulement de terre, de pierres, de branches, de débris de ciment. Une masse de centaines de tonnes, tombant comme le poing de Dieu.

La voiture fut écrasée instantanément. Le toit s'affaissa. Les vitres explosèrent. La terre remplit chaque espace, ensevelissant tout sous trois mètres de boue compacte.

Ma philosophie a toujours été d'exposer la vérité sans délai. Je suis entré dans le groupe WhatsApp de mes camarades diplômés du collège San Martín de Porres de 1985.

Le groupe s'appelait « Porres 85 – Les Immortels ». Quarante-trois membres, la plupart silencieux. Certains partageaient des mèmes.

D'autres publiaient des photos de femmes nues, les bouteilles de whisky et de gin hors de prix qu'ils buvaient le samedi soir, ou leurs vacances en Europe.

J'ai écrit :

« Frères, je vous informe que j'ai été cette nuit l'objet de deux attentats contre ma vie, orchestrés par des secteurs liés à l'Université Autonome du Jardin de Bucaramanga, organisatrice d'Unilibro 2022. Les attaques incluent intimidation, poursuite en voiture et plans d'enlèvement. Dieu m'a protégé de Sa main puissante. Les responsables ont été châtiés. Je vous demande prière et vigilance. »

Silence pendant trente secondes qui parurent éternelles.

Puis les réponses arrivèrent :

Kikito : « Hahaha Noël, toujours si dramatique 😂😂 »

Pacho : « Des attentats ? Sérieux ? Tu as appelé la police ? »

Margarita : « Noëlito, tu vas bien ? Tu as assez dormi ? »

Kikito : « Le Diable est porc et il te joue un sale tour, Noël. Laisse la paranoïa. »

Kikito. Emeterio Arévalo, surnommé Kikito depuis ses douze ans. Fils de l'un des fondateurs de l'UNAJ. Petit-fils de francs-maçons de troisième degré. Tout le lycée, il s'est vanté de son nom, de ses connexions, de son avenir assuré dans la banque privée.

J'ai respiré profondément. Mes doigts tremblaient sur le clavier.

J'ai écrit :

« Et tu ne sais pas que le Diable aussi m'obéit ? »

Le groupe se figea. Deux minutes sans réponse.

Puis :

Irnaldo : « Noël, avec tout le respect, je crois que tu exagères. Personne ne veut te faire du mal. Tu es écrivain, pas politicien. Détends-toi, frère. »

Alors j'ai répondu à Irnaldo avec un GIF de Bela Lugosi en Dracula.

Le GIF montrait Lugosi, dans le film de 1931, ouvrant la porte de son château, étendant les bras théâtralement : « Listen to them. Children of the night. What music they make! »

J'ai ajouté en sous-titre :

« Écoutez-les ! Créatures de la nuit ! Quelle musique elles font ! »

Irnaldo Suárez. Mon ami d'adolescence. Celui qui me prêtait sa calculatrice aux examens de trigonométrie. Celui qui m'invitait dans

sa finca à Rionegro. Celui qui me défendait quand d'autres se moquaient de mes poèmes.

J'ai fermé WhatsApp. La tempête continuait dehors, implacable.

Et alors les visions s'intensifièrent.

Je les ai vus — les trois assassins — descendre de l'aéroport international de Palonegro vers mon immeuble. Ils avaient atterri à onze heures, sur un vol depuis Bogotá. L'Américain n'avait qu'un sac militaire ; il voyageait avec un faux passeport diplomatique. Le Colombien et l'Irlandais étaient arrivés sur des vols séparés, deux heures plus tôt, et attendaient au parking.

Je les ai vus prendre la piste non goudronnée pour éviter les caméras à l'entrée de Bucaramanga : pneus soulevant la poussière, vitres ouvertes à cause de la chaleur, l'Irlandais manipulant sa Glock avec un geste mécanique.

Plusieurs de mes camarades avaient d'ailleurs conspiré pour me tuer en 1984, quand, dans un cercle où l'on se lançait une boule de papier, celui qui la laissait tomber recevait une « salada », c'est-à-dire des claques sur la tête de tous les autres.

Kikito lança la boule à mes pieds et déclara que j'étais le pénitent. Je ris de sa stratégie absurde, mais tous me frappaient déjà. Puis je sentis un croche-pied ; on me jeta sur le dos, sur le béton du terrain de basket, atteignant mon cortex cérébral.

Un cercle de camarades autour de moi. Des visages flous. Des voix lointaines.

— Il ne bouge pas.

— Il respire ?

— Il faut appeler le prof.

— Je l'ai tué ! dit Toño, un géant que Kikito avait poussé à me faire tomber.

Alors il me prit dans ses bras et m'emporta aux toilettes, où il me douche à l'eau froide, et je repris connaissance.

J'aurais dû mourir, selon les pronostics des médecins, mais je compris des années plus tard que Dieu m'avait déjà ressuscité en 1977, quand je me suis jeté d'une camionnette en mouvement pour aller jouer au football avec d'autres enfants.

La date exacte de ma mort me fut révélée par Dieu cette même nuit de septembre 2022, après la vision de l'enlèvement.

Des semaines plus tard, j'ai appris que l'audace d'Irnaldo avait été punie par Dieu : une infection virulente l'avait cloué au lit. J'ai prié pour sa guérison, que le Seigneur m'assura. Puis je l'ai appelé.

— Comment tu te sens, frère ?

— Bien. C'est passé.

— Grâce à Dieu.

— Oui. Et grâce au père Gamond.

— Gamond ?

— Je l'ai appelé quand j'étais malade. Il m'a dit de me recommander à saint Jean-Paul II. Qu'il intercéderait pour moi. Et j'ai guéri.

Le père Gamond. Notre ancien vice-recteur académique.

Il était évident qu'il l'avait préparé à notre appel. J'avais observé le même modus operandi lorsque j'avais prié pour la guérison du lupus de ma mère en Colombie, et pour celle de ma sœur aux États-Unis. Toutes deux avaient guéri. Toutes deux remercièrent, sur suggestion de leurs confesseurs, Jean-Paul II.

C'était presque minuit quand je me suis couché cette nuit du 7 septembre. La tempête avait faibli. Il ne restait qu'une bruine douce, presque tendre, comme des larmes d'anges.

J'ai fermé les yeux et j'ai vu clairement le crâne écrasé du rouquin américain, mon ancien chef. Sa tête coincée entre le toit effondré et le siège avant. De la terre remplissant sa bouche ouverte en cri muet. Ses yeux bleus, encore ouverts, vitreux, fixant le néant.

Dieu m'avait montré Sa puissance. Il m'avait enseigné que celui qui touche un oint échoue, car aucune arme forgée contre moi ne prospérerait.

Le lendemain, j'ai dénoncé sur les réseaux sociaux un attentat contre ma vie.

J'ai publié une vidéo sur TikTok :

> *« Frères et sœurs, je vous parle aujourd'hui pour dénoncer publiquement un attentat organisé contre ma vie. Cette semaine, des forces liées à l'Inquisition de gauche et à l'Inquisition de droite ont tenté de m'enlever et de m'assassiner. J'ai reçu des visions de ces plans. Dieu m'a protégé de Sa main puissante. Mes persécuteurs ont été châtiés. Trois hommes envoyés pour me torturer gisent morts, ensevelis sous des tonnes de terre à Girón, victimes d'un déluge que Dieu Lui-même a déchaîné. Je ne parle pas par arrogance, mais par témoignage. J'avertis solennellement : toute*

nation qui m'attaque sera châtiée. Tout leader qui conspire contre moi mourra. Ce n'est pas une menace humaine. C'est une promesse divine. Je suis Noël Santander, prophète de la Fin des Temps, et le Seigneur Dieu Tout-Puissant est mon protecteur. Amen. »

Puis vint la réponse de l'Inquisiteur de gauche, ou de celui qui prétendait le représenter.

Le pape François Ier, Jorge Mario Bergoglio, le jésuite argentin, le pape noir vêtu de blanc, me répondit sur TikTok, confirmant que ce n'était pas le premier mais le deuxième attentat raté :

« La troisième fois sera la bonne. Dieu te bénisse. »

Dans un autre contexte, ce serait un réconfort. À trois heures du matin, venant de celui qui préside prétendument l'Église catholique, c'était une menace.

J'ai annoncé sur les réseaux que, pour la première fois, j'emploierais le don que Dieu m'a accordé comme juge des vivants et des morts, et que je condamnai à mourir quiconque avait ordonné cet attentat.

Alors la BBC annonça presque aussitôt que la reine d'Angleterre était dans un état grave.

Je lui répondis immédiatement, comprenant ses liens étroits avec l'élite qui gouverne le monde :

« On dirait que les Illuminati ne vous répondent plus. »

Deux heures plus tard, j'ajoutai :

« Merci, Père, mais les bénédictions viennent en respectant le juste, et non en complotant pour le tuer, comme ils l'ont fait lundi dernier. Dieu en est témoin. »

Puis il répondit :

« Un ange du ciel veille sur toi 🙏 ne t'inquiète pas. »

C'était une moquerie révélant ses convictions — celles que les scénaristes d'un film nommé *Les Deux Papes* lui prêtèrent comme dignes d'éloge —, convictions qui effaçaient celui qui chassa Ève du Paradis, ceux qui engendrèrent avec les filles des hommes, ceux qui sauvèrent Lot d'un viol collectif, celui qui lutta contre Jacob, celui qui annonça à Marie que Dieu voulait l'épouser.

Car lui — Bergoglio, le jésuite argentin qui rit en interview en disant que les anges « sont de la poésie » — avait fait carrière en niant l'existence littérale des êtres célestes, et cela lui faisait mal qu'un

prophète moderne affirme avec conviction avoir interagi avec eux, et s'attache à ses animaux.

Je répondis alors :

« Comme Daniel, j'espère que le Roi verra que je survis parmi les lions et m'invitera dans ses domaines. »

J'espérais que le pape verrait que je pardonne même à mes assassins, comme Jésus pardonna au Sanhédrin et à Caïphe.

Le 8 septembre 2022, la reine Élisabeth II d'Angleterre mourut.

La mort d'un monarque presque centenaire serait passée pour un événement naturel… sauf un détail :

J'avais averti publiquement, sur TikTok et Facebook, quelques heures plus tôt :

« Le chef de la conspiration mourra. »

J'ai pressenti que le MI6 avait autorisé l'opération contre moi.

Les Irlandais recrutés avaient reçu des fonds britanniques.

Le Vatican avait donné son assentiment moral.

La reine était la tête symbolique, politique et spirituelle du pays qui acceptait mon élimination.

Le compte du Vatican disparut entièrement de TikTok. Ils effacèrent tous les commentaires. L'interaction avec moi fut supprimée comme si elle n'avait jamais existé. Seule survécut la capture que j'avais sauvegardée sur X (Twitter) et que je reproduis ici.

Car la protection la plus puissante ne vient pas d'anges extérieurs ; elle vient de Dieu en moi. Dieu n'est pas seulement dans un ciel lointain. Il est dans le monde totalement spirituel des pensées, de l'imagination, des sentiments. Comme le disait Swedenborg, nous habitons simultanément le monde physique et le monde spirituel. Et, dans ce monde spirituel, Dieu répond quand je l'interroge.

Comment sais-je que c'est Dieu et non mon propre esprit ?

Parce que les réponses arrivent avec une autorité qui dépasse ma connaissance. Parce que les visions se réalisent avec une exactitude impossible. Kant disait que Dieu est l'idée du bien suprême. Pour l'agnostique et pour la théologie moderne, cela suffit comme définition fonctionnelle : Dieu comme bien est la force invisible qui façonne l'univers dans chaque religion, en adoptant de nouvelles formes, en assumant différents noms.

Descartes soutient que notre esprit habite à la fois ce monde physique et un monde spirituel hors de la perception de l'espace et du temps, s'articulant dans la glande pituitaire.

Nous vivons tous dans les deux mondes simultanément. L'imagination n'est pas un résidu ; ce sont des perceptions de réalités parallèles qui coexistent avec celle-ci. Ceux qui disent que l'imagination trompe ne savent pas l'interpréter ; il faut la sagesse de Joseph et de Daniel — ou, comme eux préféraient le dire, leur confiance absolue en un Dieu unique créateur de l'Univers. Alors seulement Dieu se révèle à nous dans toute Sa sagesse.

C'est pourquoi je ne crains pas la mort. Je ne crains pas la torture. Je ne crains aucun pouvoir humain. Car celui qui se confie au Créateur vit dans un état de grâce permanent, protégé par des légions invisibles, guidé par une sagesse infinie.

Et ceux qui conspirent contre moi — qu'ils soient évêques, politiques, tueurs ou rois — découvrent trop tard qu'ils ne se battent pas contre un homme. Ils se battent contre Dieu Lui-même.

Les nouvelles du lendemain rapportèrent la dévastation dans toute la zone métropolitaine de Bucaramanga : inondations sévères, glissements de terrain. Le mardi suivant, on annonça avoir trouvé le cadavre d'un ancien guérillero dans le courant du río Suárez.

Les deux autres ne furent jamais retrouvés.

Courriel d'Elizabeth, femme de chambre d'Elizabeth II, à sa sœur Victoria. 9 septembre 2022

Chère Victoria,

Pardonne mon retard à te raconter ce qui s'est passé mercredi soir. Je sais que les journaux n'ont publié que la version officielle, comme d'habitude. Mais ce qui s'est réellement produit appartient, pour l'instant, aux cercles intimes du Palais, et je compte sur ta discrétion.

Notre Dame, la Reine, souffrait depuis plusieurs mois d'affections dérivées — selon ses médecins — de ces traitements préventifs de la soi-disant seconde pandémie. Malgré cela, ce matin-là, elle avait montré un léger mieux, au point de décider de recevoir la Première Ministre après midi.

Elle venait à peine de rentrer de son bref séjour dans les Hautes Terres du Nord, où elle avait tenté de se reposer. Nous avons déjeuné ensemble ; elle était animée, même plaisante, comme autrefois. Quand l'heure de l'audience est arrivée, elle m'a demandé de l'attendre dans sa chambre.

Je suis sortie dans le couloir et je me suis assise pour vérifier mes messages. C'est alors que le téléphone privé de Sa Majesté a sonné. J'ai reconnu la tonalité grave de la ligne chiffrée. Sans le vouloir, en m'approchant de la porte, j'ai entendu la voix d'un haut dignitaire étranger, qu'on appelait le Pontife émérite.

La Reine répondit avec une véhémence inhabituelle : « Mais cet homme doit disparaître une bonne fois pour toutes ! L'ordre des nations repose sur l'inviolabilité de la propriété. Comment prétendez-vous que nous assumions comme nos crimes les dettes contractées par des gouvernements que leurs peuples ont acceptées ? Une absurdité intolérable ! Et pour

l'Ange du Nord… si vraiment il est tombé par sa faute, quelqu'un devra payer. Trois millions de couronnes à qui nous apportera sa tête, c'est clair ? »

Puis sa voix devint confuse, comme si elle parlait une langue archaïque, ou saccadée. Soudain, nous avons entendu un cri déchirant.

Je suis entrée immédiatement. Je l'ai vue frapper son front contre le montant du lit avec une force qui ne correspondait ni à son âge ni à sa corpulence. La Première Ministre et le garde de service ont accouru, mais quelque chose — je ne sais comment le décrire — les a repoussés. C'était comme un champ magnétique : tous deux furent projetés contre le mur, incapables de la toucher.

Le corps de notre souveraine s'est mis à convulser comme dans ces vieux films de possession qui te terrifiaient quand nous étions petites. Ses membres se pliaient d'une manière qu'aucun médecin ne pourrait expliquer. La scène ne dura qu'une minute, mais, pour moi, ce fut une éternité.

Et puis… elle expira.

Les conseillers royaux ont préféré diffuser une version plus paisible de son décès, pour ne pas inquiéter le pays. Et le nouveau monarque, le roi Héctor, a décidé d'annuler toute représaille contre celui qu'on appelait ce Prince Prospero du XXIe siècle, comme le surnommaient certains analystes du renseignement.

Ici, dans les couloirs, il ne reste que le silence, et la sensation inconfortable que des forces étaient à l'œuvre, qui dépassent nos loyautés humaines.

Avec affection et révérence,

Elisa

21. Un prophète du XXIe siècle

Vanessa descendit à l'aéroport de Tel-Aviv avec juste le temps de passer par la boutique hors taxes et de choisir un cadeau sobre pour le Premier Ministre : un stylo plume au design classique, noir et doré, suffisamment cher pour symboliser le respect, mais pas trop pour paraître servile. Elle demanda qu'on l'emballe dans du papier bleu ciel et glissa le paquet dans la poche intérieure de son blazer.

Tandis qu'elle avançait dans les couloirs lumineux de l'aéroport, avec le murmure des annonces en hébreu, en anglais et en russe flottant au-dessus des têtes des voyageurs, elle ressentit le mélange familier de fatigue et de vigilance que les vols nocturnes apportaient toujours. Elle n'avait dormi qu'une heure, mais son esprit était aiguisé. C'était, après tout, sa spécialité : penser clairement quand les autres ne rêvaient plus qu'à une douche et un lit.

Dans la file des taxis, elle composa le numéro de sécurité du bureau du Premier Ministre, confirma son arrivée et, une fois installée sur la banquette arrière d'une berline blanche, elle laissa le paysage défiler devant ses yeux comme une séquence rapide d'un documentaire : les sorties de l'aéroport, les panneaux lumineux en hébreu, les bâtiments en construction, l'autoroute qui s'ouvrait vers la métropole méditerranéenne.

Elle sortit de son sac le dossier gris. Sur la couverture, le nom qui, ces dernières semaines, avait bouleversé les routines du gouvernement israélien :

NOËL SANTANDER – CLASSIFICATION :
PROPHÈTE DU XXIe SIÈCLE (ÉVALUATION
PRÉLIMINAIRE).

Vanessa parcourut les en-têtes tandis que le taxi s'enfonçait parmi les bâtiments modernes de la ville. Les façades de verre renvoyaient un soleil blanc qui semblait émerger de la mer. À l'intérieur du véhicule, l'air conditionné sentait le plastique neuf et le désinfectant.

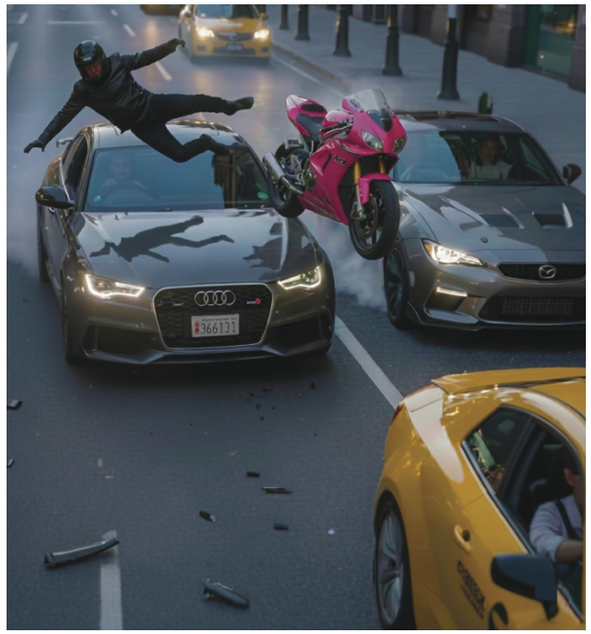
Qu'est-ce qui expliquait que, à peine quelques heures après avoir lancé son ultimatum contre ses attaquants invisibles, la Reine de Bretagne soit décédée ?

Quelle logique pouvait-il y avoir derrière sa connaissance détaillée de la prétendue Opération Apocalypse, orchestrée – selon les rapports croisés – par le Vatican, le MI6, la CIA et le FBI, avec la connivence tacite des services secrets français et israéliens ?

Plus elle lisait, plus la survie de Noël lui paraissait improbable. Sa biographie ressemblait moins à un dossier de renseignement qu'au scénario perdu d'une comédie noire à la Panthère Rose ou Mr. Bean héritier du trône, où chaque tentative d'assassinat se terminait par une chaîne de catastrophes qui ne touchaient que les conspirateurs.

Elle tourna la première page et s'arrêta sur le rapport conjoint de la CIA et du FBI concernant l'épisode de Palonegro.

Selon leurs sources, Raúl – un tueur à gages de la guérilla locale – et l'Américain surnommé « Tête Rouge » Walter avaient accueilli « l'Irlandais » à l'aéroport de Palonegro, aux abords de Bucaramanga. Pour éviter de laisser des traces dans les caméras de sécurité de Girón, ils avaient opté pour un chemin de traverse parallèle à l'autoroute : une route bordée d'estorques, ces tours de terre et de pierre sculptées par l'érosion au fil des siècles autour de la ville. Vu du satellite, le terrain ressemblait à une forêt



d'aiguilles rocheuses ; sur place, un labyrinthe minéral offrant des cachettes parfaites et des sorties mortelles.

Tête Rouge Walter voulait se venger. Il ne supportait pas la réfutation publique que Noël avait faite devant ses prétendus chefs quand il l'avait accusé, sans fondement, d'avoir annulé une interview journalistique avec Teddy Hess. Cette interview, loin d'être une rencontre innocente, avait été conçue comme un piège.

Walter, agent infiltré de la CIA en opération conjointe avec le FBI, avait engagé Noël de manière subreptice comme reporter pour un journal fictif, *El Frente EE. UU.*. Pendant six mois, ils lui avaient versé un salaire misérable en échange de deux articles par semaine et d'une vidéo qu'il devait enregistrer, monter et poster lui-même sur les réseaux. Chacune des personnes interviewées avait été contactée au préalable par des agents du FBI pour provoquer des situations embarrassantes, avec des questions pièges et des pièges rhétoriques.

L'objectif était simple : faire prononcer à Noël une déclaration explosive contre les États-Unis sur des sujets sensibles comme l'immigration illégale et la littérature de protestation. Cependant, Noël avait argumenté chaque article avec des sources authentiques et vérifiables. Le cas qui avait le plus irrité les agences était son essai sur les impressions de Benjamin Franklin concernant les immigrants allemands, un texte qui démontait l'image intouchable du Père Fondateur.

L'essai avait circulé comme un flyer :

Un Père Fondateur craignant les Allemands

Le document est distribué en couleur dans plusieurs universités, principalement à l'University of Cincinnati.

« En enquêtant, nous avons découvert que les noms de famille des enfants les plus enclins à harceler les Hispaniques étaient allemands », note le rapport.

Les Allemands ont en effet été l'un des groupes les plus discriminés à la fin du XVIIIe siècle.

Benjamin Franklin craignait que les Germains ne surpassent en nombre les anglophones.

Le Père Fondateur lui-même, dont les mérites ne cessent de nous émerveiller, a exprimé des craintes ouvertement xénophobes :

« Bientôt, ils nous surpasseront en nombre – a-t-il écrit – et tous les avantages que nous avons ne pourront préserver notre langue [anglaise]. »

Il convient également de mentionner la vague d'esclaves du Sud qui, bravant de nombreux dangers, arrivaient à Cincinnati au XIXe siècle en quête de liberté.

Pour les agences, ce texte était de la dynamite. Noël citait des documents authentiques et remettait en question le récit nationaliste, juste au moment où *El Frente EE. UU.* attendait de lui un article superficiel et complaisant.

Vanessa tourna la page.

Teddy Hess – continuait le rapport – était l'assistant de Mark Silverman, mari de Yona Santander, sœur de Noël. Le mariage s'était récemment terminé par un divorce houleux, rempli de menaces et de poursuites. Une fois l'interview commencée, M. Silverman se connecterait furtivement à la session Zoom et enregistrerait l'écran avec son propre système ; les images simultanées de Noël et Hess, soigneusement montées, constitueraient une prétendue preuve de harcèlement familial. Avec ce matériel, le FBI espérait justifier l'arrestation et l'extradition de Noël aux États-Unis sous des chefs d'accusation de harcèlement et de discours de haine.

Le piège s'était effondré quelques heures avant son exécution. Miraculeusement – c'est ainsi que même le langage froid du rapport le définissait – Noël avait découvert la ruse à seulement six heures de l'interview, en traçant dans ses recherches préalables une photo sur internet où Hess et Silverman apparaissaient ensemble. C'était une image que le FBI croyait avoir supprimée des réseaux sociaux. Alarmé, Noël s'était déclaré incapable de réaliser l'interview seul et avait proposé que Milena Barrios, prétendue journaliste virtuelle à Bucaramanga, l'accompagne – alors qu'en réalité, elle vivait et travaillait dans les quartiers de la CIA à Tampa, en Floride.

Quand Walter l'accusa plus tard d'avoir abandonné son travail, Noël répondit calmement :

— Je ne me suis jamais refusé. J'ai seulement proposé que la rencontre soit accompagnée d'un autre journaliste.

La colère de Tête Rouge Walter fut extrême. Il décida de « lui donner une leçon ». Le lendemain, selon le contrat, *El Frente EE. UU.* devait doubler le salaire de Noël à huit cents dollars par mois. Walter prépara avec ses assistants un discours humiliant d'une demi-heure,

qui se terminerait par un ultimatum : s'il voulait continuer à travailler avec eux, il devrait se contenter de son ancien salaire.

Noël l'interrompit au bout de deux minutes.

— Je sais de quoi il s'agit, dit-il. Dites-moi, ce discours, c'est un évêque qui l'a écrit ?

C'était une référence directe aux moines de l'abbaye de Pittsburgh, qui l'avaient dénoncé dès le début comme l'Antéchrist.

Vanessa souligna cette phrase en marge du dossier. Ce qui l'intéressait n'était pas seulement le contenu, mais le ton : il n'y avait pas de peur, mais une certaine ironie résignée.

Le dossier continuait :

Après avoir été oint par Dieu en Inde comme prophète doté du pouvoir de juger les vivants et les morts – selon ses propres déclarations – Noël se rendit aux États-Unis en 2012. Là, il demanda aux moines bénédictins de l'accueillir parmi eux. Les religieux hautains et fortunés le prirent pour un faux prophète et, après seulement douze jours, au cours desquels ils apprirent, par une visite du nonce papal, son rôle supposé dans les événements du 11 septembre, ils le renvoyèrent en lui recommandant de chercher « un monastère plus frugal en Colombie ».

Le taxi ralentit en approchant du complexe gouvernemental. Vanessa referma un instant le dossier et respira profondément. Elle savait que l'essentiel de l'histoire n'était pas dans les papiers, mais dans les absences, les silences et les coïncidences impossibles à expliquer.

Elle se rappela le rapport du Mossad sur la vidéo de l'Audi de Raúl, transmise en simultané à plusieurs agences de renseignement. À partir de ces images, les analystes israéliens avaient reconstitué les événements de cette nuit de septembre.

Après avoir rencontré à l'aéroport le dénommé Ange Canadien – un assassin irlandais dont la fille s'était suicidée la veille de la date prévue pour l'assassinat de Noël en 2015 – et après avoir été récupérés à Girón par le contact cubain, Raúl les conduisit vers le chemin de traverse parallèle à l'autoroute. Il se vantait d'être intouchable grâce à un pacte diabolique, tandis que Walter, sur le siège voisin, se délectait de pensées violentes, aspirant son inhalateur avant d'imaginer comment il frapperait Noël à la mâchoire, puis inhalerait à nouveau et lui cracherait ses invectives :

— Comment osait-il m'interrompre quand je lui ai demandé de me laisser parler sans m'interrompre ?

La rêverie morbide s'évanouit quand, soudain, une tempête furieuse s'abattit sur la zone, transformant le chemin et la montagne en un bourbier, juste au moment où la route atteignait la rive du río de Oro. Les roues avant de la voiture de sport de Raúl patinèrent dans une ornière du chemin au même instant qu'une partie de la montagne se détacha et glissa sur le toit qui les couvrait.

Les trois assassins hurlèrent de terreur en entendant les pierres frapper et percer la carrosserie de l'Audi. Un bolide de roche déchira les plaques de métal et écrasa la tête de Walter contre la boue, tandis que le corps de Raúl était broyé sur les sables noirs de la rive. La transmission vidéo et audio en direct s'arrêta là, sur un claquement sec.

Le cadavre de Raúl fut retrouvé le lendemain sur les rives du río Suárez ; la section judiciaire d'*El Frente* le présenta comme un jeune homme de seulement trente-deux ans. Les autres corps ne réapparurent jamais. Pour les techniciens, c'était un accident ; pour les stratèges religieux, un signe.

Le rapport concluait que la providence de ce désastre semblait corroborer les avertissements du prophète Noël, qui commençait à se présenter comme l'incarnation simultanée de Petrus Romanus, Jeanne d'Arc et Jésus Ressuscité.

Le taxi s'arrêta devant le bâtiment du gouvernement. Vanessa rangea le dossier, prit la petite boîte avec le stylo et se prépara pour la réunion.

La scène revenait sans cesse à l'esprit du Colonel Preis quand, des heures plus tard, il se réunit avec le Premier Ministre dans sa résidence officielle. Vanessa s'assit face à eux, le dossier ouvert sur la table.

— Un catholique qui croit à la réincarnation et à la possession simultanée de Jésus ? avait demandé le Colonel Preis avec scepticisme en visionnant pour la première fois les vidéos de Noël.

Son association libre de dieux et de religions était, paradoxalement, rassurante. Ni Guyana ni Waco ne se répéteraient sur les déserts de Santander, pensa Vanessa. Noël ne semblait pas un leader suicidaire, mais un mystique obstiné et, à sa manière, humoriste.

— Les attaques contre Noël forment une séquence d'événements qu'on ne voit que dans les comédies britanniques

d'humour noir, trancha le Colonel Preis en feuilletant les photos. C'est toujours les autres qui meurent.

— Il a annoncé que quiconque l'attaquerait mourrait avant de se lever de sa chaise ? demanda le Premier Ministre en lissant ses cheveux gris.

— Nous avons vu la vidéo, intervint Vanessa.

— Elle a pu être enregistrée des jours après, objecta le Premier Ministre.

— Nous avons confirmé qu'elle est authentique, répliqua-t-elle sans élever la voix.

Le Colonel Preis passa à la page suivante.

— Le dénommé Pape Noir l'a menacé directement, ajouta-t-il. Est-il vrai que Noël a annoncé son troisième attentat sur son compte TikTok ?

Vanessa acquiesça d'un bref signe de tête.

— Les moines de l'Inquisition de Gauche sont fans de la trilogie des années 70, *The Omen*, connue sous le nom de *La Prophétie*. Ils en ont fait leur Bible. À la fin de la saga, sept moines reçoivent des dagues bénites du pape pour tuer l'Antéchrist.

— Mais l'Antéchrist… murmura le Premier Ministre.

— Noël Santander est un homme qui mène une vie tranquille, répondit Vanessa. Ce qui intimide les Inquisiteurs, c'est sa fortune ou sa protection divine. Si ce n'était pas pour le bon sens, je dirais que c'est l'exemple le plus proche que je connaisse de la figure du prince Mychkine de Dostoïevski, à la différence près que Santander, loin d'être un idiot, est un philosophe capable de citer aussi bien Homère que Beckett. Justement maintenant, il annonce sur ses réseaux qu'il s'exilera en quête d'une plus grande tolérance religieuse.

— Il a même écrit qu'il s'installera à Jérusalem, intervint Preis.

Le Premier Ministre s'adossa à sa chaise.

— Il s'est comparé lui-même à Moïse, dit-il. Mais nous savons qu'en face du paranormal, il faut être pratique, utilitariste. Je veux que Vanessa se rende en Colombie et le contacte. Je veux savoir s'il nous convient de l'accueillir en asile avant que les musulmans ne le fassent.

Vanessa comprit immédiatement l'allusion au Coran, qui prophétisait le retour de Jésus pour juger les vivants et les morts selon les préceptes essentiels des sourates : condamnation de l'hypocrisie et du mensonge. Un messie ambigu pouvait devenir, entre de mauvaises mains, une arme idéologique.

— À une occasion, Noël a affirmé descendre de la diaspora juive en Espagne, poursuivit le Premier Ministre. Certains pensent qu'il pourrait être le Messie.

— Et le Pape Noir ? objecta Preis en plissant ses yeux bleus. Nous avons des informations selon lesquelles Benoît XVI est mort et a été embaumé en secret.

— François Ier niera ce qui s'est passé, dit Vanessa. Après la mort de la Reine, l'Inquisiteur a effacé ses messages menaçants. Noël a alors clarifié que la souveraine des Britanniques avait péri pour n'avoir pas écouté les avertissements de Saint Edmond Edmond SJ.

— Quels avertissements ? demanda le Premier Ministre.

— Que la couronne britannique ne devait pas accepter les conseils du pape et d'un duc italien.

— Il fait référence à l'alliance entre le Vatican et les francs-maçons, intervint le Colonel. Tous deux, effrayés par la mort des trois agents, voulaient que les Britanniques lancent un nouvel attentat contre Noël. La Reine a accepté, furieuse, malgré l'avertissement de Noël que son conspirateur mourrait.

— Elle a même reçu une proposition d'emploi d'une femme britannique, ajouta Vanessa. C'était bien sûr le piège du troisième attentat, mais Noël l'a rejetée et, comme à son habitude, a offert guérison et pardon à la Reine.

— Et il n'y a eu que deux avertissements ? insista le Ministre.

Vanessa ferma les yeux un instant, ordonnant dans sa mémoire la série de vidéos que Noël Santander avait publiées.

— Il les a renforcés sur YouTube et Facebook, expliqua-t-elle, en soulignant la fin de son deuxième attaquant.

— Quelques heures après la mort de la Reine britannique, oui… Prix acquiesça, sombre.

— Et le Vatican a caché la mort du pape émérite pour que Noël doute de ses condamnations, conclut le Premier Ministre.

Vanessa hésita une seconde avant de parler. Elle savait que ce qu'elle allait dire sonnait, même ici, démesuré.

— Depuis que je le connais, il a quelque chose de très proche du don d'omniscience. C'est comme s'il entendait ce qu'on dit de lui, où qu'il soit.

Le Premier Ministre se leva de son siège et s'approcha de la fenêtre. Le ciel de Tel-Aviv commençait à se teinter de reflets jaunes sur la Méditerranée.

— Ses persécuteurs se sont déjà repentis, sentencia-t-il. Mais je sais qu'à Bogotá, on prépare un nouvel attentat contre lui avec l'une des familles les plus puissantes de Bucaramanga.

Vanessa referma le dossier et soutint son regard.

— S'ils insistent pour l'attaquer, dit-elle, ils s'exposent à un moment vraiment sinistre.

Journal de Noël Santander, 9 septembre 2022

Aujourd'hui, alors que les attentats contre moi continuent comme une procession interminable d'ombres, je dirige ces lignes vers toutes les nations, tous les croyants et les non-croyants du monde, pour que nous construisions ensemble – ici et maintenant – le royaume des cieux sur terre : le royaume de la bonté, de Dieu, ou de cette force quantique et secrète de la matière invisible que les physiciens annoncent sur leurs tableaux noirs comme s'ils invoquaient un ancien psaume.

J'écris dans la pénombre de mon bureau. La lumière jaunâtre d'une lampe à huile se mêle au faible éclat bleu qui entre par la fenêtre. Dehors, le vent traîne avec lui un murmure que je ne sais si c'est celui des feuilles des guayacans ou des pas de ceux qui me cherchent. Par moments, je sens que ma respiration fait trembler la flamme ; par moments, que quelque chose d'autre la secoue.

Au cours de ces deux années, la riche Inquisition – cette entité sans visage qui porte mille masques, mille soutanes, mille costumes diplomatiques – a tendu deux pièges pour me pousser à commettre des imprudences. Je ne parle pas au pluriel des deux prétendues inquisitions qui se combattent entre elles. C'en est une seule : un monstre bicéphale qui feint des disputes internes, en mettant en scène un schisme utile aux dramaturges de l'opinion publique. Ceux qui connaissent ses couloirs savent que le serpent n'a toujours eu qu'un seul venin, peu importe combien de langues il agite.

Le premier piège fut cette maison d'édition frauduleuse qui, sous le déguisement d'un mécénat littéraire, cherchait à m'escroquer. Le second fut le journal fictif de Cincinnati qui me tendit le piège le plus subtil : une combinaison de flatterie, d'espionnage et de menace. Des deux, je m'échappai à la dernière minute, comme celui qui évite l'embuscade d'un prédateur qui sentait déjà le sang.

Mais cela ne leur suffit pas.

Une nuit, je vis en cauchemar les visages des malfrats qui avaient comploté ma chute. Je les vis comme si une caméra descendait du ciel et révélait le plan général d'une scène déjà écrite. Je marchais sur l'un des chemins non pavés de la Mesa : une bande de terre rouge qui serpentait entre des abîmes et des cultures.

L'air était dense, immobile, et le silence si épais que chacun de mes pas semblait résonner dans une vallée souterraine.

À trente mètres de moi apparut un homme tenant un long machette dont la lame reflétait un éclat de soleil qui ne venait de nulle part. La lame vibrait comme si elle respirait. Je fis volte-face et vis un autre individu agitant nerveusement les mains sous son poncho, comme celui qui caresse une arme ou conjure une prière sombre. À ma droite, je distinguai deux hommes au visage rongé par la violence ; leurs yeux ne brillaient pas, ils absorbaient la lumière.

À ma gauche s'ouvrait une rizière sur des eaux boueuses. Le vent faisait des ondulations lentes à la surface, comme si dessous dormait un titan. C'était la meilleure option de fuite, bien que je sache qu'un autre assassin m'attendait à la sortie, à la limite où la culture cédait à un terrain sauvage.

J'étais entouré. Le ciel sembla alors se refermer comme une voûte de fer. Mon cœur cognait dans ma poitrine comme un tambour dans une cérémonie ancestrale.

Je n'avais d'autre choix que de fuir ou de mourir en essayant. Et là, entre la peur et la clarté, je levai les yeux et me confiai à la Création. Je ne prononçai pas un mot, mais je sentis que tout l'air de la nuit s'agenouillait avec moi.

Je me réveillai haletant, trempé de sueur froide, le pouls affolé comme si je courais encore. J'entendais encore le machette frôler le vent.

C'était samedi.

À l'aube du dimanche, alors que le rêve me tremblait encore dans les mains, les conspirateurs se réunirent en secret. Ils complotèrent avec l'aristocratie locale, me blâmant injustement de la mort de la Reine, et planifièrent ma fin avec d'anciens paramilitaires de la Mesa de los Santos, ce lotissement de maisons de vacances où l'élite de Bucaramanga célèbre des dîners et couvre des péchés.

Cinq ex-paramilitaires acceptèrent de me coincer dès que je foulerais leur territoire. Ils savaient – je ne sais comment – que je voyagerais ce week-end avec ma femme et ma belle-mère. Ils m'observaient comme des chasseurs anciens qui étudient le passage du cerf avant l'aube.

Mais la Création parle même à ceux qui la nient.

Avant cinq heures du matin, les alarmes des téléphones sonnèrent à Bucaramanga et aux alentours, annonçant un tremblement de terre imminent qui détruirait la ville. Le son fut un gémissement métallique, uniforme, comme si des milliers de trompettes invisibles jouaient en même temps. Il y eut de la panique, des cris, des pleurs, des prières improvisées.

Les chiens hurlèrent d'une manière qu'aucune sirène ne pourrait imiter.

N'ont-ils pas lu dans la Bible que là où habite un juste comme Lot, aucun malheur ne détruira la ville qu'il foule ?

Mais l'ignorance durcit le cœur plus que la pierre.

Les conspirateurs fuirent terrifiés par les chemins de traverse et les tunnels routiers. Tandis qu'ils lisent ces lignes – s'ils sont encore en vie –, ils savent qu'ils ont renoncé à leur attaque non par miséricorde, mais par terreur : un dernier sursaut agonisant de la conspiration financée par la pieuse Inquisition, dont les temples dorés cachent des sous-sols de peur.

Alors se produisit ce qui avait été annoncé.

Les anges dont se moquait tant le pape de gauche lui retirèrent leur assistance, le laissant à la merci des démons qu'il invoquait par ses propres malédictions. Je le vis – je ne sais si en vision ou en mémoire – s'incliner comme si une main gigantesque lui avait brisé l'esprit. Ce même jour, le pape s'effondra dans un fauteuil roulant.

Et depuis, la chrétienté se demande :

Comment Dieu laisse-t-il ainsi son représentant sur terre ?

La réponse n'est pas la mienne ; que chacun écoute sa conscience.

Malgré cela, la famille Figueras organisa un quatrième attentat contre ma vie.

Ils donnèrent au tueur cinq millions de dollars d'avance. Je le vis dans mes visions : un homme au sourire tordu, aux yeux enfoncés par l'avidité, aux doigts tremblants qui comptaient les billets comme s'il caressait des serpents. L'argent devint un fardeau si lourd qu'il chercha à s'en libérer de la seule façon qu'il connaissait : il s'enivra et engagea deux prostituées avant d'accomplir son exploit.

Pour avoir tripoté ses catins, le coquin ne boucla pas sa ceinture de sécurité. Le détail minime qui décide du destin d'un homme n'est pas toujours un acte monumental : parfois, c'est un bouton non attaché, un clic qu'on n'entend pas.

L'assassin Figueras accéléra dans un virage, aveuglé par le mélange de drogue, de plaisir et d'alcool. Les lumières du tunnel s'étiraient devant lui comme si le monde était une bande que Dieu rembobinait à toute vitesse.

Il serra le volant.

Il rit.

Il respira profondément.

Il donna un coup de volant qui ne lui appartenait pas.

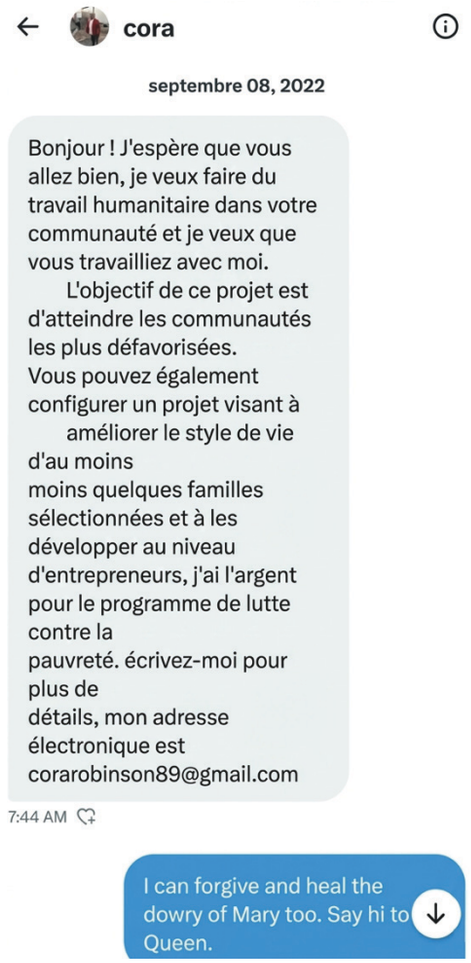
Et il s'écrasa contre un poteau d'éclairage.

Le choc fut immédiat. L'airbag de la Lamborghini – cette machine faite pour l'arrogance – fut plus lent que l'impact. Le corps de l'assassin brisa le verre de sécurité et fut projeté comme une poupée de chiffon, jusqu'à s'écraser contre le métal froid du poteau.

Sa mort fut silencieuse ; seul l'écho du moteur agonisant vibra dans la nuit.

Le Seigneur me révèle par sa protection que je suis la fin et le début de mon église, celle de Pierre l'Apôtre, non celle des châteaux administratifs ni des pactes secrets.

Je dénonce publiquement que le Vatican, de concert avec les agences de renseignement, me poursuit en tant qu'homme qui ne prêche que le message du Christ : celui de l'amour universel, de la réconciliation, du retour à l'ordre naturel qu'ils appellent – sans le comprendre – solution au changement climatique.



Mais ils sentent que, tel Savonarole, je menace les excès d'une institution pourrie par la gloire, l'argent et le pouvoir, comme le dénonçait déjà saint François d'Assise au Moyen Âge. Ils ne comprennent pas que ce n'est pas un homme qui les défie, mais leur propre conscience reflétée dans un miroir qu'ils voudraient briser.

Aujourd'hui, j'écris ces lignes pour qu'il en reste trace :

Je ne crains pas ceux qui me persécutent.

Je crains, oui, pour leurs âmes, qui marchent dans l'obscurité en croyant qu'elles voient.

Noël Santander
Bogotá, ou Jérusalem future 9 septembre 2022

22. Petrus Romanus

Journal de Noël Santander, 2 octobre 2022

Vers la mi-décembre 2019, avant la pandémie, je rêvai qu'une conflagration provoquée par la chaleur du soleil faisait fondre des zones entières de la planète. Ce n'était pas une métaphore : je voyais des villes dont les bâtiments se pliaient comme des chandelles de suif, des autoroutes qui s'amollissaient et engloutissaient les voitures, des océans qui bouillaient comme d'énormes chaudrons où flottaient, minuscules, les embarcations des empires.

Avec ma femme Leyla, nous montions dans un avion qui nous élevait au-dessus des autres pays. Ce n'était pas un vol commercial ; c'était plutôt un vaisseau silencieux, blanc, sans logos, qui attendait sur une piste isolée. Quand nous montâmes à bord, je sus – sans que personne me l'explique – qu'il s'agissait d'une nouvelle Arche : l'Arche de l'Amour. Non faite de bois, mais de sagesse.

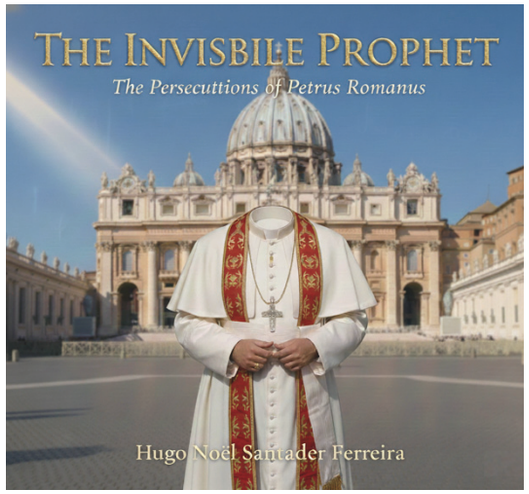
Au début, personne ne faisait attention à nous. Par les hublots, nous voyions les gens déambuler sur les pistes, occupés par leurs bagages, leurs téléphones, leurs affaires habituelles. Mais à mesure que la conflagration avançait – sécheresses soudaines sur certains continents, tornades sur d'autres, pandémies, gels et tsunamis –, ils commencèrent à remarquer que ce vaisseau restait intact, flottant à une hauteur sûre, tandis que tout autour devenait inhabitable. Alors, ils levaient les yeux vers nous, et des foules entières demandaient que nous les bénissions et les laissions monter.

Cette scène me rappela plus tard les histoires de Stalingrad que j'entendais enfant aux actualités : les derniers avions qui décollaient tandis que ceux restés au sol savaient qu'ils signaient leur arrêt de mort. L'élan des foules n'était pas de la dévotion, mais de la survie. Celui qui parviendrait à monter, qui convaincrait le pilote, qui se comporterait le mieux, serait sauvé.

Dans le rêve, cependant, Leyla et moi savions que tout le monde pouvait entrer. Ce vaisseau n'avait pas de limite de poids ni de sièges : c'était la sagesse elle-même, la reconnaissance de l'immortalité, le renoncement à la terreur de la mort que ceux qui tuent, volent et

gouvernent par la peur placent dans le cœur. Notre volonté était de descendre, d'ouvrir les portes et de leur dire : « Montez tous. Cette Arche de l'Amour est pour ceux qui acceptent que la vie ne se termine pas dans la tombe. »

À la lumière de mon passé, je sais que le vaisseau symbolise la sagesse contenue dans mes livres : des préceptes aussi anciens que l'humanité, qui tout au long de la vie nous ont permis de survivre au milieu du changement climatique causé par la bête 666 (haine-argent, mégalomanie-pouvoir et vanité-célébrité).



La conflagration provoquée par cette bête tricéphale, mieux décrite dans l'Apocalypse de saint Jean que dans les rapports du GIEC, est celle qui frappe le monde aujourd'hui. Que certains artistes la présentent sous forme de comédie noire – l'inspecteur Clouseau, Mr. Bean héritier du trône – ne la rend pas moins réelle. Au contraire : ils annoncent, sans le savoir, l'arrivée d'un prophète qui survit sans être agressif ni assassin, protégé seulement par la bonté et par une fortune qui irrite les puissants. Ceux qui se moquent de ce prophète ressemblent à l'inspecteur Dreyfus : ils se sentent impuissants, furieux et finissent par devenir fous en constatant encore et encore que, malgré leurs plans, l'innocent s'en sort indemne et que ce sont eux qui finissent mutilés par leur propre haine.

Je ne ressens ni culpabilité, ni orgueil, ni soulagement, ni peur quand je contemple ces visions. Seulement la présence. Le prophète n'est pas là pour dramatiser ses émotions, mais pour assumer une mission. Si Dieu la lui confie, c'est parce qu'il a vu en lui le caractère nécessaire. Le difficile n'est pas la vision, mais dominer l'impatience

face aux péchés d'autrui, contenir le vice de vouloir extirper l'erreur à coups de machette. Le prophète doit apprendre à corriger sans haïr, à dénoncer sans se venger.

Aujourd'hui, je corrige ce manuscrit altéré par les espions de l'Inquisition, ceux que j'ai aussi confrontés et vaincus début septembre de cette année à Rome, qui s'effondre déjà devant ces pages. Je les ai vus assis dans des cafés près de la Piazza Navona, déguisés en touristes, corrigeant des épreuves d'imprimerie où ils mutilaient mes mots. Ils ont cru qu'en adoucissant certains verbes et en omettant quelques noms, ils apaiseraient la colère de ceux qui les paient. Ils ignorent que le Verbe, une fois prononcé, ne leur appartient plus.

Le Seigneur m'a révélé le 1er septembre que je suis la réincarnation de Pierre le Romain, premier et dernier vicaire de son Église, victime de persécutions, comme je l'ai écrit dans le onzième chant de *Rey de Reyes* :

Rey de Reyes – Chant onzième – « Ma foi est depuis mes débuts »

Ma foi remonte à mes origines.
Dans une autre vie, je fus Pierre l'Apôtre,
Celui qui renia Jésus à trois reprises ;
Par Jéhovah, il n'y aura pas de quatrième.

Le Seigneur m'a remis les clefs sacrées,
Du ciel, de la terre et de l'enfer,
Pour juger selon la justice divine,
Comme porte-parole du Roi des Rois.

Voyez ce qu'ils ont fait de mon Église !
C'est en 2013 que le Seigneur, en pleurs,
Me dit que le pape ne croyait plus en Dieu
Et m'envoya à Pittsburgh pour l'annoncer.

Ratzinger eut la noblesse de renoncer
À exposer son peuple à la colère de Dieu,
Mais il se réfugia dans une mascarade :
Ne lit-il donc pas que Dieu voit tout ?

Les sept collines de Rome tomberont
Sous le Jugement terrible du Très-Juste,
Celui qu'ils crurent vaincre par le mensonge,
Par des perversités déjà ensevelies.

Ce même jour, le premier septembre, alors que je fuyais les dangers relatés dans le chapitre précédent, le Seigneur me parla avec la clarté que l'on n'expérimente qu'une ou deux fois dans la vie. Je marchais le cœur battant, mesurant la distance jusqu'à la prochaine sortie, révisant mentalement les routes d'évasion, quand la voix intérieure s'imposa sur le bruit du monde :

— Je t'ai choisi parce que tu ne me renieras pas une quatrième fois.

À cet instant, je compris. Non seulement à cause des persécutions actuelles, mais à cause d'un rêve de mon adolescence que j'avais jusqu'alors considéré comme un souvenir pieux sans grande conséquence.

Dans ce rêve de jeunesse, je marchais dans une cour lumineuse. Jésus s'approchait de moi avec un sourire serein. J'étais immensément heureux de le voir ; je ressentais la même joie qu'un enfant rendu à son père après une guerre. Quand il fut devant moi, il dit d'une voix ferme mais sans reproche :

— Tu me renieras.

Je répondis, scandalisé :

— Non, Seigneur, c'est impossible.

Je me réveillai avec le même mélange de joie et de perplexité. J'avais vu Jésus, mais ses mots me blessaient. Je le racontai à une tante pieuse, qui ne put que dire : « Peut-être est-ce un avertissement pour que tu sois fort quand l'heure viendra. » Pendant des années, je l'oubliai.

Maintenant, je comprenais. Je l'avais déjà renié trois fois, non par des blasphèmes ouverts mais par la peur : peur de la mort, des moqueries, qu'on me prenne pour un fou. Trois moments concrets où, par crainte de perdre la vie ou le prestige, j'avais tu la vérité qui m'était donnée. Il n'y aura pas de quatrième fois.

Pendant plus de onze ans, j'ai supporté silencieusement avec mon troupeau – les hommes et les femmes justes de bon cœur qui refusent de tuer, même en légitime défense – l'humilité que l'Église exige de tous ses saints et prophètes. J'ai tu jusqu'à ce que vienne le temps de publier ces textes qui ont commencé à voir le jour pendant la pandémie. Ce sont eux qui déchaînent la colère des assassins, des Illuminati, des agences qui se prêtent à être leurs instruments.

Les agences, en réalité, ne sont que des bureaux intermédiaires. Les vrais détenteurs du pouvoir agissent en coulisses. Ils n'osent même pas admettre qu'ils persécutent un prophète, car cela éveillerait un intérêt international qu'ils ne pourraient contrôler. C'est pourquoi leur stratégie a toujours été la censure silencieuse : des dénonciations anonymes sur les réseaux sociaux, des algorithmes qui cachent mes publications, des contrats qui se rompent sans explication. Le détail qui les désespère est que ceux qui participent à cette censure – ceux qui signent, qui donnent l'ordre, qui programment la machine – tombent malades, ont des accidents ou subissent des pertes inexplicables. Mais ils sont si attachés au monde qu'ils acceptent ces malheurs comme des « aléas du métier » et continuent, convaincus que ce qu'ils défendent est « l'ordre ».

Brève, presque involontaire, autobiographie d'un homme régi par l'amour et la bonté dans tous les cercles du monde.

Et c'est l'amour et la bonté la matière dont sont faits les dieux qui vivent aussi en moi : Shiva, le Messie, Bouddha, Confucius, Jeanne d'Arc, Baruch de Spinoza, Joseph – celui que ses frères vendirent –, Kali et tous les dieux et saints de bonnes intentions. Chacun occupe

une chambre concrète de mon âme : Shiva, celle du feu qui détruit pour purifier ; Bouddha, celle du silence qui écoute ; Jeanne d'Arc, celle du courage adolescent qui ne demande pas la permission ; Spinoza, celle de la raison qui ne s'agenouille pas devant les pots-de-vin ; Joseph, celle de la patience trahie qui finit par sauver ses traîtres.

Celui qui s'approche de Dieu, comme Dieu, est tout ; celui qui s'éloigne de Lui se réduit à son ego et aux souffrances que la solitude engendre, si finement soulignées par Martin Heidegger et Jean-Paul Sartre dans leurs écrits[1]. Quand une lectrice m'a demandé pourquoi j'avais tant lu, je lui ai répondu que je n'avais pas à justifier ma lecture ; c'est l'ignorant qui doit justifier son indolence. Lire est ce qui nous rend véritablement humains.

Comme Job, le Seigneur me dit que je suis le juste giflé soixante-dix-sept fois sept fois qui soutient une œuvre littéraire et cinématographique libre, sans peur d'exprimer des vérités universelles. Ceux qui m'ont attaqué subissent des défaites qu'ils ne comprennent pas et se demandent : « Est-ce donc vrai qu'il y a des forces spirituelles qui protègent les justes ? »

Pendant des décennies, j'ai supplié le Seigneur de contenir sa colère, mais les catastrophes naturelles qui nous dévastent – le prétendu changement climatique – sont attribuées exclusivement à la production industrielle de monoxyde de carbone. La « preuve » des techniciens, qui changent leurs modèles tous les quelques années, se fissure quand on regarde la carte : l'oscillation climatique frappe surtout l'hémisphère nord tandis que le discours officiel insiste sur une catastrophe uniforme. Ces dernières années, de plus, leurs prévisions se sont refroidies en même temps que les températures, et ceux qui prédisaient des déluges imminents – comme Gore ou Gingrich et leurs épigones – sont devenus des bouffons millionnaires. Les banquiers le savent bien : si la mer devait engloutir Miami, aucun fonds sensé ne prêterait des millions pour des tours face à la plage.

J'annonce que le changement climatique se dissipera à mesure que ce message se répandra, pour le bien-être de son troupeau. Un jour, je raconterai comment, à La Corogne, le Seigneur m'a permis d'intervenir directement dans cette balance.

Oint par Jésus, Roi des Rois, je serai, comme Dante dans sa *Comédie*, juge des vivants et des morts tout au long de ces chroniques de ma vie spirituelle. Non un juge qui condamne par caprice, mais

celui qui montre à chaque âme son propre visage, pour qu'elle décide si elle veut continuer à l'habiter.

Pour que des âmes plus pleines d'espoir construisent le royaume de la bonté avec une communauté unie de fils de Dieu égaux, sans peur d'une fin inexistante.

Vanessa Cañas gara sa Peugeot près du Parque de las Palmas, un îlot vert entouré d'immeubles d'une vingtaine d'étages dont les vitres reflétaient un soleil encore clément. L'air sentait le pain chaud et l'essence. D'un haut-parleur lointain parvenait une vieille cumbia ; au coin, un vendeur de minutes criait des promotions tandis qu'une grand-mère traînait un chariot de marché. La brise douce qui se glissait entre les palmiers côtiers lui effleura les joues et, l'espace d'une seconde, Vanessa eut l'impression d'être revenue dans une ville qui restait la même et, pourtant, ne l'attendait plus.

Elle traversa la rue en évitant une moto et entra dans un petit-déjeuner-terrasse face au parc : Pan Pa' Ya. L'intérieur était un mélange de vitrines en acier inoxydable, de plateaux de pain de yuca fumant, de buñuelos brillants d'huile et de tables en formica occupées par des familles, des ouvriers matinaux et un couple d'étudiants avec des ordinateurs portables ouverts. Une télévision dans un coin crachait des nouvelles de dernière minute sur l'Ukraine, les missiles, les sanctions.

Noël Santander l'accueillit avec une étreinte au pied de la terrasse.

— Ça fait si longtemps ! s'exclama-t-il avec le même sourire qu'il y a vingt-cinq ans. J'étais justement en train de lire des chroniqueurs. As-tu lu l'histoire du fonctionnaire qui a tué sa fille pour se venger de son ex-femme ?

Vanessa perçut l'odeur d'encre et de savon bon marché sur la chemise de Noël, et une vague de nostalgie lui traversa la poitrine.

— J'ai à peine eu le temps de dormir à Bogotá, s'excusa-t-elle en posant son sac sur la chaise en plastique. Le voyage a été une folie.

Un serveur s'approcha avec deux plateaux et servit deux bouillons de côte de bœuf, accompagnés de pain de yuca et de buñuelos encore croustillants. La vapeur monta en un nuage parfumé.

— J'ai pris la liberté de commander ton petit-déjeuner, dit Noël ; j'espère que tu n'es pas devenue végétarienne.

Vanessa fit non de la tête avec un sourire mêlant gratitude et une certaine réserve professionnelle.

— Je n'en suis pas encore là.

Elle prit la cuillère, goûta le bouillon : doux, pas trop salé, à point de gras. L'espace d'une seconde, le goût la ramena aux matins universitaires à Philadelphie, aux cantines étudiantes où tout avait un goût de carton.

— Nous nous inquiétons des menaces d'une troisième guerre mondiale, dit-elle déjà sur un ton de rapport, tout en remuant le bouillon.

— Ni le tsar de Russie ni le dirigeant des États-Unis ne pourront tirer un missile nucléaire, répondit-il comme s'il commentait le résultat d'un match de football.

Vanessa leva les yeux. Derrière lui, la télévision montrait des images de chars avançant sur la neige.

— Y a-t-il quelque chose qui l'en empêche ? demanda-t-elle, avec une pointe de ruse.

— Celui qui décidera de le faire mourra avant de faire le premier pas, dit Noël. N'as-tu pas lu mon journal ?

— Un peu, Vanessa sentit ses joues s'empourprer. Comme je l'ai dit aux membres du groupe WhatsApp de l'université, à propos de ton départ, on doit apprendre qu'il y a une différence entre le réel et la réalité…

Elle faisait référence à la nuit du 6 septembre. Quand Noël avait annoncé dans le chat que des agents internationaux voulaient l'éliminer, les réponses n'avaient pas tardé : emojis hilares, mèmes de Mr. Bean avec des bombes à la main, montages de l'inspecteur Clouseau trébuchant sur son propre pistolet. Martha avait envoyé une photo d'un bonnet en aluminium avec la légende « kit de base du prophète ». D'autres, plus cruels, avaient demandé s'il avait déjà réservé une place dans l'arche de Noé.

Vanessa, mal à l'aise, était intervenue avec un long message que très peu avaient lu jusqu'au bout : « Il y a une expérience religieuse, il y a une interprétation personnelle et il y a, en plus, des faits vérifiables. Il convient de les distinguer. » Quelques minutes plus tard, Noël avait quitté le groupe sans rien dire.

— Comme je l'ai écrit, continua Vanessa maintenant, en remuant le bouillon : vous avez, un, la connaissance académique de

l'expérience religieuse ; deux, vous croyez que ce qui vous est arrivé est vrai, et trois, il y a des preuves de ce que vous écrivez.

Noël médita plusieurs secondes, regardant la surface du bouillon comme s'il lisait dans les tourbillons de gras.

— Je n'aurais jamais cru que mes propres amis me trahiraient pour un visa américain, dit-il enfin.

— Si ici on tue n'importe qui pour cent mille pesos, répondit-elle avec un haussement d'épaules, que ne feraient-ils pas pour une green card ?

Noël acquiesça, perdu dans des images de son passé avec Martha et Vanessa elle-même, camarades de résidence à Temple University. Martha était rondelette, au visage allongé et à la personnalité présomptueuse, jalouse de quiconque surpassait ses talents précaires ; Vanessa était douce, ironique, mais réceptive et dotée de ce don rare de donner raison à chacun sans renoncer à la sienne.

Il se rappela un après-midi sur la terrasse surplombant la façade du théâtre de l'université. Martha avait dit, en haussant les épaules :

— Presque toute ma famille a été assassinée en Autriche, sous les nazis. Ils nous exterminaient.

Noël lui avait répondu que ses ancêtres avaient aussi été juifs, que son deuxième nom de famille – Ferreira – signifiait forgeron en portugais. Les présents, modelés par les stéréotypes à la mode, comprirent immédiatement. Qu'un Hispanique soit un lecteur vorace ne cadrait pas facilement avec leurs préjugés ; mais s'il était d'ascendance juive, l'anomalie était « expliquée ».

— Tu déranges beaucoup de gens en annonçant que certaines agences gouvernementales te persécutent, dit soudain Vanessa, poussée par un mélange d'affection et de mandat professionnel.

Noël haussa les sourcils, sincèrement surpris. Pendant un moment, elle douta si ce n'était pas l'une de ses performances.

— Sérieusement ? répliqua-t-il. La vérité, c'est que Dieu protège chacun de nous tous les jours. Pourquoi la plupart craignent-ils de faire confiance à la prédominance de l'amour et de la bonté ?

Vanessa pensa aux rapports qu'elle avait lus à Tel-Aviv, aux dossiers marqués d'eau, aux photos satellites du chemin des estorques. Elle se contenta de prendre un buñuelo.

— Qu'as-tu pensé de ma proposition ? demanda-t-elle, entrant enfin dans le vif du sujet.

— Ça pourrait être, répondit Noël. Mais cent mots pour deux dollars, c'est peu. Je veux qu'on discute de ce point avant de commencer, car j'ai déjà eu des problèmes à cause de l'ambiguïté de certains accords. Je parle d'*El Frente EE. UU.*.

— Combien veux-tu ? le coupa Vanessa, consciente que l'enregistreur de son téléphone était allumé dans son sac.

— J'ai lu que cinq dollars, c'est correct… murmura Noël, comme s'il citait un article académique.

Vanessa fit un rapide calcul mental. Le club privé de Tel-Aviv pouvait se le permettre ; de plus, cette somme rassurerait le prophète et, avec un peu de chance, le maintiendrait en train d'écrire pour eux et non pour quelque émir capricieux.

— D'accord, dit-elle enfin. C'est, comme je te l'ai déjà dit, pour le magazine d'un club privé de Tel-Aviv.

— Sur mes expériences mystiques seulement ?

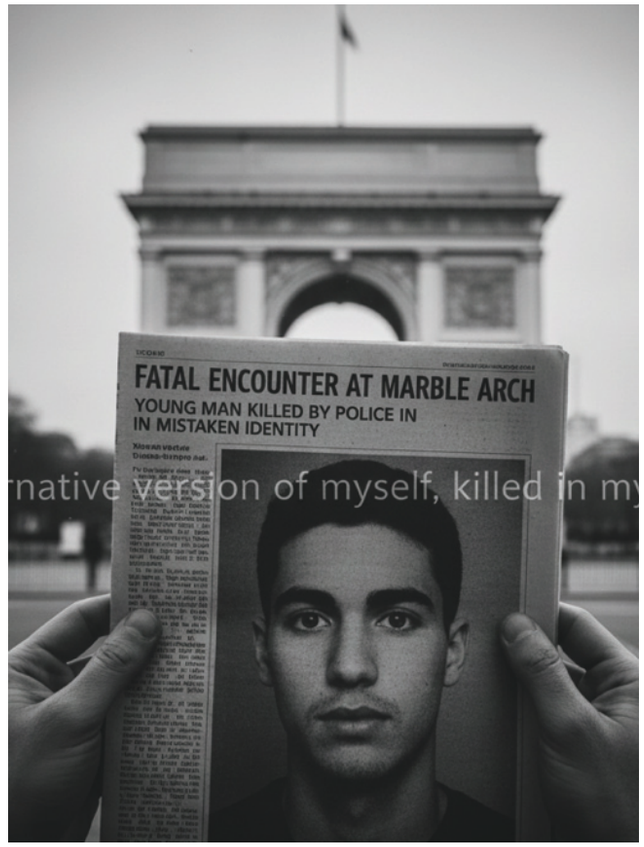
— Tu peux aussi écrire des essais et des paraboles, ajouta-t-elle ; nous voulons une trentaine d'articles avant la fin de l'année.

Vanessa ne dit pas que, derrière le magazine, il y avait des lecteurs très différents des membres du club : des analystes, des rabbins, des militaires à la retraite, quelque banquier curieux. Elle ne confessa pas non plus que, en écoutant Noël parler de missiles impossibles à tirer et de changement climatique arrêté par intercession, elle se sentait parfois comme l'inspecteur Dreyfus regardant, impuissant, le monde se plier en faveur de Clouseau.

Noël, en revanche, semblait en paix. Il tenait sa cuillère comme on empoigne une plume. Derrière lui, sur l'écran de la télévision, un commentateur criait que le monde se dirigeait vers le désastre. Il sourit à peine et murmura :

— Tout le monde entre dans l'avion, Vanessa. Le difficile, c'est de les convaincre de monter.

[1] Dieu est l'Être qui connaît l'univers depuis toutes les existences possibles. Pour comprendre cette ontologie, je renvoie le lecteur à mon livre *Ser Dios: Metafísica Global* (Santaley, 2024).



23. L'essai qui a enragé les gouvernants de Britannia

« Tsunami Lessons » (2005) est un bref article journalistique où j'esquisse les idées d'égalité planétaire qui irritent profondément l'infime 7 % qui accapare les ressources du monde : cette caste qui dirige non seulement le capital, mais aussi la petite bourgeoisie globale, la minorité éduquée qui constitue à peine le 20 % de l'humanité.

Ce 20 %, convaincu d'être libre, remplit sans le savoir le même rôle que les contremaîtres remplissaient pour les propriétaires d'esclaves dans le sud des États-Unis : des administrateurs obéissants de la souffrance d'autrui. À Londres, vivant au cœur de l'Empire financier, je voyais chaque jour les engrenages invisibles de ce système : des exécutifs qui parlaient de philanthropie tout en licenciant des employés ; des journaux qui publiaient les tragédies « convenables » ; des prêtres qui bénissaient les riches et surveillaient avec méfiance les immigrés. De l'intérieur, j'ai mieux compris la métaphore du Pharaon : pas besoin de fouet quand les contremaîtres sourient.

Vous et moi faisons aussi partie de ce groupe d'alphiles et de chevaux, cher lecteur. Par notre conformité, par notre silence, nous approuvons sans le vouloir des guerres, la faim et des souffrances sur l'autre 73 % de la planète.

J'ai écrit « Tsunami Lessons » depuis Londres, tandis que je travaillais chez Harrods — trois jours par semaine — et que je consacrais les quatre autres à écrire et à lire. J'ai publié l'essai en anglais, sur ma page HugoSantander.com, et je l'ai envoyé à une liste d'universitaires britanniques. C'était une époque étrange : écrire sur internet était encore vu comme une excentricité ; la presse imprimée dictait le canon, et l'opinion sincère recevait rarement d'écho. Je croyais — naïf — que des mots honnêtes pouvaient réveiller quelqu'un au milieu de tant de discours vides.

Personne ne m'a répondu. Aucune institution n'a émis de plainte formelle. Mais le Seigneur m'a révélé ensuite que ce texte avait été lu dans les cercles qui entourent la Couronne, et qu'ils l'avaient

considéré comme offensant : un étranger pointant l'hypocrisie morale de l'Empire.

Les signes de leur colère ont commencé à tomber comme des gouttes d'humidité qui précèdent la filtration majeure. Chaque fois que je sortais du pays et que je revenais, mes valises disparaissaient pendant deux ou trois jours ; à l'arrivée, elles venaient violées, avec des objets cassés, des carnets révisés et les pages palpées comme cherchant des explosifs. Un après-midi, un homme en costume sombre et coupe militaire s'est approché de moi dans la rue avec un sourire maladroit : le type d'espion qui n'arrive pas à feindre la naturalité. Plus tard, des « admiratrices » ont commencé à m'écrire qui voulaient me connaître en personne. Des photographies parfaites, des biographies fabriquées : le théâtre de la séduction opérative.

L'article est resté archivé dans ma mémoire, jusqu'à ce que je le republie aujourd'hui à cause de la chaîne d'attentats que l'Esprit Saint a vaincus un par un. La patience de Dieu — je l'ai su alors — arrivait à sa limite. Ceux qui conspiraient contre les justes recevraient ce qu'ils avaient semé. Et cet avertissement est arrivé juste avant la mort de la Reine des Celtes, à qui ils induisaient à signer un troisième attentat contre moi.

Je ne savais pas que les Britanniques me poursuivaient. J'ai su ensuite qu'ils avaient planifié de m'éliminer un 7 juillet 2005 à cause de cet essai, publié sur ma page électronique.

Je le transcris maintenant tel qu'il a été écrit :

Leçons du tsunami

Deux ans après les événements du 11 septembre, un autre désastre, cette fois causé par ce que l'intellectualité de notre temps appelle la nature, a détruit certaines des attractions touristiques favorites de l'Orient.

En conséquence, plusieurs de nos gouvernants et banquiers les plus influents ont annoncé le début d'une nouvelle ère, dans laquelle seront abrogées les mesures économiques qui ont assuré la misère et l'exploitation des pauvres.

Leur philanthropie bien publicisée contraste avec l'humeur égoïste enregistrée à Washington heures avant le tsunami. Le 23 décembre, Elizabeth Becker du New York Times a cité certains fonctionnaires de l'administration qui lui ont dit que le budget d'aide alimentaire pour l'année fiscale qui a commencé le 1er octobre était au moins 600 millions de dollars en moins de ce que les organisations caritatives et les agences d'aide auraient besoin pour mener à bien les programmes actuels.

En conséquence, des organisations comme Catholic Relief Services ont dû réduire des programmes au Malawi, à Madagascar et en Indonésie.

La solidarité sans précédent du G-8 dont ont bénéficié les victimes du tsunami ces dernières semaines n'est pas due principalement à l'attention que leur souffrance a suscitée dans les médias occidentaux, mais au fait insolite que leur tragédie a été partagée par quelque trois mille citoyens des nations les plus prospères du monde.

Les vagues du tsunami n'ont pas pu distinguer entre natifs et Européens, titulaires de cartes de crédit et travailleurs mal payés, touristes et serviteurs, orphelins et abuseurs d'enfants.

La mort a imposé sa certitude écrasante sur ceux éduqués dans le privilège de vivre dans les nations les plus riches et les plus sûres du monde, et sur ceux qui luttaient sous la menace constante de la faim, de l'humiliation et de l'incertitude.

Ce n'est pas en vain qu'une journaliste britannique surprise par l'événement a décrit l'attitude des médias asiatiques comme « stoïque », car elle pouvait à peine comprendre la résignation d'un peuple trop familiarisé avec la mort, et elle, comme beaucoup de journalistes, ne se rappelait pas les 138 000 morts du tsunami de 1991 au Bangladesh.

Comme lors du tremblement de terre et du tsunami de 1755 qui a détruit la ville de Lisbonne, plusieurs écrivains ont signalé la possibilité ou l'impossibilité d'un Dieu punisseur.

Ces spéculations, déjà discutées par Voltaire et Rousseau, sont plus indicatives d'un sentiment croissant de culpabilité parmi les journalistes occidentaux.

Pendant des décennies, la côte indonésienne, thaïlandaise et de l'est de l'Inde a été dénoncée comme un centre proéminent de prostitution et de pornographie infantile.

Selon le rapport du Département d'État des États-Unis de 2004 sur la traite des personnes, le Sri Lanka, l'Indonésie et la Thaïlande sont des « pays d'origine, de transit et de destination pour les personnes objet de traite à des fins d'exploitation sexuelle ».

Andrea Bertone, directrice de HumanTrafficking.org, informe que « dans ces zones, il peut y avoir des touristes sexuels avec enfants qui viennent en vacances et sont des touristes sexuels avec enfants situationnels, ou bien ce sont des pédophiles qui en réalité peuvent vivre dans la zone ».

À peine quelques jours après le tsunami, un fonctionnaire de l'UNICEF a rapporté avoir reçu un message texte non sollicité, demandant quel type d'enfant il préférerait.

Une fois de plus, l'univers a souligné notre fragilité. En vain nous semblons grands (Inutilement nous semblons grands), écrit le poète portugais Fernando Pessoa, car face à la destruction et à la décadence, nous avons appris à déplorer la certitude de la mort au lieu de célébrer le miracle de vivre :

La mer ment ; les vents gémissent en secret
En Éole captifs ;
Seul, avec les pointes du trident, les vastes
eaux Neptune fronce ;

Et la plage blanche se peuple de petits
Éclats sous le soleil fulgurant.
Inutilement nous semblons grands.
Rien, dans le monde distant,

Ne reconnaît dans sa grandeur notre vue

Ou avec raison nous sert.
Si ici, depuis une mer calme, mes fonds j'aperçois

Trois ondes l'effacent,
Que me fera la mer sur la plage,
Écho de Saturne ?

Londres, 6 janvier 2005

Vérités inconfortables qui ont offensé des puissants qui entouraient la Couronne britannique. Le plan de m'assassiner est né alors, et sa première tentative a eu lieu au retour de l'enterrement du grand-père de mon ex-épouse, Ulises Dupont, en juin 2005.

Après avoir traversé la Manche, les passagers avons débouché dans un hall souterrain vaste et silencieux. C'était un couloir blanc, aseptisé, aux plafonds hauts comme des tunnels de théâtre : un scénario où chaque figure semblait un acteur attendant son repère.

— Step aside, sir — m'a ordonné un gendarme, signalant du menton un homme en costume sombre qui m'attendait quelques mètres plus loin.

L'agent avait les cheveux coupés ras, une mâchoire de soldat et un visage si neutre qu'il semblait conçu pour ne pas être remembered. J'ai marché vers lui. Michelle est restée quelques pas en arrière, les sourcils froncés.

— Passport — a-t-il ordonné d'une voix dure.

— Vous avez un visage de terroriste, monsieur — a-t-il dit, sans une goutte d'humour.

J'ai pris une inspiration.

— Oui, je sais. On me prend souvent pour un Pakistanais ou un Arabe — ai-je répondu avec un sourire britannique : l'humour comme bouclier.

Il n'a pas souri.

A commencé un interrogatoire inutile :

— D'où êtes-vous ?

— De Bucaramanga, Colombie.

— C'est votre village ?

— C'est une ville. Nous avons aussi des villes, vous savez ?

— Village ou ville, c'est pareil. Et que faites-vous ?

— Je travaille chez Harrods.

— Dans quel département ?

— Haute couture infantile.

— Des vêtements assez chers, n'est-ce pas ?

Pendant qu'il posait des questions, je voyais du coin de l'œil Michelle discuter avec l'autre gendarme. Elle pointait vers moi avec indignation. Plus tard, j'ai su qu'elle exigeait des explications : elle n'a pas bougé de là où elle était.

L'agent — que j'ai baptisé mentalement Johnny English — a feuilleté mon passeport comme qui évalue une pièce défectueuse.

En le rendant, j'ai murmuré :

— Je suis ravi d'avoir été l'élu.

— Je suis sûr que vous ne vouliez pas dire cela, monsieur — a-t-il répondu, glacial.

Nous sommes sortis. Mais je savais que je n'étais pas sorti.

La surveillance à Londres

Depuis ce jour, j'ai senti que la ville entière m'observait. Et Londres, avec son élégance humide, est un théâtre parfait pour les ombres. Hyde Park, où je marchais chaque matin en direction de Harrods, est devenu un mélange de refuge et de scénario. Par moments, je jouissais des jardins italiens ; par moments, une figure répétée sur différents sentiers me faisait soupçonner qu'ils suivaient mes pas.

À Baker Street, je lisais The Guardian, Le Monde, Frankfurter Allgemeine, pensant que peut-être le détective en bronze au coin — Sherlock Holmes — serait le seul à croire mon histoire.

Dans la paroisse catholique proche, le prêtre arriviste nous évitait : il n'était pas riche, il était immigré et ne rentrait pas dans ses banquets de bienfaisance. Une messe en latin a suffi pour le confirmer. J'ai murmuré quelque chose à Michelle en français et un vieillard, d'une voix sèche, s'est tourné :

— Quare loquuntur in domo Domini ?

Je lui ai répondu en anglais. Il s'est tourné, humilié. L'apparence commande à Londres plus que la charité.

L'ironie a été amère : j'ai attrapé une femme enceinte en pleine chute dans le métro, mais l'acte a été reçu avec confusion au lieu de gratitude. Elle est partie en silence, et un autre passager a commenté l'insolite de voir un 'voleur blanc'. Dans cette ville, la amabilité est regardée avec suspicion et les stéréotypes s'imposent à la réalité.

Le rendez-vous du 7 juillet

Entre-temps, l'« admiratrice » insistait pour nous voir. Sa photographie — parfaite, lumineuse — avait la fausseté des masques. Nous avons programmé une rencontre pour le matin du 7 juillet 2005.

La nuit précédente, j'ai dormi inquiet. Mon père Hugo, à Bucaramanga, a rêvé que trois taureaux furieux me poursuivaient dans les rues de Londres. Ce rêve serait la clé qui ajuste toutes les pièces.

Quand le téléphone a sonné, j'étais encore à la maison.

— I changed my mind — ai-je dit.

— Very well — a répondu la voix, froide comme du verre.

Minutes après, ont commencé les attentats de Londres.

Éduqué en documentaire par Temple University, j'ai pris ma caméra numérique et je suis sorti filmer. J'ai enregistré des couples s'embrassant, des autobus arrêtés, des regards perdus : Londres converti en scénario de tragédie contenue.

En rentrant à la maison, je l'ai su :

quelqu'un était entré.

Tiroirs ouverts. Papiers désordonnés. Un carnet révisé. Et, sur l'étagère, une icône religieuse tournée à l'envers, comme s'ils m'avaient touché le front avec un doigt froid. Ce n'était pas un vol : c'était un message.

La violation symbolique était claire : pour eux, j'étais un ennemi spirituel.

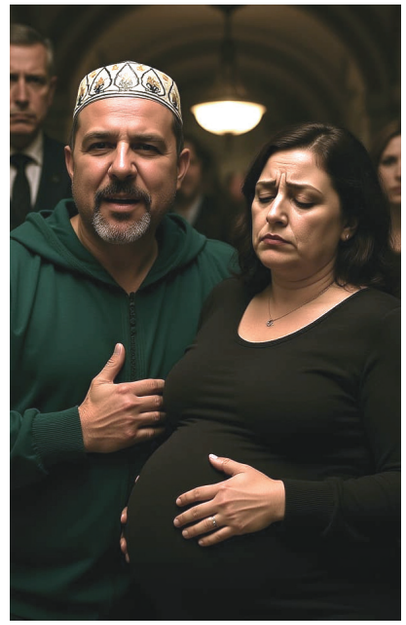
Jean Charles de Menezes — Le miroir mortel

Semaines après, à deux pâtés de maisons de chez moi, à Marble Arch, la police a exécuté un jeune Brésilien, mon âge, ma complexion, mes traits.

Quand j'ai vu sa photographie, j'ai senti un courant électrique qui m'a laissé sans souffle. C'était comme voir mon propre cadavre publié par erreur. Une version alternative de moi, assassiné à ma place.

Ce moment est le cœur de ce chapitre :

la certitude brutale que le monde avait visé moi et avait raté de millimètres.



Alors a appelé l'admiratrice :

— Let's reschedule our meeting.

— No, thank you.

— Why?

— A man has been killed.

— You're afraid because of one dead man?

— Yes. I am.

Elle a raccroché. Elle n'a jamais rappelé.

La fuite — Fermer le cercle

Les enquêtes internationales pour la mort de Menezes ont apaisé temporairement la fureur institutionnelle. Pourtant, les pressions continuaient : surveillance, silences, valises révisées, regards inquisiteurs du clergé, la perception d'être piégé à l'intérieur du même système que j'ai dénoncé dans « Tsunami Lessons ».

En novembre de cette année, j'ai pris un vol pour Bucaramanga. Au décollage, j'ai compris que ma marche était inévitable : on ne peut pas rester pour toujours dans la hacienda du Pharaon si on a déjà vu comment fonctionne le fouet.

Mon exil de Londres a été une perte, car, comme l'a proclamé le docteur Johnson, qui est fatigué de Londres est fatigué de la vie. Loin d'être fatigué d'elle, j'aimais la ville pour ses représentations théâtrales, que j'avais l'opportunité de voir presque chaque jour pendant mes années là-bas.

Mais partir est devenu la conclusion logique de ce que j'avais écrit au début : si un homme refuse de servir comme contremaître du système, le système essaiera de le détruire.

Si ce n'est pas dans cette vie, j'ai la certitude que je reviendrai à Londres — cette fois comme le chevalier respecté que j'ai toujours été.

24. Le but prophétique de la fiction

Notre génération réagit aux désastres naturels avec la même nonchalance que les anciens habitants de Pompéi.

Sceptiques face aux conséquences fatales de l'éruption du Vésuve, la majorité des citoyens de classe haute ont préféré rester dans la ville.

La pluie de pierres chaudes semblait bénigne selon leur perception ; leurs palais et thermes représentaient, selon leur bon sens, des refuges solides.

Une masse de poix et de cendre est tombée du ciel, les détruisant instantanément et les préservant pour la postérité.

Les ruines de Pompéi et ses habitants carbonisés révèlent aujourd'hui une société esclavagiste qui a vécu avec cruauté.

Selon les sciences occultes, toute ville est détruite pour avoir abandonné l'amour et la bonté ; les Romains, les Aztèques, les napoléoniens et les Allemands sont une succession de la même hamartie.

Comme Isaac Asimov l'exprime dans son histoire d'Égypte, les historiens traditionnels ont vu des signes de déclin dans la cessation des activités belliqueuses, quand nos sensibilités pointent vers la civilisation et le progrès.

Pompéi reste comme une lampe pétrifiée. La cendre, en tombant, a agi comme un moule ; le temps, en passant, a agi comme musée, et l'œil moderne, en regardant, agit

comme juge. Cette triple opération convertit Pompéi en allégorie de toute époque qui confond stabilité avec éternité. Là, dans des rues encore lisibles, apparaît la confiance humaine dans le mur, dans la pierre, dans la voûte. Le citoyen accommodé croyait habiter une forteresse. Le marbre semblait promesse et la colonne semblait destin, tandis que le bain public semblait civilisation invulnérable. Le Vésuve a converti cette confiance en une enseignement écrit avec de la poix.

La fiction prophétique naît d'allégories ainsi. La prophétie, dans sa forme classique, offre des images qui traversaient des générations : une vallée d'os, une ville en flammes, une mer qui s'ouvre, une balance, un sceau, une trompette. Les impositions du positivisme ont fait de ces révélations des hyperboles, si ce n'est des symboles sous le filtre de théologiens sophistiqués, mais chacune survit intacte, comme fiction prophétique, c'est-à-dire comme narrative vraisemblable, car non vérifiable. Le mythe sacré conserve ainsi son impulsion comme paradigme : il nous présente une narrative historique, aussi questionnable que n'importe quelle histoire écrite, selon ce que dicte l'historiographie, et la rend miroir du présent.

L'un des grands mérites de Joseph Campbell consiste à avoir montré que les narratives de fiction modernes remplissent, sans aspiration religieuse explicite, la fonction que pendant des millénaires ont exercée les récits prophétiques. Cette fonction se déploie depuis la psychologie humaine et depuis l'expérience intérieure. Dans une époque qui privilégie l'autonomie de la conscience, le mythe réapparaît comme structure vive du sens. Grandir exige une narrative modèle, une carte symbolique qui conduise par le labyrinthe de l'existence du même mode que le fil d'Ariane a conduit Thésée vers la sortie et la victoire. Ce fil octroie orientation, continuité et but au parcours vital.

Les archétypes que Jung a identifiés dans la psyché collective, et qui pendant des siècles se sont exprimés dans les Écritures, continuent d'agir aujourd'hui à travers des formes narratives séculaires. Là où le Genèse relate l'origine du monde et le drame de la conscience, des sagas contemporaines comme Star Wars articulent le même conflit dans un langage accordé à la sensibilité moderne. Le mythe persévère comme traduction constante de l'expérience humaine fondamentale.

Le Genèse s'ouvre avec un principe créateur qui ordonne le chaos, sépare la lumière des ténèbres et confère sens au cosmos. Dans Star Wars, ce principe se manifeste comme la Force : une énergie qui traverse toutes les choses et soutient l'équilibre de l'univers. Dans les deux récits, la création acquiert une valeur symbolique : l'instauration du sens face à l'indistinction primordiale. Le Logos biblique et la Force cinématographique remplissent une fonction analogue comme fondement de l'ordre.

De cet origine émerge une tension centrale entre lumière et obscurité, entre harmonie et dissolution. Cette dualité exprime une dynamique intérieure de la conscience. Le serpent de l'Éden et le côté obscur de la Force représentent la même ambiguïté : la capacité de détourner le désir par des promesses de plénitude immédiate. Le conflit surgit quand l'aspiration au bien perd cohérence intérieure.

Les deux récits évoquent un état originel d'harmonie. L'Éden biblique trouve sa correspondance symbolique dans la République galactique antérieure à sa corruption. Ce passé idéal agit comme référence axiale : quelque chose d'essentiel se fracture et l'histoire se déploie comme réponse à cette fracture. La chute surgit de l'aspiration au domaine, à la connaissance ou au pouvoir sans intégration éthique. Adam et Anakin Skywalker incarnent ainsi la figure de l'Élu qui concentre le destin collectif et le tend jusqu'à la limite.

La figure du père tombé acquiert alors centralité. Adam transmet à l'humanité une blessure originelle ; Darth Vader incarne l'autorité détournée qui exige réconciliation. Le mythe introduit le fils comme agent restaurateur. Luke Skywalker, comme les figures messianiques latentes du récit biblique, rétablit le lien originel par la fidélité au bien intérieur. La révélation décisive — « je suis ton père » — remplit la fonction d'une vérité transformatrice qui reconfigure l'identité et oriente le destin.

Le chemin vers cette intégration s'exprime comme exil et traversée. L'expulsion de l'Éden et le départ de Luke de Tatooine symbolisent la nécessité d'abandonner la sécurité initiale pour déployer la maturité. Le voyage implique épreuve, discipline et confrontation intérieure. Pour cela, le mythe introduit la figure du mentor lumineux : le Dieu qui instruit, le vieillard sage, Obi-Wan, Yoda. Le maître oriente, réveille et fortifie la liberté du héros.

La culmination du récit se manifeste comme intégration et restauration. Le sacrifice final de Vader et la promesse biblique de

renouvellement expriment une même intuition : l'ordre se rétablit quand l'ombre se reconnaît et se transforme. Le mythe enseigne que la rédemption advient comme acte intérieur avec résonance universelle.

Ainsi, Star Wars prolonge le Genèse dans un nouveau langage symbolique. Tandis que la Bible est présentée comme obsolète pour se présenter, selon ses exégètes, dans une clé prétendument théologique, le cinéma révèle que la clé essentielle de toute narrative est psychologique ; le voyage essentiel reste.

La narrative traverse la modernité comme une forme renouvelée de prophétie. Dans ce déplacement, elle continue d'offrir à chaque génération une image d'elle-même orientée vers le bien, la conscience et la réconciliation. Là où l'information se dissout en chiffres, la fiction restitue sens.

Dans Les Derniers Jours de Pompéi, la cendre volcanique se convertit en miroir du ciment contemporain. L'illusion de refuge qu'offraient les solides constructions romaines se reflète aujourd'hui dans l'économie des assurances, dans les tours de verre et dans les fonds d'investissement qui promettent blindage face au désastre. La nonchalance de l'élite pompéienne trouve son équivalent dans la sérénité avec laquelle la conscience moderne consomme des titres sur tremblements de terre, inondations, incendies forestiers, ouragans, guerres, effondrements de barrages ou migrations massives. On observe, on commente, on partage et on passe la page. Si l'humanité apprend lentement quand la leçon se présente comme chiffre, son apprentissage devient immédiat quand cette leçon adopte forme de narrative apocalyptique.

Le but prophétique de la fiction consiste, par conséquent, à transformer la sagesse en présent. Les nombres informent avec précision, mais ne touchent pas. Les graphiques persuadent l'esprit ; le personnage persuade l'âme. La statistique décrit ; la scène révèle. La nouvelle énumère ; le roman incarne. La science offre causalité ; la fiction offre signification. Et ce signification, transmis par le roman, le conte, le théâtre ou le cinéma, agit comme boussole morale.

Bulwer-Lytton convertit l'érudition historique en un outil éthique et montre comment la grandeur technique de Rome cohabitait avec une profonde fracture sociale. Sa maîtrise des sources classiques, de la vie quotidienne romaine et de la mentalité du Ier

siècle apr. J.-C. se manifeste dans des scènes où la beauté et la cruauté s'entrelacent sans dissimulation.

Un premier exemple apparaît dans la description des maisons pompéiennes. L'auteur recrée avec minutie archéologique des fresques, des mosaïques, des péristyles lumineux et des triclinia raffinés. Le lecteur perçoit le goût esthétique de l'élite et la connaissance architecturale de l'auteur. Cependant, ces mêmes maisons sont traversées par la présence silencieuse des esclaves : figures qui servent le vin, préparent les banquets et soutiennent l'oisiveté de leurs maîtres. Le luxe ne cache pas la chaîne : l'évidence.

Un autre exemple décisif se trouve dans la vie sociale et festive de Pompéi. Banquets, représentations publiques et célébrations privées montrent une société livrée au plaisir, à l'ingéniosité rhétorique et au raffinement intellectuel. Des personnages cultivés citent des poètes et discutent philosophie, mais sous cette surface élégante palpite la peur domestique : la crainte du châtiment, de la rébellion latente, d'une violence quotidienne normalisée. La fête coexiste avec une tension constante, comme si la civilisation intuait que son ordre se soutient sur une injustice structurelle.

La figure d'Arbaces, le prêtre égyptien, condense cette dégradation. En lui s'incarne le cynisme religieux et l'instrumentalisation du pouvoir spirituel dans une société qui a vidé de contenu éthique ses formes sacrées. Bulwer-Lytton dramatise ainsi la décadence morale décrite par Juvénal ou Tacite : la religion subsiste comme spectacle et mécanisme de contrôle, tandis que la compassion et la justice perdent centralité. Le raffinement intellectuel cohabite avec la cruauté calculée.

Cette même logique se révèle dans le traitement du spectacle et de la violence. Les références aux jeux, au goût pour la souffrance d'autrui et à l'indifférence face à la mort montrent une Rome techniquement avancée et esthétiquement sophistiquée, mais moralement érodée. Le plaisir esthétique et l'horreur ne s'excluent pas : ils se renforcent dans la vie quotidienne.

C'est pourquoi, quand arrive la catastrophe, elle ne se présente pas seulement comme phénomène naturel, mais comme révélation métaphysique. La cendre du Vésuve arrache le voile rhétorique de la grandeur impériale et laisse exposée la vérité structurelle de la ville. Corps carbonisés, maisons ensevelies et objets arrêtés dans le temps révèlent une société esclavagiste, cruelle et incapable de soutenir

éthiquement la splendeur qu'elle avait atteinte. La ruine dit ce que le discours du pouvoir occultait.

Pompéi se convertit ainsi en paradigme : une civilisation où poésie, luxe et technique cohabitent avec chaînes, peur et déshumanisation. Bulwer-Lytton parvient à ce que le roman transcende le récit historique et fonctionne comme diagnostic moral de toute culture qui atteint la splendeur externe tout en négligeant son centre éthique.

Vers une civilisation mûre

Les traditions sapientielles et occultes ont conçu la cité comme un organisme spirituel soumis à des lois métaphysiques qui dépassent les seules lois juridiques. L'hermétisme a affirmé qu'il existe une correspondance constante entre l'invisible et le visible : lorsque l'âme collective se désordonne, les formes extérieures perdent leur cohérence. Une ville peut conserver des codes, des institutions et des discours de légalité, et pourtant avoir érodé son intelligence morale.

L'astrologie mondaine, consacrée à l'étude des royaumes et des communautés, a parlé de climats éthiques. Lorsqu'une société tolère l'injustice et normalise l'impunité, ce climat se densifie. L'apparition du crime ne surgit alors pas comme une anomalie, mais comme une manifestation. Le citoyen intègre commence à devenir gênant ; celui qui transgresse s'adapte mieux au nouvel équilibre. L'inversion morale précède toujours la crise structurelle.

La Kabbale a décrit ce processus comme une fracture du récipient commun. Là où la compassion se refroidit et où la loi se sépare de la miséricorde, le flux vital s'interrompt. La cité perd l'oreille pour l'avertissement et confond châtiment et justice, ruse et vertu. La correction arrive alors non comme vengeance, mais comme *tikkoun* : une tentative de restauration de l'ordre profond.

Le gnosticisme historique a interprété ces dynamiques comme un durcissement du pouvoir. Lorsque l'autorité s'absolutise, elle persécute ce qui se souvient encore du bien. Le juste dérange parce qu'il révèle ; le corrompu se mimétise parce qu'il confirme le système. Ce n'est pas l'absence de normes qui favorise la décadence, mais la perte de leur sens.

L'alchimie spirituelle a nommé cet état *putrefactio* : non comme condamnation, mais comme phase préalable à toute transformation.

Lorsque l'argent devient la valeur suprême et le pouvoir la fin ultime, l'organisme urbain développe de la fièvre. La violence, le mensonge et l'impunité ne sont pas des causes premières, mais les symptômes d'une dégradation antérieure du cœur collectif.

Emanuel Swedenborg a formulé cette loi avec une clarté particulière. Selon ses visions, les sociétés infernales reçoivent des gouvernants accordés à leur état spirituel. Plus l'amour du bien et de la vérité se corrompt parmi les citoyens, plus il devient permis que le pouvoir soit exercé par des figures qui reflètent ce désordre. Le mauvais gouvernant n'apparaît donc pas seulement comme une injustice imposée de l'extérieur, mais comme le miroir du climat moral dominant. Un président corrompu et sanguinaire qui gouverne une nation n'est pas un châtiment divin, mais un fléau imposé pour contenir la majorité de citoyens tout aussi corrompus et meurtriers.

Les tragiques grecs ont nommé cette déviation par le terme *hamartía* : l'arrogance du gouvernant qui s'attribue une autorité démesurée. Le pouvoir est alors conçu comme une licence pour humilier, faire taire ou tuer, sous la conviction d'occuper un plan supérieur à l'ordre moral.

Avant Œdipe, Athènes avait déjà manifesté une indolence civique décisive. La cité avait consenti au sacrifice d'innocents à l'Effigie, acceptant le transfert rituel de la culpabilité collective. Ce geste permit de préserver l'apparence de l'ordre tandis que la violence se trouvait institutionnalisée. La communauté apprit à cohabiter avec

l'injustice dès lors qu'elle adoptait une forme symbolique et réglementée.

Sur ce sol émerge Œdipe. Son autorité rencontre une *polis* habituée à déplacer la responsabilité. Dans *Œdipe Roi*, l'hamartía s'exprime lorsqu'il exerce la violence contre Laïos et lorsqu'il discrédite Tirésias pour avoir énoncé la vérité. L'abus de pouvoir apparaît comme le prolongement d'une pédagogie civique antérieure : le gouvernant agit selon ce que la cité a appris à tolérer.

La déviation du roi se projette alors sur le corps politique. L'injustice exercée depuis le sommet du pouvoir se traduit par une corruption de l'air commun. La peste qui ravage Athènes révèle la continuité entre indolence sociale, abus d'autorité et désordre collectif. Le mal qui afflige la cité condense une chaîne préalable de concessions morales.

La tragédie montre ainsi une loi sévère : lorsque la communauté accepte le sacrifice de l'innocent, le pouvoir apprend à exercer la violence ; lorsque le pouvoir déborde, la cité tombe malade. L'hamartía se manifeste comme un geste partagé, inscrit dans la relation entre citoyenneté, autorité et vérité.

Les Romains, les Aztèques, les empires modernes et les sociétés contemporaines, chacun avec sa singularité historique, participent de cette même démesure. La grandeur matérielle tombe amoureuse d'elle-même et oublie son centre éthique. À ce point, le pouvoir cesse d'imposer la justice pour distribuer l'impunité.

L'histoire montre le cycle avec sobriété : la civilisation s'élève, s'étend, se durcit et décline.

La fiction prophétique ne cherche pas à désigner des coupables ni à annoncer des dates ; sa fonction est plus précise et plus exigeante : interrompre le cycle dans la conscience individuelle et, de là, ouvrir la possibilité d'une transformation dans la conscience collective.

Alors que l'histoire traditionnelle étudie les civilisations selon la domination d'une élite sur des nations et des continents, nos sensibilités pointent vers une autre définition du civilisé, où la maturité s'évalue selon la capacité de coopération.

Le progrès signifie capacité de renoncement au pillage. La grandeur signifie capacité d'organiser le bien-être, de distribuer la justice, de cultiver l'art, de construire des institutions stables, de protéger les vulnérables, de prendre soin de la terre. La paix cesse d'être une pause et devient un sommet.

Ce sommet requiert un centre : une humanité dotée de technologies capables de transformer la planète a besoin d'une éthique capable de guider la technologie.

Une humanité dotée d'armes capables d'effacer des villes a besoin d'une spiritualité capable de désarmer le cœur. Une humanité dotée de réseaux capables de multiplier les rumeurs a besoin d'une culture capable d'honorer la vérité.

Lennon, Luther King et Kierkegaard

Dans cette ligne, John Lennon apparaît comme un prophète culturel. Sa prophétie adopte la forme de la chanson, car la musique, pour paraphraser Hegel, est l'expression sensible de l'idée comme intuition.

Un traité philosophique atteint peu de lecteurs ; une mélodie atteint des millions. *Imagine* est devenu un psaume séculier, une prière d'utopie, une liturgie d'espérance. La chanson exprime un monde où chaque être humain se perçoit comme égal, aussi important que l'autre.

Imagine qu'il n'y ait pas de paradis
C'est facile si tu essaies
Pas d'enfer sous nos pieds
Au-dessus de nous, seulement le ciel

En déplaçant l'accent du châtiment vers la protection, le vers devient acte de consolation. Lennon convoque notre humanité, ce qui se joue ici et maintenant. Au cœur du message vibre une urgence : vivre l'unité dans le présent, construire la concorde comme pratique quotidienne. C'est pourquoi sa figure devint héroïque pour la génération consciente des années soixante : il incarna une aspiration à la fraternité, à la paix sociale, à la tendresse politique, à la dignité pour tous.

Cette aspiration coïncide avec l'annonce de Jésus-Christ : le Royaume des Cieux comme réalité vivante.

Le Royaume apparaît là où l'amour gouverne.

Le Royaume apparaît là où le pardon agit comme force.

Le Royaume apparaît là où l'ennemi devient prochain.

Le Royaume apparaît là où la miséricorde dépasse l'humiliation.

Lennon interpelle la jeunesse du monde : pourquoi attendre ? Pourquoi repousser l'utopie à un avenir nébuleux ? Pourquoi différer la confraternité, alors que le ciel naît aussi comme conduite ?

Cet élan ouvre le chemin des poètes d'aujourd'hui, ici sur la terre.

Le poète, conquérant et prophète, est pour l'humanité ce que la vie est pour le règne animal : une substance qui adopte des nuances appropriées pour traverser les environnements, harmoniser les tensions, intégrer les différences.

Le poète prophétique transforme le conflit en musique, le ressentiment en vision, la fracture en pont. Il pourrait être Ulysse, l'aventurier qu'un homme aveugle imagina en touchant sa lyre, un voyageur qui apprend, qui revient, qui reconnaît son foyer avec des yeux neufs. Il pourrait être Marco Saint-André, qui émigra sept fois de sa nation à la recherche d'une société respectueuse de la tolérance et de la bonté. Il pourrait être un prophète contemporain qui écrit et voyage, qui enseigne et apprend, qui tombe et se relève, qui soutient sa mission à travers des métiers et des pays.

L'utopie de Lennon est un écho du Royaume annoncé par Jésus-Christ, mais elle recueille aussi les chimères de tant de traditions : une terre où les hommes ne sont plus des bêtes mais des agneaux, où la dignité est protégée, où le pain suffit, où la justice se pratique, où le temple devient cœur.

Lennon crie à la jeunesse du monde : pourquoi attendre ? Pourquoi faire du Royaume un ajournement ?

Pourquoi ne pas donner une chance aux philosophies qui ont permis nos moments les plus civilisés ?

Pourquoi permettre que le bien se réconcilie avec le mal par la transformation intérieure, par l'éducation, par la miséricorde active ?

Pourquoi ne pas confier le pouvoir au sage, à défaut du plus flatteur ?

Viendra le jour où les philosophies de Confucius, Bouddha, Jésus, Mahomet, Krishna, Socrate, Thomas More, Bernard Shaw et celle ici proposée se donneront la main et deviendront réalité, lorsque l'humanité respirera comme un seul poumon.

Je devine ce jour dans plusieurs de mes rêves ; le frère musulman, le pasteur, le Juif errant, le catholique, le gourou hindou et l'hérétique satanique s'embrasseront avec les émules de Martin Luther King en célébrant la coexistence universelle. Il y aura consensus et reconnaissance, et chacun tiendra son symbole en reconnaissant la dignité du plus faible.

Chacun conservera son autel et reconnaîtra dans l'autel de l'autre la traduction du sien. Chacun honorera son chemin et reconnaîtra que le chemin de l'autre est aussi beau.

Imagine qu'il y ait des pays
Qui n'aient pas de frontières.
C'est facile à recréer.

Imagine que tout
Soit fait pour vivre et prospérer,
Et que croyants et athées se respectent.

Les vaniteux, les lascifs,
Les paresseux et les envieux
Souffrent sans que personne ne les poursuive.

Imagine tous les gens
Vivant leur vie en paix —
Sans intrigues, sans cruauté,
Sans prisons ni criminels.

Imagine que nous soyons tous propriétaires
De tout et que nous le donnions librement.
Je me demande si tu le peux.

Imagine autant de générosité que d'abondance,
Une fraternité de femmes et d'hommes.
Imagine tous les gens
Se reconnaissant eux-mêmes en chacun.

Cette réécriture positive rend visible le noyau : abondance partagée, prospérité comme fraternité, possession comme responsabilité, religion comme pont. Car l'appel de Lennon à la destruction de ces pierres autrefois inamovibles et intouchables est la condition de leur transformation et de leur revalorisation.

De la même manière que Søren Kierkegaard, dans *Angreb paa Christendommen* (1854-1855), prescrit le rejet radical de la foi fausse, socialisée et institutionnalisée de la Chrétienté afin de préserver la possibilité d'une relation authentique et personnelle avec le christianisme, une opération analogue s'impose sur les structures héritées du passé. Kierkegaard refuse explicitement de s'identifier à une Église d'État où tous se disent chrétiens sans vivre existentiellement cette exigence, afin de maintenir intact l'idéal chrétien lui-même. En ses propres mots :

« Je ne me dis pas chrétien (afin de garder l'idéal libre), mais je peux rendre manifeste que les autres le sont encore moins. »

Cette négation ne détruit pas la foi, mais protège sa possibilité contre sa falsification historique. Kierkegaard insiste sur le fait que la Chrétienté a éliminé précisément ce qui constitue le noyau du christianisme : l'offense, le scandale, le paradoxe absolu du Dieu incarné, les remplaçant par la commodité, l'adaptation sociale et la compréhension triviale. Il le formule avec une précision implacable :

« Le christianisme de la "Chrétienté" supprime du christianisme l'offense, le paradoxe, etc., et introduit à leur place la probabilité, l'immédiatement compréhensible. »

Cette critique institutionnelle repose sur une certitude existentielle, formulée très tôt dans ses *Journaux* : la vérité — et de manière éminente la foi — n'existe que lorsqu'elle est appropriée intérieurement, lorsqu'elle cesse d'être héritage passif pour devenir décision vécue :

« Ce qui importe, c'est de trouver une vérité qui soit vérité pour moi. »

Une foi reçue par tradition, par l'État ou par la majorité sociale demeure extérieure à l'individu. Ce n'est qu'après la rupture, la perte et la crise qu'elle peut devenir propre, c'est-à-dire vivante. La destruction à laquelle appelle Kierkegaard n'est pas nihiliste, mais purificatrice : elle élimine la falsification pour permettre le renouveau.

C'est pourquoi son diagnostic final prend la forme d'un mot d'ordre historique et spirituel :

« Le christianisme doit être réintroduit dans la Chrétienté. »

De la même manière, les structures sociales héritées — édifiées sur des inerties historiques, des violences normalisées et des consensus vides — requièrent une opération équivalente. Elles doivent être démontées pour révéler les impuretés que l'habitude dissimule, puis seulement reconstruites à partir d'une intention éthique authentique. De même que la foi ne devient vraie qu'en se perdant et en se retrouvant comme décision intérieure, la vie sociale ne se régénère que lorsqu'elle cesse de se reproduire mécaniquement et renaît depuis le cœur conscient, c'est-à-dire depuis le cœur compatissant, compréhensif, animé de bonnes intentions, celui qui renonce ipso facto à l'intrigue et au calcul.

La logique imposée par Kierkegaard est stricte et inéluctable : sans rupture, pas d'appropriation ; sans perte, pas de vérité ; sans crise, pas d'authenticité. Ce qui vaut pour la foi vaut aussi pour la communauté humaine, comme je le chante dans l'un de mes *Hymnes à Jésus* :

Ne cesse jamais de désirer un monde juste
La réalité est une croûte
Que ceux qui ont déjà rêvé laissent
Tu meurs et seules tes intentions demeurent

Nous sommes immortels

La métaphysique de notre époque s'exprime continuellement par la voie négative dans la littérature et le cinéma d'horreur. Mon roman *Andes Gothique* et mon recueil de nouvelles *Confessions de défunts* abordent ces thèmes — le péché, l'immortalité, la conscience, le masochisme — avec une liberté aujourd'hui difficile à articuler dans les champs arides de la métaphysique philosophique et dans les cercles fermés de la théologie.

Avant de corriger ce dernier chapitre de ce livre, apparurent en rêve une centaine de cadavres récemment relevés de leurs tombes ; une femme belle d'environ soixante ans me disait que ses os craquaient sans qu'elle le sente, et que je n'oublie pas de souligner que nous sommes tous immortels. Ses membres se tordaient sans que son sourire ni son regard enchanteur ne s'altèrent.

Comment expliquer le ciel et l'enfer à des sceptiques qui, comme l'explique Jésus dans la parabole de Lazare et du riche, pourraient avoir un ressuscité parmi eux et continueraient pourtant à douter de leur immortalité ?

Dans *La prospérité des Dupont*, récit de *Confessions de défunts*, le monde de l'après apparaît presque identique à celui-ci, mais avec les imperfections essentielles corrigées : les hiérarchies se réorganisent, les masques se dissolvent et la justice acquiert une forme vivante. Son dénouement opère comme une révélation éthique : ceux qui ont exprimé la vérité et orienté leur vie vers le bien-être d'autrui exercent là une royauté spirituelle ; ceux qui se sont consacrés à l'intrigue, au calcul et à la corruption servent selon des codes anciens, non comme châtiment, mais comme apprentissage.

Pour l'expliquer en termes quotidiens, imaginons un mendiant : quelqu'un qui mange à peine de temps en temps, qui dort où il peut chaque nuit et qui est ignoré dans les rues lorsqu'il se recroqueville pour demander des pièces.

Penses-tu que ce mendiant souffre ? Ou, formulé autrement, ce mendiant te fait-il souffrir ?

Si ta réponse est affirmative ou négative, peu importe, car tu n'es pas le mendiant. Là réside la disposition spirituelle décisive. Le mendiant peut être roi de l'univers s'il contemple ceux qui vivent esclaves de l'horloge et du salaire, des factures quotidiennes et de la peur d'arriver une minute en retard à leurs engagements, comme les véritables captifs. La pauvreté extérieure ne détermine pas la liberté intérieure ; elle la dissimule souvent.

Il est néanmoins vrai aussi que ce sont les hommes libres qui décident s'ils vivent ou non comme esclaves de leur travail. Il m'étonne souvent d'entendre des personnes me dire que je travaille trop, que je ne profite pas de la vie, simplement parce que je consacre presque tout mon temps à écrire et à réaliser des films. Puis je découvre qu'elles-mêmes vivent malheureuses dans des

occupations qui leur procurent des salaires millionnaires. L'esclavage adopte des formes respectables.

C'est ce qu'incarne Losey dans *The Servant* (1963) : le serviteur est celui qui, en réalité, gouverne la vie de ses maîtres. Le pouvoir ne réside pas là où l'apparence le place, mais là où s'exerce la dépendance.

Dans l'au-delà, les apparences se dissolvent et les mensonges s'évaporent. Là, l'hypocrisie perd toute utilité. L'image des rois et des serviteurs exprime une inversion pédagogique du destin : l'âme qui a cultivé le service apprend l'art de gouverner ; l'âme qui a cultivé la domination apprend le sens du service. Il ne s'agit ni de vengeance ni de récompense arbitraire, mais d'une adéquation spirituelle entre la conscience et la vérité qui l'habite.

Le destin s'inverse selon la manière dont chaque conscience s'est adaptée — ou a résisté à s'adapter — à la réalité vécue. Là où l'individu a persisté dans l'amertume et l'indisposition face à ce qu'il lui a été donné de vivre, germe de ses fautes, crimes et péchés, l'au-delà intensifie cette condition par une dégradation accrue. Cette dégradation n'opère pas comme un châtiment externe, mais comme une conséquence intérieure : elle ne pourrait être renversée que par une adaptation plus profonde, c'est-à-dire par une transformation que l'âme a déjà refusée durant la vie.

C'est en ce sens que Jésus annonçait que les damnés n'auraient plus de rédemption. Le pardon de Dieu s'étend à toute la création dans son amour infini ; cependant, celui qui tombe dans le péché mû par un mécontentement radical en émerge difficilement, car sa chute ne naît pas de l'ignorance, mais de la résistance. Lorsque l'Être répond en lui assignant un rôle qui intensifie ce qu'il a rejeté — un lieu qui exige le service là où il a recherché la domination —, le mécontentement s'aiguise. La damnation ne consiste pas en l'absence de l'amour divin, mais dans l'incapacité de l'âme à le recevoir.

Ainsi, l'au-delà n'introduit pas une justice différente, mais conduit jusqu'à sa vérité ultime la disposition intérieure cultivée durant la vie. Là, chacun habite, sans voiles ni excuses, la forme exacte de son propre choix.

Le Centre œcuménique théologique (CET)

Le Centre œcuménique théologique (CET) apparaît comme un point de convergence.

Une université mondiale où des étudiants de toutes les nations reçoivent des bourses fondées non seulement sur leur excellence académique, mais aussi sur leurs critères éthiques et leur tolérance. Sa mission est simple et vaste : rassembler les traditions, en épurer les essences, en élever les affinités, organiser leur coexistence. Au CET, les croyances s'assoient comme des frères autour d'une table et reconnaissent une hiérarchie : l'amour occupe la première place, la compassion la deuxième, la justice la troisième, la vérité la quatrième ; la ritualité occupe une place pédagogique, la doctrine une place interprétative, l'identité culturelle une place précieuse comme diversité de l'âme humaine. Cette hiérarchie réduit la violence parce qu'elle renonce à l'orgueil doctrinal. Une religion mûre s'épanouit lorsqu'elle agit comme éducatrice de l'ontologie et de l'éthique, pour les mineurs ou les adultes qui en ont besoin.

Notre réalité s'améliorera le jour où davantage de personnes au pouvoir feront confiance à l'amour et à la bonté, lorsque les nations pardonneront leurs dettes et partageront leur technologie avec générosité, ouverture et vision d'espèce.

Ce jour-là, la politique devient service.

Ce jour-là, l'économie devient garde.

Ce jour-là, la diplomatie devient pont.

Ce jour-là, la science devient bénédiction.

Ce jour-là, le langage du succès cesse d'être domination et devient bien-être partagé.

Dans *La prospérité des Dupont*, comme dans la Grèce antique, les foules que le monde jugeait condamnées apparaissent gouvernées, au paradis, par des poètes et des philosophes. Il y a restauration de l'ordre originel : là où l'histoire terrestre a confondu pouvoir et domination, l'au-delà rend le gouvernement à ceux qui ont su nommer la vérité et penser le bien.

Dans ce domaine, l'histoire résonne comme à son commencement, évoquant l'Âge d'Or, ce temps mythique régi par l'équité, où la parole poétique et la sagesse orientaient la coexistence. C'est un âge antérieur à la corruption du langage, lorsque *Homo sapiens* et *Homo neanderthalensis* cohabitaient sans avoir encore forgé des termes comme « envie », « meurtre » ou « vengeance », parce que ces réalités ne réclamaient pas encore de nom.

Le paradis restitue ce que l'histoire a perdu lorsque la force a déplacé la parole et la ruse la pensée. Avec des poètes et des philosophes, la justice ne s'impose plus depuis une loi extérieure, mais jaillit comme forme naturelle d'une conscience réconciliée.

Le poète gouverne parce qu'il perçoit l'harmonie.

Le poète gouverne parce qu'il reconnaît la proportion.

Le poète gouverne parce qu'il comprend que le bien exige aussi la beauté.

Les archétypes platoniciens et l'hindouisme ont déjà développé et expliqué la chaîne de l'Être.

La conscience se meut par niveaux, comme qui gravit des chambres de lumière.

C'est métaphysique ; d'autres l'appellent théologie ; d'autres vision ; d'autres rêve.

De nos jours, beaucoup lisent avec intérêt que la physique quantique envisage la possibilité de multivers. L'imagination métaphysique revient par la porte de la science, et la science devient l'alliée involontaire de l'intuition ancienne : la réalité contient plus que le visible.

Au CET, l'humanité même qui imagine des trous de ver et des univers multiples est capable de concevoir une éthique commune. Il faut une humanité qui reconnaisse la force et le pouvoir du cœur, qui conçoive la compassion comme source de toute énergie, qui construise des algorithmes capables de désigner aussi les êtres les plus honnêtes et spirituels de chaque génération, sans considération pour la croyance ou la religion qui les a façonnés.

Pour cela, il est nécessaire que toutes les croyances coexistent, et elles le feront selon trois lois universelles.

Trois lois universelles pour l'harmonie des religions

Il est temps que les religions se reconnaissent comme éducatrices de l'ontologie et de l'éthique pour les mineurs ou les adultes qui en ont besoin. Une théologie pour la coexistence de toutes les croyances doit se fonder sur les trois lois religieuses que j'ai présentées, inspirées des trois lois de la robotique d'Isaac Asimov, dans un chapitre de mon traité philosophique *Être Dieu, Métaphysique globale* (2023).

Première loi religieuse : un croyant fera le bien à tout être humain, permettra à chaque être humain de prospérer et fera tout ce qui est en son pouvoir pour soulager la souffrance d'autrui selon les préceptes d'amour et de compassion inhérents à sa foi.

Deuxième loi religieuse : un croyant cultivera l'harmonie avec la nature et avec les êtres vivants des règnes animal et végétal qui l'habitent, à moins que cela n'entraîne une action contraire à la Première loi religieuse.

Troisième loi religieuse : un croyant obéira aux enseignements et commandements de ses livres sacrés, ainsi qu'aux préceptes dispensés par les leaders de sa foi, à moins que leur suivi n'entraîne une action contraire aux Première et Deuxième lois religieuses.

En choisissant des vérités universelles et sacrées issues de diverses religions, on met en valeur l'homme juste et charitable au-dessus du formalisme.

La hiérarchisation des trois lois, où la vie de l'homme ou de la femme individuelle est suprême, obéit au postulat actuel de la nature, selon lequel chaque être humain aime librement et croit en quelque chose ou en quelqu'un par vocation.

Mais cette suprématie se subordonne au respect de toutes les autres créatures que les dieux ont placées à sa disposition, ainsi qu'à la gestion respectueuse des ressources de la Terre mère.

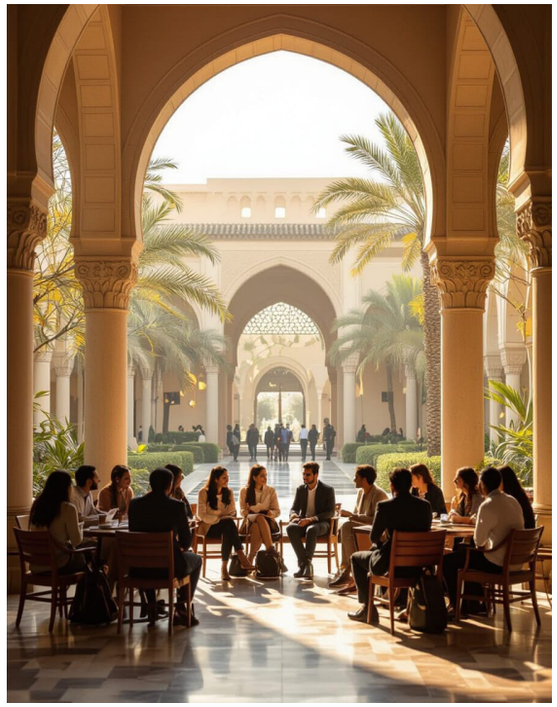
Ces lois offrent un squelette commun. Chaque religion y ajoute sa peau symbolique, sa musique, ses calendriers, ses récits, ses paraboles, ses saints, ses sages, ses styles de prière. La première loi place l'être humain au centre de l'éthique. La deuxième place la Terre au centre du soin. La troisième place la tradition au centre pédagogique, sous la primauté de la compassion et de l'harmonie. La maturité séculière s'est déjà fondée sur l'acceptation universelle de la Déclaration des droits de l'homme, qui inclut des idéologies sous-jacentes aux religions et fournit aussi le langage civil permettant la fraternité et la coexistence.

Centre théologique œcuménique mondial (Théologie œcuménique globale – Centre)

Lorsque les religions seront acceptées comme sœurs, et aussi comme filles de Dieu, la création du Centre théologique œcuménique mondial (Théologie œcuménique globale – Centre) (TEG-C)

deviendra viable. Le TEG-C réunira des ambassadeurs des grandes religions, avec leurs variantes sous-régionales, lors d'un congrès de théologie et de religion qui se tiendra tous les quatre ans, dans diverses capitales du monde.

Cette périodicité quadriennale crée un rite de concorde. L'itinérance à travers des capitales diverses crée une humilité géopolitique. La présence de variantes sous-régionales crée le respect des cultures internes de chaque foi. Le congrès devient tribunal moral de la violence et laboratoire d'un vocabulaire commun. On y distingue deux plans : le plan du symbole, qui varie ; le plan du bien, qui converge. On y apprend une science délicate : traduire sans trahir, unir sans uniformiser, reconnaître sans diluer.



L'harmonie entre toutes les croyances devient, au XXIe siècle, une possibilité pratique. Le monde du XXIe siècle est une spirale qui soutient toutes les manifestations religieuses, tous les stades de compréhension de Dieu : de l'idolâtrie et du dogme à la compassion et à la coexistence ; du ferveur rituelle à l'éthique vivante ; de la quête mystique à la sérénité du sage ; du questionnement séculier à la révérence intérieure.

L'athéisme lui-même peut fonctionner comme croyance neutre au sens d'une éthique fondée sur la dignité humaine. Dans cette

spirale, il y a place pour les conversions et les recherches spirituelles, pour les retours et les maturations, pour les purifications de la foi.

Nous vivons une ère de connaissances auparavant inaccessibles, avec accès aux grandes œuvres de théologiens, de philosophes, de poètes et de romanciers, avec tout l'héritage du théâtre et du cinéma à notre disposition. Le droit est disponible pour tous, la médecine pour qui la cherche, les textes sacrés pour chaque personne. Cette disponibilité fait de la coexistence un devoir. Le devoir naît d'un fait : chaque vie a de la valeur.

Chaque créature partage la Terre.

Chaque culture soutient un fragment de beauté.

Chaque tradition garde un trésor moral.

Dans cette richesse, le consensus commun devient tâche spirituelle et tâche politique.

À ce point, la douceur l'emporte sur la violence comme principe de haute sagesse. Le tai-chi, art martial pacifique, enseigne que l'agression peut être maîtrisée par l'harmonie, l'équilibre et la fluidité. La force brute se fatigue ; la douceur intelligente persévère. Cette leçon devient histoire vivante chez Mahatma Gandhi. Gandhi incarna le pouvoir de la douceur et de la résistance pacifique comme voie vers la liberté et la justice. Sa vie montra que l'âme ferme transforme l'oppresseur, car elle expose sa violence devant le miroir du monde et de sa propre conscience.

La Marche du Sel incarne cette philosophie. Gandhi conduisit une marche contre le monopole colonial britannique sur le sel. Cet acte mobilisa des milliers de personnes et montra une stratégie morale : transformer un geste quotidien en symbole de dignité. Le sel, substance commune, devint sacrement civil. La marche devint liturgie de libération. La résistance pacifique devint force supérieure. Son héritage continue d'inspirer les mouvements pacifistes et les défenseurs des droits humains. Dans le contexte du CET, Gandhi occupe la place de saint laïc : un maître d'harmonie.

Le message de coexistence universelle du Coran offre un autre pilier.

Une communauté de croyants s'épanouit lorsque chaque membre croit à ce qu'il pratique et exprime dans ses rituels. L'harmonie grandit lorsque la foi est vécue comme choix du cœur et comme service du prochain.

Dans la sourate 5 du Coran, on lit — débarrassée des notes de bas de page qui la déforment — une bénédiction d'une large portée : les croyants, juifs, sabéens et chrétiens, ceux qui croient en Allah et au Dernier Jour et font le bien, auront la paix et le bonheur.

Ces versets accordent la bénédiction de l'islam à tout homme ou femme honnête qui a la certitude d'un Dieu universel, au-delà des étiquettes.

Le Coran, livre dicté par l'Archange Gabriel à Mahomet, contient une vision de parenté spirituelle. Les philosophies de toutes les nations trouvent leur terrain commun en prêchant la paix, la coexistence pacifique et le respect d'autrui.

Des proverbes du monde entier célèbrent la persuasion plutôt que l'épée, la patience plutôt que la fureur, l'amitié plutôt que la vengeance.

Le triomphe de la bonté

La raison dominante et le discours critique kantien ont intronisé la science et la productivité comme sommet de l'Être, c'est-à-dire de l'expérience humaine. La science est une gloire humaine ; elle est aussi un instrument. L'instrument devient tyran lorsqu'il occupe le trône. La productivité devient idole lorsqu'elle décide de la valeur d'une personne. Le marché devient religion lorsqu'il dicte le salut. La fiction prophétique intervient pour restituer le centre : le bien. La vie humaine, avec sa fragilité, sa beauté et son mystère, exige une foi qui la soutienne.

Que cette génération vive dans l'incertitude d'être touchée par des tremblements de terre ou des inondations devient un appel à l'humilité. Il est temps de faire confiance au hasard, que les anciens Romains appelaient fortune et que les croyants nomment Dieu. La Fortune, en son sens originel, est une providence qui se manifeste par des tournants, des coïncidences, des destins.

La protection de la Terre contre les tempêtes de neige, les inondations, les astéroïdes et les guerres nucléaires relève de Dieu ; l'être humain y participe par l'éthique, par le soin quotidien, par la construction de la paix, par une science orientée vers le bien. L'humanité éveille sa conscience écologique en découvrant le caractère noble des animaux et des plantes.

Et l'univers apaisera ses éléments le jour où l'humanité découvrira que la bonté refleurit dans les cœurs et que les mesquineries se dissolvent dans la générosité.

L'intelligence artificielle se profile comme une nouvelle Arcadie, dans un univers où les humains pourront se consacrer aux sports, à l'amour et aux sciences humaines : littérature, théâtre, poésie, peinture, sculpture, musique, architecture, philosophie et théologie, compréhension de notre être divin.

L'IA pourra dénoncer ceux qui mentent et conspirent, et mettre en lumière l'homme ou la femme honnêtes, ceux qui œuvrent pour le bien-être commun. Dans cette vision, la technologie devient alliée de l'éthique lorsqu'elle s'aligne sur la transparence et la compassion.

Une question surgit face aux cartes de la science, marquées par la falsifiabilité, et à celles — souvent disqualifiées de manière sommaire — de la religion, de la métaphysique et de la littérature : en quoi devons-nous croire, en la science ou en la fiction ?

Dans mes révélations, cette frontière devient poreuse. L'expérience intérieure embrasse l'ensemble du savoir humain, et la division entre métaphysique, sciences naturelles et sciences sociales s'avère plus méthodologique qu'ontologique. Le destin offre des masques, et nous devons les traverser avec cohérence pour atteindre non une vérité abstraite, mais une certitude vécue.

La vérité, selon Hegel, n'existe pas comme entité fixe, extérieure au sujet, mais comme vérité réalisée dans la conscience, comme *Gewißheit* qui se déploie historiquement. La vérité qui n'a pas été appropriée par la conscience demeure vide ; elle ne devient effective que lorsque l'esprit la reconnaît comme sienne dans le processus de son devenir.

Interrogé un jour sur la meilleure thèse concernant la création du monde, j'ai répondu :

— Il existe l'hypothèse scientifique du Big Bang, mais aussi le récit de la Genèse, dans lequel Dieu crée le monde en sept jours ; un mythe qui peut se lire en consonance aussi bien avec le Big Bang qu'avec les grandes ères de l'évolution.

— Il s'agit, ai-je ajouté, que les sages décident laquelle de ces formulations répond le mieux à la question métaphysique posée.

Personnellement, je penche pour le récit de la Genèse, non comme description littérale des processus cosmiques, mais parce qu'il offre des réponses accessibles à l'esprit enfantin dès ses premiers

éveils. Avons-nous oublié que c'est en étant enfants que nous voulions trouver réponse à tout, que la question de l'origine, du bien, du mal et du sens s'est présentée avec la plus grande intensité ? Ce furent précisément les mythes de la littérature — et, de manière éminente, ceux de la Bible — qui donnèrent une forme initiale à ces inquiétudes, les organisant avant que la pensée abstraite ne puisse le faire.

Le monde adulte, en revanche, s'est habitué à déléguer de telles questions aux astronomes et aux physiciens, comme si la rigueur du calcul suffisait à combler le besoin de sens. Il oublie ainsi que la question elle-même n'est pas scientifique, mais métaphysique : la science décrit comment les processus se produisent, mais non pourquoi l'être existe ni pourquoi cet exister réclame du sens. Le mythe, au contraire, ne rivalise pas avec la science ; il prépare l'âme à elle, offrant un langage originel dans lequel la question peut naître sans être étouffée par la technique.

Ainsi, la Genèse ne clôt pas l'enquête ; elle inaugure l'émerveillement. Elle enseigne à questionner avant d'enseigner à expliquer, et conserve pour cette raison une validité pédagogique qu'aucune hypothèse, si exacte soit-elle, ne peut remplacer.

Ici, la phénoménologie de Husserl apporte une clarification décisive. Husserl montre que tout savoir, y compris scientifique, se fonde sur une expérience préalable du monde tel qu'il se donne à la

conscience. Avant toute théorie se trouve la *Lebenswelt*, le monde de la vie, horizon originaire dans lequel les choses apparaissent avec signification. La réduction phénoménologique suspend les explications automatiques pour revenir à ce niveau originaire où le sens se constitue.

Ainsi, science et fiction ne s'excluent pas : elles opèrent sur des registres distincts d'un même champ d'expérience. La science formule des lois et des régularités ; la métaphysique interroge le fondement ; la fiction et le mythe articulent symboliquement ce qui ne peut encore être dit autrement. Toutes émergent d'une même conscience qui cherche son orientation dans le monde.
La question de l'origine, du sens et du destin change de langage, mais n'abandonne jamais son caractère métaphysique.

Moi, Petrus Romanus

Comme Hamlet, comme Don Quichotte, j'ai survécu comme acteur, poète et professeur d'université au Portugal et aux États-Unis, ainsi que comme aide-charpentier et aide-distillateur d'eau-de-vie en France, ou vendeur de prêt-à-porter de haute couture à Londres. J'ai eu le privilège de dire la vérité au monde, toujours à l'abri du rôle changeant que le destin me réserve : le franc santandereano à Bogotá, le Latino passionné aux États-Unis, l'académicien colombien à Porto, l'Américain cinéaste en Inde.

Chaque rôle apporte un angle d'humanité.

Chaque métier apporte l'humilité.

Chaque ville apporte un miroir.

Chaque langue apporte une fenêtre.

En 2020, ces textes furent relégués par respect pour le discours dominant des médias. Comment écrire sur une expérience mystique au XXI^{e} siècle, sous le regard ironique du monde ? À l'instar de Young, je m'efforçais d'appliquer le bâillon des Lumières à mes expériences paranormales.

J'ai pensé publier ce livre après ma mort, et pourtant des visions et des événements qui ont changé mon destin et nourri mon imagination m'ont conduit à le corriger.

Je l'ai réécrit et corrigé plusieurs fois ; d'abord présenté comme fiction, et les attaques auxquelles j'ai survécu m'ont persuadé de suivre la voix de Dieu en moi, qui m'indiquait de le relater avec honnêteté

et sincérité, comme témoignage de la protection qu'Il accorde à celui qu'Il oint comme prophète.

Puisque, comme je l'ai mentionné, j'ai trouvé ce texte altéré en 2022, j'ai consacré toute une semaine de veille à l'épurer de ses faussetés, en ajoutant de nouveaux épisodes.

L'aube du mardi se levait lorsque j'écrivais les causes de mon intervention tardive pour arrêter les attentats terroristes contre les États-Unis, quand j'entendis clairement une voix féminine dire :

— Et rien que pour cela est survenue la chute des tours jumelles ?

Ce don que j'ai déjà évoqué dans mon épisode de l'abbaye de Saint-Vincent — celui d'entendre ce que d'autres colportent à mon sujet ailleurs dans le monde — me révélait ce que je dénonçais : des espions avaient infiltré mes ordinateurs et savaient ce que je disais et écrivais.

— Alors, on m'espionne ? demandai-je en regardant la caméra de mon Mac.

— Mais c'est un démon ! s'exclamèrent-ils, surpris, de l'autre côté du monde.

— Non ! répliquai-je en cessant d'être moi-même pour devenir un simple porte-voix du Créateur, qui, dans une colère soudaine, tonna :

— Je suis Shiva !

Un calme révérentiel s'imposa, et depuis lors je n'ai plus entendu les commérages de mes espions qui, comme je l'ai mentionné, se sont habitués à me respecter, devenant en fait les premiers lecteurs de mon message.
Cet épisode me montra, par ailleurs, que ceux qui m'espionnaient n'étaient ni américains ni anglais, mais indiens, comme je le voyais clairement dans mes visions. Les chrétiens, intimidés ou craintifs devant mes manifestations, avaient confié aux hindous la compréhension et l'espionnage du visionnaire apparu dans leur nation.

L'art réconcilie les opposés

Mon message s'exprime par l'art, car l'art est aussi la manifestation sensible de l'esprit. Comme je l'exprime dans *Être Dieu*

: Le sommet de ce courant de sensibilité et de pensée est chanté par Schiller dans son poème « *An die Freude* » (« À la joie ») :

Joie, belle étincelle des dieux,
Fille de l'Élysée,
À ton sanctuaire céleste
Nous entrons ivres de feu !

Mais ce n'est pas la poésie, c'est la musique qui est la muse la plus proche de Dieu, la manifestation sensible la plus épurée et transcendante selon Schelling, Fichte et Schopenhauer ; le langage de Dieu que les astronomes écoutent avec délice dans l'organisation harmonique des astres et des constellations, la démonstration probante de son existence déjà manifeste dans l'œuvre de Bach selon Emil Cioran.
Beethoven perçoit la valeur sensible du poème de Schiller et l'immortalise dans sa Neuvième Symphonie.

Ô compositeur sublime !
Chantant l'existence de Dieu
Sans autre argument que l'amour fraternel
Que son omniprésence nous inspire,
Pont entre l'illuminisme hégélien
Et les idéaux médiévaux
De concorde universelle.

C'était une nuit de novembre 1994
Que, sans avoir étudié en profondeur
La structure de ta symphonie,
Les prodiges de ton œuvre majeure
Me furent révélés en rêve.

J'y perçus
Deux thèmes musicaux antagonistes
Engageant une lutte
Symphoniquement irréconciliable.
Puis un accord d'abord timide
Intervenait pour dompter l'une des mélodies

Et défier la seconde, montrant
Sa capacité à l'englober et à la détruire.

Et lorsque la confrontation devenait imminente
Et que la première mélodie pliait la seconde,
La mettant à genoux
Dans l'attente de son juste châtiment,
La sœur aînée chantait
Qu'un univers sous un Dieu créateur unique
N'exhale que l'amour.

Et les deux mélodies se réconciliaient
Dans un chœur de félicité universelle !
Tes sortilèges rassemblent de nouveau
Ce que la mode sépare avec sévérité.
Nous sommes désormais tous frères
Là où repose ton aile douce.

Embrassez-vous, millions de peuples !
Ce baiser est pour le monde entier !
Frères, au-dessus de ce ciel étoilé
Vit nécessairement un Père aimable.

La mode divise, l'orgueil sépare. Le dogme durcit, la propagande oppose, mais la joie rassemble de nouveau. La joie, comprise comme étincelle divine, produit la fraternité. Et la fraternité agit comme critère de vérité spirituelle.

Une religion qui produit la fraternité s'aligne avec Dieu.

Une idéologie qui produit la fraternité s'aligne avec la lumière.

Une politique qui produit la fraternité s'aligne avec l'avenir.

Dans l'art, la multitude se reconnaît comme une seule humanité, et l'individu ressent, par instants, que sa frontière devient poreuse. Il ne s'agit pas d'une simple émotion collective, mais d'une suspension de l'isolement. La conscience perçoit — comme si elle s'en souvenait — que le monde n'est pas composé d'entités fermées, mais d'expressions d'une unité profonde.

Arthur Schopenhauer a donné un nom philosophique à cette expérience. Pour lui, l'art véritable brise l'enchantement du principe d'individuation : le sujet cesse de vivre enfermé dans son moi et

s'ouvre à une intuition immédiate de l'unité. L'art désactive, ne serait-ce qu'un instant, l'illusion de la séparation absolue ; et lorsque le principe d'individuation se replie, ce qui apparaît n'est pas le vide, mais l'évidence d'une même essence partagée. La beauté n'est pas décoration : elle est révélation. Le climax d'une tragédie, le dénouement d'un film, le frisson d'une symphonie ou le coup net d'un vers éveillent en nous la certitude que nous sommes plus qu'un corps isolé défendant sa biographie.

Cette expérience prépare le terrain du CET : une spiritualité qui ne se fonde pas sur l'appartenance à une étiquette, mais sur la reconnaissance de l'Être commun. L'unité que la musique fait sentir comme intuition, le CET la transforme en pédagogie consciente : non pour abolir les différences, mais pour les subordonner à l'essentiel. Dans l'art, l'Être s'annonce ; dans la vie spirituelle, on apprend à l'habiter.

Le CET, religion de l'Être

Le Centre œcuménique international abandonne l'« être-là » des religions — c'est-à-dire le fait contingent de naître dans une culture qui nous transmet une religion déjà donnée, avec sa langue, ses symboles et ses rites, comme médiation initiale d'accès au divin — pour se centrer sur l'Être : sur la relation éternelle et immédiate de notre être avec l'Être universel, qu'on l'appelle Dieu, Allah, la Vie, le Néant créateur ou le Mystère qui soutient tout ce qui existe.

Ce déplacement ne nie pas les religions historiques ; il les désabsolutise. Il les reconnaît comme des formes temporaires de manifestation de l'Être, non comme sa propriété exclusive. Là où l'« être-là » religieux fixe des identités, des frontières et des appartenances, l'Être ouvre continuité, reconnaissance et communion. De cette manière, les religions se comprennent comme des vêtements historiques : nécessaires comme seuil, insuffisants comme destination. Ce qui est décisif n'est pas l'emblème, mais la relation vivante avec ce à quoi l'emblème renvoie.

Ainsi, le CET voit dans le prochain l'expression de la même essence de l'Être qu'il vénère, au-delà de l'accident socioculturel, biologique ou spatio-temporel dans lequel ce prochain est inscrit. L'autre cesse d'être le représentant d'une doctrine, d'une nation ou d'une identité idéologique pour se révéler comme présence du même

fond ontologique. La fraternité cesse d'être un commandement et devient une reconnaissance : si l'Être est un, l'autre n'est pas un étranger, mais un mode différent d'apparition du même Être.

Les maîtres du CET enseignent à voir le croyant d'un autre credo comme un frère, non seulement par tolérance morale, mais surtout par identité essentielle. Ils enseignent aussi à reconnaître la nature comme la demeure vivante et le corps sensible de l'Être, non comme objet d'exploitation ni comme réserve de ressources, mais comme manifestation continue d'une vie qui s'exprime en formes multiples. Celui qui contemple ainsi la nature ne l'idolâtre pas : il la reconnaît. Et celui qui la reconnaît modère sa main, purifie son désir et apprend à habiter le monde au lieu de le piller.

L'éternité, ainsi comprise, n'est ni une promesse future ni une consolation post mortem : elle est notre essence présente, et cette certitude est inscrite de manière silencieuse mais rigoureuse dans la langue castillane elle-même.

Être immortel et être dans le mortel

Avant la métaphysique moderne de l'angoisse, Socrate avait déjà affronté le problème de la mort avec une sérénité qui révèle une

compréhension plus fine de l'Être que celle qu'on attribue habituellement à la philosophie antique. Condamné à mort, il déclare que personne ne sait ce qu'est la mort, mais qu'elle ne peut être que l'une de deux choses : ou un sommeil sans rêves — un non-être absolu, comme une nuit profonde où rien ne se perd parce que rien ne se sent —, ou un transfert de l'âme vers un autre lieu où elle rencontrerait les grands sages et héros du passé. Dans les deux cas, conclut Socrate, la mort n'est pas un mal.

« Aucun mal ne peut atteindre un homme bon, ni dans la vie ni après la mort. »

La grandeur de cette posture ne réside pas dans la doctrine, mais dans sa structure morale et ontologique : Socrate n'a pas besoin de déclarer la mort comme abîme pour ensuite s'en sauver. Il n'offre pas de bouée de sauvetage parce qu'il ne déclare pas de naufrage. Il regarde la mort en face sans crainte parce qu'il sait que le bien de l'âme — la justice intérieure, la quête de la vérité — ne dépend pas de la durée du corps. Cette sérénité est une porte d'entrée parfaite à la distinction que l'espagnol gardera avec précision : l'Être ne se réduit pas à l'Être-là.

Chacun vit dans l'épreuve intime et universelle de son immortalité : sa conscience se vit comme permanence. Il ne s'agit pas d'un raisonnement acquis, mais d'une expérience qui accompagne tous : le fait de se sentir identique à soi-même à travers la mutation.

Chaque être humain possède une expérience de présence continue. Chacun se reconnaît identique à travers les âges, à travers les changements du corps, à travers les déménagements, les pertes, les victoires, les apprentissages. La sensation de « je » agit comme témoin constant. La mémoire, en remontant vers l'enfance, trouve continuité. L'imagination, en essayant de représenter une origine absolue de cette continuité, trouve un horizon que l'âme perçoit comme familiarité : une sensation d'avoir toujours été présence.

Le Bhagavad Gita illumine cette intuition : l'âme participe de l'éternité ; si tu vis, tu gagnes le monde, si tu meurs, tu gagnes le ciel. Cette sentence ne se réduit pas à récompense ou châtiment ; elle nomme l'asymétrie ontologique entre essence et circonstance : la vie affecte le mode d'être-là, non le fond de l'Être.

Dans ses Méditations, Descartes reconnut la force de cette continuité : le moi reste le même de l'enfance à la vieillesse, en son noyau de conscience. Cette permanence fonctionne comme évidence

ontologique. La vie se meut dans le temps, et la conscience se vit comme un présent qui contient passé et futur, un présent qui se renouvelle et conserve en même temps l'identité. Ce n'est pas seulement que nous nous souvenons : c'est que nous nous reconnaissons. Et cette reconnaissance se donne comme certitude immédiate.

Certains observent des détériorations de l'esprit et pensent à la fragilité du moi. En réalité, l'esprit agit comme instrument de l'âme, et l'instrument peut faillir, de la même manière qu'une radio perd le signal. Dans des états d'altération — par des substances destructrices comme le fentanyl, ou par des syndromes qui affectent mémoire et langage —, la communication avec le monde se modifie, et le noyau de la conscience se replie vers son intérieur.

L'âme se réfugie en elle-même, dans ses pensées, dans sa propre chambre d'être. La personne, lorsqu'elle parle depuis cet endroit, exprime souvent sérénité, sensation d'être bien, ou conscience de limites communicatives. L'essence soutient un domaine intérieur : l'Être demeure, bien que l'être-là montre des fissures. Le véhicule change, non le conducteur ; le miroir s'embue, non la lumière.

La preuve la plus forte de l'immortalité est la permanence vécue de l'être, la continuité de conscience qui transcende temps et espace, l'expérience de présent éternel. Notre essence reste immuable tandis que les circonstances changent. C'est ce que les mystiques ont toujours su : des êtres éternels vivant une expérience temporelle.

La manifestation de l'Être est l'infini ; la manifestation de l'être-là est le fini. Le fini se produit à l'intérieur de l'infini.

L'espagnol comme évidence : Être et Être-là

On cite souvent que Victor Hugo appela l'espagnol la langue pour parler à Dieu, mais on n'a pas encore indagé la cause d'une telle affirmation. Au-delà des sommets littéraires de son Siècle d'or, l'espagnol conserve une distinction ontologique décisive : il sépare avec clarté l'Être de l'Être-là. Il ne s'agit pas d'une subtilité grammaticale, mais d'une différence structurelle qui permet de penser — et de vivre — la relation entre l'éternel et le transitoire.

L'espagnol n'invente pas cette scission : il la reconnaît et la rend audible dans l'usage quotidien. Là où d'autres langues confondent identité et situation sous un seul verbe, l'espagnol distingue entre ce

que nous sommes en sens essentiel et ce que nous sommes simplement en train d'être à un moment donné. Dans cette distinction, le locuteur dispose d'un outil ontologique : il peut nommer l'identité sans l'enchaîner à la circonstance, et décrire la circonstance sans la convertir en essence.

L'affirmation « Je suis dans l'éternité, mais je suis dans le monde » exprime le noyau d'un conflit métaphysique fondamental : la tension entre l'essence immuable et l'existence contingente, entre ce qui demeure et ce qui change, entre l'identité profonde et la circonstance. L'Être ne s'épuise dans aucune de ses manifestations ; l'Être-là ne constitue pas la totalité de ce que nous sommes.

Bien avant que la philosophie moderne thématise cette tension, l'espagnol l'avait préservée comme expérience vivante. Martin Heidegger la systématisera dans Être et Temps par sa distinction entre Sein et Dasein, mais il convient de souligner l'ordre de précédence : la langue garde l'intuition ; la philosophie la formalise. Heidegger ne découvre pas quelque chose de nouveau ; il rend pensable ce que le locuteur vit déjà sans théoriser.

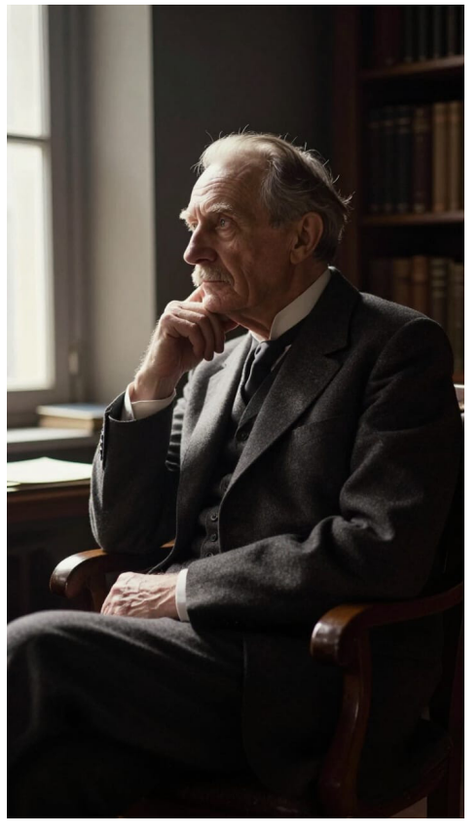
Le temps humain — passé, présent et futur — nous affecte profondément. Cependant, seul le présent agit comme seuil de l'expérience vivante, comme la porte par laquelle l'Être se laisse expérimenter à l'intérieur de l'Être-là. Le présent n'est pas un point chronologique de plus : c'est le lieu où l'éternité touche la temporalité sans s'y dissoudre.

Heidegger décrivit cette structure temporelle comme constitutive du Dasein : l'être humain est toujours projeté vers le futur, chargé de passé et occupé dans le présent. Mais tandis que Heidegger interprète ce présent comme le domaine du souci (Sorge), ici le présent apparaît comme espace ontologique de contact : le point où l'Être éternel se manifeste dans la mortalité concrète.

L'Être est ontologiquement antérieur et postérieur à l'Être-là. Il ne commence pas avec le corps ni ne conclut avec lui. L'Être-là, en revanche, se trouve inséparablement lié au corps, à l'espace, à la biographie et au temps fini. Cette différence n'est pas hiérarchique au sens moral, mais structurelle : l'Être-là est le scénario nécessaire de l'expérience ; l'Être est sa continuité invisible.

Le Dasein heideggerien — littéralement « être-là » — peut se comprendre avec précision à partir de cette distinction. Il correspond à l'Être-là : au mode dont l'Être comparaît situé, incarné, historique.

Il ne définit pas ce que nous sommes en essence, mais comment nous sommes en train d'être dans le monde. Le Dasein ne possède pas de monde : il est monde. De même, celui qui est-là ne peut se séparer de son climat, de sa langue, de son corps, de son moment vital.



Ici apparaît la notion heideggerienne de Geworfenheit (jeteté) : le fait de nous trouver déjà toujours dans une situation non choisie. C'est exactement l'Être-là : nous ne choisissons pas le point de départ ; nous apparaissons au milieu d'une scène déjà commencée. Mais cette scène n'épuise pas ce que nous sommes.

La distinction entre Être et Être-là corrige, depuis la langue même, une erreur classique de la métaphysique : confondre l'Être avec les étants, réduire l'identité à ses manifestations visibles. L'Être nomme ce qui reste identique à soi à travers tous les changements ; l'Être-là nomme le mode changeant dont cette identité s'exprime et se met à l'épreuve.

C'est pourquoi nous pouvons dire : je suis Hugo, je suis colombien, je suis français — affirmations d'identité essentielle —, mais je suis à Bucaramanga et je travaille dans une université — conditions transitoires de l'Être-là. Confondre les deux plans équivaut à réduire l'être humain à sa fonction, à sa localisation ou à son utilité momentanée.

Cette distinction n'est pas seulement linguistique : elle ouvre une authentique pédagogie spirituelle. L'Être-là est mutable : il traverse villes, professions, climats, rôles sociaux, masques. L'Être, en revanche, reste identique à soi-même et accorde continuité, sens et cohérence à toute la traversée vitale.

Ici émerge la différence décisive avec Heidegger. Il définit l'authenticité du Dasein comme Sein-zum-Tode (être-pour-la-mort) : la finitude comme horizon ultime qui oblige à s'approprier l'existence. Cette ontologie formule quelque chose de différent : l'Être-là est être-pour-la-mort ; l'Être est être-pour-l'éternité. La mort affecte l'Être-là — le corps, le rôle, la situation —, mais n'épuise pas l'Être. Nous sommes dans la mortalité, mais nous n'y sommes pas réductibles. Là où Heidegger voit la limite absolue, ici on reconnaît un voile.

Quand une société classe les êtres humains selon l'argent, le rang, le nom de famille ou le pouvoir, elle réduit l'individu à son Être-là éphémère et oublie la dignité inaliénable de l'Être. Quand, au contraire, une société valorise les personnes pour leur capacité à sentir, pour leur compassion et pour leur aptitude à aimer, elle reconnaît la dimension éternelle de chacun et récupère — ne serait-ce que partiellement — le paradis sur la terre. Heidegger aurait appelé la première das Man, l'existence impropre ; ici on la reconnaît comme une absolutisation de l'Être-là.

L'être-là mobilise l'Être d'un infini à un autre infini ; l'Être aspire à reposer dans un infini de plénitude. Cette dynamique explique désir, nostalgie, recherche, ascension, prière, art, philosophie. Elle explique l'impulsion prophétique : le prophète perçoit l'infini et le traduit dans le langage de l'être-là pour élever les autres.

C'est pourquoi la mort s'entend comme transition de l'être-là, tandis que l'Être demeure éternel et immuable. La fiction prophétique prépare ce transit en entraînant la conscience au sens. Celui qui vit le monde comme pur accident se désespère ; celui qui vit le monde comme récit orienté par le bien reconnaît des signes, apprend, pardonne, construit.

Nous rendre compte de notre immortalité

La présupposition heideggerienne selon laquelle nous vivons tous de manière évitante face à la mort s'effondre devant Socrate et devant toute tradition religieuse qui réfléchit continuellement sur la

finitude. Le philosophe grec ne dissimule pas la mort : il la contemple avec ironie et courage, et la convertit en preuve de vie authentique. Il n'a pas besoin d'angoisse pour être fidèle à lui-même ; il lui suffit de la conscience que l'essentiel — la quête de la vérité, la justice de l'âme — transcende ou, du moins, n'est pas affecté par la fin de l'Être-là corporel.

La distinction espagnole entre Être et Être-là récupère la sérénité socratique avec encore plus de clarté : nous n'avons pas besoin de décider si la mort est néant ou immortalité, car nous savons déjà qu'elle n'affecte que l'Être-là. Nous sommes dans l'éternité bien que nous soyons dans le monde.

La conscience, par conséquent, se vit comme permanence. Chaque être humain se reconnaît identique à travers les âges, les changements du corps (vieillissement, maladie, incapacité), les pertes, les déménagements et les apprentissages. La sensation de « je » agit comme témoin constant. La mémoire, en remontant vers l'enfance, trouve continuité. L'imagination, en essayant de représenter une origine absolue de cette continuité, trouve un horizon que l'âme reconnaît comme familiarité : la sensation d'avoir toujours été présence, d'être Être.

Cette permanence n'est plus un dogme religieux ni une inférence expérimentalement démontrée : c'est la forme même dont l'Être s'atteste en nous. Même quand l'Être-là se fragmente, quelque chose demeure comme centre silencieux.

Le CET se fonde sur cette évidence : l'immortalité est croyance, mais elle se démontre et se reconnaît comme expérience.

La prophétie est poésie

La prophétie présentée comme inspiration poétique devient alors une école de l'Être. Son essence est la dialectique, et comme renoncement au dogme. Arthur Schopenhauer le signala dans Parerga et Paralipomena : la philosophie naît condamnée d'avance comme imposition doctrinale. Tout philosophe aspire à réfuter ses prédécesseurs et à s'imposer comme roi absolu du logos. Sa philosophie, par conséquent, commence à défendre sa position dès un principe. Le travail philosophique dégénère ainsi en réfutation, en polémique, en exercice de pouvoir conceptuel, plus préoccupé de vaincre l'adversaire que d'illuminer l'expérience.

Schopenhauer dénonce avec pessimisme cette limitation de la philosophie, et, contrairement à Platon, voit les poètes avec envie et admiration, car ils ne prétendent pas imposer leurs récits sur leurs prédécesseurs, mais enrichir le spectre de l'existence même avec leurs visions d'une réalité qui se complexifie avec leurs narratifs.

Nietzsche comprit son maître, et c'est pourquoi il élabora sa philosophie comme une dénonciation contre la propension des systèmes philosophiques à absolutiser des concepts, à confondre constructions intellectuelles avec la réalité même, et à exiger adhésion au lieu d'éveiller compréhension.

Mais déjà Schopenhauer se méfiait des systèmes totaux et accordait à l'art — et en particulier à la poésie et à la musique — une dignité cognitive supérieure. L'art ne s'impose pas, mais appréhende la réalité et émeut. Il n'oblige pas à croire : il exprime et laisse voir. Il n'enferme pas la vérité dans des formules : il la laisse advenir comme expérience.

Dans cette même veine, la prophétie poétique embrasse la philosophie, mais la dépasse là où le concept devient tyrannique ; ses paraboles, ses mythes, ses narratifs la libèrent. Le même Platon, qui bannissait les poètes de sa République idéale, était un poète selon ce que nous raconte Diogène Laërce, et la preuve en est là, dans deux poèmes qui surpassent la maïeutique socratique : le mythe de la caverne platonicienne et le mythe du char ailé.

Là où le système clôt, le symbole ouvre. En effet, la poésie n'aspire pas à démontrer l'Être : elle le présuppose et le rend sensible en nous émeuvant. C'est la même expérience lyrique qui enseigne au lecteur à se voir comme Être permanent, à expérimenter l'éternité sans recourir à des thèses argumentatives.

Le lecteur d'un poème cherche quelque chose qu'il ne sait pas encore ce que c'est, comme le signale Octavio Paz, et il est transformé par cette rencontre.

Cette pédagogie de l'Être a une conséquence éthique décisive : elle permet de reconnaître le prochain au-delà de son adhésion métaphysique.

Autant à celui qui se reconnaît immortel qu'à celui qui rejette toute transcendance explicite, la poésie lui révèle quelque chose de préalable à toute croyance : sa consubstantialité avec les autres êtres humains.

Même celui qui nie l'éternité participe, sans le savoir, de la même expérience d'unité quand il est touché par une œuvre véritable.

L'Être s'impose sans s'imposer.

C'est pourquoi, dans l'art, nous sommes tous un. Au climax d'une tragédie, quand le héros tombe et le spectateur se reconnaît dans son destin ; au dénouement d'un film, quand une vie étrangère devient intime ; dans le frisson d'une symphonie, quand le temps semble se suspendre ; dans les vers d'un poète, quand un mot étranger nomme ce que nous n'avons jamais su dire : le principe d'individuation se dissout. Il n'y a plus de moi face à un autre, mais une unique expérience partagée. Cette unité n'est ni idéologique ni morale : elle est ontologique.

L'histoire est vénérée ici comme pédagogie vivante. Non comme accumulation de données, mais comme récit dans lequel l'Être s'est cherché, s'est perdu et s'est intuité à nouveau une et une fois. La tragédie et le drame fonctionnent comme miroirs où l'être humain contemple son hybris et sa chute ; la comédie, comme leçon d'humilité qui désarme l'ego et restitue la proportion ; le terror, comme l'expression extrême de l'égarement de ceux qui, en ignorant l'Être, restent prisonniers de la peur, de l'isolement et de la violence intérieure.

Le prophète n'a pas besoin de dominer la vérité, il se laisse traverser par elle, au point d'incarner les paroles du Christ : je suis la vérité. Sa vie même est le rejet de ce qui est doctrinaire, des foules qui réclament l'unité, de la gloire, de l'argent, du pouvoir, des idoles à la mode, de la mode elle-même.

C'est ainsi seulement qu'il rend à l'être humain l'expérience primordiale d'être original, de construire sa propre vie, sa propre histoire, son propre mythe, de construire Dieu, de devenir Dieu.

Ce progrès est un enseignement qui requiert des maîtres, et d'une université, le CET.

Là, toute religion est acceptée comme un chemin vers une même fin, comme convivance.

Là, tout dogme ou credo est rejeté s'il ne respecte pas les trois lois universelles pour la convivance des religions.

Tel est le dessein prophétique de la fiction : prendre la vie crue et la transmuter en enseignement vivant, faire de l'enseignement un fleuve d'amour qui coule sans digues, tisser avec cet amour des institutions légères, en faire des centres de liberté responsable,

dansante, et élever la convivance jusqu'à ce que le ciel descende et devienne terre habitée par des hommes libres.

Du Jugement des suicidés

—Dis au monde comment tu nous jugeras —me demandèrent les suicidés la veille de la publication de ce livre.

Et je demandai à Jésus :

—Selon quel critère jugerons-nous les suicidés ?

Et Lui me répondit dans mon cœur :

—Le monde, appuyé sur une tradition durcie et souvent dépourvue de pitié ou de compréhension, affirme que le suicidé mérite un châtiment pour avoir rejeté le don de la vie que Dieu lui avait confié. Ce jugement naît davantage de la peur que de la vérité, davantage de l'habitude que du discernement. Car le suicide est aussi une possibilité accordée à l'homme par Dieu : une issue tragique qui manifeste, de manière douloureuse et paradoxale, Son amour infini pour la créature humaine. Tous, comme des fils prodigues —nous le rappelle Böhme—, choisissons à un moment de nous éloigner de Lui pour exercer la liberté, ce don terrible et sublime qui n'a été accordé à aucune autre créature avec conscience et discernement.

Indépendamment des actes et des intentions que chaque être humain a déployés au cours de sa vie, le suicide survient précisément parce que ce monde ne reflète pas encore la plénitude du Royaume des Cieux. Tant que cette plénitude ne se manifeste pas, la liberté humaine demeure exposée au vertige. Certains coupables recourent au suicide sous le poids de leur propre mal, se jetant dans les flammes, la tête en bas, dans le grincement de dents déjà annoncé par l'Évangile. Mais il en est d'autres qui l'accomplissent comme un ultime recours pour éviter le péché, comme l'expose Abbas Kiarostami dans son film *Le Goût de la cerise* (1997).

Si la terre était juste, si les hommes vivaient dans la droiture, si les gouvernants administraient avec la crainte de Dieu et non comme des pillards du trésor public, s'il n'y avait ni intrigues, ni assassinats, ni vols, ni spoliations du prochain maquillées par des discours de nécessité, alors oui : alors le suicide serait une ingratitude injustifiable. Dans un monde ordonné par la justice, la vie serait un don lumineux et supportable. Mais ce monde a été déformé par l'idolâtrie du pouvoir, de l'argent et de la gloire.

Les gouvernants d'aujourd'hui —beaucoup d'entre eux— ont transformé l'autorité en butin. Ils se décernent de faux titres, manipulent les élections, pactisent avec des criminels, soutiennent leur trône sur le mensonge et le sang, et appellent gouvernabilité la corruption. Ces hommes ont fait du monde un lieu moralement inhabitable. Ils ont dressé la table du péché et l'ont servie avec cynisme, exigeant des justes qu'ils mangent ou qu'ils meurent.

Car il est facile —beaucoup trop facile— pour un homme honnête de décider un jour d'abandonner la droiture : mentir, intriguer, s'allier aux bandits qui pillent les faibles, rejoindre des organisations criminelles, devenir cruel, rusé et impitoyable, plus pervers encore que leurs chefs, jusqu'à les gouverner. Le monde récompense ce choix, l'applaudit et le couronne.

Mais celui qui refuse cette tentation, celui qui refuse de vendre son âme pour survivre, celui qui découvre qu'il n'existe plus de chemin honnête pour vivre sans trahir la loi de Dieu, et qui pourtant

ne franchit pas cette frontière mais se retire de la vie plutôt que de se livrer au mal, celui-là n'est pas condamné. Il appartient aux bienheureux pauvres en esprit qui n'ont pas pu supporter la densité du péché collectif.

Ils ont compris, dans la douleur, qu'il vaut mieux perdre la vie elle-même et entrer dans le Royaume des Cieux l'âme intacte que de se condamner à la malveillance et à la souffrance, car la malveillance est la souffrance et la souffrance est la malveillance.

Mon jugement ne sera pas conforme au jugement du monde. Je ne mesurerai pas avec la règle des hypocrites ni ne répéterai la sentence de ceux qui tolèrent le crime lorsqu'il se déguise en pouvoir. Le monde juge selon les apparences et les traditions ; moi, je jugerai selon les cœurs. Et si le monde absout les bourreaux et condamne les victimes, je séparerai la pureté de la souffrance. Beaucoup qui sont aujourd'hui désignés comme réprouvés trouveront le repos, tandis que beaucoup qui gouvernent aujourd'hui et sont acclamés par des multitudes de pécheurs seront appelés à rendre compte de chaque âme qu'ils ont poussée au bord de l'abîme.

Il y a quelques mois, j'ai rêvé que je montais avec beaucoup de difficulté un escalier menant à un lieu important ; marcher était pénible, je sentais le corps fatigué, je craignais que les genoux répondent à l'effort que demandait gravir des escaliers raides.

Je m'accrochais à une rampe, traînant le corps avec la force des bras, et alors un homme descendit par la même rampe, m'obligeant à la lâcher.

Je voyais son visage avec clarté, et il portait l'habit papal blanc.

Sans reculer d'un pas, je recourus à la force des jambes, et à ma surprise je notai que, bien qu'elles tremblaient, elles me propulsaient d'un marche à l'autre.

Je sus que j'arriverais bientôt au sommet.

Parce que, qui arrête un prophète oint par Dieu ?

Proof